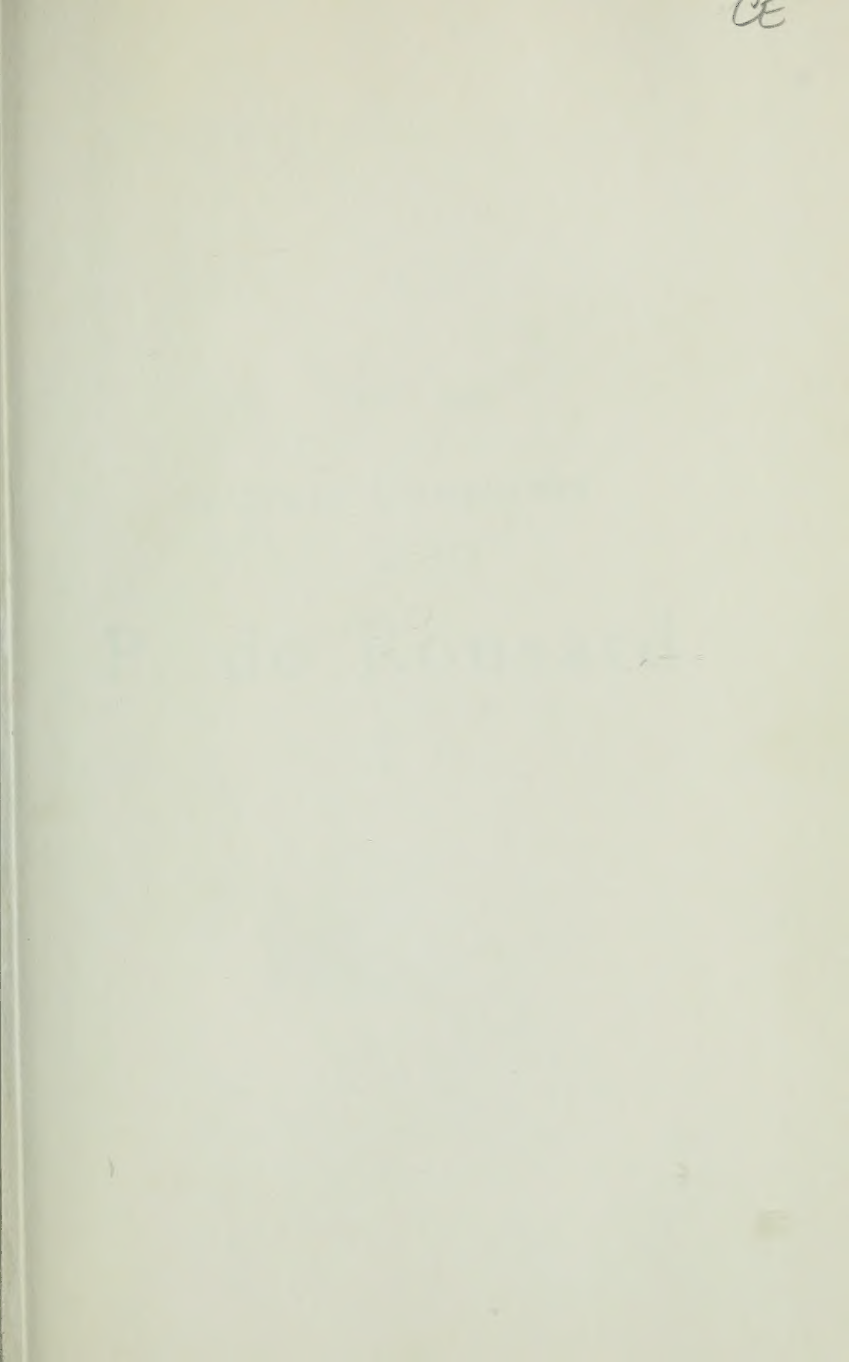

U d'/of OTTAWA
39003003327847


CE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. de Ronsard

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. de Ronsard

NOUVELLE ÉDITION

REVISÉE, AUGMENTÉE ET ANNOTÉE

PAR

PAUL LAUMONIER

TOME TROISIÈME

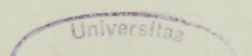


PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

1914-1919



LES QVATRE PREMIERS LIVRES DE LA FRANCIADE.

AV ROY TRES-CHRESTIEN, CHARLES

NEVFIESME DE CE NOM.

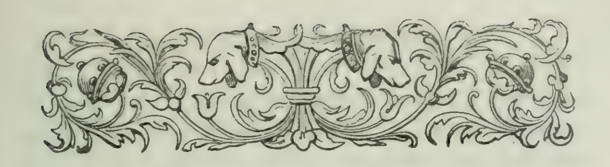


L'AVTHEVR PARLE.

Vn liſt ce liure pour apprendre,
L'autre le liſt comme enuieux :
Il eſt aiſé de me reprendre,
Mais malaiſé de faire mieux.

DE LVY-MESME.

Les François qui ces vers liront,
S'ils ne ſont & Grecs & Romains,
En lieu de mon liure ils n'auront
Qu'vn peſant faix entre les mains.



ARGVMENS DES LIVRES
DE LA FRANCIADE
DE PIERRE DE RONSARD,

Par Amadis Iamin, Secretaire de la Chambre du Roy.

ARGVMENT DV PREMIER LIVRE.

En ce laborieux ouurage de la Franciade, l'Autheur s'eſt propoſé la façon d'eſcrire des Anciens, & ſur tous du diuin Homere : combien qu'en ce premier liure il ait principalement imité Homere & Virgile, ſi eſt-ce que l'embarquement de Francus eſt à l'imitation d'Apolloine Rhodien. Il reſemble à l'abeille, laquelle tire ſon profit de toutes fleurs pour en faire ſon miel : auſſi ſans iurer en l'imitation d'vn des Anciens plus que des autres, il conſidere ce qui eſt en eux de meilleur,

dequoy il enrichit (comme toufiours il a efté heureux) noftre langue Françoife. Or pour venir à ce premier liure, qui eft comme le fondement & proiect du refte du baftiment, l'argument eft tel. Apres que Francus fut retourné du long voyage, où fon oncle Helenin l'auoit enuoyé en diuerfes nations pour en apprendre les mœurs & façons, & par telle cognoiffance fe rendre fage, ruzé & pratiq Capitaine, ce qu'Helenin auoit fait, ne voulant qu'il fuft recognu pour enfant d'Hector entre les Grecs, lefquels penfoyent pour certain que Pyrrhe fils d'Achille l'euft fait mourir, le precipitant du fefte d'vne tour : Iupiter qui l'auoit fauué du fac de Troye, & en lieu du corps vray auoit baillé vne feinte de luy à fes ennemis, fe refouuenant du deftin, pour lequel il l'auoit garenti de fi cruelle mort, & fe repentant de la deftruction de Troye, enuoye Mercure meffager des Dieux vers Helenin, oncle paternel dudit Francus, à fin qu'il l'aduertiffe quelles font les deftinées de Francion fon neueu, lequel depuis vn an laiffoit éneruer fa ieuneffe d'oifiueté, fans fouci de releuer fus l'honneur de fes ayeuls. Helenin apres auoir ouy le commandement de Iupiter (auffi que fon efprit prophetique auoit preuoyance des deftins, & prefageoit la grandeur de fon neueu fils d'Hector) luy fit equipper quelque nombre de nauires, dans lefquelles il s'embarqua, laiffant Buthrote ville d'Epire, où il faifoit fa demeure auec fon oncle & fa mere Andromache. Le Poete luy donne compagnie d'hommes guerriers par vne belle & gentille inuention : car le iour du mandement de Iupiter, tous les Troyens banis eftoient affemblez par le congé des Princes de la Grece, defquels

ils eſtoient eſclaues, pour choumer la feſte de Cybele leur Déeſſe, tous equippez d'armes telles que ſouloient porter les Corybantes & Curetes, quand ils celebroient les honneurs de la Mere des Dieux. Iunon ſe courrouce, voyant que la gloire des Phrygiens doit reflorir. Cybele & Mars fauoriſoient Francion, & luy enflament le cœur du deſir de louange & de vertu. Helenin luy enſeigne ſommairement quel chemin il doit tenir ſur la mer pour venir de Crete à l'emboucheure du Danube.

ARGVMENT DV SECOND LIVRE.

Neptune gardant encor ſon courroux contre les Troyens, à raiſon du pariure Laomedon, employe (outre ſes forces) la puiſſance de Iunon, d'Iris, & d'Eole, pour ſe vanger ſur Francus, voulant enſeuelir luy & ſes deſtins ſouz la mer. Francion tourmenté des tempeſtes, & ayant perdu tous ſes vaiſſeaux, fut pouſſé contre des rochers de l'iſle de Crete, en laquelle vn Roy nommé Dicee le reçoit auec toute courtoiſe liberalité. Ce Roy courant vn cerf, rencontre d'auenture ces Troyens endormis ſur le riuage, recreuz de trauail & laſſitude. Cybele auoit enuoyé à ce Roy le Dieu du Somne en ſonge, pour luy donner enuie d'aller à la chaſſe ce meſme iour. Francion fait entendre à Dicée ſon nom, ſon pays & ſa ville, & l'occaſion de ſon nauigage, & ſon naufrage. Les fantaumes

de ſes compagnons, que la tempeſte auoit engloutis, ſe preſentent à luy la nuict ſuiuante : auſquels il dreſſe des tombeaux vuides, appellez κενοτάφια, & leur fait des obſeques. Apres il ſupplie la Déeſſe Venus qu'elle le vueille garder & fauoriſer. Venus enuoye ſon enfant Amour pour bleſſer & rendre amoureuſes les deux filles du Roy Dicée, nommées l'vne Clymene, & l'autre Hyante, au meſme inſtant que Francion arriueroit au chaſteau. Il ſe fait vn feſtin, où Terpin chantre treſ-excellent chante vn bel Hymne d'amour. Dicée triſte conte à Francion la cauſe de ſa triſteſſe, & comme ſon fils Orée eſt detenu priſonnier ſouz la tyrannie du Gean Phouére. Francion s'offre à combattre le Gean : ce qu'il fait de ſi magnanime courage, & auec telle proueſſe & dexterité, qu'il le tue, & retire Orée de ſa captiuité. Dicée bien ioyeux embraſſe le veinqueur, & chante ſon honneur.

ARGVMENT DV TROISIESME LIVRE.

Ce liure contient les amours d'Hyante & de Clymene. Clymene, au commencement par grand artifice, & par belles & comme iuſtes remonſtrances s'efforce d'arracher l'affection amoureuſe du cueur d'Hyante ſa ſœur, afin que toute ſeule elle puiſſe iouyr de l'amour du Prince Troyen. Ces deux ſœurs vont au temple pour ſacrifier aux Dieux, afin qu'ils deſtournent toute mauuaiſe paſſion de leurs eſprits. Le fils

d'Hector va fur le riuage de la mer, où il adreffe fa priere à Apollon. Leucothoé fille de Protée luy prophetife fes fortunes à venir, & Dicée offre au feigneur Troien fa fille Hyante en mariage, lequel le remercie, s'excufant fur le deftin. Orée fils du Roy immole vne hecatombe aux Dieux. Terpin chante vn bel Hymne à la Deeffe Victoire. Venus changée en la vieille preftreffe d'Hecate, vient au cheuet d'Hyante, & enuironne le lict de fa ceinture pleine d'eftrange vertu. Francus celebre les funerailles d'vn Capitaine fon cher amy. Clymene furieufe, par le confeil de fa nourrice, tafche de flechir Francion par vne lettre amoureufe. Cybele transformée en Turnien, compaignon de Francus, l'admonnefte de courtizer Hyante magicienne, pour apprendre & fçauoir d'elle les Roys, lefquels doiuent fortir de fon fang : la mefme Deeffe s'en-vole apres en l'antre de la Ialoufie. La Ialoufie infecte de fon venin la poitrine de Clymene. En fin Clymene pourfuiuant fon faux Demon transformé en la figure d'vn fanglier, s'eflance dedans le goufre de la mer. Les Dieux en font vne Deeffe marine.

ARGVMENT DV QVATRIESME LIVRE.

Dicée fe courrouce, fçachant la mort de fa fille Clymene, & penfe comme il doit punir Francion, qu'il foupçonnoit en eftre caufe. Ce Prince Phrygien fait entendre à Hyante l'amour qu'il luy porte. Hyante &

Francus vont le lendemain au temple : vne Corneille parle, & aduertit Amblois de n'accompaigner Francion. Ce Prince fupplie Hyante de luy monftrer les Roys qui fortiront de fon eftoc. Hyante difcourt fi elle doit aimer ou non. Elle commande à Francion d'apprefter vn facrifice aux efprits des enfers, & fe parfumer d'encens mafle, & autres femblables fuffumigations. Il obeit à ce commandement. Le Poëte defcrit vne foffe & horrible defcente aux enfers. Apres que Francus a immolé la victime, & inuoqué toutes les puiffances de l'empire de Pluton, Hyante vient toute tremblante & folle de fureur, laquelle prophetife audit Francus fon voyage és Gaules. Elle predit le fonge du fantofme qui doit apparoiftre à Marcomire, & ce que fera Marcomire ayant en fon armée trois cens Capitaines. Apres elle difcourt comme les ames viennent & reuont en nouueaux corps, & dequoy tout ce qui eft viuant en ce monde, prend fa naiffance : Que deuiennent les ames le corps mourant, quelle punition elles endurent aux enfers pour leurs pechez, & comment elles s'en purgent, & par quel efpace de temps. Francion facrifie de rechef aux Deitez infernales, & les ames fortent incontinent pour boire du fang de la victime. Lors il demande à Hyante, qui font ceux qu'il voit : & par ce moyen apprend fommairement l'vn apres l'autre les noms des Rois de France, les actes infames des vicieux, & les geftes magnanimes des vertueux. Bref, ce liure eft des plus beaux, pour eftre diuifé en quatre parties : La premiere eft d'Amour, la feconde de Magie, la troifiéme de la Philofophie Pythagorique, dite μετεμψύχωσις. L'Autheur fe fert expres de cefte faulfe opinion, à fin que

cela luy ſoit comme vn chemin & argument plus facile pour faire venir les eſprits de nos Roys en nouueaux corps : car ſans telle inuention, il euſt fallu ſe monſtrer pluſtoſt Hiſtoriographe que Poëte. La quatriéme partie conſiſte au narré de la premiere generation des Monarques de France iuſques à Pepin, duquel commence la ſeconde generation.





Tu n'as, Ronſard, compoſé ceſt ouurage,
Il eſt forgé d'vne royale main :
CHARLES *ſçauant, victorieux & ſage*
En eſt l'Autheur, tu n'es que l'eſcriuain.





LE PREMIER LIVRE

DE LA FRANCIADE.

AV ROY TRES-CHRESTIEN, CHARLES

NEVFIESME DE CE NOM.

Muſe, l'honneur des ſommets de Parnaſſe,
Guide ma langue & me chante la race
Des ROIS FRANÇOIS *yſſus de Francion*
Enfant d'Hector Troyen de nation,
Qu'on appelloit en ſa ieuneſſe tendre
Aſtyanax & du nom de Scamandre.
De ce Troyen conte moy les trauaux,
Guerres, conſeils, & combien ſur les eaux
Il a de fois (en deſpit de Neptune
Et de Iunon) ſurmonté la Fortune,
Et ſur la terre eſchappé de peris
Ains que baſtir les grans murs de Paris.

CHARLES *mon Prince enflez-moy le courage,*
Pour vostre honneur i'entrepren cet ouurage:
Soyez mon phare & gardez d'abysmer
Ma nef qui flotte en si profonde mer.
Desia vingt ans auoyent franchi carriere
Depuis le iour que la Grece guerriere
Auoit brulé le mur Neptunien:
Quand du haut ciel le grand Saturnien
Baissa les yeux & vit Troye deserte,
De meinte tombe & meint buisson couuerte,
Se courrouçant sa perruque esbranla,
Puis au conseil tous les Dieux appella.
Du ciel d'airain les fondemens tremblerent
Dessous le pied des Dieux qui s'assemblerent
Tous marchans d'ordre en leur siege apresté:
Lors Iupiter pompeux de maiesté,
Les surmontant de puissance & de gloire,
Se vint assoir en son throne d'yuoire
Le sceptre au poing, puis fronçant le sourci,
Renfrongné d'ire, aux Dieux parloit ainsi.
Iamais au cœur ie n'eu telle tristesse
Ny pour mortel pour Dieu ny pour Deesse,
Que i'eu la nuict qu'on bruloit Ilion:
Quand le cheual preignant d'vn million
D'hommes guerriers, de sa voûte fermée
Versa dans Troye vne moisson armée
D'espieux d'escus de lances & de dars
Branlez és mains des Argiues soudars.
Non seulement les Dolopes gendarmes
Passoyent les corps par le tranchant des armes,
Mais nos maisons, sacrileges, pilloyent
Et de leurs Dieux les autels despouilloyent,
Qui reuerez par la ville Troyenne
Fumoyent tousiours d'vne odeur Sabéenne.

Là forcenoyent deux tygres ſans merci
Le grand Atride & le petit auſſi
Ioyeux de ſang: le carnacier Tydide,
Et le ſuperbe heritier d'Eacide:
Là l'Ithaquois chargé du grand bouclair
Qui ne fut ſien brillant comme vn eſclair
Qui çà qui là s'eſclatte de la nue,
Gros de vengeance enſanglantoit la rue
D'vn peuple au lict ſurprins & déueſtu,
Du fer enſemble & du feu combatu.
Ainſi qu'on voit vne fiere lionne,
Que la fureur & la faim eſpoinçonne,
Aſſaſſiner le debile troupeau:
Entre les dents ſanglante en eſt la peau,
Qui pend encore en ſa machoire teinte:
Le paſteur fuit qui ſe paſme de crainte!
Ainſi les Grecs detailloyent & briſoyent
Le peuple nu: Les feux qui reluiſoyent
Sur les maiſons à flames enfumées,
Donnoyent lumiere aux Princes des armées
Au meurtre au ſang: vn ſi cruel effort
Monſtroit par tout l'image de la mort.
Et toy Iunon deſſus la porte aſſiſe,
Haſtois les Grecs ardans à l'entrepriſe
Auec Pallas, qui ſur le haut ſommet
Du premier mur (horrible en ſon armet
Que la Gorgone aſpriſt de mainte eſcaille)
A coups de pique esbranloit la muraille
Bouffante d'ire, & d'vne forte vois
Comme vn tonnerre appelloit les Gregeois,
Les animant à la vengeance pronte:
Eſprits malins, qui n'auez point de honte
D'auoir deſtruit vn royaume ſi beau,
Fait qu'Ilion n'eſt plus qu'vn grand tombeau,

Et que Priam Monarque de l'Asie,
Piteux spectacle! a respandu sa vie
Sur ses enfans, qui auoit surmonté
Tous les mortels en iustice & bonté.
Ce Roy pleurant son estat miserable
En cheueux gris en barbe venerable,
Du cruel Pyrrhe extremement pressé,
Sur mon autel me tenoit embrassé:
Quand il receut en sa gorge frappée
De l'Achillin le tranchant de l'espée,
Qui d'vn grand coup le chef luy decolla:
Bien loin la teste en sautelant alla!
Le corps sans nom sans chaleur & sans face
Comme vn grand tronc broncha dessus la place.
Cet arrogant qui les Dieux despitoit,
Qui de fureur son pere surmontoit,
Non seulement d'vne fureur maistresse
Le fer au poing tuoit la tourbe épesse,
Mais outrageoit le sexe feminin
Qui de nature est courtois & benin.
Il poursuiuoit au trauers de la flame,
Du preux Hector Andromache la femme,
Qui déplorant pour-neant son destin,
Escheuelée, auoit à son tetin
Pressé son fils, en qui le vray image
Du pere sien estoit peint au visage.
D'entre ses bras ie desrobay le fils:
Lors en sa place vne feinte ie fis,
Que ie formay poitrissant vne nue,
Qui fut des Grecs en son lieu recognuë
Du tout semblable à l'heritier d'Hector,
Mesmes cheueux crespelus de fin or,
Les mesmes yeux le front mesme & la taille:
Puis cette feinte à la mere ie baille

Pour la donner à Pyrrhe : & tout ſoudain
Cachant l'enfant dans les plis de mon ſein,
Ie le ſauuay de l'eſpée homicide :
Le vain ſans plus fut proye d'Æacide!
Ie l'aduerti d'aller trouuer apres
Son fils au temple, où deux cheualiers Grecs
L'vne ſur l'autre amonceloyent la proye,
Tout l'or captif de Priam & de Troye,
Femmes enfans & vieillars enchainez,
De leurs maiſons par les cheueux trainez :
Et qu'il auroit pour merque manifeſte
L'ardant eſclair d'vne flame celeſte
Au haut du chef, vray ſigne qu'il ſeroit
Paſteur de peuple, & qu'vn iour il feroit
Naiſtre des Rois, à qui la deſtinée
Auoit la terre en partage donnée.
Ie n'auois dit, que tout ſoudain voici
Pyrrhe venir, qui rauit tout ainſi
L'image feint hors des bras de la mere,
Qu'vn loup le fan d'vne biche legere.
Il le porta ſur le haut d'vne tour,
D'où le roüant & tournant de maint tour
En tourbillons, d'vn bras armé le rue
Pied contre-mont au trauers de la rue.
Ainſi tomba par trançons decoupé
Le vain abus dont le Grec fut trompé :
Car Francus vit & maugré toute enuie
De ſes poumons va reſpirant la vie
Dedans Buthrote, en ces champs où la vois
Vit prophetique és cheſnes Dodonois,
Pres Helenin & ſa mere Andromache
Qui ſans honneur par les tourbes le cache.
Deſia la fleur de ſon âge croiſſant
Va d'vn poil d'or ſon menton iauniſſant,

Et tout ſon cœur bouillonne de ieuneſſe:
Ie ne veux plus qu'il languiſſe en pareſſe
Comme incognu ſans ſceptre & ſans honneur,
Mais tout rempli de force & de bon-heur,
Ie veux qu'il aille où ſon deſtin l'appelle
Tige futur d'vne race ſi belle:
Sans plus en vain conſommer ſon loiſir
Parte de là: tel eſt noſtre plaiſir.
Il diſt ainſi: les Dieux qui s'eleuerent,
Tous d'vn accord ſa parole approuuerent
En murmurant comme flots de la mer
De qui le front commence à ſe calmer,
Quand Aquilon aſſoupit ſon orage,
Et l'onde bruit doucement au riuage.
Au departir Mercure il appella:
Pour obeïr Mercure s'en-alla,
Prompt meſſager à la plante legere,
Deuant le thrône où l'appelloit ſon pere.
Vole, mon fils, où Francus eſt nourri,
Huche les vents: dy que ie ſuis marri
Contre ſa mere & ceux qui ſans louange
Trompent ſon âge en vne terre eſtrange.
Ie ne l'ay pas du maſſacre ſauué
Pour eſtre oiſif de pareſſe agraué,
Vn fay-neant en la fleur de ſon âge:
Mais i'eſperoy que d'vn maſle courage
Iroit vn iour des Gaules ſurmonter
Le peuple rude & faſcheux à donter,
Chaud à la guerre & ardant à la proye,
Pour y fonder vne nouuelle Troye.
Pource deſloge, & le fais en-aller.
« Le temps perdu ne ſe peut r'appeller.
A peine eut dit que Mercure s'appreſte,
Sa capeline affubla ſur ſa teſte,

De talonniers ſes talons aſſortit,
D'vn mandillon ſon eſpaule veſtit,
Priſt ſa houſſine à deux ſerpens ailée:
Puis à chef bas enfonçant ſa volée,
Ores à poincte, ores d'vn grand contour
Hachoit menu tout le ciel d'alentour:
Ainſi qu'on voit aux riues de Meandre
*L'aigle * foudrier au haut de l'air ſe pendre,*
Puis auiſant ſa proye entre les joncs,
Canars Herons & Cygnes aux cols longs,
Raude à l'entour, & tournoyant ombrage
D'vn corps plumeux tout le hault du riuage.
Apres qu'il eut de ciel en ciel volé
Viſte courrier de ſon talon ailé,
Se vint planter au pied d'vne vallée,
Où Andromache eſtoit ce iour allée
Auec ſon fils, pour repaiſtre ſes yeux
Des jeux ſacrez à la mere des Dieux.
Ce iour eſtoit la feſte ſolennelle
Que tous les ans on choumoit à Cybelle
Au mois d'Auril, ſaiſon où la rigueur
De ſon Atys luy eſchauffa le cueur,
Que les Troyens auoyent en reuerance,
De fils en fils l'honorant par vſance.
Or' ces captifs par la Grece eſpandus,
De tous coſtez aux jeux s'eſtoyent rendus
Par le congé des Princes de la Grece,
Pour celebrer le iour de leur Deeſſe.
Eux equippez de bouclairs & de dars
Contre-imitoyent les antiques ſoudars
Les Corybans qui d'vne eſpeſſe bande
Danſoyent autour de Cybelle la grande.
Là les vieillars d'vn baſton ſecourus,
Là les garçons eſtoyent tous accourus,

* Foudrier, qui porte la foudre: comme Harquebuſier, qui porte la harquebuſe: Archer, qui porte l'arc.

Femmes, maris, leur ſouuenant encore
D'Ide & de Troye, où la Mere on adore.
A l'impourueu Mercure eſt arriué,
Qui Helenin diſcourant a trouué
(Bien loin du bal pres le riuage humide)
Sur les deſtins de Francus Hectoride.
Le reſueillant d'vn profond penſement
Ce Dieu luy dit: Oy le commandement
De Iupiter, qui courroucé m'enuoye
Parler à toy par la celeſte voye.
Va (m'a-til dit) où Francus eſt nourri:
** Huche les vents: dy que ie ſuis marri*
Contre ſa mere, & ceux qui ſans louange
Cachent ce Prince en vne terre eſtrange.
Ie n'ay Francus du maſſacre ſauué
Pour eſtre ainſi de pareſſe agraué,
Vn ſay-neant en la fleur de ſon âge:
Mais i'eſperoy que d'vn maſle courage
Iroit vn iour des Gaules ſurmonter
Le peuple rude & faſcheux à donter,
Chaud à la guerre, & ardant à la proye,
Pour y fonder vne nouuelle Troye,
Dont la memoire en tous temps floriroit,
Et par le feu iamais ne periroit.
Pource Helenin, & toy mere Andromache,
N'amolliſſez en pareſſe ſi lâche
L'enfant d'Hector, à qui les cieux amis
Ont tant d'honneur & de ſceptres promis:
Qui doit hauſſer la race Priamide,
Doit abaiſſer la grandeur Æzonide,
Doit veincre tout, & qui doit vne fois
Eſtre l'eſtoc de tant de Rois François,
Et par ſus tous d'vn CHARLES, *qui du monde*
Doit en la main porter la pomme ronde.

* Huche, vieil mot François, qui ſignifie appeller. De là vient vn Huchet, c'eſt vn cornet, duquel on appelle les chiens & les oiſeaux à la chaſſe.

Fay-le equipper d'hommes & de vaiſſeaux,
Fay-le marcher ſur l'eſchine des eaux
Aux lieux promis, où ſon deſtin le meine.
« L'honneur s'achepte aux deſpens de la peine!
Il n'auoit dit, que pluſtoſt qu'vn eſclair,
Porté du vent s'eſuanouiſt en l'air,
Et ſe meſlant dans l'obſcur de la nüe,
Laiſſa la mere en eſmoy detenüe,
Et ſon mary de frayeur tout tranſi,
Voyant vn Dieu qui les tançoit ainſi.
En-ce-pendant la ieuneſſe Troyenne
Haut inuoquant la Berecynthienne,
D'encens fumeux honoroit ſon autel,
Chantant maint hymne à ſon nom immortel.
Les vns auoyent leurs perruques couuertes
De noueau pampre aux larges fueilles vertes,
A longs cheueux des Zephyres ſoufflez:
Les vns battoyent les tabourins enflez,
Les vns au ſon de la flute percée
Baloyent armez vne danſe inſenſée,
Et rechantans des hynnes tour-à-tour
Faiſoyent ſonner les riues d'alentour.
Les bons vieillars à teſtes griſonnées,
Les iouuenceaux aux plaiſantes années,
De pieds de mains & de voix reſpondoyent,
Et leurs chanſons aux flutes accordoyent.
Le Preſtre orné d'vne Sotane blanche,
Ceint d'vne boucle au deſſus de la hanche,
Mitré de pin la troupe deuançoit
Et les honneurs de Cybelle danſoit.
Enten du ciel tes loüanges, Cybelle,
Mere des Dieux, Berecynthe la belle,
Qui as le chef de citez attourné,
Qui as ton char en triomphe tourné

Par deux lions, quand toy Mere honorée
Montes au ciel à la voûte dorée,
Pour aller voir tes fils & tes neueux,
Et t'abreuuer du Nectar auec eux.
Sois nous propice ô tres-grande Deesse,
Romps de tes mains le lien qui nous presse,
Et de captifs mets nous en liberté :
Ia par vingt ans ton peuple est arresté
Serf sous les pieds de ceste Argiue audace.
Donne qu'vn iour quelcun de nostre race
Refonde Troye, & qu'il repousse encor
Au ciel natal le noble sang d'Hector :
Redonne nous vn Royaume & r'assemble
En vn monceau tous les Troyens ensemble :
A fin qu'aimez du destin le plus fort
Nous reuiuions heureux de nostre mort.
Ainsi priant fist redoubler la dance :
Le peuple suit le Prestre à la cadance !
Le temple en bruit ! Cybelle qui ouist
La voix Troyenne au ciel s'en resiouist.
Pendant ce fait la prompte Renommée
Au front de vierge à l'eschine emplumée,
A voix ferrée, auoit ja respandu
Que Mercure est du haut ciel descendu,
Et qu'il auoit d'vne voix courroucée
Par Iupiter Andromache tancée,
Et par sus tous Helenin qui sçauoit
L'arrest certain que le destin auoit
Escrit au ciel pour celuy qu'on appelle
Astyanax, qui sans honneur recelle
Son âge en vain sur le bord estranger,
Sans du malheur les Troyens reuanger.
Ceste Deesse à bouche bien ouuerte,
D'oreilles d'yeux & de plumes couuerte,

Semoit par tout qu'Aſtyanax eſtoit
Enfant d'Hector, & qu'on luy appreſtoit
Mainte nauire au combat ordonnée,
Pour aller ſuiure ailleurs ſa deſtinée,
Prince fatal, & que ſa main feroit
Que le Troyen du Grec triompheroit :
Et qu'il falloit que la ieuneſſe actiue,
Qui par la Grece eſt maintenant captiue,
Suiuiſt Francus futur pere des Rois,
Qui s'en alloit dedans le camp Gaulois
Replanter Troye & la race Hectorée,
Pour y regner d'eternelle durée.
Ainſi diſoit la Fame : ce-pendant
Helenin fut ſongeant & regardant
Au mandement que Iupiter luy donne :
De cent diſcours en ſoy-meſme raiſonne
Or' plein de ioye, ores plein de douleur :
Mais ce conſeil luy ſembla le meilleur.
C'eſt d'obeïr au grand Pere celeſte,
Donner Francus au deſtin : & au reſte
Faire appreſter & nauires & gens
Sur terre & mer actifs & diligens,
Non engourdis de pareſſe ocieuſe,
Mais qui pouſſez d'vne ame induſtrieuſe,
Sçauront prudens les perils euiter,
Et par trauail louange meriter.
Comme il penſoit, auiſa d'auenture
En l'air ſerain le bon-heur d'vn augure
S'offrant à luy pour ſigne tres-heureux.
Fut le combat d'vn Faucon genereux,
Qu'vn grand Vautour prouoquant à la guerre
Plus fort de bec, d'eſtomac & de ſerre,
Qui çà qui là par le ciel le battoit,
Tournoit, viroit, ſuiuoit & tourmentoit,

Ne luy donnant ny repos ny haleine
De s'eſchapper par la celeſte plaine.
Luy pour-neant au combat s'animoit:
Car le vautour deſia le déplumoit,
Quand Iupiter, miracle, le transforme
Incontinent en la hagarde forme
D'vn aigle noir d'audace reueſtu.
Comme vn raſoir luy fit le bec pointu,
Aigu courbé, & ſes ſerres tortues
Plus que deuant fit dures & pointues.
Lors ombrageant d'vn grand ombre les champs,
Priſt en ſes pieds aiguiſez & trenchans
Le grand vautour, qu'en ſes ongles il tue,
Et fait veinqueur s'en-vola ſus la nue.
Le bon augure auenu dextrement
Fut du Profete entendu promptement:
Si que ſoudain en eſprit delibere,
Prenant l'aduis d'Andromache la mere,
Et des Deuins & des Peres griſons,
Luy appreſter des venteuſes maiſons
Pour nauiguer à rames meſurées
Deſſus le dos des ondes azurées,
Et s'en aller au gré de Iupiter.
« Contre le ciel on ne peut reſiſter!
Incontinent par toute Chaonie
Se reſpandit vne tourbe infinie
De bucherons, pour renuerſer à bas
Maint cheſne vieil toffu de large bras.
Par les foreſts s'eſcarte ceſte bande,
Qui ore vn pin ore vn ſapin demande.
Guignant de l'œil les arbres les plus beaux,
Et plus duiſans à tourner en vaiſſeaux.
Contre le tronc ſonne mainte congnée
D'vn bras nerueux à l'œuure embeſongnee,

Qui mainte playe & mainte redoublant
Coup deſſus coup contre l'arbre tremblant,
A chef branlé d'vne longue trauerſe
Le fait tomber tout plat à la renuerſe
Auec grand bruit. Le bois eſtant bronché
Fut par le fer artizan detranché,
Fer bien denté bien aigu qui par force
A grands eſclats fit enleuer l'eſcorce
Du tronc du pin ſur la terre eſtendu,
En longs carreaux & en poutres fendu.
Pleine de bois la charrette attellée
Va haut & bas par mont & par vallée,
Qui gemiſſant enroüé ſous l'effort
Du peſant faix le verſoit ſur le bord.
Le manouurier ayant matiere preſte,
Or' ſon compas, ore ſa ligne appreſte
Songneux de l'œuure, & congnant à grands coups
Dedans les aiz vne ſuitte de clous,
D'vn art maiſtrier les vieux ſapins transforme,
Et de vaiſſeaux leur fait prendre la forme
Au ventre creux, & d'artifice pront
D'vn bec de fer leur aguiſe le front.
L'vn allongeant le chanure à toute force
Pli deſſus pli entorſe ſus entorſe,
Menant la main ores haut ores bas
Fait le cordage, & l'autre pend au mas
A double ranc des ailes bien-venteuſes
Pour mieux voler ſus les vagues douteuſes,
Et pour paſſer ſur l'échine de l'eau
Pluſtoſt que l'air n'eſt coupé d'vn oiſeau.
Incontinent qu'accompli fut l'ouurage,
Deuant la prouë on beche le riuage
Comme vn foſſé large & creux pour paſſer
Les nefs qu'on veut dans le haure pouſſer.

Là maints rouleaux à la courſe gliſſante
Ioints l'vn à l'autre au milieu de la ſente
Sont eſtendus, afin qu'en ſe ſuiuant
Les grands vaiſſeaux gliſſaſſent en auant
Deſur le bois qui craquetant ſe vire
En rond, chargé du faix de la nauire.
Les matelots à la peine indontez,
Deçà delà rangez des deux coſtez
En trepignant du pied contre la place,
De mains de bras d'eſpaules & de face
Pouſſoient les nefs pour les faire rouler.
Vne ſueur ne ceſſe de couler
Du front moiteux : vne pantoiſe haleine
Bat leurs poumons, tant ils auoient de peine
A toute force en hurtant d'esbranler
Ces gros fardeaux pareſſeux à couler.
Mais à la fin les nauires poiſſées
Dedans la mer tomberent eſlancées :
La mer ſon ventre en s'ouurant leur preſta,
Puis l'anchre croche au bord les arreſta.
Il eſtoit nuict, & le charme du ſomme
Silloit par tout les paupieres de l'homme,
Qui demy mort par le repos lié
Auoit du iour le trauail oublié.
Tous animaux, ceux qui dans l'air ſe pendent,
Ceux qui la mer à coups d'échine fendent,
Ceux que les monts & les bois enfermoient,
Pris du ſommeil à chef baiſſé dormoient.
Mais Helenin, qui diſcourant ne ceſſe
De repenſer, pour le ſomme n'abaiſſe
L'œil au dormir, ains veillant & reſuant,
Or' ſe couchant & ores ſe leuant
Mille diſcours diſcourt en ſa penſée.
Du Dieu courrier la parole annoncée

Le presse tant qu'à toute heure en tous lieux
Il a Mercure au deuant de ses yeux,
Et en l'esprit la belle destinée,
Qui pour Francus au ciel est ordonnée,
De qui le sang & Troyen & Germain
Doit enserrer le monde dans sa main.
Incontinent que l'Aube aux doits de roses
Eut du grand Ciel les barrieres décloses
Prompt hors du lit ce bon Prince sortit,
Sa camisole & son pourpoint vestit,
Puis son sayon puis sa cape tracée
A fils d'argent sur l'espaule a troussée,
Prist son espée au pommeau cizelé.
Ainsi vestu hors la porte est allé
Le dard au poing commandant qu'on assemble
Grans & petits au conseil tous ensemble.
Lors les Heraux claire-voix ont sonné
De toutes parts le conseil ordonné :
Le peuple né pour nouuelles apprendre
Droit en la place à foule se vint rendre :
Luy de son sceptre au milieu s'appuya,
Puis de tels mots sa langue deslia.
Peuple Troyen, Dardanienne race,
Ce iouuenceau qui par la populace
Vit sans honneur Astyanax nommé,
Est fils d'Hector que tant auez aimé,
Qui magnanime en si longues batailles
Dix ans entiers a gardé vos murailles,
Qui le rampart contre terre rua
Des Grecs tremblans, qui Patrocle tua,
Et retourna pompeux dedans la ville
Le dos vestu du corselet d'Achille.
Or ce grand Roy qui seul commande aux Dieux,
Qui honora Hector & nos ayeux,

La nuit que Troye estoit vn grand carnage,
Sauua l'enfant par vne feinte image :
Sans maiesté, priué ie l'ay tenu
De peur qu'il fust des Gregeois recognu.
Ie l'ay transmis par vne longue voye
Tantost vers Thebe', & tantost deuers Troye,
Voir le tombeau de son pere & aussi
Les noirs enfans de Memnon, qui d'ici
Sont eslongnez, noble race Hectorée,
Et de l'Aurore habitent la contrée.
En maint païs ie l'ay fait voyager :
Il a cognu maint peuple & maint danger,
Cognu les mœurs des hommes pour se faire
Guerrier pratiq' en toute grande affaire.
Depuis vn an ce Prince est de retour
Sans action mangeant en vain le iour,
Vn fait-neant déuoyé de la trace
De sa tres-noble & vertueuse race,
Bien qu'il soit braue & sous bon astre né,
Et pour hauts faits hautement destiné.
Tousiours pour luy ce grand Prince me tance,
Prince de l'air qui les foudres eslance,
Dequoy si tard ie le retiens ici
Sans de son bien auoir autre souci :
Encor hier (sa puissance i'atteste)
Que par le Ciel en clairté manifeste
Ie vy Mercure arriuer deuers moy,
Qui me tança de la part de son Roy.
Si tu n'as soin, dit-il, de ta lignée,
Si la vertu de l'heur accompagnée
N'esmeut ton cœur à voyager plus loin,
Au moins conçoy en l'esprit quelque soin
De ton neueu, & n'estouffe perduë
Sa ieune gloire à qui la Gaule est deuë,

De qui doit naiſtre vn million de Rois,
Grands Empereurs & Monarques François.
Pource, Troyens de race magnanime,
Si la vertu natale vous anime,
Suiuez ce Duc du deſtin attiré.
Voici le iour tant de fois deſiré,
Où vous romprez le ſeruage ſi rude
Qui voſtre col ſerre de ſeruitude :
Courage amis : c'eſt maintenant qu'il faut
(Vous dont le ſang eſt genereux & chaud)
Accompaigner ceſte belle entrepriſe
Que le deſtin dextrement fauoriſe.
C'eſt plus d'honneur en liberté mourir,
Et par ſon ſang la franchiſe acquerir,
Que de languir en honte ſi vilaine.
« Vn beau mourir orne la vie humaine!
Il diſt ainſi: puis ſe leuant de là
Preſſé du peuple en ſon palais alla.
Mars qui aimoit Hector durant ſa vie,
De ſecourir Francion eut enuie :
En ſa faueur fit ſon coche atteler,
Puis fouëttant ſes cheuaux parmi l'air,
Qui à bouillons ſouffloyent de leurs narines
Flames de feu ardantes & diuines,
Vint s'abaiſſer ſous le pied d'vn rocher
Pres du riuage, où faiſant deſtacher
Ses beaux courſiers le long d'vne verdure,
Trefle & ſain-foin leur donna pour paſture.
Puis comme vn trait roidement s'eſlança
Dedans Buthrote où ſa forme laiſſa,
Et priſt le corps l'alleure & le viſage
D'vn vieil Troyen qu'on eſtimoit treſſage,
Lequel ſuiuoit en ſa ieuneſſe Hector.
Celuy portoit la grande targe d'or

De ceſt Hêros, quand pour garder ſa terre
Sa main eſtoit plus crainte qu'vn tonnerre.
Or ce vieillard auoit touſiours eſté
Par les Troyens en grande authorité.
En ſon ſemblant ce Dieu guerrier ſe change,
Autour du front des cheueux blancs arrange,
Se laboura de rides tout le front,
Marche au baſton comme les vieillars font,
Et d'vne voix toute caduque & rance
Francus aborde & en ce poinct le tance.
Vraye Troyenne & non Troyen, as-tu
Deſia d'Hector oublié la vertu,
Qui t'engendra pour eſtre l'exemplaire
Comme il eſtoit, du labeur militaire?
Futur honneur des peuples & des Rois?
As-tu, coüard, oublié ton harnois
Pour (alleché d'ocieuſes plaiſances)
Vſer ta vie en feſtins & en danſes?
Faire l'amour, & tout le iour en vain
Pleines tourner les coupes en la main?
Honte & vergongne, où eſtes-vous allées!
Ne vois-tu pas que les ondes ſalées
Pour t'en-mener ſe couurent de vaiſſeaux?
Dreſſe l'oreille, enten les iouuenceaux
Qui bande à bande au riuage ſe rendent,
Et tous armez Capitaine t'attendent.
Toy ſang trop froid pour vn ieune guerrier,
Tout engourdi demeures le dernier
Serf de ta mere, & te fraudes toy-meſmes
Du haut eſpoir de tant de diadémes,
Et du deſtin qui t'appelle aux honneurs
Pour commander aux plus braues Seigneurs.
« Rien n'eſt ſi laid que la froide ieuneſſe
« D'vn fils de Roy, qui ſe roüille en pareſſe.

Tel n'estoit pas Hector le pere tien,
Qui des Troyens fut iadis le soutien :
Armes, cheuaux, & toute guerre actiue
Furent ses jeux, & non la vie oisiue,
Qui te charmant d'vn somme t'a lié,
Ayant ta ville & ton pere oublié,
Que la vertu, la vaillance & la gloire
Ont illustré d'eternelle memoire.
Monstre à ce peuple au cœur morne & peureux,
Que tu es fils d'vn pere genereux.
« L'homme ne peut seignaler sa noblesse,
« S'il n'a le sang eschaufé de prouëſſe !
Disant ainsi ce grand Dieu belliqueur
De Francion enflama tout le cueur,
Luy arracha le bandeau d'ignorance,
Et le remplit d'audace & d'asseurance.
Puis il luy souffle vn horreur sur le front,
Plus que dauant aux armes le fist pront,
Et tellement sa ieunesse r'allume,
Qu'il apparut plus grand que de coustume :
Si que marchant au milieu des plus forts,
Haut releué de la teste & du corps
Les surpassoit, comme ce Dieu surpasse
Sur le bord d'Hebre, ou sur les monts de Thrace
Tous les soldats, quand d'ardeur animé
Parmi la presse apparoist tout armé,
Couuert de poudre, & se plante à l'encontre
D'vn meschant Roy, que sa lance rencontre
Pour le punir d'auoir contre equité
Vendu les loix & trahi sa cité.
Tel fut Francus : apres ce Dieu se mesle
Par les Troyens amassez pesle-mesle,
Et les tançant dans le cœur leur poussoit
Vn aiguillon mordant qui les pressoit,

A la vertu r'eschaufoit leur courage.
Quoy, voulez-vous en vergongneux seruage
Viure tousiours, & sans langue & sans cœurs
Tousiours souffrir l'orgueil de ces veinqueurs ?
Rompez froissez d'vne allegresse preste
Le ioug cruel qui vous presse la teste,
Sans plus seruir de passetemps ici
A ces Seigneurs qui vous brauent ainsi.
Ressentez-vous par vne belle audace
Du premier sang de vostre noble race :
Enflez-vous d'ire, & vous souuienne encor'
Des faicts guerriers du magnanime Hector,
Qui fut iadis la crainte des plus braues
De ces Gregeois qui vous tiennent esclaues :
Vn seul de vous en vaille vn million,
Et par la mer emportez Ilion.
Encore Dieu qui regarde vos peines,
Dieu qui a soin des affaires humaines,
Comme les Grecs ne vous est outrageux :
« La fortune aide aux hommes courageux.
Tel aiguillon leur versa dedans l'ame
Vne fureur vne ardeur vne flame
De liberté de vaincre & de s'armer,
Et d'emporter Ilion par la mer.
Tandis maint peuple en armes effroyables
(Aussi espais que neiges innombrables
Que l'air glueux à bas fait trebucher,
Venant nos champs de farine cacher)
Va fremissant au bord de la marine.
Dessous le pas du peuple qui chemine
Vole vne poudre, & sous le pied qui fuit
Pour s'embarquer la terre fait vn bruit :
Fils ne maisons ces hommes ne retardent :
Tristes de loin les femmes les regardent !

Ils s'aſſembloyent d'vn pied ferme rangez,
De dards d'eſcus & de piques chargez,
Faiſant vn bruit ſur les riues chenues,
Ainſi qu'on voit les bien-volantes Grues
Crier aigu quand paſſer il leur faut
La mer pour viure en vn païs plus chaud.
Autant qu'on voit d'oiſeaus de tous plumages
Au mois d'Auril hoſtes des mareſcages
S'amonceler pour pondre & pour couuer:
L'vn à fleur d'eau ſes plumes vient lauer,
L'autre ſous l'eau tient ſes ailes plongées,
Et l'autre peſche à friandes gorgées,
Et l'autre tourne à l'entour de ſon ny,
Peuple emplumé innombrable infini,
Qui en volant ſur les riues cognües
Se preſſe enſemble auſſi eſpais que nües:
Autant venoyent le corſelet au corps
D'hommes à foule au premier front des bords.
La terre tremble & les flancs qui emmurent
Les flots ſalez deſſous le pied murmurent
De tant de gens au riuage arreſtez,
Tous heriſſez de morions creſtez.
Comme vn paſteur du bout de ſa houlette,
Sous la clairté de Veſper la brunette
Au premier ſoir, ſepare les cheureaux
Des boucs cornus, des beliers les aigneaux:
Ainſi Francus d'vne prompte allegreſſe
Trioit à part la gaillarde ieuneſſe
Au ſang hardy, & laiſſoit d'autre part
Vieilles vieillards & enfans à l'eſcart,
Qui froids n'auoyent ny teſte ny poitrine
Pour ſupporter la guerre & la marine,
Peuple ſans nerfs & ſans ardeur que Mars
N'enrolle plus au rang des bons ſoldars.

Francus vestu d'armes toutes dorées
Des mains d'vn maistre artizan labourées,
Comme le feu d'vn tonnerre luisoit,
Et si grand peuple en ordre conduisoit,
Monstrant guerrier sa taille bien formée,
Tel qu'on voit Mars au milieu d'vne armée.
Les morions les piques des soldars,
Et les harnois fourbis de toutes pars,
Et l'emery des lames acerées,
Frappez menu des flames etherées,
Et du rebat du Soleil radieux,
Vne lumiere enuoyoient dans les cieux,
De qui l'esclair d'étincelles menües
En tremblottant s'esclattoit dans les nües,
Ainsi que luit sous l'ardente clairté
Mainte bluette au plus clair de l'esté.
Adonc Francus qui seul maistre commande
En se brauant au milieu de sa bande,
Voulant sa main d'vne lance charger,
D'Astyanax en Francus fit changer
Son premier nom en signe de vaillance,
Et des soldats fut nommé porte-lance,
Pheré-enchos, nom des peuples vaincus
Mal prononcé, & dit depuis Francus:
Lance qui fut à nos François commune
Depuis le temps que la bonne fortune
Fit aborder en Gaule ce Troyen
Pour y fonder le mur Parisien.
Comme il estoit sur le bord de la riue
Tout esclatant d'vne lumiere viue,
Ainsi qu'vn astre au rayon esclairci,
Voici venir Andromache, & aussi
L'oncle Helenin, qui Augure & Profete
Estoit des Dieux veritable interprete.

Ceste Andromache, à qui l'estomac fend
D'aise & de crainte, accolloit son enfant
A plis serrez comme fait le lierre
Qui bras sur bras les murailles enserre.
Mon fils, disoit, que tout seul i'ay conceu,
Autre que toy conceuoir ie n'ay sceu
Du grand Hector : Ilithye odieuse
De maint enfant m'a esté enuieuse.
Pource le soin que mere ie deuois
Mettre en plusieurs en toy seul ie l'auois,
Ie te pendoy petit à ma mammelle,
Ie t'ourdissoy quelque robe nouuelle,
Seul tu estois mon plaisir & ma peur,
Enfant, mary, seul mon frere & ma sœur,
Seul pere & mere, & voyant la semence
De tous les miens germer en ton enfance,
Me consoloy de t'auoir enfanté
Me restant seul de toute parenté.
Du Grec veinqueur la furieuse guerre
Toute ma race a mise sous la terre.
Pour toy la vie & le iour me plaisoit :
Si quelque ennuy lamenter me faisoit,
En te voyant i'allegeoy ma tristesse,
Comme soutien de ma foible vieillesse.
Las! ie pensoy qu'au iour de mon trespas,
Quand l'esprit vole, & le corps va là bas,
Que tu ferois mes obseques funebres,
Cloüant mes yeux enfermez de tenebres,
Me lauerois le corps froid de tiede eau,
Et de gazons me ferois vn tombeau
Pour m'enterrer au bord de ce riuage,
Car aux bannis il n'en faut d'auantage,
Serrant ensemble en vn mesme repos
De mon mary les cendres & les os.

O Iupiter ſi la pitié demeure
Là haut au ciel, ne permets que ie meure
Ains qu'il ſe face en armes vn grand Roy,
Et que le bruit en vole iuſqu'à moy!
Donne, grand Dieu, qu'au milieu de la guerre,
Puiſſe ruer ſes ennemis par terre
Mordants la poudre à chef bas renuerſez
D'vne grand playe en l'eſtomac perſez:
Que des citez la puiſſante muraille
Trebuche à bas en quelque part qu'il aille,
Soit à cheual ſoit à pied guerroyant,
Et que quelqu'vn s'eſcrie en le voyant
(Fauoriſé de fortune proſpere)
Le fils vaut mieux aux armes que le pere.
Diſant ainſi, pour preſent luy donna
Vn riche habit que ſa main façonna,
Où fut portraite au vif la grande Troye
En filets d'or ioints à filets de ſoye,
Auec ſes murs ſes rampars & ſes forts.
Là Xanthe erroit paſſementant les bords
Des plis tortus de ſa lente riuiere.
Là s'eſleuoit la cyme foreſtiere
D'Ide pineuſe, où ſourçant ſauteloit
Maint vif ruiſſeau qui en la mer couloit.
Au pied du mont fut en riche peinture
Le beau Troyen, qui chaſſoit d'auenture
Vn cerf au bois où Iupiter le vit,
Qui par ſon aigle en proye le rauit.
Ce ieune enfant emporté dans les nuës
Tendoit en vain vers Troye les mains nues.
Ses chiens en l'air qui pendu le voyoient,
L'ombre de l'aigle & les vents aboyoient.
Hector auoit ceſte robe portée
Le iour qu'Helene en triomphe abordée

Entra dans Troye, & depuis ne l'auoit
Mise : sans plus de parade seruoit
Au cabinet, où les plus cheres choses
De ce grand Prince estoient toutes encloses.
La luy donnant, Prenez, dit-ell', mon fils,
Ce beau present que de mes mains ie fis,
Pour gage seur d'amitié maternelle,
Ayant de moy souuenance eternelle.
Ainsi pleurant, Francus elle accolla.
Le corps tout seul au logis s'en alla,
L'ame demeure en son fils attachée :
Puis sur vn lict ses seruans l'ont couchée
Pour la donner au sommeil adoucy
Qui des mortels enchante le soucy.
En ce pendant Helenin prend la corne
D'vn grand toreau au col pesant & morne,
Au large front, & sans aucun effort
De son bon gré l'amenoit sur le bort :
Puis vn grand coup de maillet luy desserre
Entre les yeux : le toreau tombe à terre
Sur les genoux à chef bas estendu !
Il l'esgorgea : le sang s'est respandu
A longs filets dans le creux d'vne tasse :
Parmy le sang qu'à bouillons il amasse,
Mesla du vin, par trois fois l'escoula
Dessus la mer, puis Neptune appella.
Pere Neptun', Saturnien lignage,
A qui par sort la mer vint en partage,
Que le Soleil n'a peu iamais tarir
Pour te laisser toutes choses nourrir,
Enten ma voix : donne que la nauire
De ce Troyen sillonne ton empire
Sous ta faueur, & cesse le courroux
Que dés long temps tu gardes contre nous.

Neptune ouyt la Troyenne priere
A chef haußé sur l'onde mariniere,
Et se plaignant encore d'Ilion,
Vne partie ottroye, & l'autre non.
Il ottroya que la flotte Troyenne
Pourroit aller dessus l'onde Egéenne:
Mais ne voulut l'autre part ottroyer
D'y seiourner long temps sans la noyer.
Lors Helenin adresse sa parole
A son neueu, & ainsi le console.
Courage, Prince, il te faut endurer:
Tu dois long temps maint sillon mesurer
De la grand' mer, auant que tu arriues
Fatalement aux Pannoniques riues.
Tous n'irez pas: c'est l'arrest du destin.
Mais pour cela ne fauls à ton chemin,
Que ie te veux non tout du long apprendre,
De peur qu'vn Dieu ne m'en vienne reprendre.
Sortant du port, gaigne la grande mer,
Fay ta galere à tour de bras ramer
(Ta main ne soit du labeur affoiblie)
Entre Coryce & l'isle Aegialie.
Quand tu seras au flot Laconien
Pren à main dextre, & sage auise bien
De ne heurter au rocher de Malée,
Où l'onde en l'onde est asprement meslée.
Là maint serpent & maint grand chien marin
Mange les nefs, & d'vn gosier malin
Hume la mer, que beant il reiette
Plus roide au ciel qu'vne viste sagette:
Par tourbillons la vague qui se suit,
Contre les bords abaye d'vn grand bruit.
De là poussant tes nauires armées
Outre la mer des Cyclades semées,

Reuoirras Troye & les funebres lieux
Pleins des tombeaux de tes nobles ayeux.
De là ſinglant à rames vagabondes
Par le deſtroit des homicides ondes,
Voirras le Pas où ſe noya la Sœur
Penduë aux crins de ſon belier mal-ſeur.
Tu feras voile au Thracian Boſphore,
Où l'Inachide eſtant veſtue encore
D'vn poil de bœuf, à coups d'ongles paſſa
En lieu de rame, & ſon nom luy laiſſa.
Puis approchant du grand Danube large,
Qui par ſept huiz en la mer ſe deſcharge,
Viendras à l'iſle, à laquelle les Pins
Donnent le nom : là ſçauras tes deſtins
L'vn apres l'autre, hoſte de la riuiere
De qui la corne eſt ſi braue & ſi fiere.
Ce fleuue ayant ſur la teſte vn rouzeau,
Et ſous l'aiſſelle vn vaſe remply d'eau,
Et du menton verſant vne fontaine,
Te dira tout d'vne bouche certaine.
A tant ſe teut : Iunon qui deſcendit,
En le tançant la voix luy defendit.
Tandis la troupe au trauail non oiſiue,
Le toreau mort renuerſe ſur la riue :
Ils ont le cuir en tirant eſcorché,
Puis eſtripé, puis menu déhaché
A morceaux crus : ils ont d'vne partie
Sur les charbons fait de la chair roſtie,
Embroché l'autre, & cuite peu à peu
De tous coſtez à la chaleur du feu,
L'ont débrochée, en des paniers l'ont miſe,
L'ont decoupée, & ſur la table aſſiſe,
Ont pris leur ſiege, ont detranché le pain,
Ont fait tourner le vin de main en main,

Boiuant de rang à taſſes couronnées
D'vn cœur ioyeux l'vn à l'autre données.
Apres qu'ils ont du boire & du manger
Oſté la faim, ils s'allerent loger
Au-premier front de la riue mouillée
Sur des lits faits d'herbes & de fueillée,
Où toute nuit iouyrent du repos
Ronflant le ſomme au murmure des flos.
Au découcher de l'Aurore nouuelle
Le vieil Vandois du ſiflet les appelle
(Qui ſeul eſtoit le Pilote ordonné)
Voyant le vent en poupe bien tourné.
Vn bruit ſe fait par les bancs du nauire,
Puis à ſa taſche vn chacun ſe retire.
Soudain Francus le ſiflet entendit:
Lors tout armé ſa main dextre eſtendit
Deſſus la terre, & ſes yeux vers la nuë
Eſtant debout deſſus la riue nuë
Prioit ainſi: O *grand Patarean,*
A l'arc d'argent, tire-loin, Thymbrean,
Garde, Apollon, entiere ceſte troupe,
Dieu d'embarquage, & permets que ie coupe
*Sous heureux ſort la * commande qui tient*
Ma nef au bord. A peine eut dit, qu'il vient
Hors du fourreau tirer ſa large eſpée:
Du coup la corde en deux parts fut coupée,
Qui la nauire au riuage arreſtoit
Ferme attachée à vn tronq, qui eſtoit
D'vn cheſne vieil foudroyé du tonnerre
De quatre pieds eſleué ſur la terre:
Puis vers le vent adreſſa ſon parler.
Vent, le balay des ondes & de l'air,
Qui de la nue en cent ſortes te ioues,
Qui ce grand Tout éuentes & ſecoues,

* Commande, eſt la groſſe corde qui tient le bateau.

Qui peux cent bras & cent bouches armer,
Vien-t'en poupier ton haleine enfermer
Dedans ma voile, afin que ſous ta guide
I'aille tenter ce grand Royaume humide.
Dieu qui le ciel regis de ton ſourcy,
Si des humains ta nature a ſoucy,
Enten ma voix : Donne, pere celeſte,
En ma faueur vn ſigne manifeſte :
Tu le peux faire : on dit que quelquefois
Tu fis voler deux pigeons par ces bois :
L'vn fut donné à Iaſon pour eſcorte :
Donne moy l'autre, afin qu'heureux ie porte
De mon ſalut le ſigne treſ-certain,
Eſtant couuert du ſecours de ta main.
Comme il prioit, des Dieux le pere & maiſtre
Fit par trois fois tonner à main ſeneſtre :
Et ce pendant les rudes matelots,
Peuple farouche, ennemy du repos,
D'vn cry naual hors du riuage proche
Démaroient l'ancre à la machoire croche,
Guindoient le maſt à cordes bien tendu.
Chaque ſoldat en ſon banc s'eſt rendu
Eſcheu par ſort : de bras & de poitrine
Ils s'efforçoient : la nauire chemine !
Les cris les pleurs dedans le ciel voloient
Deſſous l'adieu de ceux qui s'en alloient !
A tant Francus s'embarque en ſon nauire.
Les auirons à double ranc on tire :
Le vent poupier qui fortement ſoufla
Dedans la voile à plein ventre l'enfla,
Faiſant ſifler antennes & cordage :
La nef bien loin s'eſcarte du riuage !
L'eau ſous la poupe aboyant fait vn bruit,
Qu'vn train d'eſcume en tournoyant pourſuit.

Qui vit iamais la brigade en la danſe
Frapper des pieds la terre à la cadance
D'vn ordre egal d'vn pas iuſte & conté,
Sans point faillir d'vn ni d'autre coſté,
Quand la ieuneſſe aux danſes bien appriſe
De quelque Dieu la feſte ſolenniſe :
Il a peu voir les auirons egaux
Frapper d'accord la campagne des eaux.
Ceſte nauire egalement tirée
S'alloit trainant deſſus l'onde azurée
A dos rompu, ainſi que par les bois
(Sur le printemps au retour des beaux mois)
Va la chenille errante à toute force
Auec cent pieds ſur les plis d'vne eſcorce.
Ainſi qu'on voit la troupe des cheureaux
A petits bonds ſuyure les paſtoureaux
Deuers le ſoir au ſon de la Muſette:
Ainſi les nefs d'vne aſſez longue traitte
Suiuoient la nef de Francus, qui deuant
Coupoit la mer ſous la faueur du vent
A large voile à my-cercle entonnée,
Ayant de fleurs la poupe couronnée.
L'eau ſe blanchiſt ſous les coups d'auirons:
L'onde tortue ondoye aux enuirons
De la carene, & autour de la prouë
Maint tourbillon en eſcumant ſe rouë:
La terre fuit, ſeulement à leurs yeux
Paroiſt la mer & la voute des cieux.

FIN DV PREMIER LIVRE.





LE SECOND LIVRE

DE LA FRANCIADE.

Des puiſſans Dieux la plus gaillarde troupe
Eſtoit plantée au ſommet de la croupe
Du mont Olympe, où Vulcan à l'eſcart
Fit de chacun le beau palais à part,
Qui contemploient la Troyenne ieuneſſe
Fendre la mer d'vne prompte alegreſſe:
Flot deſſus flot la nauire voloit
Vn trac d'eſcume à bouillons ſe rouloit
Sous l'auiron qui les vagues entame:
L'eau fait vn bruit luitant contre la rame!
   Tout le troupeau des Nymphes aux yeux pers
Menant le bal deſſus les ſillons vers,
A chef dreſſé regardoient eſtonnées
Les pins ſauter ſur les vagues tournées:
Vn ſeul Neptun' couuoit au fons du cueur
Contre Ilion vne vieille rancueur
Gros de deſpit, du iour que mercenaire
(Dieu fait maçon) demanda ſon ſalaire

A Lomedon Prince de nulle foy.
Il demandoit iuſtement à ce Roy
L'argent promis d'auoir de ſa truelle
Fait des Troyens la muraille nouuelle,
Quand ſe rouloient d'eux meſmes les cailloux
Sous ſon marteau : le Roy plein de courroux
Luy denia ſa promeſſe, & pariure
En le frappant le paya d'vne iniure.
Pource Neptune en rage ſe tournoit
D'ire boufi quand il s'en ſouuenoit:
Or' voyant Troye en ces eaux eſlancée
Diſoit tels mots furieux de penſée.
Hà pauure Dieu vaincu par les mortels!
Dequoy me ſert la pompe des autels
Frere à Iupin, race Saturnienne,
Si malgré moy la cendre Phrygienne,
Le demourant d'Achille, eſt triomphant,
Et, qui plus eſt, conduit par vn enfant
Qui me défie, & ſans craindre mon ire
De ſes bateaux ſillonne mon empire?
Dequoy me ſert le trident en la main,
Auoir l'Egide armure de mon ſein,
Tel qu'a mon frere, auoir pour heritage
La grande mer du Tout ſecond partage,
Si ie ne puis d'vn mortel me venger?
Il ne faut plus me laiſſer outrager
Sans chaſtier ceſte race infidelle.
« La vieille iniure appelle la nouuelle.
Le ciel vengeur a banny ſur mes eaux
Ces Phrygiens coupables des trauaux
Que ie receu, quand au port de Sigée
Les Grecs preſſoient leur muraille aſſiegée,
Et qu'Ilion par le cours de dix ans
Fournit de meurtre aux freres Atreans,

Ie m'efforçay d'vne brigue contraire
De fond en comble à les vouloir desfaire:
Mais le destin ne le voulut souffrir,
Qui maintenant ces bannis vient offrir
A ma puissance & changé me conuie
De me venger aux despens de leur vie.
Disant ainsi, fit son char atteler,
Que deux dauphins font vistement rouler
A dos courbé, à queuës tortillées,
Fendant du sein les vagues esmaillées.
Luy dessus l'onde en son siege porté
Comme vn grand Prince orné de maiesté,
Guide son char : le char qui va sans peine,
Fier de son Roy sur les vagues le meine :
Triton le suit, & l'amoureux troupeau
Des Nymphes sœurs qui dansent à fleur d'eau:
Lors du Troyen deuançant la nauire,
Les vents appelle, & ainsi leur va dire.
Vents, la terreur des cieux & de la mer,
Ce n'est pas moy qui vous fis enfermer
En voz rochers, où detenus en crainte
Dessous vn Roy languissez par contrainte:
Vn seul Iupin le fit contre mon sçeu :
A son pouuoir resister ie n'ay peu,
Car c'est vn Dieu de puissance inuincible :
Ainsi que luy ie ne vous suis terrible,
Vous caressant & prestant ma maison,
Quand dechaisnez sortez hors de prison,
Non à vn seul, mais à tous quatre ensemble,
La renuersant ainsi que bon vous semble.
Pource, Aquilon, ne souffre plus parmy
Mon flot salé ce bagage ennemy,
Mais d'vn grand vol retourne vers Eole:
Dy luy qu'il tienne auiourd'huy sa parole,

Et le ſerment qu'en la dextre il me fit,
Quand par mon aide Hercule il deſconfit.*
Que de ſon ſceptre il face vne ouuerture
Aux vents enclos en leur cauerne obſcure :
Qu'il les deſtache, & portez d'vn grand bruit
Chargez d'eſclair de tempeſte & de nuit,
Par tourbillons enflent la mer de rage,
Et ces Troyens accablent d'vn orage :
Dy luy qu'il rompe au trauers des rochers,
Pour me venger, nauires & nochers.
Ah, digne n'eſt telle gent pariurée
De voir longtemps la lumiere etherée :
Aſſez & trop malgré nous a veſcu
Ce ſang maudit par tant de fois veincu.
A peine eut dit, qu'il vit la meſſagere
Iris voler d'vne plume legere
Sortant de l'eau, laquelle reuenoit
De voir Tethys, & au ciel retournoit
Groſſe d'humeurs. Ce Dieu s'approcha d'elle,
Luy tend la main, la careſſe & l'appelle.
Honneur de l'air, va conter à Iunon
Que les Troyens ennemis de ſon nom
Frappent la mer à rames retournées,
Enſorcelez de fauſſes deſtinées.
Si le courroux boult encor' en ſon cueur,
Si le deſpit d'vne vieille rancueur
Son eſtomac encores eſpoinçonne,
C'eſt maintenant que le deſtin luy donne
De ſe venger le temps & le moyen,
Perdant Francus & tout le nom Troyen.
Dy que ſoudain mette la main à l'œuure,
Que ſa puiſſance en l'air elle deſcœure,
Braſſant contre eux vn amas pluuieux.
A tant ſe teut : Iris remonte aux cieux,

* Hercule, n'eſt autre choſe que le Soleil, que les vents ſemblent deſconfire, quand eſpeſſiſſant l'air de nuées ils offuſquent ſa clarté.

Tirant vn arc deſſus les ondes perſes
Tout bigarré de cent couleurs diuerſes:
Puis ſous le troſne à Iunon ſe coucha,
Et de biais à ſes pieds ſe pancha
Ainſi qu'vn chien, qui craintif & fidelle
Oyant aux bois le veneur qui l'appelle,
(Cerfs & ſanglers & buiſſons oubliez)
Vient à ſon maiſtre, & s'endort à ſes pieds.
Incontinent maintes troupes de nuës
Sont peſle-meſle à leur Royne venues,
Comme troupeaux qui bélent à l'entour
De leur paſteur, quand la poincte du iour
Et la roſée aux herbes les conuie.
Et lors Iunon d'vn tel amas ſuiuie
Les preſſe enſemble, & en ſon giron preſt
Leur forme vn corps tout ainſi qu'il luy plaiſt:
L'vne elle enfloit de monſtrueux images,
L'autre de pluye & de venteux orages:
L'autre en bruyant ſur l'autre ſe rouloit,
L'autre blafarde & noiraſtre couloit
Ayant d'azur la robe entre-ſemée,
Et l'autre eſtoit de feu toute allumée.
Tandis les vents auoient gaigné la mer,
Qu'à gros bouillons ils faiſoient eſcumer,
La renuerſant du fond iuſques au feſte:
Vne importune outrageuſe tempeſte
Sifflant bruyant grondant & s'eſleuant
A monts boſſus ſous le ſouffler du vent,
Branle ſur branle & onde deſſus onde,
Entre-ouuroit l'eau d'vne abyſme profonde:
Tantoſt enflée aux aſtres eſcumoit,
Tantoſt baiſſée aux enfers s'abyſmoit,
Et forcenant d'vne eſcumeuſe rage
De flots armez couuroit tout le riuage:

Vn ſifflement de cordes & vn bruit
D'hommes s'eſleue: vne effroyable nuit
Cachant la mer d'vne poiſſeuſe robe,
Et iour & mer aux matelots deſrobe.
L'air ſe creua de foudres & d'eſclairs,
A longue poincte eſtincelans & clairs,
Drus & menus, & les pluyes tortues
Par cent pertuis ſe creuerent des nuës.
Maint gros tonnerre enſoufré s'eſclattoit,
De tous coſtez la mort ſe preſentoit
A ces Troyens: lors d'vne froide crainte
En tel danger Francus eut l'ame attainte:
De larges pleurs il arroſa ſes yeux,
Puis gemiſſant tendit les mains aux cieux.
S'il te ſouuient de nos humains ſeruices,
Grand Iupiter, n'oubli' les ſacrifices
Du pere mien, qui ſus tous les mortels
De boucs ſanglants a chargé tes autels.
Hà tu deuois en la Troyenne guerre
Faire couler mon cerueau contre terre,
Sans me ſauuer par vne feinte ainſi
Pour me trahir à ce cruel ſouci!
I'euſſe eu ma part aux tombeaux de mes peres,
Où ie n'atten que ces vagues ameres
Pour mon ſepulchre, abuſé de l'eſpoir
Que tes deſtins me firent conceuoir.
Comme il diſoit, les tempeſtes troublées
Ont contre luy leurs forces redoublées:
L'air creuaſſé d'vn tonnerre grondant
Et d'vne pluye en tortis deſcendant,
Suiuy d'eſclairs tombez de l'air en preſſe
Lechoit la mer d'vne lumiere eſpeſſe
A feu menu qui ſur l'eau s'eſlançoit,
Et des nochers les yeux esblouiſſoit:

Des vieux patrons la parole espandue
Sans estre ouye en l'air estoit perdue :
L'vn court icy, l'autre court d'autre part,
Mais pour neant : le mal surmonte l'art !
Si estonnez qu'ils n'ont pour toutes armes
Que les sanglots, les souspirs & les larmes,
Les tristes vœux, extreme reconfort
Des mal-heureux attendus de la mort.
Aucunefois vne bourrasche fiere
Heurte la prouë, & la tourne en arriere :
Aucunefois la tempeste du vent
Single la poupe & la pousse en auant,
Rompt la carene, & de forte secousse
En l'eschouant à costé la repousse
Auec grand bruit : le vaisseau soufleté
Dissoult, se créue où le vent l'a heurté.
Entre les feux, le tonnerre & la pluye,
La nuit, la gresle, vne ardente furie
D'orage emporte à l'abandon de l'eau
Six grands vaisseaux eslongnez du troupeau.
Mais à la fin la bonasse fortune
(Tousiours ne vit le courroux de Neptune)
Loin les aborde au riuage incognu
De la Prouence, où le Rhosne cornu
Entre rochers roulant sa viste charge
Pres Aigue-morte en la mer se descharge.
Là ces Troyens sur le sable arriuez
Furent long temps d'hostelage priuez
Sans maçonner vne muraille neuue :
Touchez apres de la beauté du fleuue,
Loing d'Ilion planterent à Tournon
De leur patron les armes & le nom,
Braue guerrier, qui gros de renommée
Ioignit depuis à Francus son armée.

Sept autres nefs contraintes par l'effort
Des souflemens impetueux du Nort,
Pirouëtant dessus la vague perse
Du haut en bas sentent à la renuerse
Tomber le mast : l'antenne qui le suit,
Broncha dessus : les cordes font vn bruit
Comme vn pin tombe auecques ses racines,
Quand vn torrent des montaignes voisines
Le fait broncher, fracassant & courbant
Tous les buissons qu'il rencontre en tombant.
Deux tourbillons en ont deux aualées
A gorge ouuerte en leurs ondes salées,
Piteux regard! Pallas branlant és mains
Ses feux, terreur des Dieux & des humains,
Lance vn esclair dedans l'autre nauire :
Le feu mangeard qui se tourne & se vire
En tourbillons, courant de part en part,
De banc en banc de rampart en rampart,
Prist le Pilot, le massacre & le tuë,
Et my-brulé sur les vagues le ruë,
Ayant encor' le timon dans le poing,
Tant en mourant de son art il eut soing.
L'autre nauire opposant l'artifice,
De la tempeste euitoit la malice,
De toutes parts en doute resistant.
Ainsi qu'on voit vn hardi combatant
Dessus le mur de la ville assiegée
Se planter ferme en sa place rangée
Pour l'ennemy du rampart décrucher,
En fin luy-mesme est contraint de broncher,
De ses genoux les forces luy defaillent :
Car entre mille & mille qui l'assaillent,
Vn par sur tous le plus brusque & gaillard
Tout armé saute au dessus du rampart

L'enseigne au poing, & en donnant passage
A ses soldats leur donne aussi courage.
Ainsi de mille & mille flots voutez,
Qui assailloient la nef de tous costez
Vn le plus haut & le plus fort s'auance,
Et d'vn grand heurt sur le tillac s'eslance
Victorieux, puis les autres espais
Qui çà qui là l'entre-suiuant de pres,
Rompent les bords, les bancs & la carene,
Et la nauire enfondrent sous l'arene.
L'vn vers le ciel pour secours de son mal
Tendoit les mains, l'autre comme à cheual
Flottoit dessus vne antenne cassée:
Là des Troyens la richesse amassée
Par tant de Rois, sur les ondes roüoit,
Seruant aux vents & aux flots de iouët:
Armes, bouclairs, robes de riche ouurage
Nageoient sur l'eau, la proye du naufrage.
Trois fois la Lune, & trois fois le Soleil
S'estoient couchez, que l'hyuer nompareil
Armé d'esclairs & de vagues profondes
N'auoit cessé de tourmenter les ondes:
Sans plus la nef de Francus resistoit
Haute sur l'eau, qui encores s'estoit
Seule sauuée & des eaux & des flames,
Ayant perdu ses voiles & ses rames,
Quand vn fort vent suiuy de tourbillons,
Et de l'horreur des humides sillons,
En la singlant d'vne bien longue traite
La chasse au bord du riuage de Crete.
Vn banc estoit de sablon amassé
Voisin du bord où Francus fut chassé,
Haut de falaize & de bourbe attrainée:
Là pour mourir la fiere destinée

L'auoit conduit : de tous coſtez le bort,
Le banc, la mer luy preſentoient la mort.
Comme il pleuroit ſur le haut de la poupe,
Il s'aduiſa d'eſlire de ſa troupe
Vint cheualiers qui depuis ont eſté
(Ainſi eſtoit dans le ciel arreſté)
Tiges & chefs des familles de France :
Les choiſiſſant tout le dernier s'eſlance
Dedans l'eſquif, aimant trop mieux perir
Au bord, qu'en mer vilainement mourir.
Leurs pieds n'eſtoient à peine en la nacelle,
Que le courroux d'vne vague cruelle
Les fit par force au riuage approcher,
Et leur nacelle empreint contre vn rocher,
Rocher qui dur eſpineux & ſauuage
De ſon grand dos ramparoit le riuage,
Ayant du vent touſiours le chef batu,
Les pieds du flot aboyant & tortu.
Là le Demon qui preſide à la vie,
En tel danger leur fit naiſtre vne enuie
De s'attacher à ces rochers boſſus,
Et s'efforcer à gaigner le deſſus.
Comme ils vouloient auecques la main croche
D'ongles aigus grimper contre la roche,
Le premier flot qui les auoit lancez,
Les recula en arriere pouſſez
S'en retournant : la mer qui ſe courrouce,
D'vn flot ſecond encores les repouſſe
Contre les bords raboteux & trenchans.
Là ces Troyens aux cailloux s'accrochans
De pieds de mains s'aheurtent & ſe bandent,
Et en grimpant contre le roc ſe pendent,
Se deſchirans les longues peaux des dois :
L'vn s'attachoit aux racines d'vn bois,

L'autre eſſayoit d'empoigner vne branche,
Puis main ſur main, & hanche deſur hanche,
Coude ſur coude, en haletant d'effort
Par les cailloux montoient contre le bord.
L'eau de la mer des cheueux goute à goute
Depuis le front iuſqu'au pied leur degoute
Blanche d'eſcume, & leurs membres ſouflez
De tant de vents, ſe boufirent enflez:
Les flots ſalez de la gorge vomirent,
Eſuanouis leurs eſprits ſe perdirent
De tant de maux debiles & laſchez
Comme corps morts ſur la riue couchez
Sans reſpirer, ſans parler: mais à l'heure
Que le toreau qui tout le iour labeure,
Franc du collier retourne à la maiſon,
Ces corps ſortis de longue pamaiſon
Baiſent la terre & la riue venteuſe.
Quiconque ſois, Terre, ſois nous heureuſe,
(Ce diſoient-ils) & loin de tous dangers
Sauue en ton ſein ces pauures eſtrangers,
Qui ont ſouffert mainte dure fortune
Par le courroux des vents & de Neptune.
Comme ils prioient, le dormir ocieux
Chaſſe-ſoucy leur vint ſiller les yeux,
Et l'vne à l'autre attachant la paupiere
Leur deſroba le ſoin & la lumiere.
Tandis Cybelle en ſon courage ardoit
Dequoy Neptun' ſon Francus retardoit:
Car elle aimoit (comme eſtant Phrygienne)
L'enfant d'Hector & la race Troyenne:
Pource ſoudain ſon char elle attela,
Bat ſes lions, & vers le Somne alla.
Le Dieu vieillard qui aux ſonges preſide,
Morne habitoit dans vne grotte humide:

Deuant ſon huis maint pauot fleuriſſoit,
Mainte herbe à laict que la nuit choiſiſſoit
Pour en verſer le ius deſſus la terre,
Quand de ſes bras tout le monde elle enſerre.
Du haut d'vn Roc vn ruiſſeau s'eſcouloit
Remply d'oubly qui rompu ſe rouloit
Par les cailloux, dont le rauque murmure
Des yeux flatez reſſerroit l'ouuerture.
Somne, dit ell', le doux ſorcier des yeux,
Le cher mignon des hommes & des Dieux,
Par qui le mal tant ſoit mordant s'oublie,
Par qui l'eſprit loin du corps ſe deſlie,
Va (ie le veux) en ceſte iſle où ſouloient
Iadis ſauter les hommes qui baloient
Au ſon du ciſtre, & de cliquantes armes
S'entre-choquant, auantureux gendarmes,
D'œil vigilant en l'antre Dictéen
Gardoient le bers du grand Saturnien,*
Terre fertile, anciennes retraites
Des Corybans, Dactyles & Curétes :
Là de leur race eſt encor auiourd'huy
Vn Coryban le ſoutien & l'appuy
De tout honneur, de ſcience ſemblable
Au vieil Chiron Centaure venerable.
Quand il auoit le ſang plus genereux,
En ſa ieuneſſe il deuint amoureux :
Si qu'en preſſant à ſa chere poitrine
Par amitié vne Nymphe marine,
D'elle conceut deux filles & vn fils.
Les filles ſont ainſi que deux beaux lis,
En la maiſon de leur pere croiſſantes,
En âge, en grace, en beauté floriſſantes.
Le fils captif languit depuis vn an
En la priſon d'vn barbare Gean,

* Bers, Berceau, mot Vendomois.

Qui les mortels à ſon Dieu ſacrifie,
Et d'vn maillet leur deſrobe la vie :
Puis ſur ſa porte, où diſtille le ſang,
Le teſt des morts il attache de rang.
Ce Roy remply d'honneur & de richeſſe
Tient ſa maiſon ouuerte de largeſſe
Aux eſtrangers, tant il a grand deſir
Entre vn millier d'en pouuoir vn choiſir
Qui le reuanche, & ſon fils luy redonne
Seul heritier de ſa noble couronne.
Va-t'en vers luy, & en te transformant
Preſente luy quand il ſera dormant,
Autour du lit cent formes eſpandues,
Piqueurs veneurs trompes au col pendues,
Leſſes & chiens bocages & foreſts,
Larges eſpieux, cordages & filets,
Limiers ardans, cerfs ſuiuis à la trace,
Et tout le meuble ordonné pour la chaſſe :
Preſente luy des hommes incognus
En longs habits à ſa riue venus,
Sous qui ſon fils les armes doit apprendre,
Et par leurs mains ſa liberté reprendre.
D'vn meſme vol affublé de la nuit,
Fantaume vain, porte toy ſur le lit
Où va dormant l'vne & l'autre pucelle :
Fay leur ſembler qu'vne eſtoile nouuelle
Viue d'eſclairs, d'vn voyage lointain
Paſſant la mer vient loger en leur ſein,
Et rayonnée en flames bien eſpriſes
Baiſe leur chair ſans ardre leurs chemiſes.
Va-t'en apres au bord où les Troyens
Dorment recreus des flots Neptuniens :
Deſſus leur teſte arreſte ta volée,
Leur ame ſoit en ſongeant conſolée

Sans auoir peur des habitans du lieu:
Car ia Mercure enuoyé du grand Dieu,
Des citoyens a flechy le courage
Pour en bon-heur conuertir leur dommage.
A tant ſe teut, & le Roy du ſommeil
Tout chaſſieux ennemy du reſueil,
D'vn chef panché que lentement il cline,
Et du menton refrappant ſa poitrine,
Se reſecouë, & ſorty de ſon lit
Le mandement de Cybelle accomplit.
Incontinent que l'Aube aux doits de roſes
Eut du grand ciel les barrieres déclofes,
Le Roy Dicé' (de tel nom ſe nommoit
Ce Coryban qui la iuſtice aimoit)
Riche d'honneur, de terres & de race,
Dreſſe l'appreſt d'vne aboyante chaſſe:
Son palefroy à gros bouillons fumeux
Remaſchant l'or de ſon frein eſcumeux
Eſt à la porte, où à foule ſe rendent
Ieunes piqueurs qui deuiſant l'attendent:
Maint chien courant couple à couple les ſuit:
De tous coſtez la meute fait vn bruit!
Par bois fueillus, par monts & par valée,
Pleine de cris ceſte chaſſe eſt allée.
Maint gros ſangler de dents croches armé,
Maint cerf craintif au large front ramé
Eſtoit ia mort, quand au vueil de Cybelle
Vn cerf pouſſé par embuſche nouuelle
Tournant, virant, haletant & mourant
De ſoif pantoiſe, alla viſte courant
Vers le riuage: & le pere Dicée
Suiuant ſes pas par la poudre tracée,
Comme le cerf à la riue aborda,
Où ces grands corps incognus regarda.

Lors les Troyens en ſurſault s'eſueillerent,
Qui de le voir au cueur s'eſmerueillerent:
Luy plein d'effroy en paſmaiſon deuint,
Et de ſon ſonge à l'heure luy ſouuint.
D'où eſtes-vous (dit-il) de quelle place,
Quels ſont vos noms, & quelle eſt voſtre race?
Quelle fortune, ou quelle mer ſans foy
Vous a trahis? hoſtes reſpondez moy.
Car à vous voir (bien que pleins de miſeres)
N'eſtes mauuais, ny fils de mauuais peres.
Alors Francus baignant ſes yeux de pleurs,
Et ſouſpirant aigrement ſes douleurs
Luy reſpondit: Si iamais les merueilles
Des Phrygiens ont frappé tes oreilles,
La longue guerre & les dix ans d'aſſaux,
Le fier Achille autheur de tant de maux,
Le ſac, la priſe & la flame funeſte
Du brazier Grec, nous en ſommes le reſte.
Là pour ſauuer maiſons, temples & Dieux,
Femmes, enfans, moururent nos ayeux,
L'vn ſur le mur, l'autre au milieu des armes.
Hector honneur des valeureux gendarmes
Qui m'engendra, ayant cent mille fois
Trempé le ſable au meurtre des Gregeois,
Gardant ſon pere & ſa mere & ſa ville,
Y fut tué par la traiſon d'Achille.
Comme vn ſapin par le fer abatu,
Son corps broncha de ſes armes veſtu,
Faiſant vn bruit ſur la poudre Troyenne:
Où du veinqueur la rouë Aemonienne
(Acte vilain & plein d'impieté)
Trois fois le traine autour de la cité.
Ie fus ſauué de la flame cruelle
(Miracle grand!) pendant à la mammelle:

I'ay du veinqueur flechi deſſous la loy,
Nourry ſans nom, bien que germe de Roy.
Ceux que tu vois d'vn viſage ſi bleſme
Couchez icy, ont eu fortune meſme,
De meſme ville, iſſus de meſme part,
Mes alliez de ſang & de hazart.
Quand ſans honneur ſans grandeur ſans enuie
D'eſtre cognu, i'allois trainant ma vie
En Chaonie aux pieds de mes parens,
Voicy d'enhaut des ſignes apparens:
Voicy Mercure enuoyé du grand Pere
Tancer mon oncle & menacer ma mere,
Dequoy forçant le ciel & la ſaiſon
Ils enfermoient ma gloire en la maiſon,
Et que des Dieux les hautes deſtinées
Auoient pour moy les Gaules ordonnées,
Ia dans le ciel pere des Roys receu:
Mais le deſtin & les Dieux m'ont deceu.
Croyant en vain leur promeſſe menteuſe,
Prompt ie me donne à la vague venteuſe,
Armant en mer quatorze grands vaiſſeaux,
De viures pleins & de forts iouuenceaux,
Dont i'eſperois d'vne braue entrepriſe
Donter ſous moy ceſte Gaule promiſe.
« Malheureux eſt qui deſdaigne le ſien
« Pour l'eſtranger: en lieu de tant de bien,
Couronne, ſceptre & royal mariage,
I'ay la mer ſeule & les vents en partage,
Qui d'eſperance & de biens m'ont caſſé,
Et de quatorze vn vaiſſeau m'ont laiſſé
Qui pres ce bord ſans maſt & ſans antene
Demy-rompu s'embourbe ſous l'arene,
Où tout mon bien i'auois fait enfermer,
« Si c'eſt du bien ce qui flotte en la mer.

« Du bout du haure on doit veoir la marine:
« Malheureux eſt qui ſur la mer chemine.
Apres auoir trois iours entiers erré,
D'aſtres certains & de voye eſgaré,
Touſiours pendu ſur la vague meurtriere,
Vn bon Demon eſmeu de ma priere
Me ſecourant d'hommes & d'armes nu,
M'a fait grimper à ce bord incognu,
Proye des loups & des beſtes ſauuages:
Nous ignorons les mœurs & les courages
Des habitans, ſi apres les dangers
Ils ont le cueur piteux aux eſtrangers,
S'ils craignent Dieu, s'ils aiment la iuſtice,
Ou s'ils ſont pleins de ſang & de malice:
Pource, benin aye pitié de nous.
Sois homme ou Dieu, i'embraſſe tes genous:
Si tu es Dieu, tu ſçais bien noſtre peine:
Si tu es homme, vne douceur humaine
Doit eſmouuoir ton cueur à paſſion,
Ayant horreur de noſtre affliction.
Il dit ainſi: le vertueux Dicée
Contre-reſpond: Ceſte terre embraſſée
Des flots marins, comme tu vois icy,
Porte vn bon peuple & vn mauuais auſſi:
Mais à ce coup ta fortune meilleure
T'a fait ſurgir où la vertu demeure:
Pource tu ſois, hoſte, le bien-venu.
Qui eſt celuy qui par bruit n'a cognu
L'honneur Troyen, & pour garder ſa terre
Les faits d'Hector vn foudre de la guerre?
Il me ſouuient qu'vn iour Idomené
Me diſcouroit, de nouueau retourné
(Il retournoit nouuellement de Troye
Chargé d'honneur, de vaillance & de proye)

Qu'apres qu'Hector les Grecques nauz brusla,
Que vers Priam ambassadeur alla
Traiter la paix, mais il ne la peut faire,
Ayant Pâris capital aduersaire:
Par courtoisie il logea chez Hector,
Qui l'honora d'vne grand' coupe d'or,
Riche present, où viuoit entaillée
Sous le burin la Baleine escaillée
A gueule ouuerte, & maistresse des bors
Faisoit semblant de deuorer le corps
De la pucelle Hesione attachée
Contre vn rocher : la mer estoit couchée
Au pied du roc, qui de flots repliez
De la captiue alloit baignant les pieds.
Persée estoit sur le haut de la roche,
Ayant au poing sa Cimeterre croche,
Pendu en l'air, qui l'Ourque menassoit,
Et des liens l'Infante delassoit.
Idomené me donna ceste coupe,
Que ie tien chere entre vne riche troupe
D'autres vaisseaux, dont ie cheris mes yeux,
Quand ie banquete aux festes de nos Dieux.
Il estimoit d'Hector la courtoisie,
Les vaillans faits, les vertus & la vie,
Et ennemy son honneur n'abaissoit,
Ains iusqu'au ciel ses louanges poussoit.
Pource ie croy que vostre bien-venue
Est par le vueil des bons Dieux auenue,
Et que le ciel qui de nous a soucy,
Pour mon support le permettoit ainsi.
Vous ne pressez vne terre estrangere:
C'est, ô Troyens, vostre ancienne mere
Créte, dont Teucre autrefois est issu,
De qui le nom pour tiltre auez receu :

Encore Ida la montagne Troyenne
S'esleue icy, la demeure ancienne
De vos ayeux, & pource ostez du cueur
Comme asseurez, le soupson & la peur,
Et desormais r'appellez l'esperance
Surgis au lieu qui fut vostre naissance.
De peu de gens ce Prince enuironné
En son palais pensif est retourné :
D'où liberal il enuoye au riuage
Douze moutons, vn bœuf de grand corsage
Gras bien charnu, & six barraux de vin,
Coupes habits & chemises de lin,
Pour festoyer & couurir ceste bande
A qui la faim outrageuse commande.
« Rien n'est meilleur pour l'homme soulager
« Apres le mal, que le boire & manger!
Eux affamez ces viandes rauirent,
Qui d'vne autre ame au besoin leur seruirent
Rauigorant la force de leurs corps.
« Car le manger rend les hommes plus forts!
Tandis la nuit à la robe estoilée
Auoit la terre espaissement voilée
D'vn manteau noir ombreux & pareßeux,
Lors que voicy les fantaumes de ceux
Dont la grand mer en vagues departie
Auoit les corps & la vie engloutie,
Enflez, boufis, escumeux & ondeux,
Aux nez mangez, aux visages hideux,
Qui pepiant d'vne voix longue & lente
(Comme poulets cherchans leur mere absente)
De mains, de pieds figurans leur mechef,
De Francion enuironnoient le chef.
Enfant d'Hector (disoient-ils) nous ne sommes
Plus ces corps vifs, mais feinte de ces hommes,

Que bien armez & prompts à tous hazars,
En tes vaiſſeaux tu choiſis pour ſoldars,
Sur qui les vents au fort de la tempeſte
Ont renuerſé cent gouffres ſur la teſte:
Nos corps flotans apaſtent les poiſſons,
Nos eſprits (las!) en cent mille façons
Dépriſonnez de l'humaine cloſture,
Deſſus les flots errent à l'auenture:
Fay nous au moins ſur le bord de ces eaux
Le triſte appreſt de quelques vains tombeaux:
Ne permets plus qu'abſens de ſepulture,
Sans pleurs, ſans tombe errions à l'auenture,
Ains pour auoir Caron plus adoucy,
Fay nous honneur deſſus ce bord icy,
En attendant que les eaux poiſſonneuſes
Repouſſeront aux riues ſablonneuſes
De nos corps morts le vieil moule défait
Pour leur baſtir vn ſepulcre parfait.
A tant s'enfuit la troupe naufragiere
Ainſi qu'on voit vne poudre legiere
S'eſuanouir, tournoyant & ſuiuant
Les tourbillons qui annoncent le vent.
Si toſt que l'Aube à la face roſine
Eut le Soleil tiré de l'eau marine,
Francus s'eſleue, & prenant des gazons
Fit des tombeaux, funerales maiſons:
Puis reſpandant vne fiole pleine
De ſang ſacré en leur demeure vaine,
Haut appelloit les ames qui venoient,
Et ſur l'obſeque eſpaiſſes ſe tenoient,
Faiſant tel bruit, que font en leur nichée
Les arondeaux attendans la bechée:
Et tels qu'on voit au milieu de l'eſté
Sous la plus viue & brulante clarté

Errer eſpais des moucherons enſemble,
Et tournoyer d'vn eſcadron qui tremble,
Greſle, menu, volant de lieux en lieux,
Et ſi petits qu'ils nous trompent les yeux.
Bien que vos corps (diſoit Francus aux ames)
Ne ſoient enclos ſous ces herbeuſes lámes,
En attendant vn tombeau plus certain,
Contentez-vous de ceſt office vain,
Et frequentez en longue patience
Ces logis pleins de nuit & de ſilence.
Eſprits malins, ne nous ſuiuez iamais
Ou ſoit en guerre, ou ſoit en temps de paix:
Ne nous troublez de peurs ny de menſonges,
N'effroyez point de fantaumes nos ſonges,
Ne nous donnez ny terreur ny ſoucy,
Et ſans nous ſuiure arreſtez vous icy.
Diſant ces mots, plein d'vn ſoin qui le preſſe,
Seul ſur la riue eſlongné de la preſſe,
Pouſſant du cœur vn long ſouſpir amer
Prioit ainſi la fille de la mer.
Enten ma voix, Paphienne Erycine,
Si tu naſquis de l'eſcume marine,
Ne ſouffre plus que tes flots maternels
Me ſoient autheurs de tourmens eternels.
Alme Venus, mets en ta fantaſie
Le ſouuenir de ceſte courtoiſie
Dont l'oncle mien te preferant vſa
Lors que la pomme à Pallas refuſa,
Et à Iunon qui encores dolente
D'vn tel refus en tous lieux nous tourmente:
Et s'il eſt vray qu'autrefois as laiſſé
Le ciel vouté du pied des Dieux preſſé,
Et les citez ſous ton pouuoir gardées
Pour habiter les montagnes Idées,

Prise d'amour d'vn pasteur Phrygien,
Aye pitié du mesme sang Troyen:
Tu gardas bien & Iason & Thesée,
Cueurs desireux d'affaire mal-aisée,
Et s'ils n'auoient (les sauuant de peris)
Tant fait pour toy que mon oncle Pâris:
Comme eux ie trace vne affaire bien haute,
Et si ie faux au destin soit la faute,
Et non à moy de rien ambitieux,
Qui n'ay suiuy que l'oracle des Dieux.
Priant ainsi, Venus la mariniere
D'oreille prompte entendit la priere:
Elle vestit ses somptueux habis,
Orna son chef flamboyant de rubis,
Prist ses aneaux de superbe engraueure,
Haussa le front composa son alleure,
Se parfuma s'oignit & se leua:
Puis vers Amour son cher mignon s'en-va.
L'enfant Amour escarté de la presse
Des autres Dieux, sous vne treille espesse
Dans le iardin de Iupiter estoit
Où Ganymede aux eschets combatoit.
Venus de loin commence à luy sou-rire,
Flata sa iouë & ainsi luy va dire.
Mon fils ma vie, Amour mon petit Roy,
Tu es mon tout, ie ne puis rien sans toy,
Mais quand nos traits sont alliez ensemble,
Il n'y a Dieu si puissant qui ne tremble:
Laisse tout seul iouër ton compaignon,
Embrasse moy, baise moy mon mignon,
Pens à mon col: mon fils, ie te pardonne
Tous les tourmens que ta fleche me donne,
Et de noueau tous les maux infinis
Que i'ay receu pour l'amour d'Adonis.

Si de ton trait tu blesses la pensée,
L'ame & le cueur des filles de Dicée,
Pour Francion, Troyen digne d'auoir,
Tant il est beau, faueur de ton pouuoir :
Ie te donray pour te seruir de page
Le Ieu mignard qui te resemble d'âge,
Fin comme toy, de qui les petits doits
Tous enfantins porteront ton carquois,
Et ton bel arc qui le monde conqueste :
Il sera tien si tu fais ma requeste.
Adonc Venus le mit en son giron,
Roses & lis espanche à l'enuiron
De sa perruque, & l'endort en sa robe :
Puis doucement de son fils se desrobe,
S'en-vole en Cypre, où d'encens Sabéens
Fument tousiours ses autels Paphiens.
A tant Amour du sommeil se secouë,
Ses blonds cheueux arrangea sur sa iouë,
Vne double aile à son dos attacha,
Son beau carquois pendillant décrocha
Du prochain myrte, il empoigne en la dextre
L'arc & des Dieux & des hommes le maistre :
Puis s'eslançant hors la porte des cieux,
Petites mains, petits pieds, petits yeux,
Se rue en l'air : le ciel, l'onde & la terre
Luy font honneur : Zephyre qui desserre
Sa douce haleine odorante à l'entour,
Tout amoureux va conuoyant Amour.
Or cest enfant qui trompe la ceruelle
Des plus rusez, prist semblance nouuelle,
Se herissant en la forme d'vn Tan
(Fier animal) qui au retour de l'an
Quand le printemps rameine ses delices,
Parmi les prez fait courir les genices :

Il ſe fit tel qu'homme ne le peut voir,
Corps inuiſible, & puis alla s'aſſoir
Au haut ſommet de la porte, où Dicée
Superbe auoit ſa demeure dreſſée.
Tandis Francus ſecoüant en la main
Vn iauelot à la pointe d'airain,
Ayant au col ſa targue à mainte houpe,
Vers le chaſteau mena ſa ieune troupe.
Venus la belle au departir des bords
Songneuſe d'eux emmantelà leurs corps
D'vne nueuſe & obſcure couronne
Pour n'eſtre veus ny cognus de perſonne.
Quand au palais Francion arriua,
Loin de leurs corps l'air eſpais ſe creua,
Et leur figure eſt propre reuenue
Comme aſtres clairs déueſtus d'vne nuë.
Ce iour Francus à merueille eſtoit beau,
Son ieune corps ſembloit vn renouueau,
Lequel eſtend ſa robe bien pourprée
Deſſus les fleurs d'vne gemmeuſe prée:
La Grace eſtoit à l'entour de ſes yeux,
De front de taille egal aux demy-dieux.
Deuant la porte eſtoit vn long eſpace
D'vne quarrée & ſpacieuſe place,
Où la ieuneſſe aux armes s'esbatoit,
Piquoit cheuaux voltigeoit & lutoit,
Sautoit couroit defendoit la barriere:
Haut dans le ciel en voloit la pouſſiere!
En ce-pendant que d'œil prompt & ardant
Francus alloit le palais regardant,
Frizes feſtons guillochis & ouales,
Dicée orné de dignitez royales
Accompaigné de deux cens iouuenceaux
D'âge pareils aux mentons damoiſeaux,

Au doux accueil, d'vne courtoiſe ſorte
Vint careſſer Francus outre la porte
Le bien-veignant, & d'vn viſage humain
Le tient, l'embraſſe & luy ſerre la main.
Pres de ce Prince en robes ſolennelles
Eſtoit ſa femme & ſes filles pucelles,
A qui fuzeaux & fil tout à la fois
Eſtoyent de haſte eſcoulez de leurs doits,
Tant ell' auoyent vn chaud deſir en l'ame
De voir Francus : mainte amoureuſe flame,
Qui de leurs yeux à trauerſes voloit,
Comme venin dans le ſang s'eſcouloit.
Tandis le Dieu qui les cœurs nous deſrobe,
Laiſſa la porte, & ſe miſt ſous la robe
De Francion : puis décochant deux traits,
L'vn plein d'amour, de graces & d'attraits,
Qui doucement gaigne la fantaſie,
Et l'autre plein d'ardante ialouſie,
Tirez des yeux du Troyen les pouſſa,
Et leur raiſon enſemble renuerſa,
Troublant leur ſang, & rempliſſant leurs veines,
Foye & poumons de ſouſpirs & de peines :
Puis en riant & ſautelant, de là
Ce faux garçon dans le ciel s'en-vola.
Deſſous le cœur de ces deux damoiſelles
Fumoit la playe à mornes étincelles,
Les conſommant & fondant peu à peu
Comme vne cire à la chaleur du feu :
De toute choſe ont perdu ſouuenance,
Perdu raiſon, parole & contenance,
Et leur eſprit de merueille esblouy
Bien loin du corps erroit eſuanouy.
De ces deux ſœurs l'vne auoit nom Hyante,
L'autre Clymene : Hyante eſtoit ſçauante

En l'art Magic' : mais Amour le plus fort,
Qui n'a souci de charmes ny de sort,
De toutes deux auoit l'ame eschauffée,
Et de leurs cœurs auoit fait son trofée.
Elles bruloyent à petit feu couuert
Comme vne estoupe, ou comme vn rameau verd
Qu'vne artizane au poinct du iour allume:
Tout en vn coup il entre-brule & fume
D'vn feu caché qui luit obscurement.
Ainsi Amour coulé secrettement
Dedans l'esprit de ces Dames blessées,
Les estouffoit de secrettes pensées:
Tantost leur ioüe en tremblant rougissoit,
Palle tantost, & tantost blanchissoit,
Tantost estoit de taches toute pleine,
Et par la face elles monstroyent leur peine.
A tant Francus entra dans le chasteau,
Son jauelot posa contre vn rateau
Où mainte pique en son long estendue
Contre le mur au croc estoit pendue.
En ce chasteau par bande fremissoyent
Prompts seruiteurs, dont les vns tapissoyent
D'ouurages d'or les superbes murailles,
Portraits tracez d'anciennes batailles:
Autres de rang sur la place apportoyent
Tapis ouurez, les autres apprestoyent
Les lits enflez de couuertes velües,
Autres dressoyent les viandes esleües,
Autres chargeoyent les hauts buffets dorez
De grans vaisseaux d'histoires decorez.
Sur vne èsguiere en raboteuse trace
Des Corybans estoit peinte la race:
Comme Briare en amour furieux,
Desesperé de sa Nymphe aux beaux yeux,

Alloit tout ſeul par mont & par bocage
Iettant vn cri comme vn lion ſauuage,
Et fantaſtique errant par les buiſſons
Changeoit ſon corps en cent mille façons,
Tant en amour forcenoit ſa folie
Pour mieux iouyr de ſa Cymopolie:
Mais à la fin ſe changeant en ſerpent,
A dos rompu ſur le ventre rampant,
La tinſt ſerrée, & l'ayant embraſſée
D'elle conceut les ayeux de Dicée.
Sur vn baſſin Saturne eſtoit graué,
En cheueux blancs, de vieilleſſe agraué,
A la grand' faulx, qui auoit la machoire
Du ſang des ſiens toute relente & noire:
Sa femme Rhée à l'autre bord eſtoit,
Qui pour ſon fils vn caillou preſentoit
A ce vieillard, les appas de ſon ventre:
Deſſous ſes pieds ſe heriſſoit vn antre,
Ou Iupiter viuoit emmaillotté
Du laict diuin de la chéure alaitté,
Craignant Saturne affamé de nature
Qui ſes enfans deuore pour paſture.
Quand tout ſut preſt, ce Prince pour mieux voir
Son eſtranger, à table le fiſt ſeoir
Droit deuant luy aupres de ſes deux filles
Aux yeux armez d'amoureuſes ſcintilles:
Puis ſelon l'ordre & l'âge & les honneurs,
Qui haut qui bas s'aſſirent les Seigneurs.
D'vn cœur ioyeux ceſte gaillarde bande
Mit promptement les mains à la viande,
Et feſtoyant le Troyen eſtranger,
Le conuioyent doucement à manger.
Incontinent que la ſoif fut oſtée,
Et de la faim la fureur ſurmontée,

Ayant le Roy pour office diuin
A Iupiter versé le dernier vin
A plein hanap, inuoquant sa puissance,
Toute debout se leua l'assistance
Loin de la table, enuieuse d'aller
Apres souper deuiser & baller.
Vn bruit se fait: la gaillarde ieunesse
Prenant la main d'vne belle maistresse,
S'offre à danser: maint flambeau qui reluit
Du plancher d'or, vainc l'ombre de la nuit!
Le vieil Terpin qui de fleurs se couronne,
Son dos appuye au flanc d'vne colonne
La lyre au poing, & ioignant à la vois
Les nerfs frapez par l'accord de ses doits,
D'vn plaisant son les inuite à la danse:
Le pied certain rencontre la cadance!
Dieu (disoit-il) qui tiens l'arc en la main,
Fils de Venus hoste du sang humain,
Qui dans nos cœurs tes royaumes habites,
Qui çà qui là de tes ailes petites
Voles par tout iusqu'au fond de la mer,
Faisant d'amour les dauphins allumer,
Dont l'aspre trait a feru la poitrine
Des Dieux là haut là bas de Proserpine,
Pere germeux, genial, & qui fais
Comme il te plaist les guerres & la paix,
Démon & Dieu nourricier de ce monde,
Qui du chaos la cauerne profonde
Ouuris premier, & paroissant armé
De traits de feu, Phanete fus nommé:
Double, jumeau, emplumé de vistesse,
Porte-brandon, archer que la ieunesse
Au sang gaillard courtise pour son Roy:
O grand Démon, grand maistre, escoute-moy,

Soit que tu ſois au milieu de la bande
Des plus grans Dieux où ta fleche commande,
Soit qu'il te plaiſe habiter ton Paphos,
Soit que ton chef tu laues dans les flos
De la fontaine Erycine, ou que vuide
De tout ſouci, de tes vergiers de Gnide
Entre les fleurs habites la verdeur,
Vien allumer nos cœurs de ton ardeur:
De ceſte danſe eſchauffe le courage,
Braſſant ſous main quelque bon mariage.
Ainſi chantoit Terpin le bon vieillard:
Les balladins hauſſans le cri gaillard,
Les derniers vers du chantre recouperent,
Et de leurs voix les ſoliueaux frapperent.
Seul à l'eſcart appuyé contre vn coin,
Veuf de plaiſir, plein d'angoiſſe & de ſoin,
A ſourci bas à poitrine pouſſée
De longs ſanglots, eſtoit le bon Dicée:
Vn fleuue eſpais de ſes yeux s'eſcoula:
Francus l'auiſe, & ainſi luy parla.
C'eſt à moy, Prince, à pleurer & à traire
Tant de ſanglots à qui tout eſt contraire,
A qui la mer l'air la terre & les cieux
Sont obſtinez ennemis enuieux,
Qui m'ont trompé deſſous belle apparance.
« Il n'eſt rien pire aux mortels qu'eſperance!
Mais toy Seigneur ſi ſage & ſi prudent,
En biens citez & peuples abondant,
Riche d'honneur & de terre fertile,
Riche de femme & de belle famille,
Ne deurois eſtre en ce poinct langoureux,
Ains les ſouſpirs laiſſer aux malheureux.
Dicé' reſpond, Las! ſi ie n'eſtois pere,
Hoſte Troyen, ie ſerois ſans miſere:

Vn mien ſeul fils a cauſé mon tourment,
Et s'il te plaiſt ie te diray comment.
Dedans ceſte iſle habite de fortune
Vn fier Tyran la race de Neptune,
Horrible & grand, mais homme en cruauté
Tant ſoit cruel ne l'a point ſurmonté:
Il fait meurdrir tous ceux qu'il prend en guerre,
Ceux que la mer iette contre ſa terre,
Deſſus l'autel de ſon pere, & de ſang
Honnit le temple: il attache de rang,
Piteux regard! ſur la porte les teſtes
Des aſſommez, miſerables conqueſtes.
Le fer ne peut endommager ſa peau:
Il rebondiſt comme fait vn marteau
Deſſus l'enclume: en vne ſeule veine
Pres le talon eſt ſa Parque & ſa peine.
Mille eſtoyent morts par ſa cruelle main,
Quand moy touché d'vn naturel humain
Luy fis ſçauoir que les beſtes ſauuages,
Tigres, lions enuenimez de rages,
Qui ſans raiſon viuent parmi les bois
Gros animaux ſans pitié ny ſans lois
S'entre-tuoyent & mangeoyent leur ſemblable:
Mais l'homme né d'vn eſprit raiſonnable,
Enfant du ciel ne doit faire mourir
L'homme ſon frere ainçois le ſecourir.
Ce grand Gean oyant ceſte nouuelle,
Enfla ſon fiel de colere cruelle,
Et bouillonnant eſcumant & grondant,
Sans m'aduertir de ſon courroux ardant,
Vint de furie au pied de ma muraille
Me desfier en plein camp de bataille.
En telle peur ſoudain armer ie fis
Mon ieune Orée (ainſi a nom mon fils)

L'accompagnant de bien peu de gendarmes
Mieux equippez de courage que d'armes.
Ce iouuenceau à qui le blond coton
Premiere fleur ſort encor du menton,
Fort & hardi fit auancer ſa trope,
Et le premier aſſaillit le Cyclope
Le grand Phouére (helas! on nomme ainſi
Ce fier Tyran aux playes endurci)
Mais pour neant ce ieune enfant s'efforce:
Car du Gean la monſtrueuſe force
Le priſt captif au beau milieu des ſiens,
Puis attachant de vergongneux liens
Sa troupe & luy, de ſon baſton les meine
Comme vn paſteur ſes moutons en la plaine.
Depuis le temps ce malheureux cruel
De iour en iour a tué ſur l'autel
L'vn des captifs pour offrande funeſte:
Ils ſont tous morts: hà, ie meurs! & ne reſte
Sinon mon fils qui ſentira demain
La peſanteur de ſa cruelle main.
Ainſi diſoit verſant ſous ſa paupiere
De tiedes pleurs vne large riuiere,
A gros ſanglots entre-rompant ſa voix:
Lors que Francus le tige de nos Rois,
Meu de pitié le conſole & le flate,
Et luy reſpond: I'aurois vne ame ingrate,
Né d'vn rocher ou d'vn tigre conceu,
Si meſurant le bien que i'ay receu
De toy Seigneur, à ma douleur extreſme,
Pour te ſauuer ie ne t'offrois moy-meſme,
Et ceſte dextre & ce glaiue trenchant
Aſſez pointu pour punir vn mechant.
Fay moy, grand Prince, appreſter ſur la place
Armes cheuaux: ains que demain ſe paſſe

Il cognoiſtra qu'vn pere valeureux
A ſon malheur m'engendra vigoureux,
Pour ne ſouffrir regner vne malice
Sans que mon bras vangeur ne la puniſſe.
A tant Francus à ſon parler mit fin,
Puis l'eſchançon ayant verſé du vin
A longs filets à l'honneur de Mercure,
Eſtant la nuict & profonde & obſcure,
Ia les Trions commençans à pancher
Chacun ſe leue & s'en-alla coucher.
Incontinent que l'Aube iour-apporte
Du grand Olympe eut desbarré la porte,
Et le Soleil par les heures preſſé
Eut ſon baudrier en biais retrouſſé
Traçant du Ciel la voye couſtumiere,
Au chef coifé d'éclatante lumiere,
Ce fier Tyran à la muraille alla:
Vn cheualier au combat appella
La lance au poing, le morrion en teſte,
Qui bien creſté brilloit comme tempeſte
Que Iupiter elance au mois d'eſté
Sur le ſommet d'vne iniuſte cité.
Pour ſon deſtrier preſſoit la forte échine
D'vne cauale: elle auoit la poitrine
Blanche & le front, le reſte de la peau
Hors le pied gauche, eſtoit de poil moreau,
Qu'vne Harpye en amour eſchaufée
Conceut du vent deſſus le mont Rifée.
Il ſe mocquoit en fronçant le ſourci
Du bon Dicée, & luy diſoit ainſi.
Pour champion ta ſottiſe m'appreſte,
Vieil radoté, la Phrygienne teſte
D'vn iouuenceau qui ſçauroit mieux ramer
Comme vn forçat, qu'aux batailles s'armer.

Pour le loyer d'vne telle entreprise
Tu as ta fille à ce Troyen promise,
Pauure chetif : ce fer dont il mourra,
Pour son doüaire vn tombeau luy donra.
Encor dit-on que ce banni se vante
Que le destin les Gaules luy presente,
Voire & qu'il erre où le ciel le conduit :
Le pauure sot des oracles seduit,
Qui ne sçait pas que sus les choses nées
Ne peuuent rien les vaines destinées !
Créte est sa Gaule, & mes braues fureurs
Seront le but de ses longues erreurs.
En moy ne soit la mort renouuellée
De mon ayeul le superbe Talée,
Qu'vne Medée en sauuant des dangers
Ie ne sçay quels pirates estrangers,
Ensorcela d'vn magique murmure.
Des vains destins de Francus ie n'ay cure :
Tels sots abus ne me viennent piper :
Le fer tranchant ne me sçauroit couper,
Ny Iupiter tuer de son tonnerre :
S'il regne au ciel ie regne en ceste terre.
De tels propos comme il s'alloit brauant,
A large pas Francus vint au deuant :
Ie suis celuy que ton orgueil mesprise
Ieune Troyen autheur de l'entreprise,
Qui te veux faire auant le soir sentir
A ton malheur que peut vn repentir.
Approche donc, vien essayer la dextre
De ce Troyen destiné pour ton maistre :
Quoy que tu sois au combat dangereux,
Si seras-tu, Phouére, bien-heureux
D'aller victime à l'onde Acherontide
Tué des mains d'vn si ieune Hectoride.

Il dist ainsi : Le cruel d'autre part
Le mesuroit d'vn terrible regard
Le desdaignant, comme fait en sa voye
Vn grand lion vne petite proye,
Ne le voyant de corps massif ny fort,
De fier visage ou d'effroyable port,
De front seuere aux ioustes bien à craindre,
Ains d'vn poil blond qui commençoit à poindre,
De gresle taille, & d'œil serain & beau,
De main douillette & de mignonne peau,
Et d'vn regard qui les graces surmonte :
Il eut le front tout allumé de honte,
Retint la bride & le tançoit ainsi.
Ieune garçon, on ne combat ici
Pour remporter à sa mere la gloire
D'vn verd laurier : le prix de la victoire
N'est ny Trepied ny Cheual ny Escu,
Mais bien la vie & le sang du veincu,
Et la ceruelle en la place espandue,
Les os semez & la teste pendue,
Pour estonner par si piteux effroy
Ceux qui voudroyent combatre contre moy.
Si de mourir tu conçois vne enuie
Comme ennuyé des malheurs de ta vie,
« Tu es trompé, le temps viste en son tour
« Fait & défait la fortune en vn iour :
Il faut souffrir l'vne & l'autre fortune,
Demain la blanche & auiourd'huy la brune.
Mais l'homme né d'vn courage vaillant
Doit acheuer sa fin en bataillant.
Donc s'il te plaist d'vne braue escriture
Et d'vn beau tiltre orner ta sepulture,
Vien au combat, tu n'auras à desdain
Quand tu mourras d'vne si braue main.

Tandis Francus qui le combat desire,
Songneux dés l'aube auoit de sa nauire
Fait apporter le harnois que vestoit
Troïle à Troye, alors qu'il combatoit
Contre Pelide, imitant la vaillance
Du bon Hector, & non pas la puissance,
Que pour present Helenin luy donna
Le iour qu'au vent sa voile abandonna,
Et le pria de garder telle armeure,
Contre la mort asseurance tresseure.
Quand le Troyen au combat animé
De teste en pied fut richement armé,
Le bon Dicée en secret le conseille,
Et loin à part luy s'acoute en l'oreille.
Si de fortune, hoste Troyen, les cieux
De ce mechant te font victorieux,
Et qu'à tes pieds tu l'abates à terre,
Tranche luy tost la veine qui luy serre
Le mol talon : de telle veine sort
Non d'autre lieu la source de sa mort.
Tandis là haut Iupiter qui ordonne
Les faits humains, la victoire te donne :
Ia dans le Ciel est filé par Clothon
Qui de vous deux doit aller chez Pluton.
Ces Champions enflamez de colere,
Ici Francus, de l'autre part Phouére,
D'armes de taille & de courage grans,
Donnans l'esprit aux cheuaux par les flancs,
D'vn masle cœur l'vn sur l'autre coucherent,
Et leurs pauois rudement embrocherent :
Du coup donné le riuage trembla,
Le mont fremit, le fleuue se troubla :
Et par esclats les lances acerées
Furent toucher les voûtes etherées.

Dedans les mains leur reſtoit le tronçon,
Qu'eux bien fermez & roides en l'arçon
De recourir encores s'auiſerent,
Et leurs eſcus par le milieu briſerent :
A iour ouuert la targe ſe caſſa :
Comme vn glaçon le tronçon ſe froiſſa,
Et d'vn tel heurt leurs eſchines courberent
Que les deſtriers ſur la croupe tomberent,
Tant d'vn grand coup ils s'allerent choquant :
Puis iuſqu'au ſang leurs cheuaux repiquant,
Hauſſant la bride, en fin les releuerent,
Et de la main leurs coutelas trouuerent
Bien aiguiſez, qui de l'arçon pendoyent,
Et de leur trempe vn harnois pourfendoyent.
Deſſous le fer ſiflant comme tempeſte
Ores leur ioüe, ores ſonnoit leur teſte,
Ore la temple : vn coup qui l'autre ſuit,
Greſle menu deſcendoit d'vn grand bruit,
Comme les fleaux qui reſonnent en l'aire,
Frappans les dons de noſtre antique mere.
Eux tournoyans & ſe ſuiuans de pres,
Verſoyent des coups plus que la greſle eſpés,
Qui ne tomboyent ſoit de pointe ou de taille,
Sans donner ample ouuerture à la maille,
La deſnoüant, rompant & deſcrochant :
Acier ne fer à leur glaiue trenchant
Ne peut durer, ny boucle ny couraye,
Tant de leur main eſt horrible la playe.
Du bon Troyen le cheual fut adroit,
Qui ſans frayeur tournoit en tout endroit :
Et la cauale en crainte eſtoit frapée
Oyant l'effroy du ſiflant de l'eſpée.
*L'vn reſembloit à ce flot * dizenier,*
Bouſi des vents, horreur du marinier,

* Dizenier. Les Latins l'appellent *Vnda decumana* : c'eſt la dixieſme vague, la plus horrible & dangereuſe de toutes.

Qui d'vn grand branle en menaçant ſe vire
Impetueux ſur le bord du nauire:
L'autre ſembloit au bon Pilote expert,
Qui plus d'eſprit que de force ſe ſert,
Ores la proüe ores la poupe il tourne,
Et vigilant en vn lieu ne ſeiourne,
Ains adiouſtant l'experience à l'art
D'vn œil prudent euite le hazard.
Ce fier Tyran enorgueilli d'audace,
Qui de Francus la ieuneſſe menace,
Se roidiſſant ſur les eſtriers, frappa
Le fin armet du Troyen qu'il coupa
Deux doigts auant, & l'eſtonna de ſorte
Que le tomber d'vne enclume bien forte
Seroit legier au prix de ce coup là,
Qui des arçons chancellé l'esbranla.
Car il fut tel, que la grand' coutelace
Fendant l'armet alla deſſus la place
En maint eſclat de flames allumé,
Laiſſant le poing du Tyran deſarmé.
Francus troublé de paſmaiſon extréme
Perdit la force en ſe perdant ſoy-meſme;
Perdit raiſon contenance & couleur,
Grinçant les dents de rage & de douleur:
Et ce-pendant ſon cheual le promeine
Comme il luy plaiſt au trauers de la plaine.
Ce fier Gean, qui Francus regardoit,
Sans ſe bouger riant le brocardoit.
Lors la palleur qui s'enfante de crainte,
Des regardans auoit la face peinte,
Et le ſang froid qui au cœur s'aſſembla,
Fit que Dicée en ſouſpirant trembla.
Mais tout ainſi qu'on voit deux colombelles
Fremir de peur & trembloter des ailes

Sous l'eſperuier aux ongles bien trenchans,
Qui de leurs nids s'en-volent par les champs
Cueillir de l'orge & de l'auoine, à paiſtre
Leurs doux enfans qui ne ſont que de naiſtre :
Ainſi trembloit en l'eſtomac de peur
Le cœur tranſi de l'vne & l'autre ſœur,
Qu'amour bruloit d'vne viue flameche,
Et en leur ſang tenoit teinte ſa fleche.
Tandis Francus en armes eut loiſir
De ſe refaire, & la place choiſir
Pour ſe venger, où le fer le plus rare
Entre-ſerroit la gorge du Barbare.
Trois quatre fois ſon cheual repiqua,
Et d'vn grand heurt ſon ennemi choqua,
Tout furieux de colere & d'audace.
Puis deſgainant ſa courbe coutelace,
Droit contre luy ſa face retourna,
Et de la pointe vn eſtoc luy donna
Contre la gorge, où la boucle ferrée
Du gorgerin laſchement fut ſerrée,
Et my-paſmé ſur l'arçon l'abatit.
Auec le ſang l'eſcume luy ſortit
Loin de la gueule à gros flots ondoyante.
Francus le prend, le preſſe & le tourmente,
Et tellement le courage luy vient,
Que d'vne main & de l'autre le tient,
Pouſſe & repouſſe, & d'vn tel nœud le ſerre,
Que des arçons tous deux tombent à terre
Entre-accrochez, tant la fureur les ſuit :
Deſſus leurs dos le harnois fait vn bruit!
Mais auſſi toſt que la terre ils preſſerent,
Plus que deuant au combat s'eſlancerent
Comme lions de puiſſance indontez :
Le fer trenchant ſacquent de leurs coſtez,

Qui ſe cachoit en leur gaine yuoirine,
Et forcenez s'entament la poitrine.
Entre l'ardeur, la haine & les efforts
Vne fureur leur reſchauffa le corps.
Ici la rage, ici la chaude honte
Des champions le courage ſurmonte,
Perd leur raiſon, ſi bien qu'à toutes mains,
A vuides coups, à coups fermes & pleins,
De pointe taille & de trauers ruerent,
Et leurs plaſtrons en cent lieux déclouerent,
Si que le camp eſtoit par tout ſemé
Du fer jalli de leurs corps deſarmé.
Mais à la fin tous deux prennent haleine
Mattez de coups, de ſueur & de peine:
Puis tout ſoudain comme deux toreaux font,
R'entrent de pieds & de bras & de front
L'vn contre l'autre: vne horreur, vne rage,
Vn fier deſpit flamboye en leur viſage:
Tantoſt petits, tantoſt ils ſe font grands,
Tantoſt courbez, tantoſt à demy-flancs,
Deſſus la iambe ores gauche ore dextre
Contre-auiſoyent où le coup pouuoit eſtre
Mieux aſſené, mais point ne ſe trompoyent:
Car tout d'vn coup ils paroyent & frappoyent,
Tous deux grauant au fond de leur memoire
Le chaud deſir de gaigner la victoire.
Francus voyant que le iour luy failloit,
Et que ſa main pour neant trauailloit,
Comme vn Gerfaut qui de roideur ſe laiſſe
Caler à bas ouurant la nuë eſpaiſſe
Deſſus vn Cygne amuſé ſur le bord:
Ainſi doublant effort deſſus effort,
Sur le grand corps s'eſlance de rudeſſe,
Adiouſtant l'art auecques la prouëſſe:

Sous luy ſe rue, & de pres l'attacha :
La gauche main à ſon col accrocha,
Et de la dextre en-contre bas le tire :
Il le tourmente, il le tourne, il le vire,
Le choque, heurte, & d'vn bras bien tendu
Le tient en l'air longuement ſuſpendu :
Puis du genou les iambes luy trauerſe,
Et le fiſt cheoir tout plat à la renuerſe.
Phouére imprime en tombant de ſon long
La poudre molle : ainſi tombe le tronc,
Qu'vn vent abat du haut de la montagne,
Qui tout à plat s'eſtend ſur la campagne.
De bras de teſte & d'ongles bien crochus
Cent fois eſſaye à ſe remettre ſus,
Se debatant, mais en vain il s'efforce :
Car du Troyen la vigoureuſe force
Tient le genou, comme victorieux,
Sur l'eſtomac, le poignard ſur les yeux.
Trois quatre fois de toute ſa puiſſance
L'auoit frappé, quand il eut ſouuenance
Que le treſpas de ce cruel felon
Eſtoit enclos aux veines du talon :
Pource il ſe tourne, & promptement aſſene
L'endroit certain où treſſailloit la veine :
Du fer poignant coup ſur coup la chercha,
Et veine & vie enſemble luy trancha.
Le ſang qui ſort d'vne rouge ſecouſſe,
Bien loin du corps rendit la terre rouſſe
A longs filets : ainſi que d'vn conduit
S'eſchappe l'eau qui ialliſſant ſe ſuit,
Et d'vne longue & filante rouſée
Baigne la terre à l'entour arrouſée :
Ainſi le ſang bouillonnant s'en-alla,
Et par le ſang ſon ame s'eſcoula,

D'horreur de rage & de chagrin ſuiuie,
De perdre ainſi la ieuneſſe & la vie.
Ce corps tout froid & affreux ſe roidit :
Comme vn glaçon l'eſtomac luy froidit,
Et de ſes yeux l'vne & l'autre prunelle
Ferma ſon iour d'vne nuict eternelle,
N'eſtant plus rien de Phouére, ſinon
Qu'vn tronc bronché, ſans face ny ſans nom.
A tant Dicé d'vne face ioyeuſe
Vint ſaluer la main victorieuſe,
Baiſa Francus, le couronna de fleurs :
Tu as (diſoit) effacé mes douleurs,
Vray heritier de la gloire Hectorée,
Tuant Phouére, & ſauuant mon Orée :
Le bon Démon qui de nous a ſouci,
Pour mon ſupport t'a bien conduit ici,
Noble Troyen de proüeſſe l'exemple,
En corps mortel digne d'auoir vn temple,
Et comme Hercule adoré des humains,
Tant a d'honneur la force de tes mains.
Comme il chantoit ceſt Hymne de victoire,
Voici la nuict à la courtine noire
Qui vint aux yeux le ſommeil eſpancher :
Le bal fini chacun s'alla coucher.

FIN DV SECOND LIVRE.





LE TROISIESME LIVRE

DE LA FRANCIADE.

L'humide nuiɛt qui d'vn ſommeil enſerre
Les Dieux au Ciel les hommes en la terre,
Laiſſant couler lentement ſur les yeux
Vne vapeur du fleuue Stygieux,
Des animaux engluoit les paupieres,
Trompant le ſoin des peines iournalieres.
Mais le dormir qui tient les yeux ſillez,
Gliſſant n'auoit ſes preſens diſtilez
Deſſus le chef des deux ſœurs eſueillées,
D'eſpoir de crainte & d'amour trauaillées.
Adonc Hyante à ſa ſœur parle ainſi.
D'où vient, ma ſœur, que ie ſuis en ſouci,
Que ma raiſon a perdu ſa puiſſance,
Que mon penſer d'vn autre prend naiſſance,
Que ie m'eſgare & qu'vn nouuel eſmoy
Me rauit toute & m'en-vole de moy?
Ie ne tiens plus de mon cœur que l'eſcorce:
En moy ſe loge vne puiſſante force

Que ie ne puis ny ſçauoir ny nommer,
Si ce n'eſtoit le mal qu'on dit aimer.
En mes diſcours ie m'efforce à comprendre
D'où vient ma peine, & ſi ne puis l'entendre:
Bref ie n'ay peu ny boire ny manger
Depuis le iour que i'ay veu l'eſtranger,
Touſiours pendue en ſa blonde ieuneſſe
D'œil ou d'eſprit: maugré moy ie confeſſe
N'auoir iamais ſenti' telle douleur,
Qui me fait perdre & ſommeil & couleur.
Depuis vn iour ie ſuis toute eſperdue,
Me conſommant comme neige fondue.
Ah ie me meurs! mon mal pourtant me plaiſt,
Et ne puis dire en quelle part il eſt:
Sans s'arreſter mon eſprit eſt volage:
De ce Troyen touſiours le beau viſage,
L'honneur la grace en l'ame me reuient:
Touſiours touſiours & touſiours me ſouuient
De ſon combat, & de ſa main guerriere
Qui l'accompagne en ſa barbe premiere.
Pere des Dieux, quelle aimable vertu!
Quel port il a! comme il s'eſt combatu
Pour le ſecours de noſtre frere Orée!
Il eſt vrayment de la race Hectorée!
Sa main ſa force & ſon cœur genereux
Monſtrent aſſez qu'il eſt du ſang des Preux.
Si i'eſtois libre, & ſi i'auois puiſſance
De viure à moy, ie ferois alliance
Par mariage à ce ieune Troyen.
Pluſtoſt le feu du grand Saturnien
Tombé menu ſur mon chef me foudroye,
Pluſtoſt la terre en ſe creuant m'enuoye
Sous les enfers ma demeure choiſir,
Que mon honneur ſoit trompé d'vn plaiſir,

Et que peu ſage ainſi ie me marie
Sans le congé de ceux qui m'ont nourrie.
A tant ſe teut: Le cœur luy eſt failli,
Comme ruiſſeaux les larmes ont ſailli
De ſes beaux yeux, preſages de ſa peine,
Quand d'autre part luy reſpondit Clymene,
Qui moins n'ardoit de ſecrette langueur
Pour le Troyen qui luy bruloit le cœur.
Mais plus que l'autre elle eſtoit auiſée,
Qui ne vouloit vne amour diuiſée,
Ains vouloit ſeule en toute affection
Dame iouyr du cueur de Francion:
Pource en mentant par vn grand artifice
Luy conſeilla que l'amour eſtoit vice:
Ainſi ſon mal par fraude elle cacha,
Et l'inconſtance à ſa ſœur reprocha.
Où ſont, ma ſœur, ces reſponſes hautaines
Que tu rendois à tant de Capitaines,
Princes & Rois, que pour ſes gouuerneurs
Créte nourrit en pompes & honneurs?
Qui trauaillez d'vne amoureuſe flame
Tous à l'enui te courtiſoyent pour femme?
Quoy? ſeulement d'vn courage endurci
Ne deſdaignois ces maris, mais auſſi
Tu meſpriſois les hommes dont l'audace
Eſt trop cruelle encontre noſtre race.
Quoy? diſois-tu: comme vn ſuperbe Roy
L'homme contraint les femmes à ſa loy:
Non ſeulement les eſtime inutiles
A gouuerner les ſceptres & les villes,
Mais ſans honneurs & ſans point commander
Les fait filer, les laines eſcarder,
Ourdir & coudre, & de paroles braues
En ſon foyer les tance comme eſclaues.

Qu'heureuse fut Lemnos au temps passé,
Où le pouuoir des hommes fut cassé
Par la finesse & prouësse des femmes,
Si que les noms des hommes estoyent blâmes!
A labourer les terres ils seruoyent
Sans autre charge, & les Dames auoyent
Entre leurs mains le fait de la police,
Le magistrat, les loix, & la iustice.
Où sont ces mots? où est ce cœur si haut?
A ton besoin le courage te faut,
Qui maintenant à la premiere veuë
D'vn estranger as l'ame toute esmeuë,
Et veux ton nom sans raison diffamer
Pour vn pirate vn corsaire de mer
Qui va cherchant par les ondes sa proye
Sous faux-semblant de refaire vne Troye:
Et par amour espiant la saison
De desbaucher les filles de maison,
Au premier vent loin d'amis les emmene
Pour les laisser sur quelque froide arene:
Car estant soul de son premier plaisir,
Et ne voulant que changer & choisir,
Les abandonne & sans tenir promesse
Marche fuitif où l'orage le presse.
De tel malheur l'exemple encore vit
En ce païs, d'Ariadne qui suiuit
Maugré Minos, le pariure Thesée,
Tant elle fut à prendre bien aisée.
Mais tout soudain ce pirate mechant
De son serment & d'elle se faschant,
La quitta seule au matin endormie,
Proye des loups au riuage de Die.
Pource, ma sœur, d'vn soin prudent & pront
L'honneste honte attache sur le front,

Et ſans toy laiſſe errer à l'auanture
Des eſtrangers la teſte trop pariure.
Ainſi diſoit diſſimulant, à fin
De la tromper : mais Amour le plus fin
Qui ne ſe trompe, & qui paſſoit en elle
De nerfs en nerfs, de mouëlle en mouëlle,
La faiſoit caute en ſon mal nompareil,
Qui ne vouloit ny raiſon ny conſeil.
A tant du iour la lumiere ſacrée
Dedans la chambre eſtoit par tout entrée,
Quand ces deux ſœurs, ainçois deux beaus printemps
Sortent du lict : ils demeurent long temps
A ſe peigner, s'atiffer, & à faire
Par le miroir vn viſage pour plaire :
En cent façons ils tordent leurs cheueux
Ondez creſpez entre-friſez de nœuds,
Et d'vn long art mille beautez s'attachent :
Puis tout le chef d'vn guimple elles ſe cachent,
Qui bien pliſſé iuſqu'aux pieds leur pendoit,
Et vn parfum par la chambre eſpandoit.
Ces belles ſœurs en ce poinct habillées,
D'vn pas ſuperbe au temple ſont allées
Pour conſulter à l'oracle des Dieux
Sur la ſanté de leur mal ennuyeux :
Ou s'ils vouloyent d'vne main fauorable
Guarir leur playe aux hommes incurable,
Ou s'ils vouloyent meſpriſer ſans ſecours
Leurs paſſions diuerſes en amours,
Et ſans eſpoir entretenir leurs flames.
De toutes parts vne ſuite de Dames
Les entournoit : elles marchoyent d'vn train
Tel qu'Artemis Deeſſe au large ſein,
A qui la trouſſe & le bel arc enſemble
Chargent le dos, lors que ſa feſte aſſemble

Vn grand monceau de Nymphes en vn rond
L'accompaignant : d'eſpaules & de front
Elle apparoiſt plus haute que ſa troupe,
Menant le bal ſur la pineuſe croupe
Du mont Taigete, ou ſur l'eſmail d'vn pré
Du fleuue Eurote à ſon frere ſacré.
Or' ces deux ſœurs malades & peu ſages
Dedans le temple au deuant des images
Des puiſſans Dieux triſtes ſe pourmenoyent :
Ores les yeux fichez elles tenoyent
Sur la victime, & courbes & béantes
Prenoyent conſeil des entrailles tremblantes,
Or' les geſiers decoupez regardoyent,
Et l'aduenir aux Deuins demandoyent.
Hà pauures ſœurs mal-ſaines de penſées !
Ny pleurs ny vœux ny offrandes laiſſées,
Ny tournoyer des autels à l'entour
Ne guarit point le mal que fait amour !
La belle Hyante auoit en ſa main blanche
Vn vaſe d'or plein de vin, qu'elle eſpanche
Au beau milieu des cornes & du front
De la victime : & Clymene qui tond
Le poil ſacré de la beſte le iette
Dedans le feu : Comme ce poil craquette,
Ce diſoit-elle, & brule tout en ſoy,
Ainſi Francus puiſſe bruler de moy.
Mais pour-neant ces deux ſœurs abuſées
Prioyent au temple en leurs vœux amuſées :
Les Dieux malins leurs priers n'eſcoutoyent,
Ains ſans effect les vents les emportoyent.
Adonc Francus que le ſouci reſueille,
S'eſtoit leué deuant l'Aube vermeille :
Du cuir pelu d'vn Ours il ſe veſtit :
Le dard au poing de la chambre ſortit

A front baiſſé. Vandois, d'où vint la race
Des Vandomois, le ſuiuoit à la trace.
Lors ſe laiſſant en larmes conſumer,
S'alla planter ſur le bord de la mer:
Et iettant l'œil ſur les eaux Tethyennes,
Il regardoit ſi les barques Troyennes
Venoyent à bord: puis voyant le vaiſſeau
*Qui le portoit *échoüé deſſous l'eau* * Mot de marinier.
Demi-couuert de falaize & de bourbe,
Les yeux au ciel ſur le riuage courbe
Pouſſant du cœur maints ſanglots en auant,
Parloit ainſi aux ondes & au vent.
Heureux trois fois les hommes, que la terre
En ſon giron, mere commune, enſerre
D'vn eternel & paiſible ſommeil:
Si comme nous ils n'ont part au Soleil,
Ils n'ont auſſi le ſoin qui nous martire,
Ny le deſir de grandeur ny d'empire.
Ce piquant ſoin, dont le deſir me ſuit,
Me fait chercher la Gaule qui me fuit,
Terre eſtrangere, & qui ne veut m'attendre,
Que du ſeul nom i'ay priſe ſans la prendre.
Ie ſuis (ie croy) la maudiſſon des Dieux,
Sans demeurance errant de lieux en lieux,
De flot en flot, de naufrage en naufrage,
Ayant le vent & la mer en partage,
Comme vn plongeon, qui en toute ſaiſon
A ſeulement les vagues pour maiſon,
Des flots ſalez il prend ſa nourriture,
Puis vn ſablon luy ſert de ſepulture.
Donne Apollon, maiſtreſſe Deité
De ceux qui vont baſtir vne cité,
Quelque bon ſigne, à fin que tu m'ottroyes
Des murs certains apres ſi longues voyes.

Si ie ne puis les Gaules conquerir,
Sans plus errer puissé-ici mourir
Enuelopé d'vne horrible tempeste :
Aux Dieux marins victime soit ma teste
Pour sacrifice agreable à la mort,
D'vn peu de sable en-tombé sur ce bord.
Il dist ainsi, quand hors des flots humides
Sortit le Chœur des cinquante Phorcydes,
Et tout le front de Glauque & Melicert,
Et Palémon à l'habillement verd,
Le vieil Triton à la perruque bleüe,
Homme d'enhaut & poisson par la queüe,
Tenant és mains pour sceptres leurs tridens,
Poussent la nef de Francus au dedans
Du prochain port : la nauire poussée
Ayant la proüe & la poupe froissée
Alloit à force: ainsi que le serpent
Qui sur le ventre à peine va rampant,
Quand vn passant du coup d'vne houssine
Luy entre-rompt les ressorts de l'eschine,
Plis dessus plis en cent ondes retors
Retraine tire & retourne son corps,
Il sifle aigu, son venin il remasche,
Et renoüer ensemble se retasche :
Mais pour-neant : car son dos est perclus.
Ainsi marchoit le bateau de Francus.
Hors du troupeau bien loin s'est escartée
Leucothoé la fille de Protée,
A qui Phebus pour mieux l'authoriser,
Donna iadis l'art de prophetiser :
Ses longs cheueux erroyent sur la marine :
Haute à fleur d'eau elle auoit sa poitrine :
Puis regardant le Troyen tout transi,
De luy s'approche, & le console ainsi.

Enfant royal, qui dois donner naiſſance
« A tant de Rois, la ſeule patience
« Rompt la fortune, & mal ne peut s'offrir
« Qui ne ſoit doux quand on le veut ſouffrir.
« Sois courageux : toute rude auanture
« Par trait de temps eſt douce s'on l'endure :
Pour endurer Hercule ſe fit Dieu.
Tu planteras ta muraille au milieu
Des bras de Seine, où la Gaule fertile
Te doit donner vne iſle pour ta ville,
Gaule abondante en peuples redoutez,
Peuples guerriers, aux armes indontez,
Que telle terre & plantureuſe & belle
Riche nourrit d'vne graſſe mammelle.
Or puis qu'Amour te veut fauoriſer,
Son beau ſecours tu ne dois meſpriſer :
Va courtiſer la iouuencelle Hyante
Fille du Roy, qu'Hecate la puiſſante
A fait preſtreſſe en ſon temple ſacré.
Amour qui fait toute choſe à ſon gré,
La maiſtriſant luy naure le courage
D'vn poignant trait tiré de ton viſage.
Par ſa magie elle peut attirer
La Lune en bas, le Ciel faire virer
A reculons, & des fleuues les courſes
Encontre-mont rebrouſſer à leurs ſources :
D'vn clair midi elle fait vne nuit,
Deſſous ſes pieds la terre fait vn bruit
Quand il luy plaiſt, & ſon charme commande
Aux infernaux, & à toute la bande
De ces eſprits qui deſdaignans les bords
De l'eau d'Oubli, re-vont en nouueaux corps.
Elle qui vit de ton amour gaignée,
Te fera voir ta future lignée,

Et tous les Rois qui ſortiront de toy
Forts à la guerre & prudens à la loy,
Qui d'vn long ordre en extreme puiſſance
Tiendront vn iour le beau ſceptre de France.
Mais ce-pendant que tu pleures en vain
Rongeant ton cœur d'vn genereux deſdain
Sur ceſte riue eſcumeuſe & deſerte,
Ah! malheureux tu as fait vne perte
D'vn cher ami qui touſiours te ſuiuoit,
Et dans ſon cœur le tien meſme viuoit
Seur compagnon de ta fortune amere.
Las! il n'eſt plus: Iunon par ſa colere
L'a fait mourir d'eſtrange mort, à fin
Qu'elle empeſchaſt le cours de ton deſtin,
Mais elle en vain ſe roüille de rancune.
« La deſtinée eſt plus que la fortune.
Va d'vn pied viſte, & le fais enterrer:
Son libre eſprit ne laiſſe plus errer
Deſſus le corps ſans auoir ſepulture,
Qu'il ne te ſoit vn malheureux augure.
Serf ſous ta main tout le monde il euſt mis,
Si la Deeſſe enuieuſe euſt permis
Qu'il euſt en Gaule ordonné ton armée.
« L'homme n'eſt rien qu'vne vaine fumée!
A tant la Nymphe en parlant deuala
Son chef ſous l'eau: l'onde qui çà qui là
Flot deſſus flot en ſe ridant grommelle,
D'vn long tortis l'engloutit deſſous elle.
Tandis Dicé' que le ſoin tient raui,
De Fracion les pas auoit ſuiui:
Deux grans léuriers yſſus de bonne race,
(Fidelle guet) le ſuiuoyent à la trace.
En l'abordant d'vn viſage adouci,
Luy priſt la dextre & le ſalue ainſi.

Prince Troyen, dont la vertu premiere
Du pere tien efface la lumiere,
Quand mon païs en deux ie partirois,
Et d'vne part honoré ie t'aurois,
Encor' beaucoup ie ſerois redeuable
A ta vertu, qui n'a point de ſemblable.
Tu as ſauué mon enfant du danger :
Seul tu as peu du Tyran me vanger,
Monſtre cruel, engeance de malice,
Mocqueur des Dieux, meſpriſeur de iuſtice,
Qui m'ahontant de toute indignité,
De ſon harnois eſtonnoit ma cité.
Ie t'offrirois en lieu de ta proüeſſe
Vn grand amas de pompeuſe richeſſe
Bagues, lingots, coupes d'or & vaiſſeaux:
Mais tu ne veux, ô fleur des iouuenceaux,
Ta vertu vendre à ſi freſle deſpenſe :
Le ſeul honneur te plaiſt pour recompenſe.
Le ſeul honneur en l'antique ſaiſon
Aſſiſt Theſée, Hercules & Iaſon
Dedans le Ciel, & ie t'oſe promettre
Que ta proüeſſe encores te doit mettre
Nouuelle eſtoile aupres de tes ayeux
Que la vertu enrolle entre les Dieux.
Pource, eſtranger, la richeſſe meſpriſe,
Ne roüille point ton cœur de conuoitiſe,
Et comme Prince aux armes bien appris,
De tes labeurs louange ſoit le prix.
Entre les biens que fortune labile
M'a concedez, i'ay vne chere fille,
Qui de beauté ne fait place à Venus,
Dont ja les ans accomplis ſont venus
Qu'elle doit eſtre en fleur d'âge menée
Deſſous la loy du nopcier Hymenée.

Si ſon printemps ne te vient à deſdain,
Ioins par ſerment ta main dedans ſa main,
Et de vous deux alliance ſe face.
De tel accord pourra naiſtre vne race
Grande en honneurs, de ceſte terre Rois,
D'où tes ayeux ſont iſſus autrefois :
Car ſi on croit à noſtre vieille annale,
Crete de Teucre eſt la terre natale.
Ainſi Dicée en le tentant luy dit,
Quand Francion luy contre-reſpondit.
Prince Cretois, qui à bon droit te vantes
D'eſtre ſorti de ces vieux Corybantes,
Qui par la loy, ame de la cité,
Gardoyent leur ſceptre en tranquille vnité :
Puis qu'il t'a pleu breuement me ſemondre,
En peu de mots il me faut te reſpondre.
Vn ſouuenir viura touſiours en moy
Pour tant de biens que i'ay receus de toy,
Qui pauure & nud, le iouët du naufrage,
Ne m'as permis ſeulement ton riuage,
Mais aſſeurant ma fortune & mon cours,
M'as preſenté ta fille & ton ſecours.
Or ſi i'auois puiſſance ſur ma vie,
Si du deſtin elle n'eſtoit rauie,
Et ſi i'eſtois porté de mon plaiſir,
Ie ne voudrois ton royaume choiſir :
Mais au contraire impatient de ioye
I'irois chercher encor ma vieille Troye,
Et me plairoit entre les vieux tombeaux
De mes ayeux baſtir des murs nouueaux,
Et r'habiter la cendre de mes peres :
Mais les deſtins autheurs de mes miſeres
Contre mon gré me trainent, & me font
Enfoncer l'œil & abaiſſer le front,

Et ſans gronder ſouffrir à bouche cloſe
Tous les malheurs que le ciel me propoſe!
Ce fier deſtin la Gaule me promet,
Qui ſeulement marier me permet
En Germanie, & non en autre place:
Du ſang Troyen meſlé parmi la race
Du ſang Germain, des Rois doiuent ſortir,
Qu'on me promet le monde aſſuiettir,
Dont les vertus, triomphes & victoires
Tout l'vniuers rempliront de leurs gloires.
Donne ſans plus à ce Prince Troyen
Des charpentiers, du bois, & le moyen
De rebaſtir vne flotte nouuelle
Pour retenter la fortune cruelle,
Par qui ie ſuis maugré moy ſurmonté,
Faute de force, & non de volonté.
Il diſt ainſi : Dicée qui prend garde
A ſon maintien, tout eſtonné regarde
D'yeux & d'eſprit ce Troyen qui parloit,
Et l'admirant pour gendre le vouloit.
Comme ils diſoyent, voici venir Orée,
Qui pour pomper la victoire honorée,
Et pour aux Dieux s'acquiter de ſes vœus,
Dedans vn parc auoit choiſi cent bœufs
Au large front, agreables offrandes,
Entiers & ſains, victimes les plus grandes:
Et pres la ville en vn bocage ſaint
Manoir des Dieux, religieux & craint,
Les amena (on dit qu'en ceſte place
Minos parloit à Iupin face à face,
Quand il prenoit les loix de ce grand Dieu:)
Il mit de rang les cent bœufs au milieu
Du verd bocage, & de gazons il dreſſe
A la Victoire vn autel d'allegreſſe.

Puis d'vn pied libre errant en diuers lieux
Il amusoit son esprit & ses yeux
A regarder s'il verroit d'auanture
Quelque grand arbre esgayé de verdure.
Non gueres loin sur le tertre prochain
Vit à l'escart vn chesne au large sein,
Aux larges bras, dont les branches fueillues
D'vn chef superbe alloyent iusques aux nues,
De ses rameaux tout le chesne esbrancha,
Et sur la cyme en trophée attacha
Du mort Gean les armes despouillées,
Cuissots sanglans, gréues de sang mouillées,
Maille, plastron, gantelets & brassars,
Les esperons, le poignard & les dars,
La dure espée, & l'effroyable creste
Du morion gardien de la teste.
Deuant l'autel les bœufs il assomma :
Le sang qui sort à gros bouillons fuma
Sous le couteau meurtrier de la poitrine :
L'vn la peau crue arrache de l'eschine,
L'vn les estrippe, & l'autre peu à peu
Pour les rostir allumoit vn grand feu :
Dedans le ciel en voloit la fumée !
Quand par le feu l'humeur fut consumée,
D'ordre en son rang vn chacun s'approcha,
Et pour manger sur l'herbe se coucha :
Le vin se verse, & l'escumeuse coupe
De main en main erre parmi la troupe,
Que de bon cœur s'inuitant receuoyent,
Et la moustache en la tasse lauoyent.
De la cité les Dames honorables
Sortans dehors en robes venerables,
Et serenans le ciel de leurs regars,
Les mains ensemble à petits bons gaillars

Menoient le bal : Terpin qui les deuance,
Tout le premier accordoit la cadance,
Chantant ceſt Hynne, & mariant ſa vois
Au luth pouſſé du trembler de ſes doits.
Fille du ciel inuincible Victoire,
Dont les habits ſont pourfilez de gloire,
D'honneur de pompe, & dont le front guerrier
Eſt illuſtré de palme & de laurier :
Qui dauant toy fais broncher les murailles,
Qui pens douteuſe au milieu des batailles,
Que la frayeur & l'eſperance ſuit,
Qui tout le monde eſtonnes de ton bruit,
Quand le Renom aux ailes emplumées
Seme par tout l'effroy de tes armées,
Lors que chacun en tremblotant du cœur
Attend ſuſpens qui ſera le veinqueur.
Le ſang, la mort, la cholere acharnée,
Et des ſoldats la licence effrenée,
Et le meſpris des grands Dieux immortels
Suiuent ton char : ce neantmoins tu es
Mere des Rois des ſceptres & des villes :
Tu fais germer les campagnes fertilles,
Et foiſonner les coutaux de raiſins,
Honneur des tiens crainte de tes voiſins.
Deuant ton char que la Crainte enuironne,
Marche Enyon & la fiere Bellonne,
Et la Ieuneſſe au ſang chaud & vermeil,
Et le Peril qui n'a point de conſeil.
Sans ton ſecours Mars ne pourroit rien faire,
Des fiers Titans tu fus ſeule aduerſaire,
Lors que ta mere vn harnois te donna :
Pource Iupin d'honneur la couronna,
Et ne voulut par promeſſe aſſeurée
Que deſormais ſon eau fuſt pariurée.

Escoute moy vieille race des Dieux :
Du bon Francus les faits laborieux
Engraue au ciel à lettres immortelles :
En sa faueur romp le vol de tes ailes,
Et le sauuant de honte & de mechef,
Suy-le tousiours, & luy pens sur le chef.
Il dist ainsi : la ioyeuse assemblée
A iusqu'au ciel la chanson redoublée :
Tous les coutaux & les bords d'alentour
Ne resonnoient qu'alegresse & qu'amour.
Finis les vœux qu'on rendoit à Victoire,
Voicy Venus à la paupiere noire,
Qui du haut ciel precipitant la nuit,
Vint des deux sœurs enuironner le lit.
Elle se change en la vieille prestresse
Qui sous-ministre auoit de la Déesse
Autels & temple en venerable soin :
Tousiours au guet elle escoutoit de loin
L'abboy des chiens, qui d'Hecate cornue
Es carrefours annonçoient la venue,
Quand à trois fronts affreuse elle arriuoit
Dedans son temple, où l'effroy la suiuoit.
En se couchant sur le cheuet d'Hyante
Luy dist ainsi : D'vn chesne d'Erymante
Ou d'vn rocher le rampart de la mer,
Daignes-tu bien ta poitrine enfermer ?
As-tu succé des ourses la mammelle?
As-tu le cueur d'vne louue cruelle,
Cueur sans amour, sans grace ny mercy?
Qui du Troyen n'as pitié ny soucy,
Pauure Troyen qui a laissé sa terre,
Non comme il dit pour les Gaules conquerre,
Mais tout rauy du bruit de ta beauté
A de la mer veincu la cruauté

Pour voir ta face, & s'il estoit possible,
Se ioindre à toy d'vn lien inuincible:
Et toutefois fiere de son ennuy
Tu vois sa playe & te moques de luy.
Disant ainsi, de sa belle ceinture
Du lict d'Hyante encerna la closture.
Ceste ceinture estrangement pouuoit,
Que la Nature en se ioüant auoit
De sa main propre à filets d'or tissue:
Et d'elle en don Venus l'auoit receue,
Quand le boiteux Lemnien tant osa
Que pour sa femme au ciel il l'espousa,
Dont est sorty tout l'estre de ce monde:
Tout ce qui nouë au plus profond de l'onde,
Ceux qui d'vne aile en l'air se font vn train,
Tout ce qui paist la terre au large sein,
Tout animal cazanier & sauuage
Fut enfanté de ce grand mariage.
Quand la ceinture eut versé sa vertu
Dessus le lit, le feu qui n'auoit eu
Entier effect au cueur des damoiselles,
Se r'enforça de larges estincelles,
De nerfs en nerfs, d'os en os prist vigueur,
Puis tout soudain se fit roy de leur cueur.
Incontinent que la belle iournée
Chassant la nuict au ciel fut retournée,
Le bon Troyen souspirant sans confort
Feit apprester les obseques du mort.
Il se frappoit de regret la poitrine,
Se souuenant que la Nymphe marine
L'auoit enioint dés le iour enterrer
Son cher amy, & ne laisser errer
Dessus le corps l'esprit à l'auanture,
Qu'il ne seruist de malheureux augure.

« L'eſprit humain qui ſon hoſte a laiſſé,
« N'eſt pas heureux ſi Styx il n'a paſſé :
« L'honneur du corps dont la vie eſt caſſée,
« Eſt & l'obſeque, & la terre amaſſée
« Sur le tombeau qui finit les douleurs,
« Et des amis les regrets & les pleurs.
Premierement on explane vne place
Large en quarré de cent coudes d'eſpace,
Où au milieu on aſſemble vn bucher,
Puis ſur la cyme vn lit pour le coucher.
Par les foreſts d'vne penible traite
Va haut & bas mainte large charette,
Qui gemiſſant ſous le faix, apportoit
Le bois coupé que le fer abatoit :
Auec les coins le cheſne bon à fendre
Trebuche icy : on laiſſe là deſcendre
Auec grand bruit de la cyme des monts
Trembles ormeaux & tils aux larges fronts :
Le ſapin tombe & le pin plus vtile
Pour veoir la mer : puis on dreſſe vne pile
Haute de bois nourriſſons des foreſts.
Tous les coſtez ſont parez de cyprés,
Le bas de Tede, & de cheſne le feſte :
Dedans le ciel le bucher a la teſte !
Sur ceſte pile au plus haut du ſommet
Plein de parfums, en larmoyant on met
Le corps du mort, office charitable !
Tout ce qu'il eut en ſa vie agreable
Y fut ietté, ſa rame & ſon eſcu,
Outils de l'art dont il auoit veſcu.
Francus qui tient vne torche fumeuſe,
Boute le feu : la flameche gommeuſe
D'vn pied tortu rampant à petit ſaut
En ſe ſuiuant s'en-vole iuſqu'au haut :

Le bois craquette, & la pile allumée
Tomba ſous elle en cendres conſumée,
Le vent ſouflant du ſoir iuſqu'au matin.
Incontinent le vieil preſtre Myſtin,
Qui du corps mort ſoigneux auoit la garde,
Laue la braiſe & la cendre boiuarde,
Choiſit les os & les enferme au ſein
(Sacré repos) d'vn vaſe fait d'airain :
Puis arrouſa par grand' ceremonie
D'vne ſainte eau trois fois la compagnie :
Les derniers mots de l'obſeque acheua,
A tant ſe teut, & le peuple s'en-va.
Francus qui veut ſous les ombres deſcendre,
Tond ſes cheueux, les iette ſur la cendre
Du treſpaſſé, cent fois la rebaiſant :
Cher compaignon, pren de moy ce preſent,
Triſte teſmoin de ma fatale perte.
Puis à plein poing la cruche il a couuerte
De ſes cheueux qu'il auoit autrefois
Vouez au Dieu qui baigne les François,
Blaſmant la mort d'vne plainte profonde,
Qui rien de bon ne laiſſe viure au monde.
Tandis les ſœurs d'vn regard tout rauy
Iettoient les yeux & le cœur à l'enuy
Sur ce Troyen, dont les larmes iettées
Auoient beaucoup les graces augmentées.
Bref le voyant ſi charitable & fort,
Plus que deuant Amour gaigna le fort
De leur raiſon, & ſa fleche laſchée
Non plus aux yeux, ains au cueur fut cachée.
Mais plus Clymene au ſang elle touchoit,
D'autant que plus ſa flame elle cachoit.
De toute choſe elle perd la memoire :
Son eſprit plein d'vne triſteſſe noire

L'effaroucha d'imaginations,
Troublant ſon ſang d'eſtranges paſſions.
D'vn feu couuert elle eſcoule ſes peines
Aux nerfs, aux os, aux muſcles & aux veines,
Et dans le foye, où la playe ſe fait
Grande en douleur, quand Amour de ſon trait
Bleſſe vn amant: ſi que depuis la plante
Iuſqu'à la nuque, vn ſoucy la tourmente
Point frape bat. Elle qui ſent parmy
Ses propres os loger ſon ennemy,
Penſe & repenſe & diſcourt en ſa teſte:
Son penſer vole & iamais ne s'arreſte,
Deçà delà virant & tournoyant
Comme l'eſclair du Soleil flamboyant
Qui rebat l'onde à lumiere eſlancée
Dans le giron d'vne cuue verſée:
Ce prompt eſclair ore bas ores haut
Par la maiſon ſautelle de maint ſaut,
Et bond ſur bond aux ſolieueaux ondoye
Pirouëtant d'vne incertaine voye,
Ioyeux de voir ſes longs rayons eſpars
De place en place errer de toutes pars.
Ainſi diſcourt ſans arreſt de penſée
De trop d'amour la pucelle offenſée:
Sur vn penſer vn autre redoubla,
Mais ceſtuy-cy le meilleur luy ſembla:
Ce fut de prendre vne chambre ſegrette,
Et loin à part pleurer toute ſeulette.
Deſſus vn coffre à bouche ſe coucha:
Puis quand ſous l'eau le Soleil ſe cacha,
Se iette au lit: le ſommeil qui la preſſe,
Fit pour vn temps à ſon mal prendre ceſſe.
Mais pour-neant: car le ſonge trompeur
Entre-meſlant l'eſperance en la peur

Vint l'effroyer, comme il a de couſtume
D'effroyer ceux de qui la playe fume
Deſſous le cueur, quand le mal chaleureux
Par le ſang traine vn vlcere amoureux.
Elle ſongeoit pleine d'amour extreſme
Entre-dormant, que Francus de ſoy-meſme
Auoit pris bord en Créte pour oſer
Prier ſon pere afin de l'eſpouſer,
Et que la dextre en la dextre ayant miſe
De l'eſtranger, la luy auoit promiſe :
Que par courroux deſdit il s'en eſtoit :
Que le Troyen pour elle combatoit
A toute force, & que tout bouillant d'ire
La trainoit ſeule en ſa creuſe nauire
Bien loin de Créte en la profonde mer,
Et que ſon pere ardant faiſoit armer
Mille vaiſſeaux afin de la pourſuiure,
Et le larron ne laiſſer ainſi viure :
Que le riuage eſtoit remply de feus,
D'armes de nauz & de peuples eſmeus,
Faiſant grand bruit, & ce bruit la reſueille.
Or comme Amour traiſtrement la conſeille,
Deuant le iour hors du lict ſe leua,
Et de ſa chambre à taſtons elle va
Touchant les murs d'vne main incertaine,
Et r'amaſſa ſon eſprit à grand' peine,
Que le ſommeil du corps luy deſtacha :
Puis de rechef au lict ſe recoucha,
D'amour, de peur & de rage frapée,
Où de rechef le ſonge l'a trompée.
Touſiours au cueur Francus luy reuenoit,
Et le maintien qu'en parlant il tenoit,
Quel geſte il eut, quel port & quelle face,
Et quelle fut la douceur de ſa grace,

Quelle ſa robe, & quel fut ſon parler,
Ses doux regards ſa taille & ſon aller,
Son menton creſpe & ſa perruque blonde :
Elle penſoit qu'il n'y euſt Prince au monde
Pareil à luy : touſiours ſa douce voix,
Ses doux propos & ſes deuis courtois,
Comme paſmée & pleine de merueille,
Coup deſſus coup luy refrappoient l'oreille.
Aucunefois elle ſongeoit errer
Par les deſerts, & ſeule s'eſgarer
Entre rochers, riuieres & bocages
Sans compagnie entre beſtes ſauuages,
Et que Francus amoureux eſtranger
Le fer au poing la ſauuoit du danger.
Aucunefois apres l'auoir vangée
L'offroit aux loups, afin d'eſtre mangée,
Puis derechef de leurs dents la ſauuoit,
Et ſon ſecours luy nuiſoit & ſeruoit.
Toute en ſurſault elle s'eſt reſueillée :
Nuds pieds, ſans robe, affreuſe, eſcheuelée,
Puis s'acoudant à la reigle d'vn banc,
Mille ſouſpirs repouſſa de ſon flanc.
Pauurette moy ! comme toute eſmayée
M'ont ceſte nuit les ſonges effrayée !
L'ame m'en tremble, & le cueur m'en debat :
Crainte & amour me font vn grand combat.
Certes ie ſuis toute autre deuenue
Que ie n'eſtois : ie crain que la venue
De ce Troyen ne m'apporte malheur
Autant qu'il fait en ſongeant de douleur !
Touſiours i'y penſe ! heureuſe & plus qu'heureuſe
Si forcenant ie n'eſtois amoureuſe,
Et ſi iamais pour euiter la mort
Le fils d'Hector n'euſt touché noſtre bort.

Comme au printemps on voit vne genice
Qui n'a le col courbé ſous le ſeruice
A bonds gaillards courir parmy les champs,
A qui le Tan aux aiguillons tranchans
Pique la peau & la pouſſe en furie:
Ny les ruiſſeaux hoſtes de la prairie,
Foreſt ny fleurs, bocage ny rocher
Ne la ſçauroient engarder de moucher
De toutes parts vagabonde & courante:
Ainſi Clymene en ſon eſprit errante
Court & recourt, ſans voir iamais oſté
Le poignant trait qui naure ſon coſté.
Que dois-ie faire? où iray-ie? dit-elle.
Pour me guarir perſonne ne m'appelle!
Ie meurs ſans aide, & ſi ie ne veux pas
Que ſœur ny frere entende mon treſpas.
Faut-il qu'en pleurs ie diſtille ma vie?
Que de ma ſœur ainſi ie me desfie
Qui ſeule fut mon conſeil autrefois,
Qui m'aimoit ſeule & que ſeule i'aimois?
Helas il faut que mon mal ie luy conte!
Et quoy Clymene, auras-tu point de honte
De confeſſer qu'Amour ſoit ton veinqueur,
Que tu voulois luy arracher du cueur,
Quand l'autre iour par vn fin artifice
Tu luy prouuois que l'amour eſtoit vice?
Il ne m'en chaut elle aura ſon retour,
La charité doit ſurmonter l'amour:
Et ſi elle eſt de Francus amoureuſe,
Me fera lieu me voyant langoureuſe.
Pauure abuzée! hé ne ſçais-tu pas bien
Que les parens deſrobent noſtre bien?
Et que pour eux entier ils le deſirent,
Ioyeux au cueur quand les autres ſouſpirent?

Ce n'est qu'vn sang de ma sœur & de moy,
Elle prendra pitié de mon esmoy!
« Foy ny pitié ne regnent plus en terre,
« Et le parent au parent fait la guerre!
Las! que feray-ie? il vaut mieux la tenter:
L'homme est guary qui peut se lamenter.
Il n'y a beste aux forests tant soit fiere,
Qui ne soit douce aux pleurs d'vne priere:
Helas on dit en prouerbe souuent,
« Priere & pleurs se perdent comme vent!
Vray, si lon prie vne ame inexorable:
Mais ma sœur est & douce & pitoyable:
Au pis aller ie ne sçaurois sentir
En l'essayant que honte & repentir.
En la façon qu'elle estoit habillee
Nuds pieds sans robe affreuse escheuelee,
Delibera contre le mal d'amours
De voir sa sœur & demander secours.
Elle courut comme son pied la porte,
Mais aussi tost qu'elle fut à la porte
Se recula: comme le pelerin
Qui de fortune a trouué par chemin
Vn long serpent horrible d'vne creste,
Qui sifle escume & s'enfle de la teste,
Faisant mourir les herbes du toucher:
Il se recule & n'ose en approcher.
Ainsi tourna la pucelle en arriere:
Dessus la langue elle auoit la priere,
La larme à l'œil, le soucy sur le front,
Dedans l'esprit vn pensement profond,
Et maint sanglot se creuoit en sa bouche,
Quand trop d'amour qui la touche & retouche,
Qui compagnon ses pas alloit suiuant,
Fit auancer ses iambes en auant,

Et derechef la honte les recule,
Honte la gele & le desir la brule.
Trois fois Amour la voulut faire entrer,
Honte trois fois ses pieds vint rencontrer,
Trois fois reuint & trois fois s'en retourne:
Son pas douteux qui maintenant seiourne,
Maintenant va comme Amour le seduit,
Porté d'ardeur derechef la conduit,
Et derechef la honte la repousse.
Ce Dieu qui bat d'vne forte secousse
Son cueur douteux, si bien la foruoya,
Que dans la chambre en fin la conuoya
Pleurant en vain: comme vne fiancée
Qui dez long temps a donné sa pensée
Au iouuenceau qui premier qu'appaiser
Sa flame, est mort auant que l'espouser,
Elle de dueil & d'amour allumée
Lamente seule en sa chambre enfermée
En se cachant, de peur que ses regrets
Ne soient ouis des voisins indiscrets
Qui de brocards piqueroient la pauurette:
Tousiours au cueur son fiancé regrette.
D'vn cry muet, à bouche close, ainsi
Pleuroit Clymene, & cachoit son souci.
Pour raconter sa douleur qui n'a tréue,
Ores au bout de sa langue s'esleue
La voix poussée, & aux léures luy pend,
Ores tombée aux poumons redescend
Sans nul effect: car le son qui ne touche
Qu'vn peu les dents, ne desserroit sa bouche:
Ainsi qu'on voit les fantaumes de nuit
Ouurir la bouche & ne faire aucun bruit.
Or comme Amour en fureur l'importune,
Sans declarer à sa sœur sa fortune

Seule en ſa chambre en haſte s'en re-va,
Où de longs pleurs ſa poitrine laua.
A ſes ſouſpirs la bride elle deſtache,
Rompt ſes habits, ſes cheueux elle arrache,
Eſgratignée, & d'vn eſprit tranſi
Penſoit douteuſe & repenſoit ainſi.
Que dois-ie faire? helas en quelle peine
Me tient Amour! hà chetiue Clymene
Tu vis ſans vie, & folle tu n'as ſoin
(Cruelle à toy) de toy-meſme au beſoin!
Las! puis qu'Amour ta part ne fauoriſe,
Par la fureur conduy ton entrepriſe.
« Quand la fortune en ſe iouant nous pert,
« Pour la raiſon ſouuent la fureur ſert.
Dois-ie prier vn homme qui peut eſtre
Ne ſçait mon mal? ſi ie luy fay paroiſtre
Il trahiroit mon amour ſans guerdon.
Il eſt yſſu du Roy Laomedon
Prince ſans foy, & qui prendroit à gloire
D'auoir, trompeur, d'vne femme victoire.
Dois-ie me plaindre & ma ſœur retenter?
Cela feroit ſon ardeur augmenter.
Car ie ſçay bien (Amour m'a fait ſçauante)
Que Francion eſt amoureux d'Hyante,
Et que ma ſœur ce Troyen aime mieux
Que ſes poumons, ſon foye, ny ſes yeux:
Ie n'en ſçay rien, ſeulement ie m'en doute:
« L'amant douteux toute parole eſcoute.
Dois-ie par fraude & par dol controuuer
Qu'au fond du cueur ma ſœur laiſſe couuer
Vn feu peu chaſte & le dire à mon frere?
En le diſant il me feroit contraire:
Pour vn ſoupçon ne voudroit vn diſcord
Contre celuy qui l'a ſauué de mort.

Ie ſouffre trop ſans donner cognoiſſance
De mon trauail: la ſeule patience
« Eſt le remede ; vn feu ſouuentefois
« Meurt de ſon gré quand il n'a plus de bois:
Penſers & pleurs appreſtent la matiere
A mon brazier : il faut que toute entiere
En liberté ie me redonne à moy:
Vn amoureux ſur luy n'a point de loy!
Plus fil à fil ſes liens il deſſerre,
Et plus Amour à la chaine l'enferre.
A tous venans diray-ie mon malheur?
« Dire ſon mal allege la douleur.
Non: ny mon ſang, mon honneur, ny ma race
Ne veulent point que fable ie me face,
Et que chacun d'vn cueur diſſimulant
Flatte mon mal, & puis en s'en-allant
Me deshonore, & tançant ſa famille
Par mon malheur face ſage ſa fille.
Donq que feray-ie? iray-ie en autre part
Comme banie? Amour qui tient le dard
Dedans mon cueur en ſi profonde playe,
Ne permet point qu'autre païs i'eſſaye:
Puis pour paſſer maint fleuue & maint rocher
Ie ne ſçaurois de mon flanc arracher
Ce trait qui met la triſteſſe en mes veines,
Mon cueur en feu, & mes yeux en fonteines:
Pour le meilleur, Clymene, il faut mourir,
Et par la mort ton amour ſecourir.
Comme en ſon cueur elle penſoit la ſorte
De ſe tuer, ou d'vne ſangle forte
Pendre ſon col au bout d'vn ſoliueau,
Ou ſe ietter à chef baiſſé ſous l'eau,
Et s'eſtouſer au plus profond des ondes,
Ou s'en-aller par les foreſts profondes,

Par les deserts des rochers enfermez
Seruir de proye aux lions affamez:
Vne poison luy sembla la meilleure
Pour destacher son ame tout à l'heure
Loin de son corps, & du corps le souci.
D'vn pesant pas & d'vn pesant sourci
Melancholique, en passions outrée,
Elle est pleurant au cabinet entrée,
Où tout le bien que plus cher elle auoit,
D'vn soin de femme en garde reseruoit.
Sur ses genoux elle mit vne quesse,
Puis mist la clef en la serrure espesse,
La clef tourna, la serrure s'ouvrit.
Là, choisissant, entre mille elle prit
Vne poison qu'on dit que Promethée
A de son sang autrefois enfantée,
Quand le vautour tout herissé de faim
A coups de bec luy deschiroit le sein:
Le sang coula dessus la terre mere,
Le Soleil chaud qui toute chose esclaire,
Luy donna l'estre, accroissance & vigueur:
Elle a de tige vn coude de longueur,
Rouge la fleur, la fueille vn peu noirastre,
Que la sorciere & la fausse marastre
Sçauent cueillir de leurs ongles tranchans,
Disant dessus des mots qui sont meschans:
Et n'est poison qui si prompte deliure
Loin de son ame vn corps fasché de viure.
Quand elle vit telle forte poison,
S'esuanouyt de longue pamoison,
Roüant les yeux, & horriblant la face,
Et de ses pieds trepigna sur la place:
Vn spasme auoit tous ses nerfs estendus,
Elle cria: ses cris sont entendus

De ſa nourrice, à qui dez ſon enfance
Elle portoit honneur & reuerence.
Or' de fortune à l'huis elle eſcoutoit:
Car la pucelle vn peu dauant s'eſtoit
A ſa nourrice en ſegret deſcouuerte.
Ceſte nourrice en doute de ſa perte,
Touſiours en peur de ſa fille viuoit,
Et pas à pas ſoigneuſe la ſuiuoit.
D'vn coup de pied la porte elle a pouſſée,
Puis en voyant la pucelle preſſée
Des traits de mort, d'vn parler redouté
Luy a l'eſpoir dans le cueur rebouté
La conſeillant : O Princeſſe bien née,
En quel malheur ta vie as-tu tournée?
Suy la raiſon : le deſtin ne peut rien
« *Sur l'homme auteur de ſon mal & ſon bien :*
« *Nous ſommes ſeuls maiſtres de nos fortunes :*
« *Comme il nous plaiſt ell' ſont blanches & brunes.*
« *Et le grand Dieu bon pere des humains*
« *Le franc arbitre a mis entre nos mains.*
« *La deſtinee à force ne nous meine,*
« *Qui ne peut rien ſur la prudence humaine*
« *Sinon d'autant qu'elle luy donne lieu :*
« *Le franc vouloir à l'homme ſert de Dieu.*
Ie ne dy pas que le ſort n'ait puiſſance
Sur tout cela qui çà bas prend naiſſance,
Mais on le peut corriger par conſeil,
Et à la playe appoſer l'appareil :
Chacun y ſert à ſoy-meſme de guide.
Amour reſemble au ſcorpion homicide
Qui bleſſe, & puis à la playe qu'il fait,
Luy-meſme ſert de remede parfait.
Donq ne crain point ton malheur faire entendre
Au beau Troyen bien facile à ſurprendre,

Et qui de race à l'amour eſt appris,
Comme neueu de l'amoureux Pâris,
Iuge courtois, qui vuidant la querelle
Donna la pomme à Venus la plus belle.
Tous ſes ayeux grands Princes genereux
Furent iadis des beautez amoureux,
Troë, Dardan & le beau Ganymede.
Contre l'amour on trouue aſſez remede,
Quand la raiſon ſe veut eſuertuer,
Et non ainſi laſchement ſe tuer.
« L'ame couarde & vilaine s'offenſe,
« Touſiours la bonne au mal fait reſiſtance.
« L'homme eſt bien ſot qui tombe en deſeſpoir:
« Rien n'eſt perdu qu'on ne puiſſe r'auoir :
« Champs & maiſons & bagues bien ouurées
« A force d'or ſont touſiours recouurées:
« Par la fortune on perd le bien mondain,
« Par elle meſme on le r'aquiert ſoudain:
« Mais nos threſors ne rachetent la vie
« Quand vne fois la Parque l'a rauie.
Quand elle dort en vn tombeau reclus,
C'eſt fait, les Sœurs ne la refilent plus :
Il faut deſcendre aux bords Acherontides
Voir Rhadamanthe & les trois Eumenides,
Et le palais du frere du Sommeil.
Donques iouis des rayons du Soleil,
Et ſans deſcendre en l'abyſme profonde
Demeure viue hoſteſſe de ce monde.
Tu es, Clymene, encore en ton printemps,
Tu n'as d'amour ſenty les paſſetemps
Ny les plaiſirs du chaſte mariage.
Garde toy donq pour vn meilleur vſage:
Tente Francus & fay luy par eſcrit
Sçauoir le mal qui lime ton eſprit.

De tels propos la fille elle admonneste.
Prompte au conseil la pucelle fut preste:
Trois fois la plume elle prist en ses dois,
Et de la main luy tomba par trois fois:
Trois fois elle eut la bouche ouuerte & close,
Puis soupirant ceste lettre compose,
Et la voulut de tels mots ordonner.
Salut à toy qui me le peux donner:
L'aueugle Archer m'a tellement blessee
De ton amour le cœur & la pensee,
Que ie mourray, si guarir tu ne veux
D'vn prompt secours le mal dont ie me deulx:
Ce Dieu m'a fait en ce papier t'escrire
Ce que l'honneur me defendoit de dire,
Et i'ay ma bouche ouuerte mille fois,
Mais la vergongne a resserré ma vois.
A cet escrit vueilles donques permettre
Ta blanche main: l'ennemy list la lettre
De l'ennemy, la mienne vient d'aimer
Qui de pitié te deuroit enflamer.
Si tu t'enquiers en quoy le temps ie passe,
Songer, resuer, repenser en ta grace,
Te rechercher, t'engager mon desir,
Est mon seul bien, mon tout & mon plaisir.
Soit que le iour de l'Orient retourne,
Soit qu'à midy dessus nous il seiourne,
Soit que la mer le reçoiue à coucher,
Ie pense en toy: & si n'ay rien plus cher
Que de me paistre en ta belle figure.
Ainsi pour toy cent passions i'endure,
Et sans pouuoir ny veiller ny dormir
Seule en mon lit ie ne fais que gemir.
Ie ne vy plus tant mon ame affollee
Laissant mon corps en la tienne est allee.

Ie ſuis perdue, & ne me puis trouuer :
I'ay beau les ſorts des ſorciers eſprouuer,
Rien ne me ſert ny herbe ny racine :
Tu es mon mal, tu es ma medecine,
Tu es mon roy, de toy ſeul ie depens.
Ie meurs pour toy, & ſi ne m'en repens.
Aye pitié d'vne fille amoureuſe :
Des voluptez la plus delicieuſe
C'eſt de cueillir vne premiere fleur,
Non vn bouton qui n'a plus de couleur.
Tu me diras que ie ſuis indiſcrete
Comme nourrie en ceſte iſle de Créte,
Où Iupiter de tant d'amours épris
Le premier laict de ſa nourrice a pris,
Et que ie ſuis d'Ariadne parente
Fille à Minos, qui d'amour violente
Oſa ſon pere & ſon pays changer
Pour vn Theſée, vn pariure eſtranger.
Certes ce n'eſt ma terre ny ma race
Qui me contraint, c'eſt ſeulement ta face,
Et ta ieuneſſe & ton œil nompareil.
Malheureux eſt qui ne voit le Soleil
Quand il eſclaire, & ſon œil tourne arriere
Pour ne iouyr de ſi belle lumiere !
Oſte ton front, oſte moy tes beaux yeux,
Oſte ta taille egale aux demy-Dieux,
Ton entretien, ton maintien, ta parole,
Et qui plus eſt, ta vertu qui m'affolle,
Tu eſteindras de mon cueur le flambeau :
Mais te voyant ſi vertueux & beau,
Ie t'aimeray d'ardeur inſatiable,
Et ſi ie faux, tu en es puniſſable.
Ie ne crains point comme les Dames font,
De m'appeller femme d'vn vagabond,

Pauure fuitif, qui n'a maiſon ny Troye :
Il ne m'en chaut, te ſuiuant, que ie ſoye,
Pourueu qu'il plaiſe à ton cueur de m'aimer,
Soit que tu vueille' eſpouſe me nommer,
Soit ton eſclaue, & deuſſé-ie amuſée
Tourner ton fil autour d'vne fuſée.
Labeurs preſens & futurs ie reçoy,
Pourueu, Troyen, que ie puiſſe eſtre à toy.
Ie ne craindray tes perilleux voyages,
Terres ny mers tempeſtes ny orages :
Ou ſi i'ay peur, i'auray peur ſeulement
De toy mon tout, & non de mon tourment :
Si ie peris, au moins en ta preſence
Ie periray : ou ta cruelle abſence
(Si tu ne veux pour tienne m'acquerir)
Cent fois le iour me tu'ra ſans mourir.
De tels vers fut ſon epiſtre acheuée,
Puis la ſeella d'vne agathe engrauée :
La mit au ſein de la nourrice, & lors
Vne ſueur ruiſſela de ſon corps :
Auec la lettre encor' luy bailla l'ame
Pour luy porter, & my-morte ſe pâme.
Tandis Cybelle auoit changé de peau,
Et transformé ſon vieil corps en vn beau,
Prenant la face & la voix & la taille
De Turnien (qui depuis la muraille
Baſtit de Tours, & la ville fonda)
Lors de tels mots Francion aborda.
Iuſques à quand, fils d'Hector, ſans rien faire
Nous tiendras-tu ſur ce bord ſolitaire,
Açagnardez en pareſſeux ſeiour,
A boire, à rire, à demener l'amour?
A perdre en vain nos iours par les bocages
Suiuant les cerfs & les beſtes ſauuages?

Que ne fais-tu (ſans le temps conſommer)
Ce que t'a dit la Nymphe de la mer?
Courtiſe Hyante, afin qu'elle te face
Voir ces grands Rois qui viendront de ta race:
Puis donne voile, & ſans plus t'allecher
Va-t'en ailleurs ta fortune chercher.
Ce Turnien auoit la face belle,
Les yeux le front, compagnon tres-fidelle
De Francion, qu'à part il eſcoutoit,
Et ſes ſegrets en priué luy contoit.
Il eſtoit fils de la Nymphe Ariſtine,
Qu'Hector auoit ſous ſa maſle poitrine
Preſſée au bord du fleuue Simoïs:
Ses chers parens en furent reſiouïs,
Enorgueillis de voir leur fille pleine
Du fruit yſſu d'vn ſi grand Capitaine.
Elle accoucha deſſus le bord herbeux
Du fleuue meſme, en regardant ſes bœufs
Qui bien cornus paiſſoient par le riuage:
D'vn Prince tel il auoit ſon lignage.
Ceſte Déeſſe en s'en-volant de là,
Bien loin du peuple à l'eſcart s'en alla
Voir la maiſon toute rance & moiſie
Où croupiſſoit la vieille Ialouſie.
C'eſtoit vn antre à l'entour tapiſſé
D'vn gros halier d'eſpines heriſſé:
Iamais clarté n'y flamboit allumée,
Et toutefois ce n'eſtoit que fumée:
Elle eſtoit louche, & auoit le regard,
Parlant à vous, tourné d'vne autre part:
Sa dent rouillée & ſon viſage bleſme
Monſtroient aſſez qu'elle mangeoit ſoy-meſme.
Rongeant ſon cœur de haine & de ſoucy.
D'elle s'approche, & luy a dit ainſi.

Vieille debout: marche en Créte, & te haste:
Pren tes serpens, & de Clymene gaste
Par ta poison les veines & le cueur:
Dans l'estomac iette luy la rancueur,
Le desespoir, la fureur & la rage,
Mesle son sang & trouble son courage:
Tu le peux faire, & ie veux qu'il soit fait.
A tant s'en vole, & laisse l'antre infait.
Quand Ialousie eut la parole ouye
De la Déesse elle en fut resiouye:
Puis en frizant de serpens ses cheueux,
Et s'appuyant d'vn baston espineux,
Alla trouuer en Créte la pucelle
Que le sommeil couuoit dessous son aile,
Et dont le cueur qui de dueil se fendoit,
Entre-dormant nouuelles attendoit.
Incontinent ceste vieille maline
De la pucelle assiegea la poitrine,
D'vn froid venin ses léures elle enfla,
Et la poison haletant luy soufla
Aux yeux au cueur: & en l'ame renuerse
Vn long serpent, qui en glissant luy persc
Foye & poumons: & puis en desnoüant
Ses cheueux tors, elle alla secouant
Mille lezars au sein de la pauurette,
Qui la suçoient d'vne langue segrette,
Et lentement les membres luy mordoient,
Et par les os leur venin espandoient.
A tant s'en-va: ce pendant la nourrice
Espiant l'heure & la saison propice,
A Francion la lettre presenta,
Et de parole encores le tenta.
Francus la prist, & apres l'auoir leuë,
De honte espris baisse en terre la veue:

Le ſang vermeil ſur le front luy ſaillit,
Preſque la voix aux poumons luy faillit:
Puis à la fin d'vne langue eſtonnée
Telle reſponſe à la vieille a donnée.
Vieille deſloge, ou par le fer tranchant
Ie puniray ton acte trop meſchant,
Ou ie feray chaſtier par le pere
Vn fait ſi plein d'horrible vitupere.
Ie ne ſuis pas en ceſte iſle venu
Pour tromper ceux à qui ie ſuis tenu.
Le beau Pâris pour Helene rauie
De mille nauz vit ſa faute ſuiuie,
Tuer ſon pere, Ilion embraſer,
Et iuſqu'au fond ſes murailles raſer.
Ie crain des Dieux la vengeance homicide,
Et Iupiter hoſtelier qui preſide
Au cueur d'vn Roy qui benin veut loger
Sans le cognoiſtre vn fuitif eſtranger.
« Quand l'hoſte faut, il voit touſiours ſa teſte
« S'eſcarbouiller d'vne iuſte tempeſte:
« Car du meſchant le payment eſt contant.
Or ſi i'eſtois de nature inconſtant,
Prompt au plaiſir où Venus nous appelle,
I'aimerois mieux ſa ſœur Hyante qu'elle:
« Elle eſt modeſte, & plus que la beauté
« L'homme en la femme aime l'honneſteté.
Il dit ainſi: vne froide gelée
S'eſt par les os de la vieille eſcoulée
Tremblant de peur: à la fin elle va
D'vn pied ſi prompt que Clymene trouua
Encore au lict du ſommeil aſſommée:
Reſueille toy ma fille mieux aimée,
Ce beau Troyen de ta ſœur abuſé
A ton eſcrit & ton cueur refuſé.

Toute en ſurſaut, oyant telle parole
Se reſueilla : ſon eſprit qui s'en-vole
Vers l'eſtranger emporté du penſer,
Luy fit ainſi ſes plaintes commencer.
Donques ma lettre a ſerui de riſée !
Ha pauure moy ! i'eſtois mal-auiſée
Folle d'amour, d'enuoyer vn eſcrit
A ce banni, vn rocher ſans eſprit,
Qui n'a ſceu prendre aux cheueux la fortune !
C'eſt vn niais que la mer importune
Comme il merite, & qui ſottement pert
Le bien qu'Amour luy a ſans peine offert,
N'oſant cueillir pour crainte de l'eſpine
Le beau bouton de la roſe pourprine !
Puis il ſe vante, ô le braue Empereur !
Que de la Gaule il ſera conquereur,
Qui n'a ſceu veincre vne fille veincue !
I'ay de ſa honte & l'ame toute eſmeuë
Et tout le cueur : il n'eſt du ſang des preux,
Mais d'vn paſteur ou d'vn piqueur de beufs.
Son front, ſes yeux, ſon parler & ſa grace,
Son port royal qui les autres ſurpaſſe,
Sont ô Venus, indignes de ſon corps,
Laid par dedans & beau par le dehors :
Ame couarde en vn beau corps logée,
Que ciel, que terre, & que la mer Aegée
Vont tourmentant : car vray-ſemblable il eſt
Que ta ſottiſe à Iupiter deſplaiſt.
Du beau Pâris, dont tu mens ta lignée,
La beauté fut d'amour accompagnée :
Helene à luy de bon cueur ſe rendit,
Et par combats dix ans la defendit
Plein de ſueur de guerres & de peines,
Cueur genereux, qui valoit cent Heleines.

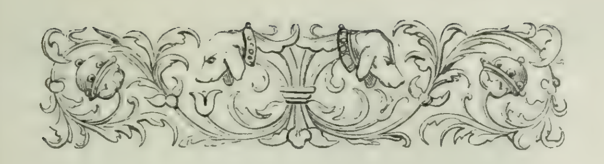
Mais tu ne vaux, ieune brigand de mer,
Qu'à bien ramer, & non à bien aimer.
Puisse auenir que ma sœur soit trompée,
Et sans espoir en ses larmes trampée,
Soit delaissée au front de quelque bort,
Et qu'elle pleure aux vagues sans confort.
Quand ce banni par honneste cautelle
Aura tiré le plaisir qu'il veut d'elle,
D'vn cueur pariure oubli'ra sa beauté :
Car l'œil senestre en vain ne m'est sauté.
Si le destin les Gaules luy ordonne,
Qu'en ma faueur cent guerres il luy donne
Ains que bastir les rampars de Paris :
Voye à ses yeux ses alliez peris,
Qu'il soit chassé, & que de terre en terre
En suppliant secours il aille querre :
Puis par les siens surpris en trahison,
Soit membre à membre occis en sa maison.
Disant ainsi, de son chef elle arrache
Ses longs cheueux, qu'en pleurant elle attache
Contre son lict, signe de chasteté,
Et que son corps n'auoit iamais esté
Honni d'amour : puis sa chambre elle baise.
Adieu maison, que i'estois à mon aise
Auparauant que ce traistre incognu
A nostre bord naufrage fust venu !
Incontinent la fureur & la rage
De Ialousie emplirent son courage,
Et tellement la douleur la ferut,
Que par les champs hurlante elle courut.
C'estoit le iour que les folles Euantes
Criant Bacchus seules alloient errantes
(Ayant les corps enuironnez de peaux)
Par les forests collines & coupeaux,

Rochers deſerts campagnes & bocages,
Et ſur le bord des ſablonneux riuages.
L'air reſpondoit ſous le bruit enroüé
D'Euan, d'Iach, de Baſſar, d'Euoé.
Ce puiſſant Dieu qui bleſſe les penſées
De trop de vin, les auoit inſenſées :
En ſes liens captiues les auoit,
Et la fureur de raiſon leur ſeruoit.
Ceſte pucelle à qui l'erreur commande,
S'alla ietter au milieu de la bande
Eſcheuelée, & d'vn bras forcené
Branloit vn dard de pampre enuironné.
Qui la premiere en me ſuiuant, dit-elle,
De ce ſangler reſpandra la ceruelle?
Et d'vn eſpieu la premiere en ſon flanc
Fera la playe, & s'yura de ſon ſang?
Marchon couron ſuiuon comme tempeſte
Les pas fourchus de ceſte noire beſte
Monſtre hideux, qui s'enfuit deuant nous,
Armon nos mains & l'aſſommon de coups.
Son faux Démon auoit pour couuerture
Pris d'vn ſangler la menteuſe figure.
Elle penſant par fauſſe impreſſion
Que le ſangler fuſt le vray Francion,
Pour le tuer la premiere eſt courue,
Branlant au poing vne fourche cornue :
Et le ſangler ſans qu'on le peuſt toucher
Alla gaigner le feſte d'vn rocher,
Qui ſous ſes pieds tenoit la mer ſuiette.
Là ce Demon à corps perdu ſe iette
Dedans le gouffre : elle qui s'auança
Pour l'enferrer en la mer ſe lança
Le pourſuiuant : trois fois ſous l'eau profonde
Son corps alla, trois fois reuint ſur l'onde,

Trois fois le flot le reuint abyſmer.
Elle mouroit ſans les Dieux de la mer,
Qui ſouleuant la ialouſe tombée,
Luy ont du corps la Parque deſrobée,
Et luy perdant ſa figure & ſon nom
L'ont enrollée à la troupe d'Inon
Et du vieil Glauque à la double naiſſance :
Deſſus les eaux luy ont donné puiſſance
De faire enfler les vagues & le vent,
Nymphe de mer, qui depuis a ſouuent
Contre Francus pouſſé ſa freneſie,
Dedans la mer gardant ſa ialouſie.

FIN DV TROISIESME LIVRE.





LE QVATRIESME LIVRE

DE LA FRANCIADE.

Quand la nouuelle au pere fut venue,
D'ardeur & d'ire vne bouillante nue
Preſſa ſon cueur qui menu ſanglotoit:
De poings ſerrez l'eſtomac ſe battoit
Penſant ſongeant & diſcourant la ſorte
Comme ſa fille en la mer eſtoit morte:
Il ſouſpiroit, & d'vn bourbier fangeux
Des-honoroit ſa barbe & ſes cheueux:
Il rompt ſa robe, & tout priué de ioye,
Son fils Orée aux oracles enuoye:
Auquel (cherchant d'vn cueur deuotieux
Trois iours entiers la volonté des Dieux
Par mainte offrande en victime immolée)
Telle voix fut du Trepié reuelée.
Que le vieillard eſteigne le tizon,
Et l'arondelle oſte de ſa maiſon.
Telle parole en doute reſponduë
Fut aiſément de ce Prince entendue:

C'eſt de l'amour eſteindre le tizon,
Et l'eſtranger chaſſer de ſa maiſon,
Homme pariure infidelle & ſans ame,
Et du treſpas de ſa fille le blaſme.
« En nul pays la foy n'a plus de lieu,
Diſoit ce Prince, & Iupin le grand Dieu
N'a plus de ſoin de l'humaine malice,
Et le peché ne craint plus la iuſtice.
Ceſt eſtranger pauure chetif & nu,
Vn vif naufrage à ma riue venu,
Couuert d'eſcume & de bourbe & de ſable,
Ah! que i'ay fait compagnon de ma table,
Que i'ay voulu pour mon gendre choiſir,
Et luy partir ma terre à ſon plaiſir,
Moque mon ſceptre, & maſqué de feintiſe,
Ma vieille barbe & mes cheueux meſpriſe!
Et ſous couleur d'vn deſtin ne veut point
Par foy promiſe aux femmes eſtre ioint,
Second Pâris, pirate qui conſomme
Ses ans ſur l'eau: toutefois ce preud'homme
Fin artiſan de cauteleux moyens,
Comme heritier du malheur des Troyens,
En toute terre à l'impourueu ſe ruë,
Seduit des Rois les filles & les tue:
Puis en faiſant ſes galeres ramer,
Laue le meurdre és vagues de la mer,
Met voile au vent: le vent qui luy reſemble,
Pouſſe ſa voile & ſa foy tout enſemble:
Et tu le vois, ô Dieu, viure ça bas,
Tu le vois bien, & ne le punis pas!
Or pour ſouler par vengeance mon ire,
Ie le veux pendre au maſt de ſon nauire
Couuert de ſoufre & de ſalpeſtre ardant,
Afin qu'en l'air tournoyant & pendant

Veſtu de flame, il ſente conſumée
Sa triſte vie eſteinte de fumée.
Que dis-ie? où ſuis-ie? en quelle folle erreur
Troublé d'eſprit me pouſſe la fureur?
« Il ne faut pas qu'vn Prince debonnaire
« Du premier coup s'enflame de colere:
« Il ne doit croire aux flateurs de leger,
« Le commun bruit eſt touſiours menſonger:
« Il doit attendre & ſagement cognoiſtre
« La verité que le temps fait paroiſtre:
« I'attendray donq: vn Roy ne doit ſentir
« D'vn prompt courroux vn tardif repentir.
Tandis Francus qui la ſaiſon eſpie,
Aborde Hyante, & de tels mots la prie:
Vierge ſans pair, dont la grace & les yeux
Peuuent tenter les hommes & les Dieux,
Qui ſous tes pieds preſſes ſerue ma teſte,
Qui de mon cueur remportes pour conqueſte
L'orgueil premier, qui n'auoit point eſté
D'vn autre amour que du tien ſurmonté:
Si la pitié, ſi l'humble courtoiſie
Peut des humains gaigner la fantaſie,
Soit de mes pleurs ton courage adoucy,
Guary ma playe, & me prens à mercy.
Quand ie touchay ton iſle de ma dextre,
Ie ne vins pas en ton palais pour eſtre
Comme ie ſuis, miſerable amoureux,
Ains pour chaſſer le peril dangereux
Qui menaſſoit ma teſte du naufrage:
Mourir deuoy-ie au plus fort de l'orage,
Puis que ſur terre Amour m'eſt plus amer
Que n'eſt Neptune au milieu de la mer!
« L'homme ſeroit heureux en toute choſe,
« S'il ne cachoit au fond de l'ame encloſe

« *La paſſion que nous engendre Amour,*
« *Qui de la vie embrunit le beau iour,*
« *Et verſe au cueur par mauuaiſe couſtume*
« *Bien peu de miel & beaucoup d'amertume.*
Heureux trois fois, voire quatre vn rocher,
Qui ſans tendons, ſans muſcles & ſans chair
Vit inſenſible, & qui n'a l'ame attainte
Ny de douleur ny d'amour ny de crainte:
Ie voudrois eſtre en quelque riue ainſi!
Ie viurois dur ſans ame & ſans ſouci,
Où maintenant par trop de cognoiſſance
Ie ſens mon mal, & ſi ie n'ay puiſſance
D'admoneſter mon eſprit affligé,
Tant ie me ſuis à tes yeux engagé.
Il dit ainſi: mainte larme roulée
Deſſus la ioue en ſon ſein eſt coulée.
Hyante alors ſouſpirant d'autre part
Contre-reſpond: Troyen il eſt trop tard
Pour deuiſer, & la nuict ſommeilleuſe
De noz propos eſt ce ſemble enuieuſe,
Chacun nous voit & iette l'œil ſur nous:
« *Du fait d'autruy le vulgaire eſt ialous:*
Allon dormir, la nuict nous le conſeille,
Si le matin dez l'Aurore vermeille
Te plaiſt venir au bocage ſacré
Où mes ayeux à coſté d'vn beau pré
Ont fait baſtir d'Hecate le grand temple,
Plus priuément en imitant l'exemple
Des amoureux, tu me diras ton ſoin,
Le temple ſainct nous ſeruant de teſmoin.
Ainſi diſant, les yeux ils abaiſſerent,
Et tous honteux à regret ſe laiſſerent:
Mais le ſouci ne laiſſa ſans gemir
Les deux amans toute la nuict dormir.

Quand le Soleil perruqué de lumiere
Eut de Tethys ſa vieille nourriciere
En ſe leuant abandonné les eaux,
Et fait grimper contre-mont ſes cheuaux,
Et que l'Aurore à la main ſafranée
Eut annoncé la clarté retournée,
Le ſoin d'amour qui poignant trauailla
La belle Hyante, au matin l'eſueilla.
Et pour aller au lieu de la promeſſe
Se reueſtit d'vn habit de Princeſſe.
En cent façons ſon chef elle peigna,
D'eau de ſenteurs ſon viſage baigna,
Priſt vn collet ouuert à rare voye
Entre-broché de fils d'or & de ſoye,
Rare ſubtil, à replis bien tiſſus:
Puis vn beau guimple afubla par deſſus
Prime dougé filé de main ſçauante,
Qui la couuroit du chef iuſqu'à la plante
Son col d'iuoire enrichit d'vn carquan
Fait en ſerpent (ouurage de Vulcan)
D'or & d'eſmail, merueille elabouree!
Qu'il fit iadis pour la Déeſſe Rhée,
Et Rhée à Nede en preſent le bailla.
De ce ſerpent tout le dos eſcailla
En arc-en-ciel, ſi bien que la facture
De l'artiſan ſurmontoit la nature.
De Nede apres vn Corybante l'eut,
Puis à Dicée en partage il eſcheut,
Qui pour garder tel bien à ſa famille,
L'auoit donné dés long temps à ſa fille.
Hyante adonq fit ſon coche atteler,
D'ardeur de femme enuieuſe d'aller
Au lieu promis: & lors douze pucelles
De ſes ſegrets miniſtres plus fidelles,

Qui ſeules part en ſes graces auoient,
Et dez enfance en tous lieux la ſuiuoient,
D'vn pied leger dedans l'eſtable allerent,
Haſtent leurs mains, & le coche attelerent.
A chaque rouë ils entent vn moyeu,
Douze rayons font paſſer au milieu
Iuſqu'à la gente, & autour de la gente
Mettent d'airain vne bande peſante,
Eſpaiſſe & large, où des cloux argentez
A groſſe teſte en ordre eſtoient plantez.
Au limon d'or couple à couple ils attachent
Quatre iumens ſouple-iarrets, qui marchent
D'vn pas venteux, & font deſſous leurs piez
Voler menu les ſablons deliez.
Elle monta : vne main tient la bride,
L'autre le foüet : ſes iuments par le vuide
A bonds legers s'eſlançoient en auant :
Le char rouloit plus viſte que le vent !
Quand les iuments au temple l'ont renduë,
Soudain à bas du coche eſt deſcendue,
Oſta leur bride : elles non guiere loin
En haniſſant vont paiſtre le ſain-foin,
Et trefle & Thym : puis de manger faſchées
Se ſont ſur l'herbe au frais de l'eau couchées.
Le temple eſtoit d'vn bocage entourné,
De tous coſtez d'vn beau pré couronné,
Où l'amoureuſe apres le ſacrifice
D'vn art ſubtil controuue vne malice :
Ce fut s'aſſeoir, & faire d'vn grand tour
Comme elle aſſeoir ſes filles à l'entour.
Il n'eſt pas temps, cher troupeau que i'honore,
De retourner à la maiſon encore :
Sur l'herbe tendre il vaut mieux ſeiourner,
Au frais du iour nous pourrons retourner :

Chanton danſon, que chacune s'auance,
Et la carole elle meſme commence.
Mais ny le bal, ny autres paſſe-temps
Ne luy plaiſoient : ſes beaux yeux inconſtans
Touſiours au guet s'eſcartoient en arriere
Sur les chemins, pour voir ſi la pouſſiere
Deſſous Francus iroit point s'eſleuant.
A chaque bruit, à chaque flair de vent
Elle trembloit, & ſans eſtre aſſeurée
D'yeux & d'eſprit erroit toute eſgarée.
De bon matin Francus qui s'eſueilla,
De ſes habits luy-meſme s'habilla :
Priſt ſon eſpée à la gaine eſmaillée,
Qu'Hector auoit à ſon frere baillée
Par amitié : car ſur tous il l'aimoit,
Et ſa vaillance & ſon art eſtimoit.
Or Helenin luy donna ceſte eſpée,
Quand il partit, laquelle fut trempée
Dans les fourneaux du febure Lemnien :
Luy donne encore vn poignard Norien
Au pommeau d'or, à houpes bien perlées,
Que de ſes doigts Helene auoit filées.
Iamais enfant, iamais neueu des Dieux
N'eut le maintien, la bouche, ny les yeux
Si beaux qu'auoit Francus ceſte iournée :
Telle beauté du ciel luy fut donnée,
L'œil pour gaigner, la bouche pour ſçauoir
En diſcourant ſa maiſtreſſe eſmouuoir.
A ſon coſté menoit pour compagnie
Le vieil Amblois, dont l'ame eſtoit garnie
De prophetie, & outre il auoit ſoin
De conſeiller ſes amis au beſoin.
Pres le chemin ſur le bord d'vne plaine
Vn orme fut, dont la cyme eſtoit pleine

De mainte branche où les corbeaux au ſoir
Prenoient leur perche & ſe ſouloient aſſoir.
Là de fortune importun aux oreilles
Iazoit ſous l'ombre vn troupeau de corneilles :
L'vne ſe hauſſe, & comme en ſe ioüant
Coup deſſus coup ſes ailes ſecoüant,
Et heriſſant le noir de ſon plumage,
En voix humaine eſchangea ſon langage.
Ah! où vas-tu, vieil prophete inſenſé,
Faux deuineur, qui niais n'a penſé
(Bien que tu ſois prudent en toute choſe)
Que la pucelle aura la bouche cloſe,
Et tout le cueur reueſche & rechigné,
Si elle voit l'amant accompagné?
Maudit deuin, tourne le pas arriere,
Laiſſe le ſeul vſer de ſa priere,
Et leur deuis compagnon, ne defens:
Tu ne ſçais pas cela que les enfans
N'ignorent point? va, iamais Cytherée
De ſa faueur n'a ton ame inſpirée.
Le vieil Amblois qui telle voix ouit,
Dedans le cueur ſoudain s'en reſiouit,
*Et cognut bien que la * noire eſuantée* (* La corneille.)
Auoit d'vn Dieu la parole empruntée.
Pource en tournant ſur le trac de ſes pas
Diſt à Francus: Prince amoureux, tu n'as
Beſoin de guide: vn Dieu qui te ſupporte,
En lieu de moy te ſert d'heureuſe eſcorte:
De tes ſouhaits ton cueur ſera content:
Sans nul refus la pucelle t'attend
Obeyſſante & preſte à te complaire,
Par doux propos commence ton affaire:
« Sois doux en tout: le deſdain genereux
« D'vne fille aime vn courtois amoureux.

Francus luisant de beautez & de grace
Luy apparut d'vne colline basse
Beau comme Amour: les rayons de ses yeux
Estoient pareils à cest astre des cieux,
Qui bien nourry de l'humeur mariniere
Respand au ciel vne rousse lumiere,
Et de rayons redoutables & crains
Verse la soif & la fiéure aux humains,
De sa splendeur effaçant chaque estoile.
Elle qui tint dessus sa face vn voile,
Par le trauers du crespe l'apperceut:
Adonq vn trait en l'ame elle receut,
Le cueur luy bat au fond de la poitrine:
Ses pieds tenus comme d'vne racine
Ne remuoient ny deçà ny delà:
Dessus sa ioue vne rougeur alla,
Et tout le corps comme fueille luy tremble.
Ils sont long temps sans deuiser ensemble
Tous deux muets l'vn deuant l'autre assis.
Ainsi qu'on voit, quand l'air est bien rassis,
Deux pins plantez aux deux bords du riuage
Ne remuer ny cyme ny fueillage
Cois & sans bruit en attendant le vent:
Mais quand il soufle & les pousse en auant,
L'vn pres de l'autre en murmurant se iettent
Cyme sur cyme, & ensemble caquettent:
Ainsi deuoient babiller à leur tour
Les deux amans dessous le vent d'amour.
Francus venu, la compagnie attainte
De prompt effroy, se recula de crainte,
Et se cachant sous le bocage ombreux
En leur deuis les laisserent tous deux.
L'amant cognut dez la premiere œillade
Que l'amoureuse au cueur estoit malade:

Que ſon eſprit cherchoit de s'en-voler:
Pource il la flate, & commence à parler.
Chaſſe la peur & la rougeur qui monte
Deſſus ton front, tu ne dois auoir honte
De parler ſeule à moy ſeul eſtranger:
Ie ne vien pas, vierge, pour t'outrager,
Mais pour t'aimer: & mon humble courage
Ne ſemble point à ceux du premier âge
Ces rauiſſeurs, Hercules & Iaſon,
Qui deſroboient les filles de maiſon:
Telle inſolence au cueur n'eſt point entrée
D'vn qui n'a lieu ny terre ny contrée,
A qui le ciel tout bon-heur va niant.
Humble ie ſuis eſtranger & priant:
Le grand Iupin à telles gens preſide,
Et ſous ſa main les conſerue & les guide,
Pere commun les defend contre tous:
Pource au beſoin i'embraſſe tes genous:
Imitant Dieu, ſois vierge ſecourable
A moy fuitif priant & miſerable.
Iadis Ariadne en ce royaume icy
Priſe d'amour priſt Theſée à mercy:
Victorieux ſans danger le renuoye
Par vn filet qui conduiſoit ſa voye.
« Vn gentil cueur aide touſiours autruy!
Pour tel bienfait elle encore auiourd'huy
Eſt vn bel aſtre, & ſes feux manifeſtes
Roulent de nuict par les voutes celeſtes.
Ie ne requiers richeſſes ny threſors,
Ny grand empire enflé de larges bors:
Ie veux ſans plus que ta bonté me face
Voir ces grands Rois qui naiſtront de ma race,
Et par ſur tous vn CHARLES DE VALOIS,
Qui l'vniuers enuoira ſous ſes loix.

Ie baſtiray pour telle recompenſe
Maint temple fait de royale deſpenſe
En ton honneur : & ſi ie puis iamais
Aborder Seine, icy ie te promets
Par ton Hecate & par ſes triples teſtes,
Que tous les ans en ſolennelles feſtes
A iours certains ie te feray des jeux,
Où ſur la lyre à iamais noz neueux
Par vers chantez diront ta renommée :
Et s'il te plaiſt eſpouſe eſtre nommée
D'vn fugitif, ie te donne la foy
De n'eſpouſer autre femme que toy.
Ie te ſuppli' par ta belle lumiere,
Qui dans mon cueur flamboye la premiere,
Par ton regard, par ta ieune beauté,
Par ton beau port tout plein de royauté,
Par ton Orée, & par la vieille teſte
Du pere tien, d'accorder ma requeſte.
Ainſi diſoit Francus en la louant :
D'aiſe qu'ell' euſt, ſon cueur s'alloit iouant.
« Car volontiers toute femme douée
« De grand' beauté, deſire eſtre louée.
Tel qu'vn Soleil Francus luy paroiſſoit :
Mais rien au cueur ſi fort ne la preſſoit
Que le ſainct nom du promis mariage.
S'en ſouuenant elle ardoit d'auantage,
Et conſumoit ſa vigueur peu à peu
Comme la cire à la chaleur du feu.
Elle vouloit, tant le plaiſir l'affole,
Tout à la fois deſgorger ſa parole,
Et ne pouuoit ſa langue démeſler,
Tant tout d'vn coup elle vouloit parler.
Aucuneſois comme vn homme qui erre
D'eſprit troublé, deuant ſes pieds à terre

Fichoit les yeux demy-clos & honteux,
Aucunefois de larmes tous moiteux
Les re-hauſſoit leuant vn peu ſa face.
Et rabaiſſoit ſoudain contre la place,
Puis d'vn ſouris & d'vn parlant ſourcy
Sans dire mot teſmoignoit ſon ſoucy :
Mais à la fin en telle peine extreme
Honte la fit conſulter à ſoy-meſme.
Vn mal au mien ne ſe trouue pareil,
En mon malheur i'ay perdu le conſeil :
Vn nouueau ſoin tient mon ame engourdie :
« Rien n'eſt ſi fort que ceſte maladie,
« Qu'on nomme aimer : ie me trauaille en vain
Et ſi ne puis l'arracher de mon ſein.
D'vn puiſſant trait ma raiſon eſt forcée :
Oſte du cœur la flame commencée
Si tu le peux, & conſtante defens
Que les braziers ne s'allument plus grans !
Ie guarirois ſi ie le pouuois faire !
Vn Dieu plus fort me repouſſe au contraire.
Du ciel me vient ce deſaſtre fatal,
« Ie voy le bien, & ie choiſis le mal !
Le traiſtre amour me conſeille vne choſe,
Et la raiſon vne autre me propoſe :
Sans me reſoudre incertaine ie ſuis,
Tant ma raiſon chancelle en mes ennuis !
Pour mon eſpoux vn banni dois-ie ſuiure ?
Et par les vents par les tempeſtes viure
Loin de mon pere aueq'vn eſtranger,
Qui n'a rien ſeur ſinon que le danger ?
Non, ceſte terre où i'ay mon parentage,
Me peut donner vn riche mariage,
Et ſans me perdre au gré de mon plaiſir
Ie peux en Créte autre mari choiſir

Riche de biens, de race noble & forte.
Ah! ie me trompe, & mon iſle ne porte
Des fils d'Hector, & quand elle en auroit,
Nul egaler ſa vertu ne pourroit
Ny ſa beauté ny ſa ieuneſſe tendre,
Armes d'amour, qui priſe me font rendre.
Vaut-il pas mieux franche me deſlier
De tant d'amour, que mon pere oublier
Pour vn fuitif qui n'a point de demeure?
O terre, ô ciel! mourir puiſſé-ie à l'heure
Qu'en deſtachant de honte le bandeau
Ie preſſeray de mes pieds ſon bateau,
Sans auoir ſoin des vergongneux diffames
Que les vieillars, les filles & les femmes
Me ietteroyent : Hyante pour n'auoir
Ny iugement ny raiſon ny ſçauoir,
Brute laſciue amoureuſe inſenſée
A ſes amis & ſa terre laiſſée
Pour vn banni qui n'a maiſon ny foy!
Ia par eſprit prophete i'apperçoy
Qu'en tous endroits ira ma renommée
De bouche en bouche en vergongne ſemée.
Ie n'oſeray par les danſes baler :
Honte & deſpit retiendront mon parler,
Et par les lieux où ſera l'aſſemblée
Des jouuenceaux, i'auray l'ame troublée,
Fable de tous, des tables le propos :
Et lors la terre engloutiſſe mes os!
Que dis-ie helas! il n'a pas la nature
D'homme mechant, & ſi la coniecture
En regardant ſon front ne me deçoit,
La cruauté ſon beau corps ne reçoit :
Au fond de l'ame vn rocher il ne porte,
Et ce penſer mon trauail reconforte :

« Au pis aller, c'eſt vn plaiſant malheur
« De ſecourir quelcun en ſa douleur !
Ainſi penſoit d'amour toute affolée :
Francus vit bien qu'elle eſtoit esbranlée.
Pource en touchant ſon menton de rechef
Et ſes genoux, l'adiura par le chef
De ſon Hecate, hoſteſſe familiere
Des bas enfers, d'accorder ſa priere.
Hyante ſonge à par-ſoy longuement
Comme vn qui reſue & qui n'a ſentiment,
Puis en ſurſaut de ſon deſtin preſſée
Se reſueilla d'vne longue penſée :
Lors de ſon front la honte s'en-alla,
Et prenant cœur ainſi elle parla
Chaude d'amour qui au ſang luy commande.
Non ſeulement ie feray ta demande
Nouueau Pâris, & cognoiſtras par moy
Ces puiſſans Rois qui ſortiront de toy :
Mais qui plus eſt ſi tu auois enuie
D'auoir mon ſang mes poumons & ma vie,
Mon eſtomac en deux ie t'ouurirois,
Et pour preſent ie te les offrirois.
Or il te faut pour choſe neceſſaire
Sçauoir deuant cela que tu dois faire,
A fin, Troyen, que les eſprits d'embas
Fantoſmes vains, ne t'eſpouuantent pas,
Et que ton ame en rien ne ſoit attainte
En les voyant, de frayeur ny de crainte.
Sorton d'ici à fin de te monſtrer
Où les eſprits te viendront rencontrer.
Leue les yeux, & regarde à main dextre,
Voy ce vallon tout deſert & champeſtre :
Là tu viendras apres trois iours au ſoir
Quand le Soleil en l'eau ſe laiſſe choir :

Ie m'en iray par monts & par valées,
Par les foreſts par les eaux reculées
Trois iours entiers loin du regard humain
Couper à ieun d'vne ſerpe d'airain
Herbes & fleurs bois racines & plantes :
Puis inuoquant les Dëitez puiſſantes
Pluton, Cerbere, Hecate & tous les Dieux
Qui ſont ſeigneurs des manoirs ſtygieux,
Trois iours finis au ſoir ſur la veſprée
Dans le vallon en la place monſtrée
I'apparoiſtray : ſois diligent & caut
A preparer de ta part ce qu'il faut.
Premierement arreſte en ta memoire
De ne venir ſans mainte brebis noire
Qui ſoit ſterile : ameine à noire peau
Vaches & porcs les plus gras du troupeau :
Ta robe ſoit d'vne perſonne veuue :
Laue ton corps dans le courant d'vn fleuue
Par trois matins, & trois fois en priant
Et l'Occident regarde & l'Orient.
De maſle encens & de ſoufre qui fume
Puant au nez, tout le corps te parfume :
Aye le chef de pauot couronné,
Et tout le corps de veruene entourné :
Maſche du ſel, & pour quelque lumiere,
Qui s'obſcurciſſe eſpaiſſe de fumiere,
Ny pour les feux de ſalpeſtre fumeux,
Ny pour l'aboy des maſtins eſcumeux,
Ny pour le bruit des idoles menues
Qui ſortiront comme petites nues,
Ne ſois peureux, & ſans trembler d'effroy
Ne tourne point les yeux derriere toy :
Car ſi craintif tu retournes la face,
Tout eſt perdu : au milieu de la place

Fais vne foſſe aſſez large, où dedans
Le ſang verſé des victimes reſpans
Tiede & fumeux, & tout enſemble meſle
Du vin du laict & du miel peſle-meſle.
Quand tu verras que les eſprits voudront
Boire le ſang, & qu'eſpais ſe tiendront
Pres de la foſſe au ſang toute trempée,
Hors du fourreau tire ta large eſpée,
Et fay ſemblant de les vouloir trancher:
Car ils ont peur qu'on ne coupe leur chair.
Adonc ayant l'ame toute groſſie
De la fureur qui vient de prophetie,
Ie te monſtr'ay la plus grand' part de ceux
Qui ſortiront enfans de tes neueux.
Ie te diray quelque peu de leurs geſtes,
Et non pas tout : les puiſſances celeſtes
Ne veulent point qu'vne mortelle vois
Les faits humains chante tout à la fois.
Or ie ſçay bien qu'apres t'auoir monſtrée
Ta race helas! tu fuiras ma contrée,
Comme Theſée abandonnant ta foy:
A tout le moins Francus ſouuienne toy
De ton Hyante & de ta foy promiſe.
Quand ie ſerois entre les ombres miſe,
Maugré la mort maugré toute rigueur
I'aurois touſiours ton portraict en mon cueur,
Et tes beautez dont priſe tu me lies.
Et s'il aduient ingrat que tu m'oublies,
(Las ie ſçay bien qu'vn iour tu m'oubliras,
Et qu'autre part eſpoux tu te liras!)
Puiſſe du Ciel la plus forte tempeſte
En ma faueur t'eſcarbouiller la teſte
Pour te punir de ta pariure foy
D'auoir trahi l'heritiere d'vn Roy.

Ainsi disant pressez s'entr'accolerent,
Puis au logis par deux chemins allerent:
Elle en son char monte sans y monter,
Son foible esprit se laissoit emporter
Apres Francus, & toute froide & blesme
En son logis retourna sans soy-mesme.
Au iour promis Francus ne faillit pas:
Il a choisi du troupeau le plus gras
Et le plus grand trois genices vestues
De noire peau, aux cornes bien tortues,
Au large front, à l'œil grand & ardant,
Et dont la queuë auoit le bout pendant
Iusques à terre, & sans coups les ameine:
Puis trois brebis grosses de noire laine,
A langue blanche, à qui l'œil tressailloit,
Offrande entiere où rien ne desailloit,
Que le belier n'auoit iamais cognues,
Grasses brebis bien noires & pelues:
Prist vn fuzil & frayant de maints coups
Le dos du fer encontre les caillous,
En fist jallir dessus des fueilles seiches
A pointe viue vn millier de flameches:
Puis en soufflant sur les fueilles vn peu,
De fort genéure allume vn petit feu
Qui deuint grand, prenant sa nourriture
Des pins gommeux qui sont secs de nature.
L'air d'alentour d'encens il parfuma,
De maint pauot & d'ache: il alluma
Trois feux en rond, faisant loin de leurs braises
Sortir vn flair dont les Démons sont aises:
Car ils ne vont ny mangeant ny beuuant,
Nourris en l'air de vapeur & de vent.
Sous le vallon s'eleuoit vn bocage
Branche sur branche espoissi de fueillage,

Dont les cheueux par le fer non tondus
S'entr'ombrageoyent l'vn ſur l'autre eſpandus :
Percez n'eſtoyent ny de l'Aube premiere
Ny du midi : vne chiche lumiere
D'vn iour blafard au dedans palliſſoit,
Et d'ombre triſte affreux ſe heriſſoit.
Pres ce bocage vne foſſe cauee
Eſtoit profonde en abyſme creuée,
Béante au ciel, ouuerte d'vn grand tour,
Qui corrompoit la lumiere du iour
D'vne vapeur noire, graſſe & puante,
Que nul oiſeau de ſon aile volante
N'euſt ſceu paſſer, tant le ciel ombrageux
S'eſpoiſiſſoit de cendres & de feux,
Et de vapeurs peſle-meſle allumées
A gros bouillons ondoyans de fumées.
De là maints cris, maints trainemens de fer,
Et maint feu ſort, le ſouſpirail d'Enfer.
Pres ceſt abyſme en horreur desbordée
Creuſa la place en haut d'vne coudée,
De quatre pieds l'eſlargiſſant en rond :
Puis la victime attira par le front
Les yeux tournez vers l'Occident, & pouſſe
Les noirs toreaux ſur le bord de la fouſſe
De la main gauche, & le poil qui veſtoit
Le front cornu des beſtes, il iettoit
Dedans le creux de la place, & reſpanche
Aueq' du laict, de la farine blanche,
Du vin, du miel, appellant par grans cris
Hyante, Hecate, & tous les bas eſpris.
Lors en tirant de ſa gaine yuoirine
Vn long couteau, le fourre en la poitrine
De la victime, & le cœur luy trencha.
Deſſus ſa playe à terre elle broncha

En trepignant, le ſang rouge il amaſſe
Dedans le rond d'vne profonde taſſe:
Puis le renuerſe: & s'inclinant le chef
Contre la foſſe, inuoqua de rechef
La Royne Hecate & toutes les familles
Du bas Enfer qui de la Nuict ſont filles:
Le froid Abyſme, & l'ardant Phlegethon,
Styx & Cocyt, Proſerpine & Pluton,
L'horreur, la peur, les ombres, le ſilence,
Et le Chaos qui fait ſa demeurance
Deſſous la terre en la profonde nuit,
Voiſin d'Erebe où le Soleil ne luit.
Il acheuoit, quand vn effroy luy ſerre
Tout l'eſtomac: vn tremblement de terre
Se creuaſſant par les champs ſe fendit:
Vn long abboy des maſtins s'entendit
Par le bocage: & Hyante eſt venue
Comme vn eſprit affublé d'vne nue.
Voici, diſoit, la Deeſſe venir:
Ie ſens Hecate horrible me tenir
Cœur ſang & foye, & ſa force puiſſante
Tout le cerueau me frappe & me tourmente.
Tant plus ie veux alenter ſon ardeur,
Plus d'aiguillons elle me lance au cœur
Me tranſportant, ſi bien que ie n'ay veine
Ny nerf ſur moy, ny ame qui ſoit ſaine:
Car mon eſprit qui le Démon reçoit,
Rien que fureur & horreur ne conçoit.
A tant retint ſa parole eſuolée
Donnant repos à ſon ame affolée:
Puis tout ſoudain le Démon luy reprit
Le ſang le cœur la ceruelle & l'eſprit:
Plus que deuant vne rage l'allume,
Elle apparut plus grand' que de couſtume:

De teste en pied le corps luy frissonnoit,
Et rien d'humain sa langue ne sonnoit.
Lors en roüant ses yeux à demi-morte
Deuers Francus luy dist en telle sorte.
Prince Troyen anobli de trauaux,
Qui sur la mer as souffert mille maux,
Et qui en dois par longue & longue guerre
Souffrir encor' de plus grans sur la terre,
En Gaule iras, mais tu ne voudrois pas
Y estre allé : mille & mille trespas,
Mille perils plus aigus que tempeste
Desia tous prests te pendent sur la teste.
Comme ton pere en defendant son Fort
Sentit d'Aiax & d'Achille l'effort,
L'vn d'eux fils d'homme, & l'autre de Déesse :
Ainsi couuert d'vne estrangere presse
Dois quelque iour sentir à ton malheur
Mille ennemis d'effroyable valeur :
Si que le cours de la Gauloise Seine
Du sang Troyen ondoyra toute pleine,
Et dans ses eaux pesle-mesle tombez
Voirra cheuaux & bouclairs embourbez.
Mais par sur tout garde toy que le fleuue
D'Aine en ses eaux pour iamais ne t'abreuue,
Et que Remus sous ombre de vouloir
Te marier, ne te face douloir.
« La gloire humaine en fin est perissante,
« Et tousiours meurt toute chose naissante.
« Pren cœur au reste : auecque la vertu
« Tu vaincras tout par le glaiue pointu !
Toy paruenu vers la froide partie
Où la Hongrie est iointe à la Scythie,
Tu bastiras pres le bord Istrien
Seiour des tiens, le mur Sicambrien,

Que tes enfans par long ſuccés de race
Tiendront apres pour leur royale place.
Le grand Soleil qui voit tout de ſes yeux,
Voirra tes fils les vns malicieux,
Les autres bons : la Nature n'aſſemble
Toutes vertus en vne race enſemble :
Mais en meſlant le bien aueq' le mal,
Tient la balance entre-deux à l'egal :
Tous neantmoins honorez de trofées
Auront de Mars les ames eſchaufées.
Par mainte guerre en maints lieux donteront
Huns, Gots, Alains, & au chef porteront
Mille lauriers en ſigne de victoire,
Que leurs voiſins feront place à leur gloire.
Ia deux mille ans auront fini leur tour,
Quand ta Sicambre & les champs d'alentour
Seront quittez de ta race Germaine
Conduite en ſort par vn grand Capitaine,
Qui ſous l'obſcur des ombres de la nuit
Verra dormant vn fantoſme en ſon lit :
« (De Dieu certain çà bas viennent les ſonges,
« Et Dieu n'eſt pas artizan de menſonges.)
Ce grand fantoſme aura trois chefs diuers,
L'vn de choüan aux yeux ardans & pers,
L'autre d'vn aigle, & l'autre la figure
D'vn grand lion à la machoire dure :
Puis tous ces trois en vn s'aſſembleront,
Et ces trois corps vn homme ſembleront,
Qui murmurant ſe voudra faire entendre :
Mais Marcomir' ne le pourra comprendre.
Lors amaſſant ſon peuple & le rangeant
Sous trois cens Ducs, hautain ira chargeant
L'ardeur des ſiens de guerrieres audaces,
Et tous leurs corps de fer & de cuiraces :

Mars en leurs cœurs ſera ſi bien entré,
Qu'ils laiſſeront leurs maiſons de bon gré,
Prenant congé des vieux Dieux de leur terre:
Loin deuant eux courra la triſte guerre!
Des laboureurs les champs abandonnez
Deſſous leurs pieds trembleront eſtonnez,
Et des ruiſſeaux les courſes azurées
N'eſtancheront leurs gorges alterées
Preſque eſpuiſez iuſqu'au profond des eaux
Ou ſoit par eux, ou ſoit par leurs cheuaux,
Peuple inuincible en toutes ſortes d'armes,
Vaillans pietons, cheualeureux gendarmes,
Fiers, courageux, au cœur gros & ardent,
Qui d'Orient iuſques à l'Occident
Victorieux eſpandront leurs armées.
Les champs de Tyr, les terres Idumées
Les cognoiſtront, & toy fleuue qui fuis
Dedans la mer deſgorgé par ſept huis:
Et d'Apollon la roche inacceſſible
Cognoiſtra d'eux la puiſſance inuincible:
Voire tous Rois ſe verront ſurmontez,
Si les Gaulois ne ſont de leurs coſtez.
Or à la fin de troupe plus eſpaiſſe
Que n'eſt la neige, ou la greſle que preſſe
Le vent d'hyuer, qui bond à bond ſe ſuit,
Et ſur le toict des maiſons fait vn bruit:
Et plus eſpais que fueilles d'vn bocage
Du Rhin venteux gaigneront le riuage:
Puis ſurmontant par l'effort du harnois
Phryſons, Gueldrois, Zelandois, Holandois,
Verront la Meuſe, & par forte puiſſance
De leurs voiſins prendront obeïſſance,
De toutes parts aimez & redoutez,
Comme guerriers aux armes indontez,

Terreur des Rois, & des fortes murailles.
Sous Marcomire auront longues batailles
A leurs voiſins : & de ce Duc ie veux
De pere en fils te monſtrer les neueux,
Et les enfans yſſus de ta lignée,
Par qui la Gaule vn iour ſera gaignée,
Et qui tiendront (ſang Troyen & Germain)
Le ſceptre entier laiſſé de main en main.
A tant la vierge vn petit ſe repoſe,
Et Francion luy demande autre choſe.
Vierge l'honneur des Dames & de moy,
Toute diuine heureux germe de Roy,
Ie te ſuppli prophete veritable,
Sage en conſeil, dy moy s'il eſt croyable
Que les eſprits qui ſont ſortis dehors
De leurs vieus corps, r'entrent en nouueaus corps?
Quelle fureur? quelle maudite enuie
Les tient ainſi de retourner en vie?
Et d'où leur vient ce furieux amour
Que de reuoir encore vn coup le iour,
Se reueſtant de muſcles & de veines
Pour re-ſouffrir tant de nouuelles peines?
Et quand doit l'homme eſperer vn repos,
Si deſpouillé de chair de nerfs & d'os,
Meſme au tombeau le repos il ne treuue,
Et d'vne peau en recherche vne neuue?
Donques la mort n'eſt la fin de nos maux,
Puiſqu'en mourant de trauaux en trauaux
Nous reuiuons pour changer à toute heure
Errans ſans fin, ſans repos ny demeure!
A tant ſe teut. Elle qui l'entendit,
Haute en diſcours luy contre-reſpondit
D'vne voix ſage. Apollon qui la laiſſe
En ſon bon ſens pour vn temps ne la preſſe,

A fin de mieux par raiſon diſcourir
Des hauts ſegrets qu'elle vouloit ouurir.
Prince eſtranger, tout ce qui vit au monde
Eſt composé de la terre & de l'onde,
D'air & de feu (membres de l'Vniuers)
Et bien qu'ils ſoyent quatre elemens diuers
Ils ſont entre-eux liez de telle ſorte,
Que l'vn à l'autre enchainé ſe rapporte,
Et s'empruntant d'vn accord ſe refont,
Et changeant d'vn en l'autre s'en-reuont.
Or' tout ainſi que le corps ſans vne ame
(Ame ſurgeon de la diuine flame)
Ne pourroit viure, ains mourroit ſans auoir
Vn eſprit vif qui le corps fait mouuoir,
Et chaud & prompt par les membres a place:
Ainſi la grande vniuerſelle maſſe
Verroit mourir ſes membres diſcordans,
S'elle n'auoit vn eſprit au dedans
Infus par tout qui l'agite & remue,
Par qui ſa courſe en vie eſt maintenue,
Eſprit actif meſlé dans le grand Tout,
Qui n'a milieu, commencement ny bout.
Des elemens corruptible matiere,
Et du grand Dieu, dont l'eſſence eſt entiere,
Incorruptible, immortelle, & qui fait
Viure par luy tout ce monde parfait,
Vient noſtre genre, & les poiſſons qui noüent
Et les oiſeaux qui parmi l'air ſe ioüent,
Les habitans des bocages ombreux,
Et les ſerpens qui viuent en leurs creux,
Voire du Ciel les diuerſes puiſſances,
Tous les Démons & les intelligences
Vont de ces deux comme nous ſe formant,
De Dieu l'eſprit, le corps de l'element.

De là nous vient la triſteſſe & la crainte,
De là la ioye en nos cœurs eſt emprainte,
L'amour, la haine & les ambitions :
De là ſe font toutes nos paſſions.
Or de nos corps la qualité diuerſe
Empeſche & nuit que noſtre ame n'exerce
Sa viue force encloſe en la maiſon
De terre, ainçois en la morne priſon
Des membres froids qui la chargent & preſſent,
Et vers le Ciel retourner ne la laiſſent,
Tant le fardeau terreſtre & ocieux
Ne luy permet de reuoler aux cieux.
Elle d'enhaut noſtre hoſteſſe venue
Eſt par contrainte ici bas detenue,
Où n'employant ſa premiere vigueur,
Par habitude & par trait de longueur
Conſent au corps, & faut qu'en deſpit d'elle
S'eſtant infuſe en la chair corporelle
Elle ſe ſouille & honniſſe aux pechez
Dont les humains ont les corps entachez.
Or quand la mort aux hommes familiere
Diſſipe au vent noſtre douce lumiere,
L'ame pourtant apres le froid treſpas
Laiſſant ſon corps, ſon taq ne laiſſe pas
Ny ſa ſouilleure : elle emporte l'ordure
Empreinte en ſoy qui longuement luy dure :
Pource aux Enfers comme vn ſonge leger
Elle deualle, à fin de ſe purger
Et nettoyer ſa macule imprimée
Qu'elle receut dans le corps enfermée.
En l'air, en l'eau, par le feu, dans le vent
Vont expiant & purgeant & lauant
Les vieux delits de leurs fautes commiſes
A l'examen de Rhadamant' ſoumiſes.

En ces tourmens ardans & violans
L'vne est mille ans, & l'autre deux mil ans,
L'autre trois mil, & ne sont soulagées
Qu'elles ne soyent parfaitement purgées,
Et que la tache adherante ne soit
Nette au souffrir du mal qu'elle reçoit.
Quand vn long temps de siecles & d'années
L'vne sur l'autre à courses retournées
Ont nettoyé la macule, & ont fait
L'esprit diuin estre pur & parfait,
Et que le feu de tressimple nature
Ne tient plus rien de la terrestre ordure,
Tout aussi pur comme il estoit alors
Que pur & simple il vint en nostre corps,
Adonc Mercure à la verge d'yuoire
Les assemblant au fleuue les fait boire,
Fleuue qui fait toute chose oublier :
Car autrement ne se voudroyent lier
A nouueaux corps, & ne voudroyent plus estre
Pour r'aquerir du mal par tant renaistre.
Ainsi qu'aigneaux en troupes amassez
Par le baston de Mercure poussez
Les ames vont sur la riue guidées
Boire le fleuue à friandes ondées :
Puis à l'instant perdent tout souuenir.
Lors vn desir les prend de reuenir,
Et de reuoir leur liaison premiere,
Et du Soleil la celeste lumiere.
A tant se teut : Francion tout soudain
Prend de rechef vn couteau dans la main,
Et d'vne truye infertile & brehaigne
Ouure la gorge : en tombant elle saigne
A gros bouillons, dont le sang renuersé
Tiede fuma dans le creux du fossé,

Priant Mercure & les ſœurs Eumenides,
Noms craints là bas, vouloir ſeruir de guides
A ces eſprits qui deuoyent quelquefois
Venir aux corps des Monarques François.
Comme il diſoit, entre ſoufres & flames
Voici venir de l'abyſme les ames.
Vn tourbillon tournoyant & fumeux,
Vn feu de poix reſineux & gommeux
Alloit deuant (qui de puante haleine
Infectoit l'air & les eaux de la plaine)
Auec grand ſon, comme vn tonnerre bruit
Briſant la nue eſpaiſſe d'vne nuit.
Adonc Francus ayant l'ame frappée
De froide peur, au poing ſaqua l'eſpée
Les menaçant : puis ſe tirant à part
Sur vn terreau qui pendoit à l'eſcart
Pour mieux pouuoir leurs viſages cognoiſtre,
Sçauoir leurs noms, leurs formes & leur eſtre,
Les contemploit, & comme tout tranſi
Appelle Hyante, & luy demande ainſi.
Quel eſt celuy de royale apparance
Qui d'vn grand pas tous les autres deuance,
Et d'oliuier ſe couronne le front?
Elle reſpond, C'eſt le Roy Pharamont,
Qui des François abaiſſant vn peu l'ire
Et le deſir conceu ſous Marcomire
D'aſſuiettir les terres & les Rois,
Adoucira ſon peuple par les lois,
Et leur fierté Sicambroiſe & Scythique
Amollira par la douceur Salique,
Pour retirer du chaud amour de Mars
Le cœur felon de ſes braues ſoudars.
Quel eſt ce Prince appuyé d'vne hache
Qui tout ſon chef ombrage d'vn panache,

Au front ſeuere, aux yeux gros & ardans,
A longue barbe, à longs cheueux pendans,
Qui rien qu'horreur ne monſtre en ſon viſage?
C'eſt Claudion, qui l'ocieux courage
Des vieux Germains aux armes refera,
Et leur pareſſe en guerre eſchaufera,
D'ardeur nouuelle animant leurs poitrines
A conquerir les prouinces voiſines.
Luy tout ardant du feu de guerroyer,
Enfant de Mars, doit vn iour foudroyer
L'orgueil Romain : puis d'vne vertu viue
Du Rhin Gaulois outrepaſſer la riue,
Et la foreſt Charbonniere percer.
A forte main doit vn iour renuerſer
Les Turingeois, & la muraille ancienne
De Mont, Cambray, & de Valencienne,
Et de Tournay, & doit rougir les bors
De Somme tiede au carnage des mors :
Doit bien auant en Gaule faire entrée :
Nulle puiſſance en armes rencontrée
Son maſle cœur ſupporter ne pourra :
Comme vne foudre en Bourgongne courra,
Vaincra Tholoze, & les Gots d'Aquitaine
Comme ſapins eſtendra ſur la plaine :
Puis en donnant exemple à ſes neueux
De liberté portera longs cheueux,
S'eſiouïſſant pour remarque immortelle
Que Cheuelu toute Gaule l'appelle.
Quel eſt celuy qui marche le premier
Apres ces deux, au viſage guerrier,
Qui tient la face aux aſtres eleuée?
C'eſt le vaillant & iuſte Merouée,
Aſpre ennemi des Huns, qui deſcendront
Plus dru que greſle, & par force prendront

Pillant brulant à flames enfumées
(Mars tout ſanglant conduira leurs armées)
Tréues, Coulongne, & mille forts chaſteaux
Que le grand Rhin abreuue de ſes eaux,
Et ru'ront Mets à l'egal de la terre:
Cruelle engeance, indontable à la guerre.
La mer ne iette aux bords tant de ſablons,
Que de ſoldats hideux en cheueux blons
S'amaſſeront trope venant ſur trope
Pour mettre à ſac l'Occidentale Europe
Sous Atila cruel Prince inhumain,
Extreme fleau de l'Empire Romain.
Contre vn tel peuple eſpoinçonné de rage,
Tout acharné de meurdre & de carnage,
Craint comme foudre à trois pointes tortu,
Ce Merouée oppoſant ſa vertu
Pres de Chalons abaiſſera l'audace
De ces felons: menu deſſus la place
L'vn deſſus l'autre adentez tomberont,
Si qu'eſpandus par les champs ils n'auront
Pour leur tombeau que les beſtes ſauuages
Soules du ſang de leurs puants carnages.
Luy le premier ſuiui de ſes Troyens,
Regaignera les bords Pariſiens,
Sens, Orleans & la coſte de Loire:
Puis de ton nom Francus ayant memoire,
Le nom de Gaule en France changera:
Ton ſang verſé par armes vangera,
Et nul des tiens chargé de tant de proye
Ne doit pouſſer ſi haut le nom de Troye,
Vaillant monarque, inuincible, inuaincu,
Victorieux: autour de ſon eſcu
(Frayeur, horreur des guerres eſchaufées)
Naiſtront lauriers & palmes & trofées,

Et le premier ſera voir aux François
Que vaut l'honneur acquis par le harnois,
« Puis il mourra : car toute choſe née
« Eſt en naiſſant à la mort deſtinée.
De ſon grand nom les vieux Sicambriens
Seront long temps nommez Merouéens,
Et ſes vertus auront tant de louanges,
Qu'aimé des ſiens, redouté des eſtranges
Apres ſa mort d'inuiolable loy
Nul tant ſoit preux, n'aura l'honneur de Roy
Portant au chef la couronne eleuée,
S'il n'eſt yſſu de la gent Merouée.
L'autre qui vient baiſſant vn peu les yeux
Enſemble triſte & enſemble ioyeux
Eſt-il des miens ? dy le moy ie te prie.
C'eſt Childeric Roy de meſchante vie,
Ord de luxure, infet de volupté,
Au cœur paillard des vices ſurmonté,
Prince prodigue execrable en deſpenſes,
Qui pour fournir à ſes folles boubances
De ſes ſuiets rongera tous les os,
Boira le ſang, hauſſera les impos,
Tailles tributs, & de ſi orde iniure
Faite aux François nourrira ſa luxure.
Il rauira des pucelles la fleur,
(Honte aux parens des peres la douleur)
Et ſera plein de telle nonchalance,
Que deniant aux peuples audiance
Conſommera pour neant le Soleil
Sans voir iamais ny palais ny conſeil.
Pource la France à l'enui coniurée
Contre ſa vie ainſi deſmeſurée,
Le chaſſera de ſon throne royal :
Fuira banni vers ſon ami loyal

Roy d'Austrasie, où suiuant son vsage
Sans reuerer le sainct droit d'hostelage
Et Iupiter protecteur d'amitié,
Opiniastre en toute mauuaistié,
(Dieux destournez vn acte si infame
Du cueur des Rois!) luy honnira sa femme
Pour le loyer de l'auoir bien receu.
« L'homme de bien est volontiers deceu!
De Childeric esliront en la place
Le Duc Gillon d'Italienne race,
Qui regira les Romains à Soissons,
Pire que l'autre en cent mille façons.
La France adonc qui son Prince desire,
Plaignant le Roy chassé de son empire,
R'appellera Childeric son seigneur.
Luy se voyant en son premier honneur
Doit amender par vergongne ses fautes:
Si que vaillant, plein d'entreprinses hautes
(Pour effacer de ses pechez le nom)
Braue au combat ne taschera sinon
Que la vertu par les armes suiuie
Perde le bruit de sa premiere vie.
Adonc suiura Gillon son ennemi
Par les rochers, les forests & parmi
Les flots du Rhin: Gillon plein de vergongne
S'ira sauuer dans les murs de Coulongne,
Que Childeric (Prince guerrier & caut)
Le fer au poing emportera d'assaut:
Puis sans donner aux Romains nulles tréues
Fera broncher les murailles de Tréues,
Où ce Gillon vagabond s'enfuira.
Les fiers Saxons en bataille occira,
Il tu'ra Paul de nation Romaine,
Et d'Orleans tirant iusqu'au domaine

Du riche Anjou, hazardeux aux dangers
Se fera Roy victorieux d'Angers,
Et des Romains les armes estofées
Au Dieu de Loire appendra pour trofées.
Vois-tu Clouis grand honneur des Troyens?
Qui le premier abhorrant les Payens
Et des Gentils les menteuses escoles,
Pour suiure Christ laissera les idoles,
Donnant baptesme aux François desuoyez?
Et lors du ciel luy seront enuoyez
Vn Oriflame, estandart pour la crainte
De ses haineux, & l'Ampoulle tressainte
Huile sacrée onction de tes Rois.
Son escusson deshonnoré de trois
Crapaux boufis, en changeant de peinture,
Prendra les Lis à la blanche teinture,
Present du Ciel: Dieu qui le choisira,
D'honneur de force & de biens l'emplira!
Ne vois-tu pas comme son front assemble
La grauité & la douceur ensemble,
Ayant le bras armé sans estre armé,
Ensemble craint ensemble bien aimé?
Nul ne vaincra ce Roy de courtoisie:
Mais quand l'espée au poing aura saisie,
Nul conquerant tant soit braue de cœur,
De ce Clouis ne se dira veinqueur.
Il poursuiura d'vne ardante colere
Siagre fils de Gillon, qui son pere
Depossedа, & son camp assaudra
Si viuement que Soissons il prendra,
Perdant du tout la puissance Romaine:
Puis dés le Rhin iusqu'aux riues de Seine,
De Seine à Loire il sera conquereur,
Des Rois voisins le foudre & la terreur.

« La fortune eſt d'inconſtance emplumée!
Luy conduiſant vne gaillarde armée
Outre le Rhin contre les Alemans
Prompts aux combats, aux guerres vehemens,
Sera preſſé d'vne ſi grande ſuite,
Que tout honteux de penſer en la fuite
Aura recours tant ſeulement à Dieu:
Lors s'eſlançant furieux au milieu
Des Alemans, de ſa Françoiſe eſpée
Rendra de ſang la campagne trempée,
Tu'ra leur Roy, & des peuples dontez
Tributs par an luy ſeront apportez.
Lors enrichi des deſpouilles conquiſes
Au nom de Chriſt baſtira des Egliſes.
Puis ſe chargeant (comme Prince inuaincu)
Le dos de fer & le bras de l'eſcu,
Ira de Vienne aborder le riuage.
Vn Cerf chaſſé monſtrera le paſſage
Au camp François, grand miracle diuin!
Pres de Poitiers fera trembler le Clin
Deſſous ſes pieds, aſſaillant de furie
Alaric Roy des peuples de Gothie.
Deſia le vent branle les eſtandars,
Pied contre pied ſe fichent les ſoudars
Ioyeux de ſang: tout le cœur leur bouillonne,
Vne pouſſiere en rond les enuironne,
Et ſans relaſche au milieu des trauaux
Sont renuerſez cheualiers & cheuaux.
Le Roy Clouis ardant à la conqueſte,
Perçant ſon camp oppoſera ſa teſte
Contre Alaric: là d'vn cœur hazardeux
Ces puiſſans Rois s'affronteront tous deux
Braues, hautains, furieux comme foudres.
Sous leurs cheuaux deux tourbillons de poudres

Noirciront l'air, & ſans auoir repos
Ici Clouis ici le Roy des Gots
Pouſſez tournez de fortune diuerſe,
Seront portez tous deux à la renuerſe.
Le mol ſablon imprimera leurs corps :
Eux releuez plus ardans & plus forts
Cherchant la mort eſpandront ſur la place
Gréues cuiſſots morions & cuirace,
Suant tous deux de colere & de coups :
Mais à la fin Clouis plein de courroux
Fera du Goth victime à Proſerpine,
D'vne grand' playe enfondrant ſa poitrine.
Ainſi Clouis Alaric occira :
L'ame Gothique aux enfers s'en ira!
Puis s'emparant des threſors de ce Prince,
Prendra Tholoze & toute la prouince
D'Alby, Rouargue, Auuergne & Limoſin,
Et le païs de Garonne voiſin.
De là pompeux d'vne ſi noble gloire,
Des Bourguignons rauira la victoire,
Les maſſacrant d'vn courage trop chaut
Pour le forfait de leur Roy Gondebaut.
Bref ce Clouis d'inuincible puiſſance
Doit bouter hors ſon empire d'enfance,
Le rendre maſle, à fin que tous les Rois
Tremblent de peur aux armes des François.
De ſes vertus l'acquiſe renommée
Sera ſi grande & ſi haute ſemée,
Que ſes enfans ne ſeront maintenus
En leur grandeur, que pour eſtre venus
D'vn pere tel, lequel durant ſa vie
Ne vaincra pas tant ſeulement l'enuie
Des Rois vaſſaux à ſon glaiue pointu,
Mais ſi au large eſtendra ſa vertu,

Qu'enseueli dessous la terre sombre
Fera trembler les Princes de son ombre:
Tant vaut l'honneur d'vn Prince apres la mort,
Qui en viuant fut equitable & fort!
Or pour monstrer que telle creature
Se vestira de celeste nature,
Auant sa mort les feux presagieux,
Le tremble-terre & les foudres des cieux
Esbranleront sa royale demeure.
« Mais quoy? Troyen, il faut que l'homme meure!
« En son bateau Caron prend vn chacun,
« Et du tombeau le chemin est commun.
Voy Childebert & Clotaire son frere,
Qui tous ardans d'vne iuste colere
Que Gondebaut comme Prince cruel
Ait fait meurdrir leur oncle maternel,
Dessus son fils Sigismond de Bourgongne
De telle mort vangeront la vergongne.
Ces deux grands Rois à la guerre assemblez
Donnant bataille aux Bourguignons troublez,
Les meurdriront d'vne mort tres-amere,
Gratifiant aux larmes de leur mere,
Qui souspiroit de ne voir point vangé
Le corps royal de son pere outragé.
Ce Childebert & Clotaire grands Princes
Pour augmenter les bords de leurs prouinces
Rompant le droit, la nature & la loy,
« (Entre les Rois ne dure point la foy,
« Tant le desir de regner leur commande)
Freres germains suiuis d'vne grand'bande
D'hommes armez partiaux & mechans
Voudront helas! de leurs glaiues tranchans
S'entre-tuer, & rougir les batailles
Du sang tiré de leurs propres entrailles.

Mais ſur le point qu'ils voudront s'aſſaillir,
Voicy du iour la lumiere jaillir :
Neiges & vents & tourbillons & greſle
Du ciel creué tomberont peſle-meſle
Entre-ſemez de foudres & d'eſclairs :
Hommes, cheuaux, morions & bouclairs
Seront frappez de pluye & de tonnerre.
Vn tel miracle appaiſera la guerre
De ces germains : le bon Dieu l'a permis :
Puis de haineux deuenus bons amis,
Freres de ſang & de cueur ſans rancune
Ramaſſeront leurs puiſſances en vne,
Fiers aux combats, inuaincus cheualiers :
Puis en pouſſant milliers deſſus milliers
D'hommes armez, par hautes deſtinées
Iront gaigner les cymes Pyrenées,
Princes guerriers, inuaincus de trauaux.
Les monts d'Eſpaigne au bruit de leurs cheuaux
Retentiront, & couuerts de gendarmes
Les champs luiront ſous l'eſclair de leurs armes.
Lors Almaric Roy des Gots, qui tiendra
Sous luy l'Eſpagne, ardant les aſſaudra
(Nouueau fuzil de l'ancienne noiſe)
Mais pour neant : car la vertu Françoiſe
De pieds de mains & de teſte pouſſant
Ira des Goths la force renuerſant.
Ce Roy voyant ſa puiſſance coupée
Du fer Gaulois, ſçaura que vaut l'eſpée
De Childebert, qui luy perſant la peau,
Coſtes & cœur, ira iuſqu'au pommeau
D'vne grand' playe en la poitrine ouuerte :
Auec le ſang fuira l'ame deſerte
Du corps Gothiq, & franche de ſes os
Ira chercher là bas autre repos.

Ces freres Rois, ains frayeur des campagnes,
Ardront perdront pilleront les Espagnes,
Mettant à sac & peuples & seigneurs :
Lors tous enflez de butins & d'honneurs,
Et d'vne gloire aux François eternelle,
Viendront reuoir leur terre paternelle :
Puis sans enfans des vieillards le confort,
Comme tous Rois, seront pris de la mort.
Quel est cest autre eshonté de la face ?
C'est Aribert des-honneur de ta race,
Le nourrisson de toute volupté,
Qui pour ton fils ne doit estre conté.
L'autre d'apres qui tout morne se fasche,
Qui tient sa gorge & qui marchant remasche
Mainte menace & resue tout à soy ?
C'est Childeric indigne d'estre Roy,
Mange-suiet, tout rouillé d'auarice,
Cruel tyran, seruiteur de tout vice,
Lequel d'imposts son peuple destruira :
Ses citoyens en exil bannira
Affamé d'or, & par armes contraires
Voudra rauir la terre de ses freres,
N'aimant personne & de personne aimé :
Qui de putains vn serrail diffamé
Fera mener en quelque part qu'il aille,
Soit temps de paix ou soit temps de bataille :
En voluptez consommera le iour,
Et n'aura Dieu que le ventre & l'amour.
Les escoliers n'auront les benefices,
Les gens de bien ny honneurs ny offices :
Tout se fera par flateurs eshontez,
Et les vertus seront les voluptez.
Iamais d'enhaut la puissance celeste
Ne monstra tant son ire manifeste,

Et l'œil de Dieu qui nous regarde tous,
Ne monſtra tant aux hommes ſon courrous.
Signes de ſang de meurdres & de guerre,
De tous coſtez vn tremblement de terre,
Horrible peur des hommes agitez,
De fond en comble abatra les citez.
Iamais les vents la terre ne creuerent
En plus de lieux : iamais ne s'eleuerent
Plus longs cheueux de Cometes aux Cieux,
De ſon malheur ſignes preſagieux.
Et toutesfois pour ces menaces hautes
Ce mechant Roy n'amendera ſes fautes :
Mais tout ſuperbe en vices endurci,
Contre le Ciel eleuant le ſourci,
O cœur brulé d'infame paillardiſe!
Eſtouffera contre ſa foy promiſe,
En honniſſant le ſaint lict nuptial,
Sa propre eſpouſe, eſpoux treſdeſloyal.
Ny lict ny foy ny la nuict amoureuſe
Ne defendront Galſonde malheureuſe,
Qu'en luy preſſant le goſier de ſa main
Ne la ſuffoque, homicide inhumain :
Acte d'vn Scythe & non d'vn Roy de France,
Lequel deuoit s'oppoſer en defenſe
Pour la ſauuer, & luy-meſmes s'offrir
Pluſtoſt cent fois à la mort, que ſouffrir
De voir ſa femme ou captiue ou touchée :
Et toutesfois aupres de luy couchée,
Iointe à ſon flanc, le baiſant en ſon lict,
Seure en ſes bras, l'eſtranglera de nuict.
Cruel tyran! à qui deſſus la teſte
L'ire de Dieu pend deſia toute preſte :
Son propre ſang ſon crime lauera;
Et ſa putain ſa femme vangera.

Apres la mort de ſa femme Galſonde
Doit eſpouſer ſa garſe Fredegonde,
Qui d'vn viſage eshonté de regars
Et de maintiens lubriques & paillars,
Et d'vn parler entre l'humble & le graue,
Fera ce Roy de maiſtre ſon eſclaue,
L'abeſtiſſant ſi bien à ſes deſirs,
Qu'il ſeruira valet de ſes plaiſirs :
Puis doit apprendre aux deſpens de ſa vie
« Que l'homme eſt fol qui aux putains ſe fie.
Or elle ayant aſſoté ſon mari
Pour mieux iouïr de ſon ribaud Landri
Qui du Royaume auoit toute la charge,
Folle d'amour, à deux meurdriers encharge
A ſon retour de la chaſſe bien tard
De luy percer la gorge d'vn poignard.
Ainſi mourra par les mains de ſa femme
Ce Chilperic des Princes le diffame.
Elle ſans peur ny de Dieu ny de lois,
Toute effrontée, ayant encor les dois
Rouges du ſang de ſon mari, pour taire
Par vn beau fait le meurdre & l'adultere,
Ira guerriere au milieu des combas,
Tiendra ſon fils de trois mois en ſes bras,
Traiſtre pitié ! pendant à ſa mammelle,
Dont ſon paillard aura pris la tutelle
Puis ceſte Roine abominable, ainçois
Ceſte Furie execrable aux François,
De qui la teſte attendoit le ſupplice,
Comme ſi Dieu fauoriſoit le vice,
Viura ſept ans en pompes & honneur
Auec Landri, des François gouuerneur :
Et qui pis eſt, morte on la fera Sainte.
« Ainſi tout va par fraudes & par fainte !

L'autre qui ſuit eſt Clotaire ſon fils,
Par qui ſeront les Saxons deſconfis,
Ne ſouffrant viure en leur terre occupée
Maſle debout plus grand que ſon eſpée,
Sage guerrier, victorieux & fort,
Qui pour l'honneur meſpriſera la mort.
De Brunehaut Princeſſe miſerable
Punira ſeul la malice execrable,
Le corps lié trainant à ſon cheual.
Ses vieux cheueux par montaigne & par val
Seront eſpars: ſi que d'elle tirée
Les chemins pleins de ſa peau deſchirée
Voirront ſaigner cuiſſes, iambes & flancs,
Et les buiſſons s'arrouſer de leurs ſangs.
Bien qu'vn grand Roy ne puiſſe auoir louange
Quand par la mort d'vne femme il ſe vange,
Pourtant Clotaire eſt abſous des François
D'auoir vangé le ſang de tant de Rois,
Que par poiſon, par glaiue & par cautelle
Auoit occis ceſte Roine cruelle.
Les Leſtrygons les Cyclopes qui n'ont
Au front qu'vn œil, en leurs rochers ne ſont
Si cruels qu'elle à toute peſte née,
Qui ourdiſſant menée ſur menée,
Guerre ſur guerre & debats ſur debats,
Fera mourir la France par combats:
Mais à la fin ſous les mains de Clotaire
Doit de ſes maux receuoir le ſalaire.
Ce gentil Prince entre ſes nobles faits
Voyant ſes gens en bataille desfaits,
Et Dagobert ſon fils iuſqu'à la taye
Couure-cerueau atteint d'vne grand' playe
Perdre le ſang en longue paſmaiſon,
Reueſtira ſon chauue poil griſon

D'vn morion, armes de la ieunesse,
Et tout son corps refroidi de vieillesse
Reschaufera d'vn cœur ieune & gaillard:
Puis en brossant les flancs de son bayard
Chaud de colere & de menace fiere,
Passant à nou le fil d'vne riuiere
Ira trouuer le Roy sur l'autre bord
Qui se mocquoit de son fils demi-mort.
Alors ces Rois d'vn valeureux courage
Front contre front sur le premier riuage
S'acharneront comme loups au combat.
Le bon Clotaire à la renuerse abat
Son ennemi, & sa teste coupée
Embroche droite au bout de son espée,
Auec grans cris repassant vers les siens:
Acte Gaulois, & digne des Troyens,
De siecle en siecle à iamais memorable,
Tant vaut vn pere à son fils pitoyable!
L'autre qui vient en magnifique arroy,
Qui de maintien represente vn grand Roy,
Est-il des miens? dy-le moy ie te prie.
C'est Dagobert fleur de Cheualerie:
En sa ieunesse aura le cœur hautain,
Reuesche en mœurs, coupera de sa main
(Acte impiteux) la barbe de son maistre.
Puis par le temps venant son âge à croistre,
De Prince fier deuiendra gracieux,
Tant seulement en deux poincts vicieux,
L'vn de nourrir par trop de concubines,
L'autre de faire excessiues rapines
Sur mainte Eglise, à fin d'enrichir vn
Moustier à part du reuenu commun:
Au reste accort de bonnes mœurs & sage,
Qui craindra Dieu, qui punira l'outrage

Des orfelins, qui viura par conſeil,
Qui n'aura point en armes ſon pareil,
Prudent guerrier, qui ſera ſans contrainte
L'amour des ſiens, de ſes voiſins la crainte:
Qui chaſſera les peuples circoncis
De ſes païs, par qui ſeront occis
Les Eſclauons, qui deſſus la campagne
Eſtendra morts les peuples d'Allemagne,
Et les Lombars par guerres deſtruira:
Qui les Gaſcons rudement punira,
Et qui rendra la nation ſeruile
Des Poiteuins, & qui Poitiers leur ville
Saccagera par glaiues & par feux,
Et la fera labourer par des bœufs,
Semant du ſel où furent ſes murailles:
Qui deſtruira les Hongres par batailles
Tranchant au fer tant de peuples armez.
Des os des morts les champs ſeront ſemez
Et les cheuaux nageront iuſqu'au ventre
Souillez de ſang: la riuiere qui entre
Dedans la mer, à peine par ſes bords
Pourra couler, tant elle aura de morts.
Luy tout enflé de gloire militaire
Rendra ſous luy Bretaigne tributaire,
Et leur royaume en Duché changera.
Tout au contraire ami deſchargera
(Aux vns hautain, aux autres debonnaire)
Les fiers Saxons ſurmontez par ſon pere,
De trois cens bœufs qu'ils deuoyent tous les ans:
Puis deſliant de ſes membres peſans
L'ame legere, apres mainte victoire
Rendra ſon nom d'eternelle memoire.
L'autre qui ſuit d'honneur enuironné,
Qui a le front de palme couronné,

Qui ja les Turcs menace de la guerre,
Sera Clouis lequel ira conquerre
Hierusalem & les Sceptres voisins
D'Egypte iointe aux peuples Sarrazins.
Outre la mer bien loin de sa patrie
Tiendra des Iuifs l'heureuse seigneurie,
Et son ost braue & luy braue à la main
Boiront sept ans les ondes du Iourdain:
Puis retourné pour quelque trouble en France,
De ses enfans punira l'arrogance,
Qui par flateurs par ieunes gens deceus
Vers celle ingrats qui les auoit conceus,
De tout honneur degraderont leur mere,
Et donneront la bataille à leur pere.
Leur mere adonc, ah! mere sans merci,
Fera bouillir leurs iambes, & ainsi
Tous mehaignez les doit ietter en Seine.
Sans guide iront où le fleuue les meine
A l'abandon des vagues & des vens:
Graue supplice! à fin que les enfans
Par tel exemple apprennent à ne faire
Chose qui soit à leurs parens contraire.
Bien que ce Roy soit magnanime & fort,
Soit aumosnier, des pauures le support,
Pourtant son ame aux vices inclinée,
De trop de vin se verra dominée.
L'amour la gueule & les plaisirs qui font
Rougir de honte vn Prince le feront
Esclaue Roy de vilaine luxure,
Trompant son nom, soy-mesme & la nature.
Vois-tu ceux-ci qui abaissent les yeux
Honteux de voir la lumiere des Cieux,
Qui ne deuroyent au monde iamais naistre,
Ny moins auoir Hector pour leur ancestre?

Clotaire eſt l'vn, & l'autre eſt Childeri,
Theodoric l'autre en delices nourri,
Trois fait-neants, groſſes maſſes de terre,
Ny bons en paix, ny bons en temps de guerre,
La maudiſſon du peuple deſpité.
L'vn pour ſouiller ſon corps d'oiſiueté,
Pour n'aller point au conſeil, ny pour faire
Choſe qui ſoit au Prince neceſſaire,
Pour ne donner audience à chacun,
Pour n'auoir ſoin de ſoy ny du commun,
Pour ne voir point ny Palais ny Iuſtice,
Mais pour roüiller ſa vie entre le vice,
Traiſtre à ſon peuple & à ſoy deſloyal,
Sans plus monter en ſon throne royal,
Ains le fraudant de ſon naturel guide,
A Esbrouin en laſchera la bride,
Et le fera ſoit en guerre ou en paix
Chef du Conſeil & Maire du Palais.
Ceſt Esbrouin aura ſoin des batailles,
De la finance & d'augmenter les tailles,
Et de reſpondre à tous Ambaſſadeurs :
Et ſon eſtat aura tant de grandeurs
Comme chargé d'vne peine honorable,
Qu'il deuiendra ſi craint & redoutable
(En ce-pendant que les Rois amuſez
A boufonner, des femmes abuſez,
Sans nul conſeil, trahis de leur plaiſance,
Sont Rois de nom, Esbrouin de puiſſance)
Qu'en peu de iours ces Maires approuuez
De tout le peuple, aux honneurs eleuez,
Puiſſans de faits de parolle & d'audace,
Des premiers Rois aboliront la race,
Et ſe feront d'autorité pourueus
Eux-meſmes Rois, leurs fils & leurs neueus.

Pource, Troyen, ne commets telle faute,
« N'eleue point en dignité trop haute
« Quelque vaſſal : ton dommage en depend.
« Quand vn Roy faut, trop tard il s'en repent.
L'autre ſecond de luxure tout palle
Perdra longtemps ſa dignité royale,
Et ſans egard à ſon ſang deſcendu
De tant de Rois, ſera Moyne tondu
Et r'enfermé dedans vn Monaſtere.
Le tiers qui vient penſif & ſolitaire,
De ſes ſuiets comme peſte hay,
A contre-cœur des Seigneurs obey,
Chaud de colere, à regner mal-habile,
Fera foëter le Cheualier Bodille
En lieu public lié contre vn poſteau
Tout deſchiré de veines & de peau.
Bodille plein d'vn valeureux courage,
Touſiours penſif en ſi vilain outrage,
Ne remaſchant que vengeance en ſon cœur,
Lairra couler quelque temps en longueur :
Puis ſans reſpect de Sceptre ou de Couronne
(Tant le deſpit furieux l'eſpoinçonne)
Tout allumé de honte & de fureur
Fera payer à ce Roy ſon erreur
Par ſon ſang propre, enrougiſſant ſa dextre
Dedans le cœur de ſon Prince & ſon maiſtre,
Et d'vn tel fiel ſa vengeance emplira,
Que le Roy mort, la Roine il occira
Et ſon enfant enclos en ſes entrailles.
« Il faut qu'vn Roy ſoit cruel aux batailles,
« Mais doux aux ſiens : il faut que la fierté
« Soit aux lions, aux Princes la bonté
« Comme mieux-nez & qui ont la nature
« Plus pres de Dieu que toute creature.

Ce Roy doit eſtre abuſé par flateurs
Peſte des Rois, courtizans & menteurs,
Qui des plus grans aſſiegeant les oreilles,
Font les diſcrets & leur content merueilles.
Pource, Francus, ſi le Ciel te fait Roy,
Sage entretiens des vieillars pres de toy,
Qui te diront leurs raiſons ſans feintiſe
En longs cheueux en longue barbe griſe.
Ne vueilles point pour Conſeillers choiſir
Ces ieunes fols qui parlent à plaiſir.
Le plus ſouuent les Princes s'abeſtiſſent
De deux ou trois que mignons ils choiſiſſent.
Vrais ignorans qui font les ſuffiſans,
Qui ne ſeroyent entre les artizans
Dignes d'honneur, groſſes lames ferrées
Du peuple ſimple à grand tort honorées,
Qui viuent gras des impoſts & des maux
Que les Rois font à leurs pauures vaſſaux:
Tant la faueur qui les fautes efface,
Fait que le ſot pour habile homme paſſe!
Quelle fureur, qu'vn Roy pere commun
Doiue chaſſer tous les autres pour vn
Ou deux ou trois? & bleſſer par audace
Vn maſle cœur iſſu de noble race,
Sans regarder ſi le flateur dit vray?
Ce Childeric doit cognoiſtre à l'eſſay
Le mal qui vient de croire à flaterie,
Perdant d'vn coup femme enfant & la vie.
Voy, Francion, ces autres Rois dontez
De vin d'amour de toutes voluptez,
Qui abeſtis en vn monceau ſe preſſent,
Et le regard contre la terre baiſſent.
Vne grand' nue eſparſe ſur le front
Les obſcurciſt: regarde comme ils vont

Effeminez, & d'vne alleure lente
Monſtrent au front vne ame nonchalante.
Ah malheureux! ils ſeront fils des tiens,
Germe maudit, Troyennes non Troyens:
Qui tant s'en faut qu'ils ſoyent en France dignes
D'auoir au chef les couronnes inſignes,
Qu'ils ne ſont pas, peſte du genre humain,
Dignes d'auoir l'aiguillon en la main,
Rois ſans honneur, ſans cœur, ſans entrepriſe,
Dont la vertu ſera la paillardiſe.
Leur beau royaume acquis par le harnois
De tant d'ayeux treſinuincibles Rois,
Par la ſueur de tant de Capitaines,
Par ſang par fer par diſcours & par peines,
Tout en vn iour par laſcheté de cœur
Perdra puiſſance accroiſſance & vigueur!
Ne vois-tu pas comme Clouis en pleure?
» Tay-toy grand Roy, rien ça-bas ne demeure
» En ſon entier : tant plus le Sceptre eſt haut,
» Et plus il tombe à terre d'vn grand ſaut.
Ces Rois hideux en longue barbe eſpeſſe,
En longs cheueux ornez preſſe ſur preſſe
De chaiſnes d'or & de carquans grauez,
Hauts dans vn char en triomphe eleuez
Vne fois l'an feront voir leur viſage:
Puis tout le reſte ils ſeront en ſeruage,
Laiſſant la bride aux Maires du Palais,
Dont ils ſeront eſclaues & valets,
Maſques de Rois, idoles animées,
Et non paſteurs ny Princes des armées,
Qui ſe verront honnis de voluptez,
De leurs vaſſaux à la fin ſurmontez.
Appren, Troyen, comme vn laſche courage
Perd en vn iour ſon Sceptre & ſon lignage.

» Il ne faut estre aux affaires retif:
» La Royauté est vn mestier actif.
Voy Chilperic le dernier de la race
De Pharamond, comme il baisse la face,
Moyne razé pour sa lubricité,
Vn fait-neant moisi d'oisiueté,
Qui ja ce semble aux plaisirs s'abandonne.
Cestuy perdra le Sceptre & la Couronne
Du grand Clouis, & son Maire Pepin
S'en fera Roy par ne sçay quel destin,
En transferant l'ancien diadesme
De la maison de son maistre à soy-mesme.
Bien qu'à grand' peine ait quatre pieds de corps,
Bas de stature, & de membres peu forts,
Il aura l'ame actiue & vigoureuse:
Et de conseil & de prudence heureuse
Il dontera la force des plus grans.
Pource, Francus, par tel exemple apprens
« Que tout Royaume augmente en accroissance
« Par la vertu, & non par la puissance:
« Et que Dieu seul qui toute chose peut,
« Perd & maintient les Sceptres comme il veut.
« Pour les garder l'homme en vain se trauaille:
« Car c'est luy seul qui les oste & les baille.
Qui sont ces deux qui vont marchant à part?
Qui de la troupe eslongnez à l'escart
Discourent seuls de grans propos ensemble?
A voir leur port l'vn & l'autre me semble
Sage guerrier, & nul ne s'est monstré
De tant d'honneur ny de gloire illustré.
Celuy, Troyen, qui fait bruire ses armes,
Grand Capitaine & pasteur de gensd'armes,
Qui ja sa main sur vne lance met,
Qui d'vn panache ombrage son armet

Au fier maintien, au ſuperbe courage,
Qui rien que Mars ne monſtre en ſon viſage,
Sera Martel gouuerneur des François,
Non Roy de nom, mais le maiſtre des Rois.
Dedans le Ciel fera monter l'Empire
Du nom Gaulois, & nul deuant ſon ire
N'oppoſera ny lance ny eſcu,
Qu'il ne ſoit pris ou fuitif ou veincu.
Voy quels Lauriers, marque de ſa conqueſte,
Vont plis ſur plis enuironnant ſa teſte!
Voy ſon maintien combien il eſt gaillard,
Et de quels yeux il enfonce vn regard!
Il occira par bataille cruelle
Des forts Saxons la nation rebelle:
Ceux de Bauiere à mort deſconfira:
Les Allemans tributaires fera
Iuſqu'au Danube, & la terre Frizonne
Rendra veinqueur, ſuiette à ſa Couronne:
Prendra d'aſſaut, inueincu Cheualier,
Niſmes, Marſeille, Arles & Montpelier,
Beziers, Narbonne, & toute la Prouence
Fera ſeruile à ſon obeïſſance:
Prendra Bordeaux, & Blaye, & tous les forts
Que la Gironde arrouſe de ſes bords.
Voicy comme Eude Empereur d'Aquitaine
Les Sarrazins peuple innombrable ameine
Contre Martel, à la guerre conduits
Par Abdirame antique ſang des Iuifs,
Qui d'Abraham & de Sarra ſa femme
Se vantera: ce cruel Abdirame,
Cruel de mœurs, de viſage & de cœur,
Des puiſſans Dieux & des hommes mocqueur,
Tout acharné de meurdre & de furie,
Enflé d'orgueil, enflé de vanterie,

Doit amaſſer les ſiens de toutes pars
Femmes, enfans, vieux & ieunes ſoudars,
Valets, bouuiers, marchans, à fin que l'onde
D'vn ſi grand oſt effroye tout le monde.
Ces Sarrazins au trauail obſtinez
Outre-paſſant les cloiſtres Pyrenez,
Et file à file eſpuiſant toute Eſpagne,
Se planteront au pied de la campagne
Auec grands cris, tels que les grues font
Quand queuë à queuë en ordre s'en re-vont
Hautes au vent, & déhachant les nuës
Vont demeurer en leurs terres cognuës
Fuyant l'hyuer : vn cry tranchant & haut
Se fait en l'air, tout le ciel en treſſaut!
La mer ne pouſſe aux riues tant d'areines,
De tant de feux les voutes ne ſont pleines
Au ciel la nuict, que de peuples preſſez
Deſſous ce Roy ſe verront amaſſez.
Ils tariront le coulant des fontaines :
Deſſous leurs pieds feront trembler les plaines,
Grands comme pins en hauteur eſleuez :
Prendront Bordeaux & les peuples lauez
De la Gironde, & d'ardeur violante
Viendront puiſer les eaux de la Charante,
Ne pardonnant à temples ny moutiers :
D'auares mains ſaccageront Poitiers,
Razant chaſteaux & villes enfermées,
Et pres de Tours camperont leurs armées.
Là l'inuincible indontable Martel
Ne s'eſtonnant de voir vn nombre tel,
Mais d'autant plus ayant l'ame eſchauſée
Qu'il verra grand le gain de ſon trofée,
Chaud de loüange & d'honneur hazardeux
Ira planter ſon camp au deuant d'eux

Les menaçant : la Déeſſe Bellonne
Courra deuant, & Mars qui aiguillonne
Le cœur des Rois, pour ſauuer de mechef
Ce vaillant Duc, luy pendra ſur le chef.
Ce iour Martel aura tant de courage,
Qu'apparoiſſant en hauteur d'auantage
Que de couſtume, on dira qu'vn grand Dieu
Veſtant ſon corps aura choiſi ſon lieu.
Luy tout horrible en armes flamboyantes,
Meſlant le fifre aux trompettes bruyantes,
Et de tabours rompant le ciel voiſin
Eſueillera le peuple Sarrazin,
Qui l'air d'autour emplira de vrlées.
Ainſi qu'on voit les torrens aux valées
Du haut des monts deſcendre d'vn grand bruit,
En eſcumant la rauine ſe ſuit
A gros bouillons, & maiſtriſant la plaine,
Gaſte des bœufs & des bouuiers la peine :
Ainſi courra de la fureur guidé
Auec grand bruit ce peuple desbordé.
Mais tout ainſi qu'alors qu'vne tempeſte
D'vn grand rocher vient arracher la teſte,
Puis la pouſſant & luy preſſant le pas,
La fait rouler du haut iuſques à bas :
Tour deſſus tour, bond deſſus bond ſe roule
Ce gros morceau qui rompt, fracaſſe & foule
Les bois tronquez, & d'vn bruit violant
Sans reſiſtance à bas ſe va boulant.
Mais quand ſa cheute en tournant eſt roulée
Iuſqu'au profond de la creuſe valée
S'arreſte coy : bondiſſant il ne peut
Courir plus outre, & d'autant plus qu'il veut
Rompre le bord, & plus il ſe courrouſſe,
Plus le rempart le preſſe & le repouſſe :

Ainſi leur camp en bandes diuiſé
Ayant trouué le peuple baptiſé,
Bien qu'acharné de meurdre & de tu'rie,
Sera contraint d'arreſter ſa furie.
Chacun de rang en ſon ordre ſe met,
Le pied le pied, l'armet touche l'armet,
La main la main, & la lance la lance,
Contre vn cheual l'autre cheual s'eſlance,
Et le pieton l'autre pieton aſſaut.
Icy l'adreſſe, icy la force vaut,
Sort & vertu peſle-meſle s'aſſemblent :
Deſſous les coups les armeures qui tremblent,
Font vn grand bruit : Victoire qui pendoit
Douteuſe au ciel, les combats regardoit.
Au mois d'Eſté quand la pauure famille
Du laboureur tient en main la faucille,
Et ſe courbant abat de ſon ſeigneur
Les eſpics meurs, des campagnes l'honneur :
Tant de moiſſon, tant de blonde iauelle
L'vne ſur l'autre eſpais ne s'amoncelle
De tous coſtez eſparſes ſur les champs,
Que de corps morts par les glaiues tranchans
Seront occis de la gent Sarrazine.
En moins d'vn iour hoſtes de Proſerpine
Iront là bas trois cens mille tuez,
L'vn deſſus l'autre en carnage ruez.
Mille ans apres les Tourangelles plaines
Seront encor' de carcaſſes ſi pleines
D'oz, de harnois, de vuides morions,
Que les bouuiers en traçant leurs ſillons
N'oirront ſonner ſous la terre ferüe
Que de grands oz hurtez de la charrue.
Tel au combat ſera ce grand Martel :
Qui plein de gloire & d'honneur immortel

Perdra du tout par mille beaux trofées
Des Sarrazins les races eſtoufées,
Et des François le nom victorieux
Par ſa proüeſſe enuoyra iuſqu'aux cieux.
L'autre eſt Pepin heritier de ſon pere
Tant en vertu qu'en fortune proſpere,
Qui mari'ra la Iuſtice au harnois,
Et regira les ſiens par bonnes lois.
Luy bas de corps, de cœur grand Capitaine,
Par neuf conflicts aſſaillant l'Aquitaine,
De Gaïfier occira les ſoudars :
Il rendra ſerf le Prince des Lombars
Dontant ſous luy les forces d'Italie.
Rome qui fut tant de fois aſſaillie,
Sera remiſe en ſon premier honneur :
Par luy le Pape en deuiendra Seigneur,
Et des François prendra ſon accroiſſance:
Tant le bon zele aura lors de puiſſance !
Par cent combats, par cent mille façons
Doit renuerſer le peuple des Saxons,
Peuple guerrier des François aduerſaire,
Et ſous ſa main le rendra tributaire.
La loy pendra ſur ſon glaiue pointu
Craint de chacun : tant vaudra ſa vertu
De la fortune heureuſe accompagnée !
Sous luy faudra de Clouis la lignée,
Si en perdant le ſang treſ-ancien
Des premiers Rois, fera naiſtre le ſien,
Donnant lumiere à ſa race nouuelle
Par les hauts faits de ſa dextre immortelle.
« *N'eſpere rien au monde de certain :*
« *Ainſi que vent tout coule de la main :*
« *Enfant d'Hector, tout ſe change & rechange :*
« *Le temps nous fait, le temps meſme nous mange :*

« *Princes & Rois & leurs races s'en-vont,*
« *De leurs trespas les autres se refont.*
« *Chose ne vit d'eternelle durée:*
« *La vertu seule au monde est asseurée!*

FIN DV QVATRIESME LIVRE
DE LA FRANCIADE.

L'AVTHEVR PARLE.

Si le Roy Charles eust vescu,
I'eusse acheué ce long ouurage:
Si tost que la mort l'eut veincu,
Sa mort me veinquit le courage.





ELEGIE SVR LE LIVRE DE LA CHASSE

DV FEV ROY CHARLES IX. RECVEILLY

& ramaſſé par la diligence de Monſeigneur de Villeroy.

Soit que ce liure icy ne viue qu'vn Prin-temps,
Soit qu'il force la Parque, & viue plus long temps,
Par maint ſiecle endurcy contre la faux dentee
Des ans, dont toute choſe à la fin eſt domtée,
Iamais on ne pourroit (ſans ietter larmes d'œil)
Le lire, en le voyant ainſi veſtu de dueil,
Non comme vn orphelin qui a perdu ſon pere,
Mais comme vn auorton, à qui la main contraire
De Lucine a tranché le fil, ſans auoir ſçeu
Ny cognoiſtre ny voir celuy qui l'a conceu.
Tel enfant & ce liure ont pareille naiſſance,
Qui n'eurent de leur pere onques la cognoiſſance.
Toutefois vn chacun en contemplant le traict
De ſon corps imparfait, voit bien qu'il eſt extraict
De royale lignée & de hault parentage,
Rapportant de ſa race au front le teſmoignage.
Or ſon pere ne fut de ceux qui par les champs
Vont ouurant les ſillons de leurs coutres trenchans,

Ny de ceux qui gardant la troupe camuſette
Des brebis, ont és mains la fluſte & la houlette,
Mais Seigneur des François, en vertus nompareil,
En la terre auſſi grand qu'au ciel eſt le Soleil,
Qui pour n'empoiſonner les ans de ſa ieuneſſe
D'amours ny de feſtins, de jeux ny de pareſſe,
Et pour tromper l'ennuy des ciuiles fureurs,
Aima chiens & cheuaux cognoiſſeurs & coureurs,
Et de meute & d'abbois par bruſque violence,
Des foreſts & des cerfs reſueiller le ſilence.
Il ſe feit ſi parfait en l'art de bien chaſſer,
Qu'aux heures de loiſir il en voulut tracer
Le projet de ce liure, aimant la renommée
Qui s'aquiert par la plume & par l'encre animée
Mieux que le vain honneur de baſtir des chaſteaux,
Qui tombent à la fin morceaux deſſus morceaux.
Car le temps qui renuerſe & ſceptres & Empires,
Egalement abbat & marbres & porphyres.
Mais la ialouſe mort deſpite d'vn tel fait,
Ne luy permiſt de voir ſon ouurage parfaict.
Ainſi par la tempeſte à terre on voit fleſtrie
La Roſe Adonienne auant qu'eſtre fleurie.
O Charles, dont le front eſt veſtu de laurier,
Tu te peux bien vanter que tu es le premier
Des Monarques François, qui rompant la couſtume
Des Princes, t'es acquis loüange par la plume,
Allongeant au tombeau d'vn renom eſclarcy
Les ans victorieux de ton age accourcy.
Toutefois le labeur de ta plume eſtendue
Se fuſt eſuanouy comme poudre perdue,
Si le tien Villeroy, des Muſes le ſupport,
N'euſt arraché ton fils des griffes de la mort,
Et rauy de ta cendre. Ainſi la main fidele
De Silene ſauua du ventre de Semele

Bacchus, germe imparfaict, par la foudre auorté.
Et ſi le ſentiment là bas ne t'eſt oſté,
Aggraué du ſommeil, & de la tombe vaine,
Tu le remercieras d'vne ſi docte peine,
Qui a fait comme Hercule, en forceant le treſpas,
Que toy mort ton labeur au monde ne meurt pas,
Monſtrant par tel exemple aux nations de France,
Que iamais la vertu ne meurt ſans recompenſe.

VERS DV ROY CHARLES IX.

à Ronſard.

Ronſard, ie cognois bien que ſi tu ne me vois,
Tu oublies ſoudain de ton grand Roy la vois:
Mais pour t'en ſouuenir, penſe que ie n'oublie
Continuer touſiours d'apprendre en Poeſie:
Et pource i'ay voulu t'enuoyer ceſt eſcrit
Pour enthouſiazer ton phantaſtique eſprit.
Donc ne t'amuſe plus à faire ton meſnage,
Maintenant n'eſt plus temps de faire iardinage:
Il faut ſuiure ton Roy qui t'aime par-ſus tous
Pour les vers qui de toy coulent braues & dous:
Et croy ſi tu ne viens me trouuer à Amboiſe,
Qu'entre nous aduiendra vne bien grande noiſe.

RESPONSE AVX VERS PRECEDENS

du feu Roy Charles neufieme.

Charles, en qui le ciel toutes graces inſpire,
Qui as le cœur plus grand que n'eſt grand ton Empire,

Vne ame prompte & viue, vn eſprit genereux,
De vertus, de ſcience & d'honneur amoureux,
Qui paſſes tes ayeux d'vn auſſi long eſpace
Que l'Aigle les Autours, dont l'aile ne ſe laſſe
En volant outre l'air d'approcher le Soleil:
Ainſin entre les Rois tu n'as point de pareil
Que François ton grand-pere: & ſi l'honneſte honte
Le vouloit, ie dirois que Charles le ſurmonte,
D'autant que noſtre ſiecle eſt meilleur que le ſien,
Et que le temps preſent vaut mieux que l'ancien,
Et d'autant qu'il fut docte au declin de vieilleſſe,
Et tu es tout ſçauant en la fleur de ieuneſſe.
Car ſi ta Maieſté (apres le ſoin commun
Qu'elle prend du public, & d'eſcouter chacun,
Permettant à ton peuple vne facile entrée)
Soit en proſe ou en vers pour plaiſir ſe recrée,
Donnant quelque relaſche à ton diuin eſprit
Qui ſe monſtre ſoymeſme en monſtrant ſon eſcrit,
Et rien s'il n'eſt parfait, ne medite ou compoſe,
Ronſard te cede en vers, & Amyot en proſe:
Et ſuis marry d'auoir ſi longuement veſcu
Au giron des neuf Sœurs, pour eſtre ainſi veincu.
N'eſtoit-ce pas aſſez de m'auoir en cent ſortes
Monſtré l'affection que maiſtre tu me portes,
Sans encor me vouloir desfier en mon art,
Et en ryme appeller au combat ton Ronſard,
Deſcouurant contre moy la fureur de ton ſtile?
Ainſi le grand Auguſte eſcriuoit à Virgile:
Virgile qui l'eſprit de ſon maiſtre ſuiuoit,
Pour luy donner plaiſir luy contre-reſcriuoit.
Tu m'as donné des vers, tres-magnanime Prince,
Afin qu'en imitant ton exemple, i'apprinſe
Que peut vn cœur ſuperbe, & pour auoir auſſi
Touſiours l'eſprit touché d'vn vertueux ſouci.

Toutesfois te ioüant, grand Monarque de France,
Tu as plus auancé que ta plume ne penſe:
Car tes faits quelque iour par le temps periront:
En mon liure à iamais tes beaux vers ſe liront,
Que ie veux engrauer enuironnez de gloire
Sur l'autel le plus ſainct du temple de Memoire,
Pour mieux faire cognoiſtre à la poſterité
Que Ronſard a veſcu regnant ta Maieſté,
Et que ta Maieſté deſſous elle a veu naiſtre
Sa Muſe qui ſe plaiſt de ſeruir vn tel maiſtre.

VERS DV ROY CHARLES IX.

à Ronſard.

Ronſard, ſi ton vieil corps reſſembloit ton eſprit,
Ie ſerois bien content d'auouër par eſcrit
Qu'il ſympathiſeroit en mal auec le mien,
Et qu'il ſeroit malade auſſi bien que le tien.
Mais lors que ta vieilleſſe en comparaiſon oſe
Regarder ma ieuneſſe, en vain elle propoſe
De ſe rendre pareille à mon ieune Printemps:
Car en ton froid Hyuer rien de verd n'eſt dedans.
Il ne te reſte rien qu'vn eſprit grand & haut,
Lequel comme immortel iamais ne te defaut.
Or donc ie te diray que bien-heureux ſerois
Si de ton bon eſprit vn rayon ie tirois,
Ou bien que ſans t'oſter rien du tien ſi exquis,
Par eſtude & labeur vn tel m'eſtoit acquis.
Ton eſprit eſt, Ronſard, plus gaillard que le mien:
Mais mon corps eſt plus ieune & plus fort que le tien.
Par ainſi ie conclu, qu'en ſçauoir tu me paſſe',
D'autant que mon Printemps tes cheueux gris efface.

RESPONSE AVX VERS PRECEDENS

dudit feu Roy Charles IX.

Charles, tel que ie ſuis, vous ſerez quelque iour :
L'âge vole touſiours ſans eſpoir de retour.
Et comme hors des dents la parole ſortie
Ne retourne iamais apres qu'elle eſt partie :
Ainſi l'age qui fuit par les ſiecles caſſé,
Ne retourne iamais quand il nous a laiſſé.
Voyez au mois de May ſur l'eſpine la roſe,
Au matin vn bouton, à veſpre elle eſt eſcloſe,
Sur le ſoir elle meurt : ô belle fleur, ainſi
Vn iour eſt ta naiſſance & ton treſpas auſſi.
Si villes, ſi citez de marbres eſtofées,
Si Empires, ſi Rois, ſi ſuperbes trofées
Vieilliſſent, ie puis bien en imitant le cours
De nature decroiſtre, & voir vieillir mes iours.
Ie vous paſſe, mon Roy, de vingt & deux années :
Mais les voſtres ſeront ſi ſoudain retournées,
Qu'au prix du long ſeiour que fait l'Eternité,
Qui les ſiecles deuore en ſon infinité,
Vingt, trente, quarante ans accomparez reſſemblent
Vn grain pres d'vn monceau où tant de grains s'aſſemblent:
Et qui meurt ce iourd'huy, ſoit riche ou ſouffreteux,
Quant à l'Eternité, meurt à l'egal de ceux
Qu'engloutiſt le Deluge en l'eau deſmeſurée.
« Tout terme qui finiſt, n'a pas longue durée.
Et ſoit toſt ou ſoit tard, il faut voir le treſpas,
Et deſcendre au parquet des Iuges de là-bas.

Heureux trois fois heureux, ſi vous auiez mon âge,
Vous ſeriez deliuré de l'importune rage
Des chaudes paſſions, dont l'homme ne vit franc
Quand ſon gaillard printemps luy eſchauffe le ſang.
De là l'ambition, de là la conuoitiſe,
De là vient la chaleur que Venus nous attiſe,
Et l'ire qui abbat le Fort de la raiſon,
Ennemis incognuz du bon pere griſon.
Vous verriez, mon grand Prince, en barbe venerable
Voſtre race Royale autour de voſtre table,
Comme ieunes Lauriers : & Monarque puiſſant,
Vous verriez deſſous vous le peuple obeyſſant,
Voſtre eſpargne fournie, & vos villes Françoiſes,
Terres haures & ports loin de ciuiles noiſes,
Riches d'honneur, de paix & de biens plantureux,
Et vieillard vous ſeriez plus qu'en ieuneſſe heureux.
Il ne faut eſtimer que la mere Nature
Les ſaiſons des humains ordonne à l'auanture,
Comme vn mechant Comique en ſon theatre fait
Le premier Acte bon, le dernier imparfait :
Elle compoſe tout d'vne meure ſageſſe :
Si la ieuneſſe eſt bonne, auſſi eſt la vieilleſſe.
La ieuneſſe eſt gaillarde & diſcourt librement,
Vieilleſſe a la raiſon, eſprit & iugement :
L'vne a l'opinion, & l'autre la prudence :
L'vne aime oiſeaux & chiens, amour, cheuaux & dance :
L'autre aime le bon vin, le bon lict, le bon feu :
Ainſi toute ſaiſon differe de bien peu,
Et preſque l'vne à l'autre à l'egal ſe r'apporte :
Chacune a ſon plaiſir, mais de diuerſe ſorte.
Pourquoy en vous moquant me faittes vous ce tort
De m'appeller voiſin des ombres de la mort,
Et de me peindre aux yeux vne fin ſi prochaine,
Quand de mon chaud Eſté ie ne ſors qu'à grand peine?

Ie n'entre qu'en Autonne, & ne peux arriuer
De quinze ou de ſeize ans aux iours de mon Hyuer :
Voire & puis (ſi le Ciel à ma vie eſt propice)
Faire encor' pour le moins vingt bons ans de ſeruice :
Et quand le corps ſeroit de trop d'âge donté,
L'âge ne peut forcer la bonne volonté.
De force & de vigueur mal-gré moy ie vous cede :
L'eſcorce au prix de vous, non la fleur ie poſſede :
Et ie vous cede encore en genereux eſprit
Qui m'appelle au combat par vn royal eſcrit.
Et bref, s'il vous plaiſoit vn peu prendre la peine
De courtiſer la Muſe, & boire en la fonteine
Fille de ce cheual qui fiſt ſourcer le mont,
Tout ſeul vous rauiriez les Lauriers de mon front
Vn ſecond Roy François : de là viendroit ma gloire.
« Eſtre veincu d'vn Roy c'eſt gaigner la victoire.



LE BOCAGE ROYAL

DE P. DE RONSARD.

DEDIE'

A HENRY III. ROY DE FRANCE

ET DE POLOGNE.



Voicy du Roy HENRY *troisiésme l'image,*
Qui mesprisa sa vie ennemis & dangers,
Qui prattiqua les meurs des peuples estrangers,
Prince tout bon tout saint tout vaillant & tout sage



LE BOCAGE ROYAL.

PANEGYRIQVE DE LA RENOMMEE.

A HENRY III. ROY DE FRANCE ET DE POLOGNE.

Tout le cœur me debat d'vne frayeur nouuelle :
I'entens deſſus Parnaſſe Apollon qui m'appelle,
I'oy ſa lyre & ſon arc ſonner à ſon coſté.
Quelque part que mon pied vagabond ſoit porté
Ses Lauriers me font place, & ſens ma fantaſie
Errante entre les Dieux ſe ſouler d'Ambroſie.
Fuyez peuple fuyez : des Muſes fauory
I'entre ſacré poëte au palais de HENRY
Pour chanter ſes honneurs : afin que dés l'Aurore,
De l'Occident, de l'Ourſe, & du riuage More
Sa vertu ſoit cogneuë, & qu'on cognoiſſe auſſi
Qu'vn ſi grand Prince auoit mes chanſons en ſoucy.

I'ay les yeux esblouys, tout le cerueau me tremble,
I'ay l'estomac panthois, i'auise ce me semble
Sur le haut des citez vne femme debout,
Qui voit tout qui oyt tout & qui declare tout.
Elle a cent yeux au front cent oreilles en teste :
Dans les voutes du Ciel son visage elle arreste,
Et de ses pieds en terre elle presse les monts,
Vne trompette enflant de ses larges poumons.
Ie voy le peuple à foulle acourir aupres d'elle.
« Le peuple volontiers se paist d'vne nouuelle.
Elle va commencer, il m'en faut approcher :
« Le temps ne se doit perdre, il n'y a rien si cher.
Peuples qui m'escoutez penduz à ma parole,
N'estimez mes propos d'vne femme qui vole :
Mais que chacun y donne aussi ferme credit
Que si les chesnes vieux d'Epire l'auoient dit.
La Déesse ennemie aux testes trop superbes,
Qui les grandeurs egale à la basseur des herbes,
Qui dedaigne la pompe & le fard des humains,
A chastié l'orgueil des François par leurs mains.
Eux arrogans de voir leurs voiles trop enflées
Du vent de la Fortune heureusement soufflées,
D'abonder insolens en succez de bon-heur,
D'obscurcir leurs voisins d'Empires & d'honneur,
Geans contre le ciel, d'vne audace trop grande
Ne recognoissoient Dieu qui aux sceptres commande,
Ains contre sa grandeur obstinant le sourcy,
Auoient contre sa main le courage endurcy :
Quand la bonne Adrastie, en vengeant telle iniure
Citez contre citez de factions coniure,
Fit le soc & le coutre en armes transformer,
De leurs vaisseaux rompuz paua toute la mer,
Les plaines de leurs ôs, renuersa leurs murailles,
Et mit leur propre glaiue en leurs propres entrailles :

Si que leur ſang vingt ans aux meurtres a fourny,
Et Dauid ne vit onq ſon peuple ſi puny.
Maintenant la Déeſſe incline à leur priere
Douce ne iette plus leurs plaintes en arriere,
Ains pour guarir leurs maux, leur fait preſent d'vn Roy
Qu'en lieu de Iupiter le Ciel voudroit pour ſoy :
Qui par mille vertus en ſon ame logées,
Des Rois ſes deuanciers les fautes a purgées
Ainſi qu'vne victime expiant le forfaict
Que le peuple a commis, & qu'elle n'a pas fait.
Encor que la nature en naiſſant l'ait fait Prince
Monarque d'vne grande & fertile prouince,
Qu'il ait dés ſon enfance auec le laict ſucé
L'honneur qui ſon renom aux aſtres a pouſſé,
Voire & que ſa vertu qui la terre enuironne,
Luy mette ſur le front vne double Couronne :
Encor qu'en ſa ieuneſſe, auant que ſon menton
Se friſaſt de la fleur de ſon premier cotton,
Ait (chargé du harnois) deux batailles gaignées,
Remis ſur les autels les Meſſes dedaignées,
Rendu la reuerence aux Images briſez,
Aſſemblez en accord ſes peuples diuiſez,
Et ſans bouffir ſon cœur d'vne noire colere
A tous ſe ſoit monſtré non pas Prince, mais pere,
Il ne doit ſe faſcher ſi le publique ſon
De ma trompe luy chante encore vne chanſon.
Le Prince genereux doit les oreilles tendre,
Et d'ire ne s'enfler quand on le veut apprendre.
« Dieu ne ſe voit iamais par la faute aſſaillir :
« Le naturel de l'homme eſt ſouuent de faillir.
Au retour du pays où va ſoufflant Borée,
Il trouua ſa Couronne en ſectes ſeparée,
L'vn tenant ceſt article, & l'autre ceſtuy-là :
Mais ſi toſt que ſon front en France etincela

Rayonnant de vertu, chacun à ſon exemple
Embraſſa noſtre Egliſe & meſpriſa le temple,
Et ferme ne fut plus de ſectes curieux,
Par luy fait zelateur des loix de ſes ayeux.
Si toſt le gouuernal ne tourne la nauire
Errante au gré du vent, que le peuple ſe vire
Vers les mœurs de ſon Prince, & taſche d'imiter
Le Roy qui va deuant afin de l'inuiter.
Ny priſon, ny exil, ny la fiere menace
De la corde ou du feu, ny la loy ny la face
Du Senat empourpré ne pouſſent tant les cœurs
Du peuple à la vertu, que font les bonnes mœurs
Du Prince venerable, & quand le ſceptre egale
La bonne & iuſte vie à la force Royale.
Pour atteindre au ſommet d'vne telle equité
Il faut la pieté ioincte à la charité,
Et la religion dont reliez nous ſommes,
Tant elle eſt agreable & aux dieux & aux hommes!
La loy (toile d'areigne) eſt trop foible, & ne peut
Le Prince enuelopper, ſi ſon cœur ne le veut,
S'il ne croit que Dieu ſeul l'a pour nous approuuée,
Sans eſtre inuention par les hommes trouuée,
S'il ne la garantiſt, ſi premier ne la ſuit,
Si ſa deuotion ſur le peuple ne luit.
Quand le ieune Fenix ſur ſon eſpaule tendre
Porte le lict funebre & l'odoreuſe cendre,
Reliques de ſon pere, & plante ſans pareil
Le tombeau paternel au temple du Soleil:
Les oiſeaux esbahis en quelque part qu'il nage
De ſes ailes ramant, admirent ſon image,
Non pour luy voir le corps de mille couleurs peint,
Non pour le voir ſi beau, mais pource qu'il eſt ſaint,
Oiſeau religieux aux Manes de ſon pere,
Tant de la pieté Nature bonne mere

A planté dés le naiſtre en l'air & dans les eaux
La viuace ſemence és cœurs des animaux!
Donques le peuple ſuit les traces de ſon maiſtre:
Il pend de ſes façons, il imite & veut eſtre
Son diſciple, & touſiours pour exemple l'auoir,
Et ſe former en luy ainſi qu'en vn miroir.
Cela que les ſoudars aux eſpaules ferrées,
Que les cheuaux flanquez de bardes acerées
Ne peut faire par force, Amour le fait ſeulet
Sans aſſembler ny camp ny veſtir corcelet.
Les vaſſaux & les Rois de mutuels offices
Se combatent entre-eux, les vaſſaux par ſeruices,
Les Rois par la bonté: le peuple deſarmé
Aime touſiours ſon Roy quand il s'en voit aimé.
Il ſert d'vn franc vouloir, quand il n'eſt neceſſaire
Qu'on le face ſeruir: plus vn Roy debonnaire
Luy veut laſcher la bride & moins il eſt outré,
Plus luy meſmes la ſerre & ſert de ſon bon gré,
Se met la teſte au ioug ſous lequel il s'efforce,
Qu'il ſecou'roit du col s'on luy mettoit par force.
C'eſt alors que le Prince en vertus va deuant,
Qui monſtre le chemin au peuple le ſuiuant,
Qu'il fait ce qu'il commande, & de la loy ſupréme
Rend la rigueur plus douce obeyſſant luy-meſme,
Et tant il eſt d'honneur & de loüange epoinct,
Que pardonnant à tous ne ſe pardonne point.
Quel ſuiet ne ſeroit pieteux & charitable
Deſſous vn Roy deuot? quel ſuiet miſerable
Voudroit de ſes ayeux conſommer les threſors
Pour homme effeminer par delices ſon corps
D'or, d'argent & de ſoye, ou d'autre pompe vaine
Quand le Prince n'auroit qu'vn veſtement de laine?
Et qu'il retrancheroit par edicts redoutez
Les fertiles moiſſons des ordes voluptez,

Couppant comme Hercules l'Hydre infame des vices
Par l'honneſte ſueur des poudreux exercices?
A forcer par les bois vn Cerf au front ramé,
Enferrer vn Sanglier de defenſes armé,
Voir leureter le Liéure à la iambe peluë,
Voir pendre les Faucons au milieu de la nuë,
Faire d'vn pied legier poudroyer les ſablons,
Voir bondir par les prez l'enflure des ballons,
A porter le harnois, à courir la campaigne,
A domter ſous le frein vn beau genet d'Eſpaigne,
A ſaulter, à luitter d'vn bras fort & vouté,
Voilà les ferremens trenchants l'oiſiueté.
Mais porter en ſon ame vne humble modeſtie
C'eſt à mon gré des Rois la meilleure partie.
Le Prince guerroyant doit par tout foudroyer:
Celuy qui ſe maintient, doit bien ſouuent ployer.
L'vn tient la rame au poing, l'autre eſpie à la hune:
En l'vn eſt la prudence, en l'autre eſt la fortune.
Touſiours l'humilité gaigne le cœur de tous:
Au contraire l'orgueil attize le courrous.
Ne vois-tu ces Rochers rempars de la marine?
Grondant contre leurs pieds touſiours le flot les mine,
Et d'vn bruit eſcumeux à l'entour aboyant,
Forcenant de courroux, en vagues tournoyant
Ne ceſſe de les battre, & d'obſtinez murmures
S'oppoſer à l'effort de leurs plantes ſi dures,
S'irritant de les voir ne ceder à ſon eau.
Mais quand vn mol ſablon par vn petit monceau
Se couche entre les deux, il flechit la rudeſſe
De la mer, & l'inuite ainſi que ſon hoſteſſe
A loger en ſon ſein: alors le flot qui voit
Que le bord luy faict place, en gliſſant ſe reçoit
Au giron de la terre, appaiſe ſon courage,
Et la lichant ſe ioüe à l'entour du riuage.

La Vigne lentement de ſes tendres rameaux
Grimpe s'inſinuant aux feſtes des Ormeaux,
Et ſe plye à l'entour de l'eſtrangere eſcorce
Par amour ſeulement, & non pas par la force:
Puis mariez enſemble, & les deux n'eſtant qu'vn
Font à l'herbe voiſine vn ombrage commun.
La peſte des grands Rois ſont les langues flateuſes,
Eſponges & corbeaux des terres ſouffreteuſes:
Mais le mal le plus grand qu'vn Prince puiſſe auoir,
C'eſt quand il hait le liure, & ne veut rien ſçauoir.
Le Roy dont ie vous parle & que le ciel approuue,
Iamais en ſa maiſon l'ignorance ne trouue.
Ayant fait rechercher (d'vne belle ame eſpris)
Par tout en ſes pays les hommes mieux appris,
Pres de luy les approche & les rend venerables,
S'honorant d'honorer les hommes honorables:
De parole il les louë, & d'honneurs auancez
Comme ils le meritoient les a recompenſez.
Il a voulu ſçauoir ce que peult la Nature,
Et de quel pas marchoit la premiere cloſture
Du Ciel, qui tournoyant ſe reſſuit en ſon cours,
Et du Soleil qui faict le ſien tout au rebours.
Il a voulu ſçauoir des Planettes les dances,
Tours, aſpects & vertus, demeures & diſtances:
Il a voulu ſçauoir les cornes du Croiſſant,
Comme d'vn feu baſtard il ſe va rempliſſant,
Second Endymion amoureux de la Lune.
Il a voulu ſçauoir que c'eſtoit que Fortune,
Que c'eſtoit que Deſtin, & ſi les actions
Des Aſtres commandoient à nos complexions.
Puis deſcendant plus bas ſous le ſecond eſtage
Il a cogneu du Feu la nature volage,
Il a pratiqué l'Air combien il eſt ſubtil,
Comme il eſt nourriſſier de ce monde fertil,

Comme il eſt imprimé de formes differentes.
Il a cogneu la Foudre & ſes fleches errantes
D'vn grand bruit par le vague, & ſi le Soleil peint
L'arc au ciel en ſubſtance, ou s'il apparoiſt feint.
Puis il a faict paſſer ſon eſprit ſous les ondes,
A cogneu de Thetis les abyſmes profondes,
Et du vieillard Protée a conté les troupeaux :
Il a cogneu le flot & le reflot des eaux :
Si la Lune a credit ſur l'element humide,
Ou ſi l'ame de l'Eau d'elle meſme ſe guide,
Eſlançant ſon eſprit des terres à l'entour
Pour ne viure en pareſſe & cropir en ſejour.
Puis venant ſur la terre a viſité les villes,
Les hommes & leurs meurs & leurs reigles ciuilles
Pour ſçauoir à ſon peuple vn ſoleil eſclairer,
Pour luy laſcher la bride ou pour la luy ſerrer,
Cognoiſſant par effect toutes vertus morales.
Puis entrant ſous la terre aux caues infernales
A cherché les metaux, & d'eſprit diligent
Sçeu les mines de plomb, de l'or & de l'argent,
Quelle humeur les engendre és veines de la terre,
Et le cuiure & le fer inſtrumens de la guerre.
Puis d'vn ſi haut trauail ſe voulant delaſſer,
Et d'vn braue Laurier ſon ſceptre entrelaſſer,
Prenant le Lut en main, que dextrement il guide,
Se va ſeul ſoulager en l'antre Pieride,
Toutes les fleurs d'Euterpe attachant à ſon front.
Apollon qui l'eſcoute, & les Muſes qui vont
Danſant autour de luy, l'inſpirent de leur grace,
Soit qu'il veille tourner vne chanſon d'Horace,
Soit qu'il veille chanter en accords plus parfaicts
Les geſtes martiaux que luy meſmes a faicts
Imitateur d'Achille, alors que l'ire outrée
L'enflammoit en ſa nef contre le fils d'Atrée,

Et que le Priamide arrengeant ſes ſoudars
Rompoit d'vn grand caillou la porte des rempars.
Nul Prince n'eut iamais l'ame ſi valeureuſe,
Ny ſi doüé du ciel d'vne memoire heureuſe.
De miel en ſon berceau la Muſe l'arrouſa,
Pithon en l'allaittant ſa bouche compoſa
D'vne docte eloquence, afin de faire croire
Ce qu'il veut aux ſoudars pour gaigner la victoire,
Ou pour preſcher ſon peuple, & par graues douceurs
Leur tirer de ſa voix par l'oreille les cœurs
Comme ſon deuancier Hercule, dont la langue
Encheſnoit les Gaulois du fil de ſa harengue.
Nul Prince, tant ſoit grand, n'a le bruit auiourd'huy
De mieux recompenſer ſes ſeruiteurs que luy,
Ny faire tant d'honneur à leurs cendres funebres,
Les rappellant au iour en deſpit des tenebres:
Roy qui ne peult les ſiens ny viuans oublier,
Ny quand la mort les vient de leur corps deſlier,
Fauoriſant les vns de ſes faueurs premieres,
Les autres d'oraiſons, de vœuz & de prieres.
Quand la Parque ennemie aux Vallois nous rauit
Charles, Aſtre du ciel, par toute France on vit
Les Muſes ſe cacher: Phœbus n'oſoit rien dire,
Ny le Dieu voyageur inuenteur de la Lyre:
Les Lauriers eſtoient ſecs, ſec le bord Pimplean,
Le ſilence effroyoit tout l'antre Cyrrhean:
De limon & de ſable, & de bourbe eſtoupée
Claire ne couroit plus la ſource Aganippée.
Les Muſes maintenant honorant ſon retour,
Couuertes de bouquets oſent reuoir le iour:
Phœbus n'a plus la main ny la voix refroidie,
Et des Lauriers fanis la teſte eſt reuerdie,
Voyant ce grand HENRY *des peuples conquereur*
Les aimer, & ſe plaire en leur douce fureur,

Et d'vne ame qui vit d'Apollon toute pleine,
Faire parler Thespie, & couler sa fontaine.
Nul poëte François des Muses seruiteur
Ne presenta iamais ouurage à sa hauteur,
Qu'il n'ait recompensé d'vn present magnifique,
Honorant le bel art que luy mesme il pratique,
Et ne l'ait caressé d'acollades ou d'yeux,
Inuitant l'artizan à faire encores mieux.
Tels estoient les bons Rois de l'âge plus fleurie,
Numa le Sacerdote instruit par Egerie :
Tel estoit Numitor & ces peres Romains
Qui auoient du labeur les empoulles és mains :
Tel Eufrate empalmé de son riuage humide
Vit Salomon regner sur le throne Isacide,
Dont les sceptres estoient des peuples redoutez
Par-la loy que portoient leurs glaiues espointez,
Ayant en lieu du fer la douceur pour leur marque.
Tel fut le Roy François des lettres le Monarque,
Tel est ce bon HENRY, *qui Prince tres-humain*
Porte de ses subiects les cœurs dedans son sein.
Ny corcelets ferrez, ny targues, ny heaume,
Ny cheuaux, ny soudards, ne gardent son Royaume,
Ny fossez, ny rempars, mais sa seule vertu
Qui le peuple combat sans estre combatu.
Au contraire Alexandre affamé d'auarice,
Enflé d'ambition, qui reduit au seruice
Le sceptre de Cyrus, & qui fist son harnois
Luire comme vne foudre aux riuages Indois,
Et ces fiers Empereurs de la maistresse Romme
Qui couuroient vn aspic sous la forme d'vn homme
Estans Princes cruels eurent cruelle fin
Ou par le fer meurtrier, ou par le froid venin
Ont espanché leur vie, & morts sans sepulture
Ont esté des corbeaux & des chiens la pasture,

Sans auoir le loiſir que leurs cheueux griſons
Honoraſſent leur teſte en leurs propres maiſons.
Le bon Prince Trajan & le bon Marc Aurelle
Ont vieillars accompli leur vie naturelle,
Ont veu pour leur treſpas la Republique en pleurs,
Et leurs tombeaux couuerts de cheueux & de fleurs.
Nature qui peut tout, dont le ventre deſſerre
Toutes perfections, ne donne à noſtre terre
Rien ſi parfait qu'vn Roy modeſte & moderé,
Et au poids de vertu iuſtement meſuré.
Seul entre les humains il a peinte au viſage
De Dieu la venerable & redoutable image:
Il en eſt le mirouër : ſi par vn vilain traict
De l'image qu'il porte, il ſouille le pourtrait,
Si quelqu'vn le diffame, empoiſonne ou maſſacre,
Dieu ialoux de l'honneur de ſon ſaint ſimulacre
Punira le forfait, ſans laiſſer inuangé
Quiconque aura mechant ſon portrait outragé
Et ne ſouffrant en terre vn ſeul pas de ſa trace,
Perdra luy ſes enfans ſa maiſon & ſa race.
Puis moy qui de ma langue annonce verité,
En chanteray l'hiſtoire à la poſterité.
Ainſi diſt la Deeſſe, & de ſa bouche ronde
Enuoya de HENRY *les honneurs par le monde.*

A luy-meſme.

Si l'honneur de porter deux Sceptres en la main,
Commander aux François & au peuple Germain
Qui de l'Ourſe Sarmate habite la contrée:
Si des Venitiens la magnifique entrée,

Si auoir tout le front ombragé de Lauriers,
Si auoir pratiqué tant de peuples guerriers,
Tant d'hommes tant de mœurs tant de façons estranges:
Si reuenir chargé de gloire & de louanges,
Si ja comme vn Cesar conceuoir l'Vniuers,
Vous a fait oublier le chantre de ces vers,
Roy dont l'honneur ne peut s'amoindrir ny s'accroistre,
Sans vous dire son nom vous le pourrez cognoistre.
C'est, Prince, c'est celuy qui d'vn cœur courageux
Grimpa dessus Parnasse en croupes ombrageux,
Importunant pour vous les filles de Memoire,
Quand Dieu pres de Iarnac vous donna la victoire,
Quand vostre bras armé fut le iour des François,
Quand la Charante, fleuue au peuple Sainctongeois,
Vous veit presque sans barbe, ainsi qu'vn ieune Achille,
Foudroyer l'ennemi sur sa riue fertile,
Remirant en ses eaux vos armes & l'esclair
De vostre morion & de vostre bouclair,
Qui flamboyent tout ainsi que fait vne Comete,
Qui glissant par le Ciel d'vne crineuse traite
Tombe dessus vn camp, & va signant les cieux
De cheueux rougissans d'vn feu presagieux.
Ce fut quand vostre main à craindre comme foudre,
Fist à la gent mutine ensanglanter la poudre:
Quand nos autels sacrez reuirent leurs bons Saincts,
Et quand mille estendars tous deschirez, & teints
De poussiere & de sang, pour immortels exemples
D'vn long ordre attachez pendirent à nos temples.
Encore qu'vn tel acte honoré de bon-heur,
Eust besoin de trouuer vn superbe sonneur
Qui d'vn bruit héroïque eust enflé les trompetes:
Si est-ce que la voix des plus braues Poëtes
De peur fut enroüée, & le vent de leur sein
Ne sortit pour enfler la trompette d'airain,

Chacun craignant ſa vie en ſaiſon ſi douteuſe :
Où celuy ſans trembler d'vne crainte honteuſe
Qui vous eſcrit ces vers, aſſeuré vous chanta :
Sur le haut d'Helicon vos trionfes planta :
Et ſi en combatant voſtre lance ſceut poindre,
Celebrant vos honneurs ſa langue ne fut moindre,
Oeuure ſi agreable à vous Prince veinqueur,
Que vous louaſtes l'Hymne & l'appriſtes par cueur.
Mais quand toute la France à tromper bien-aiſée
D'ardentes factions & de guerre embraſée
Eſtoit ſous le razouer, & l'horrible mechef
Souſtenu d'vn filet nous pendoit ſur le chef,
Et la victoire neutre errant entre les armes
Partizanne esbranloit le cœur de nos gend'armes,
Incertains qui ſeroit par la faueur des Cieux
Des deux camps ſi puiſſans le ſeul victorieux :
Vous pour ſauuer le Sceptre, & nos Saints tutelaires,
Nos autels, nos maiſons, vous-meſmes & vos freres,
Et voſtre mere, helas ! qui de peur fremiſſoit,
Et tout le Ciel pour vous d'oraiſons empliſſoit :
Vous, dy-ie, en-orgueilli de forces animées,
Aupres de Montcontour campaſtes vos armées,
Liuraſtes la bataille, où Dieu vous regardoit,
Où ſa Croix deſſus vous IESVS-CHRIST *eſtendoit.*
Là furent enuoyez par vos mains martiales
Seize mille mutins aux ombres infernales
Victime de Pluton : ſi que tout Moncontour,
La riuiere de Diue, & les champs d'alentour
Sonnoyent deſſous vos coups, qui pauerent les places,
Champs, chemins & guerets, de puantes carcaſſes,
Et d'oſſemens de morts l'vn ſur l'autre arrangez.
Les ſillons du païs en furent ſi chargez,
Voire ſi engraiſſez de charongneux carnages,
Et les ventres des chiens & des beſtes ſauuages

(Tombeau des ennemis) ſi gras & ſi refaits,
Que l'on peuſt egaler ce moindre de vos faits
Au plus grand des Romains, tant merita de gloire
A l'extreme peril vne telle victoire.
Celuy qui la chanta, raui d'eſprit alla
Sur les eaux de Permeſſe, aux Muſes il parla,
Les entretint de vous, & vous fiſt vn tel hynne,
Que Daurat grand ſonneur de la lyre Latine
La daigna bien tourner, à fin qu'vn double vers
Semaſt voſtre renom par ce grand Vniuers.
Vn iour qu'il celebroit le feu Roy voſtre frere,
Son Charles ſon ſeigneur, Prince tout debonnaire,
Le tançant luy diſoit : N'eſcriuez point de moy,
Eſcriuez de mon frere, eſcriuez de ſa foy,
Et comme ſa vertu prodigue de prouëſſe
S'immolant en mon lieu le Sceptre me redreſſe.
Admirant telle amour qu'au monde on ne voit plus,
Il baſtit de Caſtor le temple & de Pollux,
Et vous le dedia pour remarque immortelle
D'vne rare amitié ſi ſainte & fraternelle.
C'eſt celuy qui pour vous en cent mille façons
Fit ſonnets & diſcours, eclogues & chanſons,
Maſcarades, tournois, & chiffres & deuiſes,
Et bref qui a chanté toutes vos entrepriſes.
Meſme à voſtre berceau quand encor vous pendiez
Dans les bras nourriciers, le iour que vous rendiez
Comme vn nouueau Soleil, l'empliſt de hardieſſe
De vous iouër vne Ode en ſi baſſe ieuneſſe,
Et faiſiez tout raui, la teſte ſou-leuant,
Semblant, ce luy ſembloit, de l'aller approuuant.
Quand vous fuſtes eſleu Monarque de Polongne,
Que Dieu ſur voſtre teſte en poſa la Couronne,
Et qu'il fallut partir d'entre les bras aimez
De vos plus chers parens en larmes conſumez :

Qu'il vous fallut laiſſer le doux air de la France,
Capitaines, ſoldats, amis & cognoiſſance,
Que chacun vous ſuiuoit d'vne humble affection,
Il ne chanta iamais de telle Election,
D'autant qu'elle emportoit des François la lumiere
Pour en pays eſtrange eſclairer la premiere.
Or' à voſtre retour, qui luiſt comme vn Soleil
Sortant de l'Ocean en flames nompareil,
Qui donne iour aux ſiens diſſipant les tenebres,
Et de noſtre feu Roy les complaintes funebres:
Il a gros d'Apollon celebré ce retour.
Les hommes volontiers honorent plus le iour
Que la nuict tenebreuſe, & Veſper n'eſt ſi belle
Que l'Aurore au matin qui ſort toute nouuelle:
Auſſi voſtre apparoiſtre aux François fait ſentir
Plus d'allegreſſe au cœur que voſtre departir.
Mais ainſi que le iour découure toutes choſes
Que l'ombre ſommeilleuſe en ſes bras tenoit cloſes,
Brigandages, larcins, & tout ce que la nuit
Recele de mauuais quand le Soleil ne luit:
Ainſi nous eſperons que les guerres ciuiles,
Licences de ſoldats, ſaccagemens de villes,
Qui regnoyent ſans frayeur de voſtre Maieſté,
S'enfuiront esblouis dauant voſtre clairté.
Chacun d'vn œil veillant vos actions contemple:
Vous eſtes la lumiere aſſiſe au front du Temple.
Si elle reluit bien, voſtre Sceptre luira:
Si elle reluit mal, le Sceptre perira.
« Il faut bien commencer: celuy qui bien commence,
« Son ouurage entrepris de beaucoup il auance.
Sire, commencez bien à voſtre aduenement,
De tout acte la fin ſuit le commencement.
Il faut bien enfourner: car telle qu'eſt l'entrée,
Volontiers telle fin s'eſt touſiours rencontrée.

Vous ne venez en France à paſſer vne mer
Qui ſoit tranquille & calme & bonaſſe à ramer :
Elle eſt du haut en bas de factions enflée,
Et de religions diuerſement ſoufflée :
Elle a le cœur mutin, toutefois il ne faut
D'vn baſton violant corriger ſon defaut :
Il faut auec le temps en ſon ſens la reduire :
« D'vn chaſtiment forcé le mechant deuient pire.
Il faut vn bon timon pour ſe ſçauoir guider,
Bien calfeutrer ſa nef, ſa voile bien guinder :
La certaine Bourſolle eſt d'adoucir les tailles,
Eſtre amateur de paix, & non pas de batailles,
Auoir vn bon Conſeil, ſa Iuſtice ordonner,
Payer ſes creanciers, iamais ne maçonner,
Eſtre ſobre en habits, eſtre Prince accointable,
Et n'ouïr ny flateurs ny menteurs à la table.
On eſpere de vous comme d'vn bon marchand,
Qui gaillard & ruzé va les Indes cherchant,
Et retourne chargé d'vne treſ-riche proye,
Heureux par le trauail d'vne ſi longue voye :
Il r'apporte de l'or, & non pas de l'airain.
Auſſi vous auriez fait vn tel voyage en vain,
Veu le Rhin, le Danube, & la grande Allemaigne,
La Poulongne que Mars & l'Hyuer accompaigne,
Vienne qui au Ciel ſe braue de l'honneur
D'auoir ſceu repouſſer le camp du Grand-Seigneur,
Veniſe mariniere, & Ferrare la forte,
Thurin qui fut François, & Sauoye qui porte
Ainſi que fait Atlas, ſur ſa teſte les cieux :
En vain vous auriez veu tant d'hommes tant de lieux,
Si vuide de profit en vne barque vaine
Vous retourniez en France apres ſi longue peine.
Il faut faire, mon Prince, ainſi qu'Vlyſſe fit,
Qui des peuples cognus ſceut faire ſon profit,

Comme à voſtre retour ſoigneuſement vous faites,
Honorant voſtre Eſtat des loix les plus parſaites,
Ayant à vos François, apres mille dangers,
Enſeigné les vertus des peuples eſtrangers.
Mais quoy? Prince inueincu, le ſort ne m'a fait eſtre
Si docte que ie puiſſe enſeigner vn tel maiſtre:
En diſcours ſi hautains ie ne doy m'empeſcher,
Et ne veux faire ici l'office de preſcher.
Ma langue ſe taira: vos Sermons ordinaires,
La complainte du peuple, & vos propres affaires
Vous preſcheront aſſez: ce papier ſeulement
S'en-va vous ſaluer, & ſçauoir humblement
De voſtre Maieſté, ſi vous ſon nouueau maiſtre
Le pourrez par ſa Muſe encores recognoiſtre.
Il n'a pas l'Italie en poſte trauerſé
Sur vn cheual pouſſif, ſuant & haraſſé,
Qui a cent fois tombé ſon maiſtre par la courſe:
Il n'a vendu ſon bien à fin d'enfler ſa bourſe
Pour vous aller trouuer, & pour parler à vous,
Pour vous baiſer les mains, embraſſer vos genous,
Proſterner adorer: il ne le ſçauroit faire,
Son humeur fantaſtique eſt aux autres contraire:
Ceux qui n'ont que le corps ſont nez pour tels meſtiers:
Ceux qui n'ont que l'eſprit ne les font volontiers.
Toutefois ſans courir & ſans changer de place
Il eſt aſſeuré d'eſtre en voſtre bonne grace:
Encor le deſeſpoir ne l'a pas combatu,
L'honneur aime l'honneur, la vertu la vertu.
S'il vous plaiſt l'appeller, ſans farder vne excuſe
Il vous ira trouuer auec la meſme Muſe
Dont il chanta Henry, ſon Charles, & auſſi
Vous à preſent ſon Roy des Muſes le ſouci:
Ou ſi voſtre diſgrace à ce coup il eſſaye,
Il ſera cazanier comme vn vieil Morte-paye

Qui renferme ſa vie en quelque vieil chaſteau,
Pareſſeux, accrochant ſes armes au raſteau,
Au païs inutile, & veincu de pareſſe
Pres de ſon vieil harnois confine ſa vieilleſſe.

A luy-meſme.

A vous race de Rois, Prince de tant de Princes,
Qui tenez deſſous vous deux ſi grandes Prouinces,
Qui par toute l'Europe eſclairez tout ainſi
Qu'vn beau Soleil d'Eſté de flames eſclarci,
Que l'eſtranger admire & le ſuiet honore,
Et dont la maieſté noſtre ſiecle redore :
A vous qui auez tout, ie ne ſçaurois donner
Preſent, tant ſoit-il grand, qui vous puiſſe eſtrener.
La terre eſt preſque voſtre, & dans le Ciel vous mettre,
Ie ne ſuis pas vn Dieu, ie ne puis le promettre,
C'eſt à faire au flateur : ie vous puis mon meſtier
Promettre ſeulement de l'encre & du papier.
Ie ne ſuis Courtizan ny vendeur de fumées,
Ie n'ay d'ambition les veines allumées,
Ie ne ſçaurois mentir, ie ne puis embraſſer
Genoux, ny baiſer mains, ny ſuiure ny preſſer,
Adorer bonneter, ie ſuis trop fantaſtique :
Mon humeur d'Eſcolier, ma liberté ruſtique
Me deuroyent excuſer, ſi la ſimplicité
Trouuoit auiourd'huy place entre la vanité.
C'eſt à vous mon grand Prince à ſupporter ma faute,
Et me louër d'auoir l'ame ſuperbe & haute,
Et l'eſprit non ſeruil, comme ayant de Henry,
De Charles, de François trente ans eſté nourri.

Vn gentil Cheualier qui aime de nature
A nourrir des harats, s'il treuue d'auanture
Vn Courſier genereux, qui courant des premiers
Couronne ſon ſeigneur de Palme & de Lauriers,
Et couuert de ſueur d'eſcume & de poudriere
R'apporte à la maiſon le pris de la carriere :
Quand ſes membres ſont froids debiles & perclus,
Que vieilleſſe l'aſſaut que vieil il ne court plus,
N'ayant rien du paſſé que la monſtre honorable,
Son bon maiſtre le loge au plus haut de l'eſtable,
Luy donne auoine & foin ſoigneux de le penſer,
Et d'auoir bien ſerui le fait recompenſer :
L'appelle par ſon nom, & ſi quelqu'vn arriue,
Dit : Voyez ce cheual qui d'haleine pouſſiue
Et d'ahan maintenant bat ſes flancs à l'entour,
I'eſtois monté deſſus au camp de Moncontour,
Ie l'auois à Iarnac, mais tout en fin ſe change :
Et lors le vieil Courſier qui entend ſa louange,
Hanniſſant & frappant la terre, ſe ſou-rit
Et beniſt ſon ſeigneur qui ſi bien le nourrit.
Vous aurez enuers moy (s'il vous plaiſt) tel courage,
Sinon à vous le blaſme, & à moy le dommage :
Ie reſue! voſtre main me doit faire ſentir
Que la maiſon des Rois ne loge vn repentir.
Mais ie ſuis importun, la perſonne importune
Ne rencontre iamais vne bonne fortune :
Laiſſons faire au deſtin qui nous donne la loy,
Le deſtin de grand Duc vous a fait vn grand Roy :
Puis il ne faut iamais ou parler à ſon maiſtre,
Ou faut de doux propos les oreilles luy paiſtre.
SIRE, *voici le mois où le peuple Romain*
Qui tenoit tout le monde enclos dedans la main,
Donnoit aux ſeruiteurs, par maniere de rire,
Congé de raconter tout ce qu'ils vouloyent dire :

Donnez-moy (s'il vous plaiſt) vn ſemblable congé,
I'ay la langue de rongne & le palais mangé,
Il faut que ie les frotte, ou il faut que ie meure,
Tant le mal grateleux me demange à toute heure.
Puis voici le Printemps où ſe purge vn chacun,
Il faut que mon humeur ſe purge ſur quelcun :
Mais ie ne puis ſans vous! ſans voſtre faueur, SIRE,
Ie n'oſe enuenimer ma langue à la Satyre.
Si eſt-ce que la rage & l'vlcere chancreux
Me tient de compoſer : le mal eſt dangereux,
Et ne plaiſt pas à tous : mais ſi ie vous puis plaire,
Il me plaiſt, vous plaiſant, d'eſcrire & de deſplaire.
Qui, bons Dieux, n'eſcriroit voyant ce temps ici!
Quand Apollon n'auroit mes chanſons en ſouci,
Quand ma langue ſeroit ſans Muſes, & muette,
Encores par deſpit ie deuiendrois Poëte.
C'eſt trop chanté d'Amour, & en trop de façon
La France ne cognoiſt que ce mauuais garçon,
Que ſes traits, que ſes feux : il faut qu'vne autre voye
Par ſentiers incognus ſur Parnaſſe m'enuoye,
Pour me ſerrer le front d'vn Laurier attaché,
D'autre main que la mienne encores non touché.
Apres que voſtre eſprit & vos mains diligentes
Seront laſſes du faix des affaires vrgentes,
Aux heures de plaiſir vous pourrez voſtre eſprit
Esbatre quelquefois en liſant mon eſcrit.
S'il y a quelque braue ou mutin qui ſe faſche,
Et qui entre ſes dents des menaces remaſche
Pour ſe voir ou de biens ou de faueur deſdit :
Si vn plus qu'il ne doit veut monter en credit,
Si quelqu'vn en faueur de ſa faueur abuſe,
S'il fait le Courtiſan & s'arme d'vne ruſe :
Si quelque viloteur aux Princes deuiſant
Contrefait le boufon, le fat, ou le plaiſant :

Si nos Prelats de Cour ne vont à leurs Eglises,
Si quelque trafiqueur qui vit de marchandises,
Veut gouuerner l'Estat faisant de l'entendu :
Si quelqu'vn vient crier qu'il a tout despendu
En Polongne, & qu'il braue enflé d'vn tel voyage,
Et pour le sien accroistre à tous face dommage :
Si plus quelque valet de quelque bas mestier
Veut par force acquerir tous les biens d'vn cartier :
Si plus nos vieux corbeaux gourmandent vos Finances,
Si plus on se destruit d'habits & de despences,
Et si quelque affamé nouuellement venu
Veut manger en vn iour tout vostre reuenu,
Qu'il craigne ma fureur, d'vne encre la plus noire
Ie luy veux engrauer les faits de son histoire
D'vn long trait sur le front, puis aille où il pourra,
Tousiours entre les yeux ce trait luy demourra.
Ie seray comme vn Ours que le peuple aiguillonne,
Qui renuerse la tourbe & mord toute personne,
De grand ny de petit ne me donnant souci
Si l'œuure vous agrée, & qu'il vous plaise ainsi.
I'ay trop long temps suyui le mestier Heroique,
Lyrique, Elegiaq' : ie seray Satyrique,
Disoy-ie à vostre frere, à Charles mon Seigneur,
Charles qui fut mon tout, mon bien & mon honneur.
Ce bon Prince en m'oyant se prenoit à sourire,
Me prioit, m'enhortoit, me commandoit d'escrire,
D'estre tout Satyrique instamment me pressoit :
Lors tout enflé d'espoir qui de vent me paissoit,
Armé de sa faueur ie promettois de l'estre :
Ce-pendant i'ay perdu ma Satyre & mon maistre.
Adieu Charles adieu, sommeilles en repos :
Ce-pendant que tu dors ie suiuray mon propos.
Il n'y a ny Rheubarbe, Agaric, ny racine
Qui puisse mieux purger la malade poictrine

De quelque patient fiéureux ou furieux,
Que fait vne Satyre vn cerueau vicieux,
Pourueu qu'on la destrampe à la mode d'Horace,
Et non de Iuuenal qui trop aigrement passe :
Il faut la preparer si douce & si à point,
Qu'à l'heure qu'on l'aualle on ne la sente point,
Et que le mocqueur soit à moquer si adestre,
Que le moqué s'en rie, & ne pense pas l'estre.
O Prince mon support, heureux & malheureux :
Heureux d'auoir l'esprit si vif & genereux,
Et malheureux d'auoir dés la premiere entrée
Vostre France rebelle en armes rencontrée,
D'ouyr de tous costez resonner le harnois,
Violer la Iustice & mespriser les lois,
Et presque tout l'Estat tomber à la renuerse
Par vne destinée à la France peruerse :
Receuez s'il vous plaist, d'vn visage serain
Et d'vn front deridé mon escrit, que la main
De la Muse a dicté ceste nouuelle année,
Pour en vous estrenant se reuoir estrenée.
Ne la mesprisez pas, bien que soyez yssu
D'vne race & d'vn sang de tant de Rois conceu,
Et ne fermez aux vers l'oreille inexorable :
Minerue autant que Mars vous rendra venerable.
Homme ne pensez estre heureusement parfait :
De mesme peau que nous Nature vous a fait :
Dieu tout seul est heureux, nostre nature humaine
Misere sur misere en naissant nous ameine :
Et ne faut s'esbahir si nous auons icy
Pour partage eternel la peine & le soucy.
On dit que Promethée en paistrissant l'argile,
Dont il fit des humains l'essence trop fragile,
Pour donner origine à nos premiers malheurs,
En lieu d'eau la trempa de sueurs & de pleurs :

Car plus l'homme eſt heureux, plus Fortune l'eſpie.
A telle qualité nous trainons noſtre vie.
Mais c'eſt trop babillé, il ſe faut deſpeſcher,
Souuent en voulant plaire on ne fait que faſcher.
Quand Hercule ou Atlas ont chargé ſur l'eſchine
De ce grand Vniuers la peſante machine,
Que de col & de teſte & de bras bien nerueux
Se bandent ſous le faix qui tomberoit ſans eux :
Si quelque faſcheux ſot arriuoit d'auenture
Qui vint les amuſer d'vne longue eſcriture,
Ou d'vn maigre diſcours ſoit en proſe ou en vers,
Offenſeroit-il pas contre tout l'Vniuers ?
Malin i'offenſerois contre toute la France,
Dont vous portez le faix dés voſtre ieune enfance,
S'importun i'amuſois voſtre diuin eſprit
(Aux affaires bandé) par vn faſcheux eſcrit.
Dieu ne demande pas (car Dieu rien ne demande)
Qu'on charge ſes autels d'vne peſante offrande :
Il n'aime que le cœur, il regarde au vouloir,
La ſeule volonté l'offrande fait valoir.
Ainſi ſuyuant de Dieu la diuine nature,
Vous prendrez mon vouloir, & non mon eſcriture.

SONGE.

A luy-meſme.

Nos peres abuſez penſoyent que le ſonger
Du matin, n'eſtoit point ny faux ny menſonger.
Au contraire, mon Roy, ie penſe que tous ſonges
Sans rien ſignifier, ne ſont que des menſonges,

Et que Dieu ne voudroit (Dieu qui ne peut tromper)
De fantoſmes confus noſtre ame enueloper,
S'apparoiſſant à nous, quand le ſommeil commande
Au corps enſeuely de vin & de viande :
Mais pluſtoſt en plein iour, alors qu'il eſt permis
De veiller, & d'auoir les ſens non endormis,
Et ſçauoir diſcerner ſi l'image legere
Qui pouſſe noſtre eſprit, eſt fauſſe ou menſongere.
Or ſans tant diſcourir, ie vous diray le faict :
L'ouurage commencé s'en va demy-parfaict.
Ie ſongeois l'autre nuict vn peu deuant l'Aurore,
Quand du Soleil naiſſant les cheuaux ſont encore
En la mer, & leurs crins s'eſpandent par les cieux,
Qu'vn buiſſon eſpineux ſe monſtroit à mes yeux,
De ronces remparé, fortifié d'eau viue
Et d'vn large foſſé, dont la gliſſante riue
Me monſtroit que du bas iuſqu'au plus haut du bord
Le paſſage eſtoit clos, tant le parc eſtoit fort.
Dedans faiſoit ſa bauge vne beſte ſauuage,
Qui iamais autre part ne cherchoit ſon gaignage,
S'auiandant de glands, qui ſecs ſe deſroboyent
Des cheſnes en Automne, & à terre tomboyent.
Les voiſins du pays l'appelloyent La merueille :
Sa gueulle eſtoit dentée, effroyable l'oreille,
Ventre large & panſu, la peau rude au toucher,
Et ſon front ſe dreſſoit en pointe de clocher.
Il n'y auoit ſeigneur, marchant, ny gentilhomme,
Qui n'euſt couru la beſte, ainſi qu'on fait à Romme
Le Bufle par la ville, alors que les Romains
De traicts iettez ſur luy ſe deſarment les mains.
Tranſporté d'vne forte & chaude frenaiſie,
Apres tant de coureurs il me priſt fantaïſie
De les deuancer tous, & comme bon veneur,
Faire bien mon enceinte, & en auoir l'honneur.

Cela ne m'effroya, ny ne pallit ma face,
Voyant de mes voisins les chiens morts sur la place,
Et les autres blessez au logis reuenir:
Mais plustost irrita mon courroux à tenir
Fort contre le Sangler, suyuant mon entreprise,
Ou mourir au combat, ou voir la beste prise.
Ie descouplay mes chiens, & for-huant apres
Les nommant par leurs noms, il n'y eut ny forests,
Montaignes ny chemins, ny lande inhabitée
Qui ne fissent vn bruit sous ma chasse amutée.
Errant esgratigné de ronces par les bois,
Tantost d'vn tram de trompe, & tantost de la voix
Ie leur donnoy courage, & leur monstrois la voye:
Mais coüars sans la mordre ils aboyoient la proye
A gueule ouuerte, ainsi que de nuict en resuant
Ils mordent l'ombre aux dents, & abboyent le vent.
Ie fis sonner pour chiens: la trompe les assemble.
Coupables de leur faute ils se rendent ensemble
Tous craintifs à mes pieds d'vn visage abaissé,
Puis comme des poltrons ainsi ie les tancé.
Chiens indignes de suiure vne beste à la trace,
Chiens gris qui dementez vostre premiere race,
Dont le bon sainct Hubert par les forests cherchoit
Les sangliers, & leur hure à son huis attachoit:
Rendez-moy maintenant, rendez la recompense
Du soin que i'ay de vous, n'espargnant la despense
Ny le bon traitement pour vous faire nourrir,
A fin de surpasser les autres à courir.
Auant que le Soleil plonge en la mer sa teste,
Retournez au logis braues de la conqueste,
Le muffle ensanglanté, le corps nauré de coups,
Ou vous serez ce soir le carnage des loups.
Ainsi les menaçant ils monstroyent au visage,
Abboyant contre l'air, d'auoir meilleur courage.

Au plus fort du taillis vn gros hallier estoit,
Dedans pour reposer le sangler se mettoit,
Hallier que le Soleil de ses rayons ne perse,
Tant rameaux sur rameaux d'vne obscure trauerse
Ensemble entre-lacez le haut s'espessissoit,
Et le bas plein d'effroy d'ombres se noircissoit.
Au milieu cropissoit vne mare fangeuse,
Où souloit à midi ceste beste outrageuse
Fouiller, & tout son corps de bourbe reuestir.
Là ie pousse mes chiens pour la faire sortir :
Là l'espieu dans la main, courageux ie deuance
Ma chasse de vingt pas, ie la tance & retance,
Ie la presse & la hue allant tout-à-l'entour,
Mais en vain : car plustost ie vy faillir le iour,
Qu'elle osast approcher du Monstre pour le mordre :
Au contraire il s'élance, & les mit en desordre,
Massacrant la moitié, puis morts les secouant
Du groin les enleuoit, & s'en alloit iouant.
Trois fois recreu d'ahan, ie m'estens sur la place :
Trois fois reprenant cœur, mes armes & l'audace,
Ie retourne au combat, de fureur transporté,
Qu'vn sanglier sur mes chiens eust l'honneur emporté.
Il estoit desia nuict, & la Lune premiere
Doroit le haut des bois d'vne blonde lumiere,
Quand regardant son arc nouuellement plié
D'vne corne voutée, ainsi ie la prié :
Lune, l'œil de la nuict, qui reluis à trois faces,
Deesse des veneurs, des chemins & des chasses,
Tu as courbé trois fois tes voutes en vn rond,
Et trois fois replanté tes cornes à ton front,
Depuis le iour qu'errant par ces bois ie m'amuse
A suiure pour-neant vne beste qui ruse :
Guide ma main, Deesse, & m'enseigne le lieu
D'où ie pourray sanglant retirer mon espieu,

Et fais par ta faueur que mon ſouhait aduienne,
O des aſtres l'honneur vierge Latonienne.
Comme ainſi ie priois, la Lune m'entendit,
Qui ſoudain de ſon ciel en terre deſcendit :
Puis deſpouillant ſon front & ſa corne argentine,
Priſt la forme & l'habit d'vne mienne voiſine,
Qu'on diſoit toute nuiƐt parler aux animaux,
Et par charmes tirer les eſprits des tombeaux,
Enſorceler les bleds, & faire à contre-courſe
Les ruiſſeaux esbaïs retourner à leur ſource.
En me heurtant du coude ainſi me vint tanſer:
Ah malheureux Veneur, tu es ſot de penſer
Qu'vn monſtre ſi cruel ſoit né de la nature
Des autres animaux : quitte ton auanture,
Et cherche autre parti : ou bien ſois diligent
De trouuer vn limier, & des chiens tous d'argent :
La beſte ne ſe prend ſinon en telle ſorte.
A tant s'eſuanouit : l'air venteux qui l'emporte,
Fiſt vn bruit par la nuiƐt, & tout ſoudain la peur
Eſcoutant tels propos me vint glacer le cœur.
Comme ie m'eſtonnois de ſa reſponſe obſcure,
Ie vous vi, ce me ſemble, en vne clairté pure
Reluire autour de moy, meſme front, meſmes yeux
Que vous auez alors qu'entre les demi-dieux
De voſtre ſaint Conſeil adminiſtrez iuſtice,
Honnorant la vertu, & chaſtiant le vice.
Puis me diſtes ainſi : Quel ſort te menaçant
Te tient ſi tard au bois à l'ombre du Croiſſant,
Quand les hommes laſſez, & quand toute autre choſe
Oubliant le trauail en ſon liƐt ſe repoſe?
Conte moy ton mechef : c'eſt le faiƐt d'vn bon Roy
D'aider à ſon ſuiet en peine comme toy.
O Prince, mais ô Dieu, dont la celeſte face
Ne s'apparuſt iamais à noſtre humaine race

Sinon pour faire bien, s'il vous plaist me prester
Vostre oreille, en deux mots ie vous le vais conter
Six mois sont ja passez, que suant sous la peine
Ie pourchasse vn Sanglier d'vne esperance vaine.
Vne vieille m'a dit que ie sois diligent
De trouuer vn limier & des chiens tous d'argent,
Si ie veux telle beste en mes toiles surprendre :
Qu'autrement ie m'abuse, & ne faut m'y attendre.
Ie suis tout esbahi des propos qu'elle dit,
A qui la raison mesme & le sens contredit :
Car iamais chiens d'argent ne furent en nature :
C'est tout ce que peut feindre vne vaine peinture.
Vous respondistes lors : Dieu n'est iamais l'appuy
D'vn cœur qui se desfie & ne s'asseure en luy.
Les Princes & les Dieux ont pouuoir de tout faire :
Heretique est celuy qui pense le contraire.
Recouple-moy tes chiens, ie te puis asseurer
Que tu voirras bien tost ce miracle auerer.
En me disant tels mots, d'vne blanche houssine
Que vous auiez és mains, vous frappastes l'eschine
De mes chiens par trois fois, & soudain sans bouger
D'vne place, en argent ie les vy tous changer.
Leur voix estoit d'argent, leurs muffles & leur veüe,
Les oreilles, le front, les pattes & la queüe,
Et n'auez Tresorier tant soit ferme & constant,
Qui ne les eust bien pris pour bon argent contant.
O Prince, si Cerés, si Mars & si Neptune
Me commandoyent tous trois contre la loy commune :
L'vn de faire par l'air des nauires marcher,
L'autre d'ensemencer la pointe d'vn rocher,
Et l'autre sans soudars donner vne bataille,
Ie leur obeyrois : il ne faut que l'homme aille
Contre la Deité, & ne faut point auoir
De doute, que les Dieux nous vueillent deceuoir.

Ie m'en vais rechaſſer deſſous voſtre parole
Qui iamais ſans effect par le vent ne s'en-vole,
Et ſous voſtre promeſſe, en laquelle douter
Ce ſeroit hors du Ciel les Dieux vouloir oſter.
Donques ſouuenez-vous, ſi la beſte me donte,
Qu'à vous ſeul, non à moy, ſera toute la honte:
Vous eſtes le motif, ie ne ſuis ſeulement
Que l'organe qui ſert à voſtre mandement.
Auſſi ſi ie la prens, tout au plus haut du feſte
De vos portaux ſacrez i'en appendray la teſte,
Pour donner vn exemple à vos peuples François
De ne douter iamais d'obeïr à leurs Rois.
Puis i'eſcriray deſſous, Ie celuy, qui les ſonges
N'aguieres n'eſtimois que fables & menſonges,
Ie les croy maintenant, tant vaut la verité
D'vn miracle en moy fait par vne Deïté.

DISCOVRS DE L'EQVITE'

DES VIEVX GAVLOIS.

A luy-meſme.

La victime eſtoit preſte, & miſe ſur l'autel,
Quand ce vaillant Gaulois de renom immortel,
Grand Prince, grand guerrier, grand paſteur des armées,
Qui auoit ſaccagé les plaines Idumées,
Et foudroyant les champs d'vn armé tourbillon
Auoit eſpouuanté le rocher d'Apollon,
Commande à Glythymie : (ainſi s'appelloit celle
Qui fut à ſon eſpoux eſpouſe mal-fidelle)

Prens le pied de l'aigneau, & fay pour ton renuoy
Aux bons Dieux voyageurs des vœus ainſi que moy.
Elle pour obeir prend le pied de la beſte.
Lors en lieu de l'hoſtie il decolla la teſte
De la femme perfide, & le ſang qui iaillit,
Tout chaud contre le front de ſon mary ſaillit.
Ainſi de ſon forfait elle tomba victime,
Sans teſte dans ſon ſang lauant ſon propre crime.
Le mari ſpectateur d'vn acte ſi piteux,
Eut le ſein & les yeux de larmes tous moiteux :
Vne horreur le ſaiſit, il ſanglotte ſon ame,
Et outré de douleur contre terre ſe pâme :
Puis à ſoy reuenu renfrongnant le ſourci,
D'vne voix effrayée au Gaulois diſt ainſi.
Quoy ! eſt-ce là la foy que tu m'auois promiſe ?
Eſt-ce là ton ſerment ? eſt-ce la dextre miſe
En la mienne, ô pariure ? apres auoir receu
La rançon pour ma femme, ainſi m'as-tu deceu ?
Du iour que le harnois ſonna ſur tes eſpaules,
Qu'eſpuiſant la ieuneſſe & la force des Gaules,
Et qu'à ton camp nombreux les ondes des ruiſſeaux
Ne baſtoyent à fournir breuuage à tes cheuaux,
Et que l'ambition que rien ne reſſaſie,
Te faiſoit comme vn feu ſaccager noſtre Aſie,
Ie preuy mon malheur, & preuy que nos champs
Ne ſeroyent qu'vn tombeau par tes glaiues trenchans :
Mais ie le preuy mieux, oyant la renommée
Que ton camp aſſiegeoit noſtre ville enfermée.
Pres les murs de Milete vn temple s'eleuoit,
Où Cerés ſes honneurs & ſes autels auoit,
Et ce iour de fortune on celebroit ſes feſtes.
Nos femmes couronnant d'eſpics de bled leurs teſtes,
Et portant en leurs mains les premices des fruits
Que la Terre nourrice en ſon ſein a produits,

Supplioyent la Deeſſe, & ſa Semeſtre fille,
Leur donner bons maris, & planté de famille,
Santé, beauté, richeſſe, & la grace des Dieux.
Le parfum de l'encens fumoit iuſques aux cieux :
Autour du Temple alloit la danſe meſurée,
Quand voici comme Loups à la gorge alterée
Ou du ſang des aigneaux, ou du ſang des brebis,
Venir ton camp veſtu de flamboyans habits,
Qui ſans crainte du lieu les autels deſpouillerent,
Et ſans reſpect d'honneur nos femmes violerent,
Autant que l'appetit veinqueur le permettoit
Et la ieune fureur qui ſans raiſon eſtoit.
On dit que de Cerés le venerable image
Fremiſſant & ſuant abaiſſa ſon viſage :
Son autel en trembla, ſa couleur en mua,
Et trois fois de deſpit la teſte remua.
Soudain la Renommée à l'aile bien agile,
Deſſus le mur rampée eſpouuanta la ville,
Annonçant aux maris d'vne effroyable vois,
Que leurs femmes eſtoyent la proye des Gaulois.
Le iour eſtoit ſous l'onde, & la nuit eſtoilée
Auoit d'vn habit brun la terre emmantelée,
Quand la clameur ſe fiſt, & des enfans pleureux,
Et des peres priuez de leurs lits amoureux.
Non autrement de loin s'entendoit la complainte,
Que ſi deſia la ville euſt veu l'image peinte
De la mort en ſes murs, & les feux indontez
Riblant par les maiſons voler de tous coſtez.
En fin ſur la minuict en la place s'aſſemblent,
Où de mille conſeils les deux meilleurs leur ſemblent
De prier l'ennemi, & d'vn ſoin diligent
Apporter la rançon, & flechir par argent
(Poiſon des cœurs humains) l'arrogance barbare,
Qui de ſon naturel eſt tyrante & auare.

Le ſaufconduit venu ayans les pleurs à l'œil,
Et triſtement veſtus de noirs habits de dueil,
Au premier poinct du iour ſortirent de la porte.
Mercure alloit deuant, qui leur ſeruoit d'eſcorte,
D'vn air enueloppé. A la fin paruenus
En ton oſt, & voyant tes hommes incognus,
Harenguerent ainſi d'vne douce priere,
Pour amollir les cœurs de la troupe guerriere,
Qui braue en ſon harnois donnoit d'vne autre part
Aſſeurance aux prians d'vn paiſible regard.
Peuples enfans de Mars, heritiers de la guerre,
Qui courez noſtre Aſie, ainſi que le tonnerre
Court grondant parmi l'air, & à vos Dieux Gaulois
Appendez pour trofée & nous & nos harnois :
Ne vueillez point ſouiller, magnanimes gend'armes,
Vos honneurs illuſtrez par la ſplendeur des armes
Au ſang vil & couard de nos femmes, qui n'ont
Ny corſelets au dos, ny morions au front
Pour reuancher leur peau, de nature amuſées
A filer leur quenouille, & tourner leurs fuſées :
Ou bien, ſi meſpriſant les Dieux & les humains,
Viuez ainſi que Loups du meurtre de vos mains,
Tournez le fer trenchant en nos maſles poitrines,
Et courtois pardonnez aux ames feminines :
Ou ſi vous craignez Dieu protecteur de la loy,
Et la Fortune humaine inconſtante & ſans foy
(Croyant que vos voiſins peuuent rauir les voſtres
Ainſi qu'en ce païs vous rauiſſez les noſtres)
Vous contre-iniuriant de pareille façon :
Rendez-les s'il vous plaiſt, & prenez leur rançon,
A fin que deſormais exemptes du ſeruage,
Libres en nos maiſons facent noſtre meſnage,
Et ſans plus en voſtre oſt engager leurs beaux ans,
Aillent faire nos lits, & traiter nos enfans.

Ils parlerent ainsi. Ces guerriers de leur teste
Firent signe aux prians d'accorder leur requeste.
« Il n'est rien qui tant l'homme ameine à la raison,
« Que l'art persuasif d'vne douce oraison.
Les vnes par argent retournerent troquées:
Les autres qui s'estoyent desia domestiquées
En l'amour des Gaulois, les pensans plus gaillars
Aux combats amoureus que leurs maris vieillars,
S'arresterent au camp, mesprisant leurs Penates,
Licts, enfans & maris, pour suiure les Galates.
Ma femme fut rauie. Ambassadeur alors
I'estois loin du païs, pour rompre les effors
Et l'instante fureur d'vn Martial orage,
Qui desia coniuroit contre nostre riuage.
Si tost qu'à mon retour l'histoire i'entendi,
Tout le sang me gela, de crainte refroidi:
La honte & le despit me fermerent la bouche,
A terre renuersé comme vne froide souche,
Pleurant ma chere espouse, & n'ayant pour confort
Remede plus certain que l'espoir de la mort.
En tous lieux que i'allois, où ie l'auois cognue,
Soit veillante ou dormante, ou soit en robbe, ou nue,
Au iardin, en la chambre, au cabinet segret,
Tout le cœur me creuoit de dueil & de regret.
D'vn pied mal-asseuré mille fois en vne heure
Ie changeois de logis, de place & de demeure:
Mais en vain: car tous lieux me sembloyent odieux,
Et tousiours sa beauté venoit deuant mes yeux.
En songe toute nuict me reuenoit ma femme,
Et tout cela de doux qui nous chatouille l'ame,
Et dont le souuenir est plaisant au penser,
Qu'Amour me fait au cœur cent fois le iour passer.
La face qu'elle auoit quand elle fut rauie,
Tousiours me reuenoit: comme elle poursuiuie

Couroit parmi le temple ambraſſant les autels
Et les images ſaints des hauts Dieux immortels,
Paſmée, eſcheuelée, & non plus femme viue,
Et s'eſchappant de l'vn, de l'autre eſtre captiue,
N'ayant autre confort en ſon peril ſinon
M'appeller, & d'auoir en ſa bouche mon nom :
Puis touſiours me ſembloit qu'elle me venoit tendre
Ses bras croizez en l'air à fin de la defendre.
Deux fils conceus de nous, germes de noſtre chair,
Vray gage d'amitié aux deux parens ſi cher,
Qui du tout reſembloyent au portraict de leur mere,
Aſſis ſur mes genoux redoubloyent ma miſere,
Et de leurs tendres mains touchant mon poil griſon,
Me prioyent de tirer leur mere de priſon.
« Affection d'enfans de nature eſt ſi grande,
« Qu'elle obtient de parens tout ce qu'elle demande.
Pour recouurer ma vie, & retrouuer mon cœur,
Sans qui ie viuotois en extreme langueur,
Ie vendi tout mon bien : que m'en ſeruoit l'vſage,
Quand mon meilleur treſor eſtoit ailleurs en gage ?
Touſiours à chaque pas en ma femme reſuant,
Chargé de mon auoir ie mis la voile au vent.
Le vent en ma faveur, qui poupier ſe reſueille,
Me pouſſa de Milete aux riues de Marſeille.
Du lieu de ta demeure aux voiſins ie m'enquis :
Mais l'honneur de tes faits par les armes acquis
M'enſeigna le chemin : car il n'y auoit trace
Qui n'euſt ouy ſonner le bruit de ta cuiraſſe.
Entrant en ton Palais d'elle ie fu cognu :
Puis t'enquerant de moy pourquoy i'eſtois venu,
Ainſi ie reſpondi. L'affection extreſme
Que ie porte à ma femme, helas ! plus qu'à moy-meſme,
Les pleurs verſez pour elle, & les regrets amers
M'ont fait vendre mon bien, & paſſer tant de mers

A fin de racheter vne ſi chere choſe.
Puis tout ſoudain du prix auec toy ie compoſe,
Et le mis en ta main : mais ton cœur genereux,
Plus cent fois de l'honneur que de l'or amoureux,
Forçant ta nation qu'on eſtime ſi fiere,
Ne voulut accepter de moy la ſomme entiere :
Tu mis ceſte rançon en quatre lots à part,
Vne quarte à ma femme, & l'autre pour ma part,
L'autre pour nos enfans & l'autre pour toy maiſtre.
Tu me fis vn feſtin, tu m'aſſis à ta dextre,
Ie beu dedans ta coupe, & d'vn front adouci
Humainemeut traité tu m'oſtas le ſouci.
Quand le vin fut verſé en l'honneur de Mercure,
Et la Nuict fut venue à la courtine obſcure,
Tu me liuras ma femme, & me la fis toucher,
Puis en vn meſme lict enſemble nous coucher,
Sans plus retenir droit ny pouuoir deſſus elle.
Toutefois ô cruel, ô barbare infidelle,
Apres auoir long temps en ton Palais logé,
En ta coupe rebeu, à ta table mavgé,
Apres mon or baillé, apres ta foy promiſe
Tu l'as deuant mes yeux cruellement occiſe.
Le Prince qui long temps ce diſcours entendit,
D'vn magnanime cœur luy contre-reſpondit.
Citoyen de Milete, eſtranger & mon hoſte,
A fin que hors du cœur l'impreſſion ie t'oſte
Qui pourroit à bon droit t'irriter contre moy,
Entens toute l'hiſtoire, & l'emporte chez toy.
Auſſi toſt que l'Aurore au matin fut venue,
Ta femme toute nuict entre tes bras tenue,
Qui t'appelloit ſon ſang, ſon cœur & ſon ſouci,
Ambraſſant mes genoux, me fiſt ſa plainte ainſi.
« Il eſt bien mal-aiſé de tromper vne amante !
Elle ayant comme femme vne ame desfiante

Et vn cœur ſoupçonneux (cela leur eſt fatal)
Auant qu'il fuſt venu, coniectura ſon mal.
Apres que par le fer tu m'as tienne rauie,
Que par terre & par mer tes armes i'ay ſuiuie
Compagne de ton lict : apres t'auoir aimé,
Apres t'auoir cent fois en te baizant armé,
Baillé ton morion, ta lance & ta rondache,
Et planté ſur ton tymbre vn menaçant pennache :
Puis venu du combat, du trauail ennuyé,
Apres t'auoir cent fois tout le corps eſſuyé
Salle d'vne pouſſiere honneſte & genereuſe,
Et tes playes ſuccé de ma léure amoureuſe :
Apres auoir penſé de mes mains tes cheuaux,
Tes courſiers compagnons de tes nobles trauaux,
Les nommant par leur nom, qui ſouloyent recognoiſtre
Ma voix encor pluſtoſt que celle de leur maiſtre :
Peux-tu bien maintenant tes delices haïr,
Et pour vn peu de gain perfide me trahir ?
Hà ! ce n'eſt pas la foy, ny la dextre fidelle
Miſe en la mienne, helas ! quand tremblante & rebelle
I'ambraſſois les autels de Cerés, appellant
Les Dieux à mon ſecours contre toy me volant.
A la fin adiouſtant la priere à l'audace,
Par force & par amour ie t'accorday ma grace,
Pourueu que tu ſerois d'vne inuincible foy,
Touſiours mon defenſeur, ſans te faſcher de moy.
Mais ie voy (deſmentant ta promeſſe heroïque)
Qu'autant comme ton cœur ta parole eſt Gothique :
Pourrois-ie bien ſouffrir abſente de tes yeux
Encore vne autre fois vn ſeruage ennuyeux ?
Le premier m'eſtoit doux, & le ſecond en l'ame
Me ſeroit vne mort dont le penſer me paſme.
Tu eſtois mon pays, mon pere & mon eſpous,
Et tous perdus en toy ie les retrouuois tous :

Seul tu estois mon tout, & pour vne parole
Maintenant dans le vent ta promesse s'en-vole.
Ne crains-tu point les Dieux? ne crains-tu que les bois,
Les rochers entournez de naturels effrois,
Les deserts remparez de longue solitude
Ne content aux passans ta fiere ingratitude?
Tu me deuois tuer quand ta main me rauit,
Et non trahir le cœur qui forcé te suiuit:
Le mourir de ta main valloit mieux que la vie,
Et rauie en ce poinct ie n'eusse esté rauie.
En tous lieux où le nom des hommes i'entendray,
Plustost par les forests aux loups ie me rendray
Qu'en leurs mechantes mains, croyant par coniecture
Qu'ils sont tous comme toy de mechante nature.
Or puis que mon malheur ne se peut reuancher
De toy cruel ingrat, que par le reprocher,
Ie te reprocheray ta semence germée,
Que tu as par amour en mon ventre semée:
Tu deuois pour le moins auant que me chasser,
Souffrir que ton enfant peust ton col embrasser,
Te rebaiser les mains, & t'appeller son pere.
Les larmes de l'enfant eussent sauué la mere!
Baille moy ton poignard pour nous tuer tous deux:
Ie te seray defuncte vn fantosme hideux,
Ie rompray ton sommeil, & contre toy marrie
Ie te suiuray tousiours importune Furie,
Te donnant à manger ton fils pour ton repas:
Ainsi doux (me vangeant) me sera le trespas!
Que dis-ie? mon amour ne merite vn supplice.
Viuons donc à tes pieds pour te faire seruice,
Et perdons mon mary ce causeur effronté,
Qui de tout nostre bien qu'il auoit apporté,
T'a baillé seulement la moitié de la somme,
Vray acte de larron, & non pas de preud'homme.

Elle me dist ainsi. Le sang froid s'assembla
Tout au-tour de mon cueur qui soudain me troubla,
Douteux si ie deuois l'enuoyer tout à l'heure
En ces lieux tenebreux où le Trespas demeure:
Ou bien si ie deuois mon courroux retarder,
Et te conter le fait, à fin de te garder.
I'ay feint ce sacrifice, & feint de te conduire
Pour immoler ta femme, & aussi pour te dire
Que vous estes deceus de blasmer les Gaulois,
Vous-autres Asiens, comme peuples sans lois,
Barbares & cruels, transportez par le vice,
Ennemis d'equité, de droict & de iustice.
Dessous la loy escrite enseignez vous viuez,
Et doctes en papier le papier vous suiuez:
Nous autres nous n'auons que la Loy naturelle
Escrite dans nos cœurs par vne encre eternelle,
Que nous suiuons tousiours sans besoin d'autre escrit,
Comme portans nos loix en nostre propre esprit.
En-terre si tu veux, ou laisse aux chiens ta femme,
Ou la iette en la mer, ou la donne à la flame:
Vn corps tronqué de teste est vn fardeau pesant,
Ne remporte en ta ville vn si vilain present.
Or quant à la rançon que i'ay receu pour elle,
Et au reste du bien que ta dextre me celle,
Prens tout, ie n'en veux rien, à fin qu'en ton païs
Tu faces au retour tes voisins esbahis,
Leur contant nos vertus: va chercher ta demeure:
Adieu, donne la main, va-t'en à la bonne heure.
HENRY, *dont le renom n'est seulement allé*
Aux peuples estendus sous le Pole gelé,
Mais de l'Europe entiere a rempli tout l'espace,
Tu ne tiens seulement en la Gaule la place
Que tenoit ce guerrier, mais aussi l'equité,
Les vertus, les honneurs, & la fidelité.

Ie voudrois que ton peuple en armes redoutable
Se monstrast enuers toy ou autant equitable
Que tu es enuers luy, ou qu'il fust enuers toy
Aussi fidele & bon que tu luy es bon Roy:
Les guerres tous les ans ne seroyent attendues,
Tes villes sous ta main seroyent desia rendues,
Les harnois ne seroyent vn faix à nostre dos,
Et tes suiets viuroyent en paisible repos.
Ce-pendant il te plaist en telle deffiance
Veincre non par le fer, mais par la patience:
Vy heureux ceste année & cent autres encor,
Et en regnant vieillis autant que fist Nestor,
Et m'estreine, grand Roy, ainsi que ie t'estreine.
Du labeur profitable agreable est la peine.

DISCOVRS OV DIALOGVE

entre les Muses deslogées,

& Ronsard.

Leuant les yeux au ciel, & contemplant les nues,
I'auisay l'autre iour vne troupe de Grues,
Qui d'vn ordre arrengé & d'vn vol bien serré
Representoient en l'air vn bataillon carré,
D'auirons emplumez & de roides secousses
Cherchant en autre part autres terres plus douces,
Où tousiours le Soleil du rayon de ses yeux
Rend la terre plus grasse, & les champs plus ioyeux.
Ces oiseaux rebatant les plaines rencontrées
De l'air, à grands coups d'aisle alloient en leurs contrées,
Quitant nostre païs & nos froides saisons,
Pour refaire leur race & reuoir leurs maisons.

Les regardant voller, ie disois en moy-mesme :
Ie voudrois bien, oiseaux, pouuoir faire de mesme
Et voir de ma maison la flame voltiger
Desur ma cheminée, & iamais n'en bouger,
Maintenant que ie porte iniurié par l'age,
Mes cheueux aussi gris comme est vostre plumage.
Adieu peuples ailez, hostes Strymoniens,
Qui volant de la Thrace aux Aethiopiens,
Sur le bord de la mer encontre les Pygmées
Menez, combat leger, vos plumeuses armées :
Allez en vos maisons. Ie voudrois faire ainsi.
« Vn homme sans fouyer vit tousiours en soucy.
Mais en vain ie parlois à l'escadron qui volle :
Car le vent emportoit comme luy, ma parole,
Remplissant de grands cris tout le ciel d'alentour,
Aize de retourner au lieu de son sejour.
De l'air abaissant l'œil le long d'vne valée,
Ie regarday venir vne troupe haslée
Lasse de long trauail, qui par mauuais destin
Auoit fait (ce sembloit) vn penible chemin.
Elle estoit mal en conche & pauurement vestue :
Son habit attaché d'vne espine poinctue
Luy pendoit à l'espaule, & son poil dédaigné
Erroit salle & poudreux, crasseux & mal peigné.
Toutefois de visage elle estoit assez belle :
Sa contenance estoit d'vne ieune pucelle,
Vne honte agreable estoit dessus son front,
Et son œil esclairoit comme les Astres font :
Quelque part qu'en marchant elle tournast la face,
La vertu la suyuoit, l'eloquence & la grace,
Monstrant en cent façons dés son premier regard,
Que sa race venoit d'vne royale part,
Si bien qu'en la voyant, toute ame genereuse
Se rechaufant d'amour en estoit amoureuse.

D'auant la troupe alloit vn ieune jouuenceau,
Qui portoit en Courrier des ailes au chapeau,
Vne houſſine en main de ſerpens tortillée,
Et deſſous pauure habit vne face éueillée :
Et monſtroit à ſon port quel ſang le conceuoit,
Tant la garbe de Prince au viſage il auoit.
Tout furieux d'eſprit ie marchay vers la bande,
Ie luy baiſe la main, puis ainſi luy demande
(Car l'ardeur me pouſſoit de ſon mal conſoler,
M'enquerir de ſon nom, & de l'ouyr parler.)

Ronſard.

Quel eſt voſtre pais, voſtre nom & la ville
Qui ſe vante de vous ?
L'vne la plus habile
De la bande reſpond.

Muſes.

Si tu-as iamais veu
Ce Dieu, qui de ſon char tout rayonné de feu
Briſe l'air en grondant, tu as veu noſtre pere :
Grece eſt noſtre pays, Memoire eſt noſtre mere.
Au temps que les mortels craignoient les Dëitez
Ils baſtirent pour nous & temples & citez :
Montaignes & rochers & fontaines & prées,
Et grottes & foreſts nous furent conſacrées.
Noſtre meſtier eſtoit d'honorer les grands Rois,
De rendre venerable & le peuple & les lois,
Faire que la vertu du monde fuſt aimée,
Et forcer le treſpas par longue renommée :
D'vne flame diuine allumer les eſprits,
Auoir d'vn cueur hautain le vulgaire à meſpris,
Ne priſer que l'honneur & la gloire cherchée,
Et touſiours dans le ciel auoir l'ame attachée.

Nous eusmes autrefois des habits precieux,
Mais le barbare Turc de tout victorieux,
Ayant vaincu l'Asie & l'Afrique, & d'Europe
La meilleure partie, a chassé nostre trope
De la Grece natale, & fuyant ses prisons
Errons, comme tu vois, sans biens & sans maisons,
Où le pied nous conduit, pour voir si sans excuses
Les peuples & les Rois auront pitié des Muses.

Ronsard.

Des Muses? di-je lors. Estes vous celles-là
Que iadis Helicon les neuf seurs appella?
Que Cirre & que Phocide auouoyent leurs maistresses,
Des vers & des chansons les sçauantes Déesses?
Vous regardant marcher nuds pieds & mal empoinct
I'ay le cueur de merueille & de frayeur espoint,
Et me repens d'auoir vostre danse suiuie,
Vsant à vos mestiers le meilleur de ma vie.
Ie pensois qu'Amalthée eust mis entre vos mains
L'abondance & le bien, l'autre ame des humains:
Maintenant ie cognois, vous voyant affamées,
Qu'en esprit vous paissez seulement de fumées,
Et d'vn titre venteux, antiquaire & moysi,
Que pour vn bien solide en vain auez choisi.
Pour suiure vos fureurs, miserables nous sommes.
Certes vous ressemblez aux pauures Gentilshommes,
Qui (quand tout est vendu) leuant la teste aux cieux,
N'ont plus d'autre recours qu'à vanter leurs ayeux.
Que vous sert Iupiter dont vous estes les filles?
Que seruent vos chansons, vos Temples & vos villes?
Ce n'est qu'vne parade, vn honneur contrefaict,
Riche de fantaisie, & non pas en effect.

Vertu, tu m'as trompé, te penſant quelque choſe!
Ie cognois maintenant que le malheur diſpoſe
De toy qui n'es que vent, puiſque tu n'as pouuoir
De conſeruer les tiens qui errent ſans auoir
Ny faueurs ny amis, vagabonds d'heure en heure
Sans feu, ſans lieu, ſans bien, ſans place ny demeure.

Muſes.

Hà que tu es ingrat de nous blaſmer ainſi!
Que fuſſes-tu ſans nous qu'vn eſprit endurcy,
Conſumant, caſanier, le plus beau de ton âge
En ta pauure maiſon, ou dans vn froid vilage,
Incogneu d'vn chacun! où t'ayant abreuué
De Nectar, & l'eſprit dans le Ciel eſleué,
T'auons faict deſireux d'honneur & de louanges,
Et ſemé ton renom par les terres eſtranges,
De tes Rois eſtimé, de ton peuple chery,
Ainſi que noſtre enfant en noſtre ſein nourry.
Dieu puniſt les ingrats: à tous coups que la foudre
Trebuchera de l'air, tu auras peur qu'en poudre
Tu ne ſentes ton corps, & ta teſte briſer
Pour la punition d'ainſi nous meſpriſer.
Pource adjoute creance à qui bien te conſeille:
Ayde nous maintenant, & nous rens la pareille.

Ronſard.

Que voulez vous de moy?
L'vne des ſœurs alors
Qui la bande paſſoit de la moitié du corps,
Me contre-reſpondit.

Muſes.

Nous auons ouy dire
Que le Prince qui tient maintenant voſtre Empire,

Et qui d'vn double ſceptre honore ſa grandeur,
Eſt deſſus tous les Roys des lettres amateur,
Careſſe les ſçauans, & des liures fait conte,
Eſtimant l'ignorance eſtre vne grande honte :
Dy luy de noſtre part qu'il luy plaiſe changer
En mieux noſtre fortune, & nous donne à loger.

Ronſard.

Vous m'impoſez au dos vne charge inegale :
I'ay peu de cognoiſſance à ſa grandeur royale,
C'eſt vn Prince qui n'aime vn vulgaire propos,
Et qui ne veut ſouffrir qu'on trouble ſon repos,
Empeſché tous les iours aux choſes d'importance,
Souſtenant preſque ſeul tout le faix de ſa France,
Meditant comme il doit ſon peuple gouuerner
Et faire deſſous luy l'âge d'or retourner,
Honorer les Vertus & chaſtier le vice,
Deffenſeur de la loy, protecteur de Iuſtice.
Ie n'oze l'aborder, ie crains ſa Maieſté,
Tant ie ſuis esblouy des raiz de ſa clairté :
Pource cerchez ailleurs vn autre qui vous meine.
Adieu docte troupeau, adieu belle neuuaine.

AV ROY CHARLES IX.

Au grand Hercule animé de courage
Vous reſſemblez : il auoit ſon lignage
De Iupiter, & le voſtre eſt d'vn Roy,
Qui comme vn Dieu tint la France ſous ſoy.

Dés le berceau de ſa main enfantine
Il eſtouffa la race ſerpentine:
Vous dés enfance à la mort auez mis
La pl.s grand'part de vos fiers ennemis.
Vn puiſſant Roy contraignoit ſa prouëſſe:
Neceſſité qui eſt grande Déeſſe,
Vous a contraint: il eut pour ſon confort
Vn ieune frere, & vous Prince tresfort
En auez deux, qui donnent eſperance
D'eſtre ſous vous les lumieres de France.
Hercule auoit pour habit le plus beau
Le rude cuir de l'effroyable peau
D'vn grand Lion, monſtrant par vn tel ſigne
Qu'vn riche habit des Princes n'eſt pas digne,
Mais la vertu, qui iamais ne ſe pert,
Et qui de robbe en tout âge leur ſert.
Vous comme luy, bien que ſoyez grand Prince,
Et riche Roy de ſi grande prouince,
Ayant vertu pour voſtre habillement,
Allez touſiours acouſtré ſimplement,
Blaſmant l'orgueil des grands Rois d'Aſſyrie,
Qui tous chargez de riche orféuerie
D'argent & d'or, demy-Dieux ſe monſtroient
Enflez de pompe à ceux qu'ils rencontroient,
Faiſant eſtat de robbe ſomptueuſe,
Et non d'auoir vne ame vertueuſe:
Ainſi maſquez reluiſoient par-deuant,
Mais au dedans ce n'eſtoit que du vent.
Or ceſt Hercule à tous labeurs adextre
Vne maſſuë auoit dedans la dextre
Dont il frappoit les hommes deprauez:
Dedans la main le Sceptre vous auez
Dont vous domtez l'impudente malice,
Gouuernant tout d'vne egale police.

Hercule alloit la terre tournoyant,
De tous costez les Monstres guerroyant :
Et vous tournez vostre royaume, Sire,
Pour sainctement nettoyer vostre Empire
De tout erreur & des Monstres qui vont
Sans plus auoir la honte sur le front.
Hercule aimoit & l'arc & les sagettes :
Pour passe-temps si bon archer vous estes
Et si certain, que le trait eslancé
Frappe le but par vos yeux menacé.
Sa sœur Pallas Déesse forte & sage
Le conduisoit bien-heurant son voyage :
Et vous auez vostre mere qui fait
Vostre voyage heureusement parfait.
Apres sa mort Hercule magnanime
Au ciel monta de soy-mesme victime,
Estant purgé sur le mont OEtéen :
Vous despouillé du manteau terréen
Irez au Ciel à la gloire eternelle.
Et c'est pourquoy, Sire, ie vous appelle
Nostre Herculin, qui serez vne fois
Par vos vertus l'Hercule des François :
Car c'est à vous à qui le Ciel ordonne
Du monde entier le Sceptre & la Couronne.
Ainsi de vous l'a promis le destin
Inexorable, au fuseau aimantin,
Dur, aceré, d'inuincible puissance :
C'est que seriez en vostre adolescence,
Estant bien ieune orphelin demeuré,
Vn peu troublé : car rien n'est asseuré.
Mais aussi tost que la blonde ieunesse
Aura doré d'vne toison espesse
Vostre menton, & qu'aux guerres dispos
Le fort harnois bruira sur vostre dos,

Branlant au poing le hampe d'vne hache,
Et remuant les creſtes du panache
D'vn morion reluiſant tout ainſi
Qu'vn beau Soleil de flames eſclarci,
Irez veinqueur des prouinces lointaines:
Où conduiſant vos batailles certaines,
Et vos ſoldats ſous le fer fremiſſans,
Et vos cheuaux au combat haniſſans,
Le lis François planterez ſur la riue
Où du Soleil le chariot arriue,
Quand vers le ſoir laſſé de ſes trauaux
Dans l'Ocean abreuue ſes cheuaux
Fumans, ſuans & ſouflans des narines
Le iour tombé dans les ondes marines:
Et ſur le bord où il ſort hors de l'eau
Frais gaillard ieune ainſi qu'vn iouuenceau
Qui pour l'amour de ſa belle guerriere
Monte à cheual, & paſſe vne carriere,
En ces deux mers le Ciel fera lauer
De vos harnois les poudres, & grauer
Du bout tranchant de voſtre forte lance
Le nom ſacré de Charles & de France,
Et de Henry, & de tous vos ayeux
Qui ſont au Ciel à la table des Dieux.
Or ce deſtin qui tel bien vous deſire,
N'a ſeulement deſigné voſtre Empire,
Faicts vertueux, triomphes de bon-heur,
Villes, chaſteaux, dont vous ſerez Seigneur,
Terres & mers: mais il a d'auantage
Depeint vos mœurs, vos yeux, voſtre viſage
Et voſtre taille, afin qu'eſtant venu
Fuſſiez de tous par vos ſignes cognu:
Et pour remarque il a bien voulu mettre
De voſtre nom la capitale lettre,

Vn C. fatal, lettre qui par neuf fois
A commencé le beau nom de nos Rois.
Ce Roy qui doit (ce dit la Deſtinée)
Tenir ſous ſoy la terre dominée,
Aura le teint comme entre noir & blond,
Palle-vermeil, le viſage vn peu long,
Les yeux chaſtains, la taille droitte & belle,
Poſé maintien, la grace naturelle,
Vne voix douce, vn parler ſage & pront,
Belle la gréue & la main & le front,
Ayant au corps vne ame genereuſe,
Et la ieuneſſe actiue & vigoreuſe.
Au reſte humain, non trompeur, non moqueur,
Non renfrongné, non remply de bas cœur,
Non abuſeur, non controuueur de ruſes,
Et par-ſur tout grand hoſtelier des Muſes:
Qui de la main, en laquelle il aura
L'eſtoc ſanglant, en ſa tente eſcrira,
Comme vn Ceſar, des liures, dont la gloire
Des ans veinqueurs combatront la victoire,
Portant au front deux replis de Laurier,
Pour eſtre enſemble & ſçauant & guerrier:
Car pour bien faire il faut qu'vn Roy ſe ſerue
De l'vne & l'autre excellente Minerue.
Or en voyant tous ces ſignes en vous,
Ie ſuis certain (ainſi le croyons tous)
Qu'eſtes ce Roy de qui la Parque ſage
A tant rendu par eſcrit teſmoignage,
Vous ordonnant tout ce grand Vniuers:
Et c'eſt pourquoy ie vous offre mes vers
Auec l'ouurier, qui bouillonne d'enuie
D'vſer pour vous ſes plumes & ſa vie.
Doncq' auſſi toſt que la viue vertu
Vous armera du fort glaiue pointu,

Et qu'on orra pour l'honneur de vos Gaules
Le corſelet ſonner ſur vos eſpaules,
Ayant la fleur de la ieuneſſe attaint,
Des ennemis comme vne foudre craint:
Allez combatre, allez à la bonne heure
Conquerir tout ſous fortune meilleure,
Et fait veinqueur r'apportez à foiſon
Mille Lauriers dedans voſtre maiſon.
Moy plus armé de plumes que d'eſpée,
Suiuray du camp la victoire trempée
Au ſang veincu. Si quelque Cheualier
Fait vn beau coup entourné d'vn millier
Des ennemis, ie feray ſous ma plume
Sonner ſon coup comme vn fer ſur l'enclume,
Qu'vn noir Vulcan des deux hanches tortu
Bat au marteau de flames reueſtu.
I'ay d'vne ardante & bruſque fantaiſie
Dés la mammelle aimé la Poëſie,
Ainſi qu'on voit les hommes volontiers
Ou par deſtin ſuiure diuers meſtiers,
Ou par l'inſtinct de leur propre nature
L'vn la Muſique, & l'autre la Peinture,
L'vn va du ciel les aſtres recherchant,
Et l'autre vit ou guerrier ou marchand.
Moy qui l'honneur plus que les biens eſtime,
Né d'vne race antique & magnanime,
Franc d'auarice & pur d'ambition,
Libre de toute humaine paſſion,
D'vn eſprit vif, ardant & volontaire.
Pour la vertu i'ay quitté le vulgaire,
Villes, chaſteaux, bourgades & marchez:
Et ſuis allé par les antres cachez,
Par les deſerts, riuages & montaignes,
Suiure les pas des neuf Muſes compagnes,

Qui toute nuiƈt m'enſeignent par les bois
A ne chercher autres maiſtres que Rois.
Et à pouſſer iuſqu'aux troupes celeſtes
Ceux qui en guerre ont oſé de beaux geſtes,
Et qui d'vn cœur auantureux & fort
Vne loüange achetent par la mort.
Quiconque aura pour marque memorable
Dans l'eſtomac vne playe honorable,
S'en-vienne à moy: ſon coup ſi noble & beau
Priué d'honneur n'ira ſous le tombeau.
Pource mon Roy, s'il vous plaiſt que ie face
La Franciade, œuure de long eſpace,
Oyez mes vœux : il ſeroit bien ſaiſon
Qu'euſſiez eſgard à mon cheueul griſon,
Sur qui deſia l'autonnale tempeſte
A fait greſler quarante ans ſur la teſte:
Bien toſt ſemblable au bon cheual guerrier
Qui ſouloit eſtre au combat le premier,
Et tout couuert d'vne belle pouſſiere
Gaignoit veinqueur le pris de la carriere
Le chef orné de roſes, maintenant
Languit pouſſif à l'eſtable, prenant
Sans nul ſoucy de fleurs ny de bataille
Le peu de foin que ſon maiſtre luy baille.
Doncq s'il vous plaiſt, Sire, n'attendez plus
Que ie ſois vieil, impotent & perclus,
Faſcheux, hargneux, ayant l'ame eſtourdie
Et tout le corps de longue maladie.
Mais or' que i'ay tout l'eſprit vigoureux,
Le genou fort, & le ſang genereux,
Commandez moy, & m'aimez tout enſemble,
Et m'honorez : ces trois poinƈts (ce me ſemble)
Font le Poëte heureux & glorieux,
Le font gaillard, le pouſſent iuſqu'aux cieux.

Car ſans honneur la Muſe conſommée
De long trauail s'alambique en fumée,
Et l'eſcriuain qui n'a le plus ſouuent
Qu'vne promeſſe auſſi froide que vent,
Deuient pouſſif & retif à l'ouurage :
Le ſeul honneur luy hauſſe le courage,
Quand il ſe voit d'vn Prince bien traité,
Comme ie ſuis de voſtre Majeſté.

A luy-meſme.

Si les ſouhaits des hommes auoient lieu,
Et ſi les miens eſtoient ouys de Dieu,
Ie luy ferois vne requeſte, Sire,
De vous donner, non vn meilleur Empire,
Non plus de grace ou plus grande beauté,
Non plus de force ou plus de Royauté,
Ou plus d'honneur pour illuſtrer voſtre âge,
Mais vous donner ſix bons ans d'auantage.
D'où vient cela qu'au retour des beaux mois
On voit les fleurs, les herbes, & les bois
Croiſtre ſoudain, & les Rois de la terre
Qui deſſous Dieu ont le ſecond tonnerre,
Qui doiuent tant de Prouinces tenir,
Mettre en croiſſant ſi long temps à venir?
Alors qu'vn Prince a pleine cognoiſſance
De ſes ſuiets, il a plus de puiſſance.
Quand Iupiter dedans Crete habitoit,
Et qu'Amalthée en l'antre l'alaitoit,
Et que petit auecque ſa compagne
Nede rampoit ſur Ide la montagne,

Il n'eſtoit craint, bien que ſa maieſté
Deſſus ſon front monſtraſt mainte clairté.
Mais auſſi toſt qu'il gaigna le trophée
Du fort Briare, & du gean Typhée,
Et qu'il eut mis la foudre entre ſes mains,
Lors il fut craint des Dieux & des humains.
Charles, c'eſt vous à qui le deſtin donne
Non ſeulement la ſuperbe couronne
Que vos ayeux deſur le chef portoient,
Et de leur nom les peuples ſurmontoient :
Le ciel amy de vos vertus, appelle
Voſtre ieuneſſe à victoire plus belle.
Incontinent que voſtre beau menton
Sera doré d'vn iauniſſant cotton,
Comme Alexandre, aurez l'ame animée
Du chaud deſir de conduire vne armée
Outre l'Europe, & d'aſſauts vehemens
Oſter le Sceptre aux puiſſans Ottomans,
Qui ſous leurs mains par armes ont ſaiſie
Tout le meilleur d'Europe & de l'Aſie,
Leſquels hardis d'hommes & de vaiſſeaux
Ont d'auirons ia couuertes les eaux
Qu'on voit flotter deſſus la mer Tyrrhene :
Ont ia campé leurs ſoldars ſur l'arene
De la Sicile & de Calabre, afin
Que noſtre loy par le Turc prenne fin :
S'il ne vous plaiſt d'vn valeureux courage
Voſtre puiſſance oppoſer à leur rage.
Et bien qu'ils ſoient hautains & glorieux
De tant de Rois les Rois victorieux,
Et que d'enflure ils aynt l'ame groſſie,
Si craignent-ils pourtant la Prophetie.
C'eſt qu'vn grand Roy de France doit vn iour,
En les dontant & chaſſant du ſeiour

Que Conſtantin eſleut pour ſa demeure,
Rompre leur Sceptre, & d'vne foy meilleure
Gaigner les cœurs des peuples Aſiens,
De Circoncis en faire des Chreſtiens,
François d'habits, de mœurs, & de langage.
Ie me promets par ſigne & par preſage,
Et par augure & par ſort, que c'eſt vous
Qui les deuez abbatre à vos genous,
Et que vous ſeul en aurez la victoire,
Et de Mahom effacerez la gloire.
I'enten deſia vos ſoldars fremiſſans,
Et les cheuaux ſautans & henniſſans
Deſſous le faix de vos braues gend'armes:
Ie voy l'eſclair du bel acier des armes
Sous le Soleil s'eſclatter iuſqu'aux cieux:
Ie voy voſtre oſt conduit par les bons Dieux,
Sans que la peine ou la peur le ſurmonte,
Deſia campé ſur le bord d'Helleſponte.
Courage Prince! encor' n'eſtes-vous pas
Le premier Roy de France, qui les pas
Aura planté ſur la terre Payenne
Pour le ſouſtien de noſtre foy Chreſtienne!
Vn Roy Louys endoſſé du harnois
Y a dreſſé les honneurs des François.
Ce Godefroy ieune Duc de Lorraine,
D'hommes croiſez couurit toute leur plaine,
Print Cormoran le grand Gean, & fiſt
Si vaillamment qu'apres il deſconfiſt
Tous les Payens par la gent baptiſée:
Caſſa leur Sceptre, & leur gloire briſée
Deſſous ſes pieds en triomphe foula,
Et combatant ſe fiſt Seigneur delà.
Vous plus grand Roy deuez bien vous promettre
Les faits qu'vn Duc à fin a bien ſceu mettre,

Pauure de biens, & riche de bon-heur,
Qui par vertu s'acquist si grand honneur.
Là vous voirrez tant de villes hautaines
Fieres du nom de ces vieux Capitaines,
Alexandrie, Antioche, & aussi
Celle qui riche esleue le sourci
Du nom d'Auguste, & celle qui la gloire
Retient encor' d'vne heureuse victoire.
Là vous voirrez mille peuples diuers
D'habits, de mœurs, de langage, couuerts
L'vn de Laurier & l'autre de lierre,
Vous salüer le Seigneur de leur terre,
Et remerquant en vous cent Deitez
Vous presenter leurs cœurs & leurs citez.
De l'autre part la Grece qui est telle
Qu'onque en beauté terre ne fut plus belle,
Qui a conceu tant de peuples guerriers,
Et tant de fronts couronnez de Lauriers,
Mere des Arts, des Philosophes mere,
Dont l'ame viue ingenieuse & clere
Abandonna la terre (pesant lieu)
Et d'vn grand cœur s'en-vola iusqu'à Dieu,
Le voulut voir, le cognoistre & l'apprendre :
Puis se laissant par les Astres descendre
Leur fist des noms, & cognut leur vertu,
Vit le Soleil de flames reuestu,
De fin argent vit la Lune accoustrée,
Et son beau char qui conduit la Serée :
Cognut leurs tours distances & retours,
Cognut les ans, les heures, & les iours :
Sceut le Destin, & ce qu'on dit Fortune :
Cognut le haut & le bas de la Lune,
L'vn immortel, l'autre amy du trespas :
Sceut la raison pourquoy tombent çà bas

Flames, esclairs & foudres & tonnerres :
Cognut de l'air les accords & les guerres,
Cognut la pluye & la neige & le vent.
Puis tels secrets hautement escriuant
De main en main les fist à l'homme apprendre,
Et tout le ciel en terre fist descendre,
Ne laissant rien en la voute des cieux
Dont son labeur ne fust victorieux.
Bref ceste Grece, œil du monde habitable,
Qui n'eut iamais, ny n'aura de semblable,
Demande, helas! vostre bras tres-Chrestien
Pour de son col desserrer le lien,
Lien Barbare, impitoyable & rude,
Qui tout son corps geinne de seruitude
Sous ce grand Turc, qui presque de l'esprit
Du peuple Grec a chassé Iesus-Christ
Et luy pillant ses enfans & ses villes
Le rend esclaue à choses tresseruiles.
Or si la Foy vous esmeut à pitié,
Si vous portez aux pauures amitié,
Vous deuez, Sire, armer vos mains fidelles
Pour racheter tant d'ames immortelles
Qui sous Mahom s'en-vont desia perir,
S'il ne vous plaist bien tost les secourir.
Ah! si ie puis iusqu'à tel âge viure
Que vos combats ma plume puisse suiure,
Tout au milieu de vos assauts diuers,
Fifres, tabours, ie chanteray mes vers
A l'enuy d'eux, si bien qu'on pourra dire
Que vos canons feront place à ma Lyre.
Alors d'Aurat qu'Apollon a nourry,
Belleau qui est des Muses tant chery,
Ne me vaincront, non pas Apollon mesme :
Car plein d'ardeur & d'vne enuie extreme

De bien chanter, comme tout furieux
Voſtre beau nom i'enuoiray iuſqu'aux Dieux.
Ie chanteray que la bonne Nature,
Et que le Ciel ſur toute creature
Vous ont formé, & qu'à vous ſeul ils ont
Mis dedans l'ame, en l'eſprit & au front,
Ce qu'ils auoient de mil ans en eſpergne,
Et que Vertu, non le Sort vous gouuerne.
Tandis la paix en voz terres floriſſe
Qui voſtre peuple & vos Princes nourriſſe :
Floriſſe auſſi la Iuſtice & les lois
Iuſques au iour que le puiſſant harnois
Pour le ſouſtien de vos fertiles Gaules
Face vn grand bruit ſur vos ieunes eſpaules :
Et que tenant les armes en la main
Soyez l'honneur de tout le genre humain,
Faiſant marcher deuant vous la Iuſtice,
Pour corriger les meſchans & le vice :
Et lors ſera voſtre Sceptre puiſſant
De iour en iour en vertu floriſſant,
Et ſerez dit comme le bon Auguſte,
Non pas vn Roy, mais vn pere tres-iuſte.

DISCOVRS,

à tres-illuſtre & tres-vertueuſe Princeſſe,

Elizabeth, Royne d'Angleterre.

Mon cœur eſmeu de merueille ſe ſerre
Voyant venir vn François d'Angleterre,
Lors qu'il diſcourt combien voſtre beauté
Donne de luſtre à voſtre Royauté :

Beauté qui eſt en grace ſi extréme
Que rien ne peut la veincre qu'elle meſme,
Pour eſtre ſeule exemple treſparfait
Sur qui le Ciel ſi grand miracle a fait:
Puis en rompit le moule eſmerueillable
Pour n'en refaire au monde de ſemblable,
Afin que telle en terre vous fuſſiez,
Et que pareille en beauté vous n'euſſiez:
Alors ie dy, ſi ceſte Royne Angloiſe
Eſt en beauté pareille à l'Eſcoſſoiſe,
On voit enſemble en lumiere pareils
Dedans vne Iſle eſclairer deux Soleils.
On dit qu'au temps que les Dieux viſitoient
Çà bas la terre, & preſens la hantoient,
Que l'Iſle voſtre alloit libre ſur l'onde,
Comme Delos errante & vagabonde,
Et que ſon pied par vn nouueau deſtin
N'eſtoit ſerré d'vn lien aimantin,
Mais ſans tenir à nulle chaiſne dure
Flot deſur flot erroit à l'auanture.
Souuentefois le nocher Hirlandois
L'a rencontrée au riuage Flandrois
Pres de ſa nef ſur la vague eſleuée,
Puis au retour bien loin l'a retrouuée:
Aucunefois ſautant comme vn mouton
S'alloit iouër au riuage Breton,
Puis en flottant où ſon pied luy commande,
Se blanchiſſoit de l'eſcume Normande:
Aucunefois s'en-venoit balloyer
Le flot qui vient à Boulongne ondoyer,
Puis tout ſoudain ſauteloit à la riue
Où l'Ocean à Graueline arriue:
Puis alloit voir les Orcades, apres
D'vn long chemin retournoit vers Calais.

Vn iour estant vers Calais arrestée,
Voicy venir le Dieu marin Protée,
Qui de son gré vagabond s'absentoit
Bien loin d'Egypte où Prophete habitoit,
Ayant laissé sa demeure fertille
Trop irrité contre sa propre fille,
Qui par present l'auoit mis dans les laz
(Comme il dormoit) du Prince Menelas.
Or il auoit par vn long nauigage
Desia passé d'Hercule le bornage,
Razé Marseille, & ia voyoit la mer
Contre les bords de Gascongne escumer :
Desia plus bas à la riue voisine
Voyoit flotter la vague Poiteuine,
Suiuant tousiours en noüant plus auant
Le flot qui va la Bretagne lauant.
Comme il estoit à la riue qui baigne
Le port Icin d'vne ondeuse campaigne,
Il veit vostre Isle, & si tost qu'il la veit
Flottant sur l'eau, sa beauté le rauit :
Lors abaissant contre la mer sa teste
Fist à Neptune vne telle requeste.
Pere Neptune, à qui le flot chenu
Par sort ietté en partage est venu,
Lors que vous trois, Saturnien lignage,
De ce grand Tout diuisiez l'heritage,
Aux autres Dieux ne laissans rien sinon
La seule peur d'vn si horrible nom :
O Pousse-terre, Embrasse-terre, ô Pere
Dont le sourcy la marine tempere,
Et qui trainé d'vn char à deux cheuaux
Voles leger sur la croupe des eaux,
Et des grands vents appaisant les haleines
Calmes le front de tant d'humides plaines :

Si de ton ſang, Pere, ie ſuis ſorty,
Et que vers toy ma Mere n'ait menty,
Donne à ma peine vne tréue meilleure,
Et me permets ceſte Iſle pour demeure.
A peine eut dit, que Neptune l'ouyt,
Et de la voix de ſon fils s'eſiouyt:
Puis fendant l'eau de ſon eſchine bluë
Mit ſur la mer ſa teſte cheuelue,
Et luy reſpond: Ce n'eſt pas toy mon fils
Qu'on doit nier, à qui pere ie fis
Don des troupeaux qui ronflent ſur l'arene
Dormans aux bords d'Egypte & de Palene:
Entre en ceſte Iſle, & en don la reçoy
Qui eſt, mon fils, aſſez riche pour toy.
Diſant ainſi, de toute la puiſſance
De ſon Trident frappa le bord de France,
Et tellement ſon bras il eſtendit,
Qu'en le frappant en deux parts le fendit:
Puis deſliant de la racine entorſe
Le fondement, le pouſſe à toute force,
Et le tirant en arrache vn morceau
Qu'il fiſt rouller bond à bond deſur l'eau
Iuſques à l'Iſle, & les vniſt enſemble:
Comme vn maçon qui de ſa chaux aſſemble
Pierre à la pierre, & à coups de marteau
De deux rochers fait ſortir vn château.
Puis en plongeant deſſous l'Iſle qui erre
Encor' ſous l'eau, la lia contre terre
D'vn eſtroit nœud, comme vn Tiſſeran fait
Quand en ouurant ſa trame ſe desfait:
Adonc il prend des deux trames enſemble
Les bouts rompus, & d'vn nœud les aſſemble
Fil contre fil, puis d'vn filet entier
Ourdiſt parfaite vne toile au meſtier:

Adonc Proté ioyeux en ſon courage
D'vn tel preſent, gaigne le bord à nage:
Baiza la riue, & la terre accolla,
Puis vray Prophete à l'Iſle ainſi parla.
Iſle qui fus ſolitaire & deſerte,
D'aſpres buiſſons & d'eſpines couuerte,
Haute maiſon des Sangliers eſcumeux,
Et des grands Cerfs au large front rameux,
Qui n'euz iamais la poitrine ferue
Du ſoc aigu de la croche charue:
Vn temps viendra (& le voicy venir)
Qu'on te doit voir triomphante tenir
Le premier rang entre toutes les Iſles
Qui ſont en biens & en peuples fertiles:
Et quand Neptun' de la mer gouuerneur
Appellera les Iſles par honneur,
Tu marcheras deuant l'Iſle de Crete,
Bien qu'elle ſoit la nourrice ſecrete
De Iupiter, & marcheras auſſi
Deuant Samos, de Iunon le ſouci,
Et deuant Rhode ingenieuſe, encore
Que le Soleil ſur toutes elle adore.
Bien loin bien loin les Orcades viendront
Apres ta queuë, & petites tiendront
Rang apres toy, & grande ſeras telle,
Que de ton ſein à la large mamelle
Alaicteras mille vaillans Artus,
Grands Rois armez de fer & de vertus:
Du ſang Tyran les mains auront trempées,
Et des grands coups de leurs grandes eſpées,
En combattant pour l'honneur de l'Amour
Feront ſonner les foreſts d'alentour.
De tels guerriers courra par tout le monde
L'honneur fameux, & de leur table ronde,

Grands Palladins de loüange animez,
Qui aux combats armez & desarmez
Pour le secours des pauures Damoiselles
Hardis feront des emprises si belles
Que le vieil temps n'en sera le veinqueur,
Tant vaut l'Amour espris en vn bon cœur.
De là viendront les Preux & les Gendarmes,
De là viendront les escolles des armes,
Combats, assauts, barrieres & tournois,
Et de briser le fer sur le harnois.
Entre ces Preux doit regner vn Prophete,
Que vif & sain, vne femme parfaicte
En art magiq' enfermera dedans
Vn froid tombeau pour y finer ses ans.
En ce tombeau l'ame sera viuante,
Et dedans l'ame vne voix resonnante
Entre les os, qui dira les destins
Et les dangers aux nobles Palladins,
Oyant l'oracle en mainte & mainte sorte
De la despouille ensemble viue & morte.
De tous les Dieux tu seras en honneur :
Mesmes Iunon respandra le bon-heur
Dessus tes champs de sa pleine mammelle :
Vn seul Bacchus, helas ! pour l'amour d'elle
Te hayra, & comme à tes voisins
N'enrichira tes coutaux de raisins.
Mais quelque iour Ceres la vagabonde
Ayant tourné les quatre parts du monde,
Cherchant sa fille au trauers des humains,
Tenant deux Pins allumez en ses mains
Doit arriuer lassée à ton riuage,
Qui pour du vin te doit faire vn breuuage
Non corrosif, ny violent, ny fort,
Trouble-cerueau, ministre de la mort,

Mais innocent à la prouince Angloiſe :
Et de Ceres ſera nommé Ceruoiſe,
Qui ſe pourra ſi gracieux trouuer
Que tes voiſins s'en voudront abreuuer.
Bien toſt verras ta terre fructueuſe
Eſtre en Palais ſuperbe & ſomptueuſe,
Et en citez & en ports ſpacieux,
Dont les ſommets voiſineront les cieux.
Ceſte Cerés d'Abondance compaigne,
Fera iaunir de froment ta campaigne,
Et tous tes champs auront le ventre plein
De mines d'or & d'argent & d'eſtain,
Qu'au plus profond de tes plus riches veines
Le grand troupeau des Nymphes ſouterraines
Iront cherchant, choiſiſſant, affinant,
Lauant, cuiſant, & d'vn marteau ſonnant
Deſur l'enclume, à la fournaiſe neuue
Feront d'argent ondoyer vn grand fleuue,
Qui doit ſeruir de monnoye à chacun :
Car à chacun l'argent ſera commun.
Bien toſt courant au trauers de la plaine
A crins eſpars, ſoufflant à groſſe haleine,
Bruſque, aſpre, allegre, au combat le premier
Verras hanir le beau cheual guerrier.
D'autre coſté le long de tes riuages,
Entre les fleurs au milieu des herbages,
Ou ſur les monts aux verdoyans coupeaux,
Verras errer mille ieunes troupeaux
Blancs comme laict, dont la Lune amoureuſe
De leurs toiſons ſeroit bien deſireuſe :
Car comme on dit, la Lune eut le cœur pris
D'vne toiſon blanche de riche pris.
Ainſi qu'on voit deſur l'arene blonde
De la grand mer, vne onde ſuiure vne onde,

Puis ſur vne autre vne autre s'eſleuer :
Ainſi verras à l'eſtable arriuer
Deuers le ſoir, ou à midy ſous l'ombre,
De grands troupeaux vne foulle ſans nombre
L'vn apres l'autre, & marchant en auant
D'vn ordre long iront s'entre-ſuiuant
Troupe ſur troupe empliſſant les eſtables :
Les vns ſeront d'âge & de poil ſemblables,
Les vns cornus, & les autres laineus,
Dont les toiſons creſpes de mille nœuds
Prendront le teint de cent couleurs diuerſes,
Iaune, incarnat, griſes, noires & perſes,
Que les grands Rois tourneront en habits
Ornez du don de tes riches brebis.
Bien toſt verra la Tamiſe ſuperbe
Maint Cygne blanc loger deſſus ſon herbe,
Hoſtes ſacrez, puis eſleuez aux cieux,
Tout à l'entour des bords delicieux
Ietter vn chant, pour ſigne manifeſte
Que maint Poëte, & la troupe celeſte
Des Muſes ſœurs y feront quelque iour,
Laiſſant Parnaſſe, vn gracieux ſeiour,
Pour enuoyer aux nations eſtranges
Des Rois Anglois les fameuſes loüanges.
Puis ſe tournant deuers le pied mangé
D'vn cheſne creux, aduiſe vn camp logé
De maints fourmis, qui dedans leur teſniere
Brilloient couuerts de paille & de fougere.
Change, Neptune, en peuple (ce dit-il)
Tout ce monceau diligent & ſubtil
A trauailler, & à mettre en reſerue
Le bien qui l'homme & la vie conſerue,
Pour eſtre actifs & ſoigneux tout ainſi
Qu'eſt le fourmy au labeur endurcy.

A peine eut dit, que le chesne remue
Sans aucun vent sa perruque menue,
Et en branlant ses rameaux, accorda
Ce que Protée en priant demanda.
Lors ces fourmis transmuez se trouuerent :
Vn plus grand corps sur deux pieds esleuerent :
Aux deux costez des espaules leur pend
Comme rameaux des grands bras : & plus grand
Deuint leur chef, & plus grande leur bouche :
Et pour le creux d'vne sauuage souche
Vont par les champs de rang, comme ils souloient
Aller l'esté quand les champs ils pilloient,
Lors qu'ils chargeoient sur le dos porte-proye
Les grains de bled par vne estroitte voye.
Ces animaux de nouueau transformez
De grands outils se virent tous armez :
L'vn plante aux champs vne forte charrue,
L'autre en ses mains porte vne bisague,
L'vn tient vn van, l'autre tient vn rateau,
L'autre vne fourche, & l'autre vn grand couteau :
Mais la plus-part branloit armes guerrieres,
Haches, poignars, piques, lances fresnieres,
De grands arcs d'Ifs, des fleches, des carquois,
Et sur le dos leur sonnoit le harnois,
Race de gens vaillante & magnanime,
Aspre au combat, & qui guerriere estime
L'homme estre heureux & comblé de bon-heur
Quand par la vie il achete l'honneur.
Adonc Proté voyant tant de gens d'armes
Qui desiroient de nature les armes,
Pareils en âge, en force & en vigueur,
De tel propos leur mollissoit le cœur.
Contentez vous, enfans, de vostre terre,
Et si ardans ne courez à la guerre :

Comme amoureux du ſang ne bataillez,
Et vos voiſins par armes n'aſſaillez:
Par vous ne ſoient en poignantes eſpées
Ny vos rateaux ny vos fauls detrampées,
Et ne creuſez vos ſapins en vaiſſeaux,
Et pour le gain ne tourmentez les eaux.
Soient vos eſprits amoureux de ſcience,
Du cours du Ciel, ayez experience
Des Arts humains qui ſont l'homme courtois:
Vos grand's Citez ornez de belles Lois,
Ne les changeant quand elles ſont receues
Pour autres Loix nouuellement conceuës:
Aimez les bons, chaſtiez les meſchans,
Et bien-heureux viuez parmy vos champs.
Las! i'ay grand peur que ce morceau de terre
Qui de la France eſt ioinct à l'Angleterre,
Cauſe ne ſoit de malheur auenir.
Comme eſtranger ne ſe pourra tenir
De retourner au lieu de ſa naiſſance,
Et vous apres auecq' forte puiſſance
Pour le r'auoir franchirez voſtre bord,
Mettant ſans fin vos terres en diſcord.
N'offenſez point par armes ny par noiſe,
Si m'en croyez, la prouince Gauloiſe:
Car bien qn'il fuſt deſtiné par les Cieux
Qu'vn temps ſeriez d'elle victorieux,
Le meſme Ciel pour elle a voulu faire
Autre deſtin au voſtre tout contraire.
Le Gaulois ſemble au Saule verdiſſant:
Plus on le coupe, & plus il eſt naiſſant,
Et re-iettonne en branches dauantage,
Prenant vigueur de ſon propre dommage
Pource viuez comme amiables ſœurs:
« Par les combats les Sceptres ne ſont ſeurs.

Quand vous ſerez enſemble bien-vnies,
L'Amour, la Foy, deux belles compagnies
Viendront çà bas le cœur vous eſchaufer :
Puis ſans harnois, ſans armes & ſans fer,
Et ſans le doz d'vn corſelet vous ceindre,
Ferez vos noms par toute Europe craindre:
Et l'âge d'or verra de toutes pars
Fleurir les Lis entre les Leopars.
Tu ne ſeras, Iſle bien-accomplie,
Claire d'honneur & de vertu remplie,
Sinon au iour qu'vne Royne naiſtra,
Qui comme vn Aſtre icy apparoiſtra :
Elle aura nom Elizabet, ſi belle
Qu'autre beauté ne ſera rien pres d'elle.
Ceſte Princeſſe au cœur Royal & haut,
Pleine d'vn ſang tout magnanime & chaud,
Ieune de face & vieille de prudence,
Par grande ardeur fera la guerre en France :
Et couurira les eſchines des eaux
De maſts, de fuſts, de voiles, de vaiſſeaux,
Qui de leurs creux, ſur l'arene ſemée
Feront eſpandre vne moiſſon armée
D'hommes chargez de harnois fremiſſans,
Et de cheuaux aux combats henniſſans,
Et de pietons, dont les armes ferrées
Eſclateront ſur les eaux azurées,
Et ſur les champs vn feu brillant & clair
Comme vne foudre, ou comme vn long eſclair
Que Iupiter tout courroucé deſſerre
Sur vne ville en ſigne de la guerre,
Ou ſur le maſt d'vne nauire en mer,
Pour vn ſignal qu'il la veut abyſmer.
Mais rencontrant vne Royne prudente
Qui des François ſera ſage regente,

Viue d'eſprit & meure de conſeil,
Retirera ſoudain ſon appareil,
Apres auoir ſa gloire accompaignée
Au premier bord d'vne ville gaignée.
Puis ſans auoir de Mars trop de ſouci,
Elle eſtant Royne, & l'autre Royne auſſi,
Eſtimeront les Martiales flames
Duire pluſtoſt aux gendarmes qu'aux femmes,
Qui de nature ont le ſexe plus doux,
Enclin à paix, ennemy de courroux.
Pource on verra bien toſt fleurir entre elles
Des amitiez pour iamais eternelles,
Qui les feront plus craindre que les Rois
Qui ſur le dos ont touſiours le harnois,
D'autant qu'on voit la paix eſtre meilleure
Que le diſcord qui en enfer demeure.
A tant ſe teut le Dieu marin Proté,
Qui du riuage en la mer eſt ſauté:
La mer l'enferme, & l'eau qui piroüette,
Fiſt mille tours ſur le chef du Prophete.

DISCOVRS,

à elle-meſme.

LES PAROLES QVE DIST MERLIN le Prophete Anglois eſmerueillé de voir Artus en ſa ieuneſſe accomply de toutes vertus.

Quand Iupiter le grand pere des Rois
Feiſt naiſtre Artus ornement des Anglois,

Pour vn chef-d'œuure & merueille du monde
Il amaſſa toute la terre & l'onde,
Le feu leger, & les Aſtres qui ſont
A tous mortels porter deſur le front
(Comme il leur plaiſt) cent diuerſes fortunes,
Blanches tantoſt, tantoſt noires & brunes,
Verſant ſur nous ie ne ſçay quel deſtin
Qui nous maiſtriſe & ſuit iuſqu'à la fin.
Il choiſiſt l'eau la plus claire & luiſante,
La terre apres la moins dure & peſante:
Les miſt en maſſe, & en fiſt du leuain:
Il la paitriſt longuement en ſa main
L'amolliſſant de ſon doigt bien agile,
Comme vn potier amolliſt ſon argile.
Tournant la terre en homme la forma,
Souffla dedans vn feu qui anima
La maſſe rude, & de ſoy pareſſeuſe,
D'vne ame viue ardente & genereuſe,
Semblable au feu qui prompt, chaud & leger
Fuyant la terre au ciel ſe va loger.
En ce-pendant les trois Parques chenuës
Sont à l'entour de l'Image venuës
Ayant au col trois quenouilles d'airain,
Fuſeaux de fer: puis tirant de leur ſein
Vne fillace & blanche & deliée,
L'ont tout au rond des quenouilles liée.
Mouillant ſouuent de ſaliue leurs doigts
Pinçoient le fil d'vn accord toutes trois,
Et de la trame en tourbillons ſuiuie
D'vn beau fuſeau filoient ſa blanche vie,
La polliſſant d'vne mordante dent:
Puis pour durer contre tout accident
Qui va troublant des mortels le courage,
D'vn triple brin renforçoient tout l'ouurage,

Afin qu'enſemble il fuſt & blanc & fort,
Blanc en beauté, & dur contre l'effort
Que le malheur ou que l'enuie ameine,
Briſant le cours de noſtre vie humaine.
Lors Iupiter qui ſeul preſidoit là,
A haute voix tous les Dieux appella
Pour comtempler ceſte Image parfaitte
Que pour miracle au ciel il auoit faitte,
Leur commandant d'vn front paiſible & doux
Qu'elle receuſt vn beau preſent de tous.
Adonc Amour d'vne alaigre ſecouſſe
Luy renuerſa tous les traits de ſa trouſſe
Dedans les yeux: non ſeulement ſes traits,
Mais ſes douceurs, ſes graces, ſes attraits
Qui voletoient ſur ſon chef, comme Auettes
Volent autour des plus douces fleurettes.
Venus, d'œillets & de roſes a peint
La couleur viue & freſche de ſon teint:
Mars luy donna la taille & la proüeſſe,
Pallas prudence, & Iunon la richeſſe:
Phœbus luy fiſt le chef au ſien pareil,
Et Promethé luy donna le conſeil,
L'eſprit Mercure, & Pithon la faconde:
Puis Iupiter le fiſt deſcendre au monde.
Si toſt qu'à bas l'image deſcendit
La Renommée aux grands yeux l'entendit.
Lors ne ſouffrant que la belle venuë
D'vn homme tel fuſt long temps incognue,
Laiſſa couler comme les Nymphes font,
Ses longs cheueux à l'entour de ſon front
Et ſur le dos: puis elle priſt ſes ailes
A cent couleurs, grandes, longues & belles,
Faites de rang à cerceaux inegaux,
Telles qu'on voit celles des Papegaux

(Present de l'Inde) estre toutes couuertes
D'azur, de rouge, & de peintures vertes,
Et se monstrer diuerses à nos yeux
Ainsi qu'Iris en vn temps pluuieux :
Elle cacha cent langues en sa bouche,
Print son cornet, que soudain elle embouche
A iouë enflée, & promptement de là
Sur le Palais d'Europe s'en-vola.
  Europe auoit sur sa robe engrauée
Mainte prouince à fils d'or esleuée,
Mainte cité, maints fleuues & maints ports,
Et mainte mer seruant de frange aux bords
De son habit, mainte droite montaigne,
Mainte forest, maint lac, mainte campaigne,
Et maint sablon sur les plis iaunissant
De son habit en or resplendissant :
Son œil fut plein, tout son front & sa face
De maiesté, de douceur & de grace.
  Desur son chef mainte couronne estoit :
Dedans la main maint sceptre elle portoit,
Et haute assise en vn throne d'yuoire
De toutes parts s'enuironnoit de gloire,
Et de ioyaux qui flambans à l'entour
De ses beaux doigts faisoient vn autre iour.
  Comme elle veut, ceste Europe commande
Aux Rois sceptrez assis d'vne grand bande
Pres de son throne : vn a le front ioyeux,
L'autre marry fiche à terre les yeux,
L'autre ruzé discourt en sa pensée
De mettre à fin la guerre commencée,
L'vn vit en paix, l'autre ne veut sinon
Par le harnois acquerir du renom :
L'vn est heureux, & l'autre n'est prospere,
L'vn est Tyran, l'autre regne en bon pere,

L'vn eſt prudent, l'autre mal-auiſé:
L'vn ramaſſant de ſon ſceptre briſé
Les grands eſclats miſerable s'eſtonne,
Et l'autre voit à terre ſa couronne:
L'vn eſt vieillard & l'autre ieune enfant,
L'vn eſt veincu & l'autre triomphant.
Tout à l'entour ſont les Ducs & les Comtes,
Que toy Fortune en vn iour tu ſurmontes,
Et de pompeux les fais aller ſeulets,
De grands Seigneurs transformez en vallets.
Aupres du throne eſtoient grandes Princeſſes,
Roynes de nom, Marquiſes & Ducheſſes,
Qui venoient voir Europe bien ſouuent:
L'vne derriere & l'autre alloit deuant
Selon le rang, le ſang & le lignage.
Elles ouurant à l'eguille vn ouurage
Brodoient enſemble à traits longs & parfaits
De leur pays les geſtes & les faits
Et l'origine, & les longues Annales,
Grand ornement des dignitez Royales.
Or auſſi toſt que l'Europe entendit
La haute voix que la Fame eſpandit
Au ciel, en mer & çà bas en la terre,
Elle appella ſa mignonne Angleterre,
Luy commandant d'aller voir que c'eſtoit
Que ceſte voix publiquement chantoit.
Tout auſſi toſt qu'Angleterre eut ouye
Telle nouuelle, elle en fut reſiouye:
Et ſupplia la Fame de pouuoir
(Pour le redire à l'Europe) aller voir
Ceſte belle ame en beauté ſi parfaite
Qu'elle cornoit auecques ſa trompette.
La Renommée adonq ſe miſt deuant,
Et l'Angleterre apres l'alloit ſuiuant,

Toufiours parlant d'vn fi plaifant vifage
Dont ia le nom auoit pris fon courage.
Incontinent que cefte Nymphe eut veu
Ce nouueau corps de beauté fi pourueu,
De qui la face & douce & genereufe
Euft pris les Dieux, elle en fut defireufe,
Et en dreffant les yeux pleins de fouci
Vers Iupiter, fift fa requefte ainfi:
Grand Iupiter qui habites les nuës,
A qui des cœurs les flames font cognuës,
Si i'ay fuiuy ta haute maiefté,
Si i'ay fidele à ton feruice efté,
Si tu m'as humble en tous lieux rencontrée,
De fi belle ame honore ma contrée.
Ainfi priant la Nymphe demanda,
Et d'vn clin d'œil Iupiter l'accorda.
Incontinent cent mille courtoifies,
Toutes vertus dedans le Ciel choifies,
Et tout l'honneur qui fert de luftre aux Rois
Vint honorer le beau pays Anglois
Fils de Neptun, tout enuironné d'onde,
Et feparé des malices du monde.
Alors que l'âge aura de ton printemps
Vn peu meury les plaifirs inconftans,
Et que l'ardeur qui les guerres anime,
Te rendra Prince & fort & magnanime,
Toutes forefts, tous rochers d'alentour
Ne parleront que d'armes & d'amour,
De palefrois, d'efcuyers, de querelles,
Et de venger l'honneur des Damoifelles,
De nains, combats, & de ponts perilleux,
D'enchantemens, de hazards merueilleux,
Le vray fubiect de cefte table ronde,
Qui de fon nom doit couurir tout le monde:

Et de laquelle, ô tres-vaillant Artus,
Seras l'honneur pour tes hautes vertus,
Et de tous Rois, qui bouillans de ieunesse
Voudront vn iour imiter ta prouësse.
Aussi es-tu la facture des Dieux.
Ne sois pourtant d'vn tel heur glorieux:
Tant plus en haut les choses sont poussées,
Plus contre bas elles sont abaissées
Par la fortune, à qui n'est rien si cher
Que voir d'enhaut les Princes trebucher.
Mais toy, qui prens des Dieux mesmes la vie,
N'es point suiect, comme vn peuple, à l'enuie,
Plus puissant qu'elle, & la voirras mourir,
Et tes combats heroïques fleurir,
Sans que sa lime odieuse les ronge.
« Toute vertu mesprise la mensonge.
Ainsi Merlin d'Artus profetisoit,
Et vray deuint tout cela qu'il disoit.

DISCOVRS

à tresillustre & vertueux Prince,
Philebert Duc de Sauoye, & de Piemont.

Vous Empereurs, vous Princes, & vous Rois,
Vous qui tenés le peuple sous vos lois,
Oyez ici de quelle prouidence
Dieu regit tout par sa haute prudence.
Vous apprendrez, tant soyez-vous appris.
Puis vous aurez vous mesmes à mespris,
Et cognoistrez par preuue manifeste
« Que tout se fait par le vouloir celeste,

« Qui ſeul va l'homme & hauſſant & baiſſant :
« Qui d'vn berger fiſt vn Roy treſpuiſſant,
« Et vn grand Roy pour trop ſe meſcognoiſtre
« Entre les bœufs permiſt longuement paiſtre.
C'eſt du grand Dieu le iugement treshaut,
C'eſt ſon aduis : murmurer il ne faut
Contre ſon vueil, & l'homme à bouche cloſe
Doit approuuer tout ce que Dieu diſpoſe.
Qui oſeroit accuſer vn potier
De n'eſtre expert en l'art de ſon meſtier,
Pour auoir fait d'vne maſſe ſemblable
Vn pot d'honneur, l'autre moins honorable ?
D'en faire vn grand, l'autre plus eſtreci,
Plomber celuy, & dorer ceſtui-ci,
Ou les freſler, ou bien ſi bon luy ſemble,
Quand ils ſont faits, les caſſer tous enſemble ?
Les pots ſont ſiens, le ſeigneur il en eſt,
Et de ſa rouë il fait ce qui luy plaiſt.
Qui voudroit donc accuſer d'iniuſtice
Le Tout-puiſſant, comme auteur de malice,
Si d'vne maſſe il fait vn Empereur,
Et de la meſme vn pauure Laboûreur ?
S'il pouſſe en bas les Rois & leurs couronnes,
Et s'il fait Rois les plus baſſes perſonnes ?
S'il va tournant les honneurs comme il veut ?
« Il eſt agent, ſeule cauſe qui peut,
« Nous ſes ſuiets qui receuons la forme
« Bonne ou mauuaiſe ainſi qu'il nous transforme
« Aucunesfois il nous leue aux eſtats,
« Des hauts honneurs il nous deuale en bas,
« Nous fait fleurir & fleſtrir en meſme heure,
« Et changeant tout ſans changement demeure.
Il ne faut point pour ma cauſe approuuer
Vn teſmoignage és hiſtoires trouuer,

Ny rechercher les hiſtoires antiques
Ny des Romains ny des hommes Attiques.
Toy Philebert, Duc des Sauoiſiens,
M'en fourniras plus que les anciens.
Donques à toy ma parolle i'adreſſe,
Mettant à part les hiſtoires de Grece
Et des Romains, pour te chanter ici
Et ton bon-heur, & ton malheur auſſi,
Non tout du long, il faudroit vn Homere;
Mais diſcourant i'en diray le ſommaire.
Quand par fortune, ou par le vueil des Cieux
Le pere tien eut veu deuant ſes yeux
Tout ſon païs reduit ſous la puiſſance
De ſon neueu, vn puiſſant Roy de France
Et d'autre-part qu'vn Empereur plus fort
Le maiſtriſoit ſous ombre de ſupport,
Et que ta terre en ce poinct occupée
Ne te reſtoit que la cape & l'eſpée,
Simple Seigneur, ayant de ta maiſon
Perdu le bien contre droit & raiſon,
Touſiours en doute eſpiant la fortune
Qui ne te fut qu'à regret opportune:
« (Car volontiers le ſort impetueux
« Rompt le deſſein de l'homme vertueux):
Qui euſt penſé qu'apres tant de trauerſes,
Que les beaux faits de tes guerres diuerſes
En ton païs plus grand t'euſſent remis,
Eſtant ami de tous tes ennemis?
Or quand Ceſar mit ſes gens en campagne
Pour chaſtier les Princes d'Allemagne,
Lors ta vertu qui faueur rencontra,
Plus que deuant illuſtre ſe monſtra:
Et fis ſi bien, que l'Empereur, qui ores
Ne t'auançoit en nulle charge encores,

Les faits guerriers de ta main approuua,
Et aux honneurs les plus hauts t'eleua :
Mais ton attente eſtoit deſeſperée
De regaigner ta terre deſirée.
Quand des François François le Roy fut mort,
Son fils regna plus que le pere fort,
Qui de cheuaux, de pietons, de gendarmes
Remplit l'Itale, & mit l'Eſpaigne en armes
Serra l'Anglois en ſon rempart marin,
Et courageux alla boire du Rhin :
Qui par prouëſſe & par ruze de guerre
Se fiſt Seigneur du reſte de ta terre :
Qui fut aſſez pour perdre tout eſpoir
De plus iamais ton doux païs reuoir
Ny tes ſuiets, comme choſe impoſſible,
Eſtant veincu d'vn veinqueur inuincible :
Et toutefois ta vertu tánt oſa,
Qu'à la grandeur du veinqueur s'oppoſa.
Car quand les Rois & d'Eſpaigne & de France
L'vn contre l'autre armerent leur puiſſance,
Par ton moyen l'Eſpaignol aſſembla
Premier ſon camp, dont la France trembla.
Lors tu rompis les murs comme vne foudre
De Teroüane, & mis Hedin en poudre,
Et comme vn feu qui s'apparoiſt és Cieux
Aux nautonniers, ſigne prodigieux,
Tu t'apparus, & brulant nos villages
Tu nous comblas de cent mille dommages :
Et monſtras bien en te monſtrant veinqueur,
Perdant ton bien, n'auoir perdu le cœur.
Long temps apres la Fortune ennemie
A tes deſſeins ſe voulut rendre amie
Pour te remettre en ton premier honneur,
Et pour ce faire appella le Bon-heur.

Bon-heur (dit-elle) il eſt temps de permettre
A ce grand Duc qu'il ſe puiſſe remettre
En ſon pays, ie l'ay trop offenſé :
Il faut qu'il ſoit par moy recompenſé
D'vn double honneur, l'vn de veincre à la guerre,
L'autre d'auoir par amitié ſa terre :
C'eſt vn guerrier lequel n'a ſon pareil
Ny en vertu, en combat, ny conſeil,
A qui ma main ſi long temps deſpitée
A deſrobé ſa gloire meritée :
Mais maintenant ie le veux eleuer.
Pource, Bon-heur, deſloge pour trouuer
En quelque part la Victoire, & la meine
Où ce grand Duc eſt campé dans la plaine.
Vous deux enſemble allez dedans ſon oſt,
Et le pouſſant dites luy, que bien toſt
Dreſſe ſes pas vers la forte muraille
De Saint-Quentin pour gaigner la bataille :
Faites qu'en ordre il guide les Germains,
Son plus grand heur doit venir de leurs mains :
Et que ſans crainte il combate l'armée
Que i'ay pour luy à la fuite animée.
De là ſon heur, de là ſon bien depend,
Par ce moyen il ſe doit faire grand,
Doit acquerir vne gloire eternelle,
Et recouurer ſa terre paternelle.
A-peine eut dit que Bon-heur s'eleua,
Et viſtement la Victoire trouua.
Victoire auoit de grans ailes dorées,
Bien peu s'en-faut des Princes adorées :
Son œil eſtoit douteux & mal-certain,
Son front ſans poil, inconſtante ſa main :
Elle & ce Dieu dedans le camp entrerent
Où ce grand Prince en armes rencontrerent.

Va (dit ce Dieu) la Victoire est pour toy,
Va vistement, comba le camp du Roy:
Tu tourneras tes ennemis en fuite,
Ayant Victoire & moy pour ta conduite:
Car autrement sans l'aide de nous deux
Le fait seroit de ta part hazardeux.
A-tant se teut le Bon-heur, qui à l'heure
Entra chez toy pour y faire demeure.
De tels propos lors toy espoinçonné,
Ayant ton camp brauement ordonné
Aussi soudain qu'vn torrent des montagnes
A gros bouillons tombe sur les campagnes
Perdant l'espoir du pauure Laboureur:
Aussi soudain tout rempli de fureur,
D'ire, d'ardeur, de cœur & de prouësse
Tu renuersas la Françoise ieunesse
La lance au poing, & pauas tous les champs.
De morts occis sous tes glaiues trenchans.
La Paix adonc, qui du throne celeste
Veit les effets de la guerre moleste,
Et que le monde erroit tout déuestu
De foy, d'honneur, d'amour & de vertu,
En souspirant s'adressa vers son pere,
Et de tels mots adoucit sa colere.
Si des mortels tu as quelque souci
Pere eternel, ne les souffres ainsi
S'entre-tuer comme bestes sauuages,
Ains d'vn accord adouci leurs courages.
Le sang versé des meurtres mutuels
Sied aux Lyons & aux Tygres cruels:
Non aux humains conuiennent les querelles,
Que par le nom de tes fils tu appelles,
Et qui ensemble en fermeté d'esprit
Sont baptisez en ton fils IESVS-CHRIST:

Pource, Seigneur, en ma faueur te plaiſe
Flechir leurs Rois, & leurs guerres appaiſe.
Ainſi à Dieu ceſte Vierge parla,
Quand du haut Ciel en terre deuala
Pour y trouuer vn Charles venerable,
Vn Anne auſſi de France Conneſtable,
Auſquels ſa voix ainſi elle addreſſa,
Et dans leurs cœurs ſa parole laiſſa.
Ne ſouffre plus, toy Charles, qui as priſe,
Grand Cardinal, la charge de l'Egliſe,
Que les Chreſtiens de meurtres inhumains,
Oublians Dieu, enſanglantent leurs mains:
Tu en auras par les peuples eſtranges
De tous coſtez immortelles louanges,
Et des François ſeras en chacun lieu
Auec ton frere honoré comme vn Dieu.
Toy d'autre part Conneſtable de France,
Perdant la guerre ourdi vne alliance
Entre ces Rois, & les conioins amis:
« Souuent amis on voit les ennemis.
Ie ſuis la Paix du Ciel vers vous venue.
Et ce diſant elle rompit la nue
Qui la couuroit, & de rayons ardans
Leur enflama tout le cœur au dedans,
Encouragez du deſir de parfaire
Entre deux Rois vn accord neceſſaire.
Ce qui fut fait: car apres maint diſcord
Et maint debat ils ont eſtraint l'accord
Qui tient ſerrez en amitié nos Princes,
Donnant repos à toutes ſes Prouinces:
Et par lequel te fut auſſi rendu
Ton beau païs que tu auois perdu,
Eſtant ami maintenant de la France
Que tu voulois ſaccager par outrance:

Contre laquelle en fureur tu auois
Ceint ton espée & vestu le harnois
Pour la destruire: ô iugement des hommes!
Et maintenant tu aimes, & tu nommes
Le Roy ton frere, en lieu de le nommer
Ton ennemi, & ton courroux amer
En amitié pour tout iamais tu changes,
Et des François par la paix tu te vanges.
Or tu n'as pas comme par vn destin
Mis seulement ton entreprise à fin,
En regaignant tes terres detenues
Qui sous ta main volontiers sont venues,
Où tes ayeux vn peu moindres que Rois,
Par si long temps auoyent donné leurs lois:
Tu as aussi comme par destinée
La Sœur du Roy pour espouse emmenée,
La Marguerite, en qui toute bonté,
Honneur, vertu, douceur & maiesté,
Toute noblesse & toute courtoisie
Ont dans son cœur leur demeure choisie.
Et bien que mille & mille grans Seigneurs,
Riches de biens, de peuples & d'honneurs,
La Marguerite en femme eussent requise,
La destinée à toy l'auoit promise
Pour iouïr seul de ce bien desiré,
Pour qui maint Prince auoit tant souspiré.
Or ceste vierge en vertus consommée
D'vn cœur treshaut desdaignoit d'estre aimée,
Et comme vn roc qui repousse la mer,
Hors de son cœur poussoit le feu d'aimer.
Ainsi qu'on voit vne belle genice,
A qui le col n'est pressé du seruice,
Loing des toreaux par les champs se iouant,
Aller du pié l'arene secouant,

Hauſſer le front & marcher ſans ſeruage
Où ſon pied libre a guidé ſon courage,
Sans point auoir encores alentour
Du cœur ſenti les aiguillons d'amour.
Ainſi marchoit & ieune & toute belle
Et toute à ſoy la royalle Pucelle:
Elle ignorant les faux allechemens
Du faux Amour & ſes attouchemens,
Ses feux, ſes arcs, ſes fleches & ſa trouſſe,
Et le doux fiel de Venus aigre-douce,
Suiuoit Minerue, & par elle approuuez,
Eſtoyent les arts que Pallas a trouuez.
Aucunefois auec ſes Damoiſelles,
Comme vne fleur aſſiſe au milieu d'elles,
Tenoit l'aiguille, & d'vn art curieux
Ioignoit la ſoye à l'or induſtrieux
Deſſus la toile, ou ſur la gaze peinte
De fil en fil preſſoit la laine teinte,
Et d'vn tel ſoin ſon ouurage agençoit,
Que d'Arachné le meſtier effaçoit.
Mais plus ſon cœur elle addonnoit au liure,
A la ſcience, à ce qui fait reuiure
L'homme au tombeau, & les doctes meſtiers
De Calliope exerçoit volontiers,
En attendant que Fortune propice
Euſt ramené toy ſon futur Vlyſſe:
Seule en ſa chambre au logis t'attendoit,
Et des amans chaſte ſe defendoit.
Mais quand tu vis ſauteler la fumée
De ton païs, elle in-accouſtumée
Du feu d'aimer, par vn trait tout nouueau
Receut d'Amour tout le premier flambeau,
Qui deglaça ſa froidure endormie,
Et de farouche il la rendit amie:

Flechit ſon cœur, lequel auoit appris
D'auoir Venus & ſes ieux à meſpris:
Et comme on voit vne glace endurcie
Sous vn Printemps s'eſcouler addoucie,
Ainſi le froid de ſon cœur s'eſcoula,
Et en ſa place vn Amour y vola :
Voyant celuy auquel ains qu'eſtre née,
Pour femme eſtoit par deſtin ordonnée.
Or viuez donc heureuſement viuez,
Et deuant l'an vn enfant conceuez
Qui ſoit à pere & à mere ſemblable,
D'vn beau pourtrait à tous deux agreable:
Viuez enſemble, & d'vn eſtroit lien
Ioignez tous deux le ſang Sauoiſien
Et de Valois en parfaite alliance:
Si qu'à iamais ſoupçon & desfiance
Soit loing de vous, & en toutes ſaiſons
La paix fleuriſſe entre vos deux maiſons
De ligne en ligne, & ſur les fils qui d'elle
Naiſtront apres d'vne race eternelle.

A TRESILLVSTRE PRINCE CHARLES,

Cardinal de Lorraine.

I'ay procés, Monſeigneur, contre voſtre grandeur,
Vous eſtes defendeur & ie ſuis demandeur:
I'ay pour mon aduocat Calliope, & pour iuge
Phebus qui vous cognoiſt, & qui eſt mon refuge:
Et pour voſtre aduocat vous auez ſeulement
Il me plaiſt, ie le veux, c'eſt mon commandement.

Or deuant que plaider il ne faut penser estre
Prince ny Cardinal, Monseigneur, ny mon maistre,
Issu de Charlemagne, & de ce Godefroy
Qui par armes se fist de Palestine Roy,
Ny oncle de la Royne, ou celuy qui la gloire
Remporta sur Luther d'vne saincte victoire:
Ou celuy qui ce regne a purgé des mutins,
Acte plus grand que ceux des Empereurs Latins.
Mais il faut penser estre vn d'entre le vulgaire,
Et personne priuée: autrement mon affaire
Auroit mauuaise issue, & sans heureux succés
Ie serois en danger de perdre mon procés.
Pource ne venez point comme vn Dieu de la France,
Aduocat ne prendroit contre vous ma defense.
Ne parlez point aussi: car vostre docte vois
Qui sçait gaigner les cœurs des peuples & des Rois,
A qui la triple Grace, & Pithon où abonde
L'eloquence, ont versé le miel de leur faconde,
Vous faisant vn Nestor, trop diserte feroit
Que le tort eloquent du droict triompheroit.
« Toute mauuaise cause auec art bien plaidée
« Est plus que le bon droit souuent recommandée.
Donc sans vouloir par art la mienne desguiser,
Mon aduocat vous veut simplement accuser
Se fiant en son droit (tout iuge veritable
Donne pour l'innocent la sentence equitable:)
Et si vous ennuyez de vous voir surmonté,
I'en appelle à vous seul, & à vostre bonté.
Or de vous accuser il prend la hardiesse
De n'auoir vers Ronsard gardé vostre promesse.
« Tout homme qui ne veut sa promesse tenir,
« Se doit selon la Loy seuerement punir:
« Puis d'autant plus se doit tenir la foy promise,
« Qu'elle vient & d'vn Prince, & d'vn Pasteur d'Eglise,

« *Ou ne promettre point : peu d'honneur eſt receu*
« *Quand par le grand ſeigneur le petit eſt deceu.*
Il dit par ſes raiſons que dés la ſienne enfance
(Si cela peut ſeruir) eut de vous cognoiſſance,
Et en meſme College, & ſous meſme Regent :
Il dit qu'en croiſſant d'âge il eſt creu diligent
A vous faire ſeruice, & vous a quant au reſte
En tous lieux honoré comme choſe celeſte :
Puis quand les aiguillons d'Apollon & l'erreur
Dont s'eſchauffent les cœurs, le mirent en fureur,
Et que la Muſe Grecque, & la Muſe Latine
Luy eurent viuement enflamé la poitrine,
Il conceut vos honneurs, & en toute ſaiſon
N'a ceſſé de chanter vous & voſtre maiſon.
Quand voſtre frere aiſné, par ſuperbe entrepriſe
Engarda que de Mets la cité ne fuſt priſe,
Et que Ceſar enflé de vengence & d'orgueil
Vit en lieu d'vn trophee, vn horrible cercueil
De ſes hommes occis, qui plus ne remporterent
L'Aigle, que pour enſeigne en ſon camp ils planterent :
Il chanta la desfaite, & ſi haut il volla
Que ſon vers genereux la victoire egalla :
Et ſi voſtre frere eut vne belle victoire,
Ce Ronſard n'eut pas moins en ſon œuure de gloire.
Puis quand par la vertu que l'heur accompaigna,
Voſtre frere à Renti la bataille gaigna,
Et que tous les Flamans & les peuples d'Eſpaigne
A ſon bras foudroyant quitterent la campaigne,
Il celebra ſa gloire, & par ſon vers fut mis
La honte doublement au front des ennemis.
Puis quand les chiquaneurs ſe tourmentoyent d'enuie
Dequoy vous reformiez les procés & leur vie,
Sans craindre leur fureur, leur fraude & leur courrous,
Vous ſacra la Iuſtice, & la miſt dedans vous :

A Romme vous l'enuoye, où point ne fut deceuë,
Car elle fut de vous benignement receuë,
Comme en vn cœur gentil de vertus reparé,
Qui luy estoit du Ciel pour logis preparé.
Puis quand vostre parent le grand Duc d'Austrasie
Eut la fille du Roy pour espouse choisie,
Et que le palais veuf de procés & de plaids
Vit, en lieu d'aduocats, diuers peuples espais
Crier Hymen Hymen, & les fueilles sacrées
Orner de ses posteaux les superbes entrées :
Pasteur mena sa Muse au chasteau de Meudon,
Il celebra la Grotte, & vous en fist vn don.
Au son de son flageol danserent les Naiades,
Danserent les Syluains, danserent les Dryades,
Les Satyres cornus, les Faunes & les Pans,
Et les Cerfs sauteloyent à l'entour de leurs fans :
Tout Meudon tressauta sous les vers qui sonnerent
Le beau Chant nuptial, les forests l'entonnerent,
Echo les rechanta, & plus de mille fois
Vostre nom fut appris aux antres & aux bois :
Tant vaut le gentil son d'vne Muse sacrée,
Quand par vn bon destin aux Princes elle agrée.
Lors qu'il fallut changer & tourner le discord,
Discord hydre testu, en vn paisible accord,
Vous fustes enuoyé comme vn sage Mercure
A chasteau Cambresis, pour en prendre la cure,
Et vous faire apparoistre au milieu du Flamant,
De l'Anglois, de l'Ibere vn diuin truchemant :
Il composa vostre Hynne, & comme vne pucelle
Qui va parmi les prez en la saison nouuelle
Pour charger son panier & son giron de fleurs
Qui bigarrent les champs de diuerses couleurs :
Elle ne laisse fleur ny petite ny grande
Sans en faire vn bouquet, puis va trouuer sa bande

Qui l'attend ſur la riue, & verſant ſon giron
Monſtre toutes les fleurs des iardins d'enuiron :
Ainſin il ne laiſſa ny grande ny petite
Vertu qui fuſt en vous, qu'elle ne fuſt deſcrite,
Il en ourdit vn Hynne, & ſortant de ſes mains
Vous en fiſt vn preſent, à fin que les Germains,
L'Eſpaignol, & l'Anglois, & toute l'aſſemblée
(Qui de diuiſions erroit toute troublée)
Apprinſſent vos vertus, & qu'il euſt ce bonheur
D'eſtre aux peuples lointains chantre de voſtre honneur.
Quand les François mutins, ains peſtes de la France,
Armerent contre vous l'erreur & l'ignorance :
Quand le peuple incertain errant deçà-delà
Tenoit l'vn ceſte foy, & l'autre ceſte-là :
Et que mille placarts diffamoyent voſtre race,
Il oppoſa ſa Muſe à leur felonne audace,
Les desfiant tout ſeul, & hardi tant oſa,
Que ſa poitrine nue à leurs coups oppoſa,
Bien peu ſe ſouciant de leur rage animée,
Pourueu qu'il fuſt fauteur de voſtre renommée,
Vn chacun ſe taiſant : car on ne ſçauoit lors
Qui des deux camps auroit les deſtins les plus forts.
Il reſueilla Baïf pour repouſſer l'iniure
Qu'on vous faiſoit à tort, par ſa docte eſcriture :
Des Autels & Belleau, & mille autres eſprits
Furent par ſon conſeil de vos vertus eſpris.
Il n'eſcriuit iamais qu'il n'euſt la bouche pleine
Des illuſtres vertus de Charles de Lorraine,
Que mille & mille fois en mille & mille lieux
Eſparſes il ſema comme eſtoiles aux Cieux.
Quand il auroit ſerui le plus cruel barbare,
Encore ſon ſeruice & ſa plume aſſez rare
Eſchaufferoit vn Scythe, & benin le voudroit
Fauoriſer ſur tous & luy garder ſon droit.

Adiouſtez d'autre part qu'il ne vous importune,
Et ſoit bien ou ſoit mal, il ſouffre ſa fortune,
Se confiant en vous ſans talonner vos pas,
Sans vous ſuiure au Chaſteau, à la chambre, au repas,
Comme ce vieil Prelat, las! qui ne ſe contente
De voir en ſa maiſon cent mille francs de rente,
Miſerable Prelat! ny ſon chef tout griſon,
Ny le repos aimable en la vieille ſaiſon,
Ne l'ont peu retirer que ſerf il ne ſe rende
Et au vouloir d'autruy ſa liberté ne vende.
Celuy pour qui ie plaide eſt d'autre naturel,
Bien peu ſe ſouciant de ce bien temporel
Qui s'enfuit comme vent, & n'eſtoit la contrainte,
Il ne feroit ici par ma bouche ſa plainte.
Il a le cœur ſi haut qu'il aime mieux mourir
Sans ſupport & ſans biens, que de les acquerir
Par importunité comme ceux qui vous preſſent,
Et iamais en repos vos oreilles ne laiſſent.
Et toutesfois, Seigneur, apres que ce Ronſard
A deſpendu pour vous ſon labeur & ſon art
A vous rendre immortel, pour toute recompance
Vn autre a pris le fruit de ſa vaine eſperance,
Vous ne l'ignorant point : car par voſtre moyen
(L'ayant mis en oubli) vn autre a pris ſon bien :
Il vous en aduertit & vous en fiſt requeſte :
Il tendit les filets, vn autre priſt la queſte.
Mais fortune & faueur, qui ont la plus grand'part
Du monde & de la Court, n'y eurent pas eſgard :
« Ainſi les gros toreaux vont labourant la plaine,
« Ainſi les gras moutons au dos portent la laine,
« Ainſi la mouſche à miel en ſon petit eſtuy
« Trauaille en ſe tuant pour le profit d'autruy.
Tout le bien qu'on amaſſe auecques trop de peine,
Iamais aucun profit au poſſeſſeur n'ameine,

Et ſe tourne en malheur, quand celuy qui le quiert,
Auecques trop de peine & de trauail l'acquiert :
Et meſme quand il voit que touſiours on differe,
Et qu'à la vertu meſme vn indigne on prefere.
« Auſſi trop cherement vn bien-fait eſt vendu
« Quand l'homme pour l'auoir ſon âge a deſpendu.
Hà! que vous fuſtes fols pauures peres, de faire
Apprendre à vos enfans le meſtier literaire :
Mieux vaudroit leur apprendre vn publique meſtier,
Vigneron, laboureur, maçon ou charpentier,
Que celuy d'Apollon, ou celuy qui amuſe
Les plus gentils eſprits des bayes de la Muſe,
Titres ambicieux, qui ſans eſtre auancez
Les fait eſtimer fols, furieux, inſenſez.
Sainct Gelais qui eſtoit l'ornement de noſtre âge,
Qui premier des François nous enſeigna l'vſage
De ſçauoir chatouiller les oreilles des Rois
Par ſa lyre accordante aux douceurs de la vois,
Qui au Ciel egaloit ſa diuine harmonie,
Vit (mal-heureux meſtier!) vne tourbe infinie
De poltrons auancez, & peu luy profitoit
Son luth, qui le premier des mieux appris eſtoit.
Du Bellay qui auoit grimpé deſſus Parnaſe,
Qui auoit eſpuiſé toute l'eau de Pegaſe,
Et dedans meſme grotte auecques moy dancé,
Ne fut, ſiecle de fer! d'vn ſeul bien auancé.
O cruauté du Ciel, ô maligne contrée,
Où iamais la vertu qu'en fard ne s'eſt monſtrée!
Puis que les fols, les ſots, les ieunes courtiſans
Sont pouſſez en credit deuant les mieux diſans!
Il faut donner les biens à ceux qui les meritent,
Bien qu'ils ſoyent loin du Prince : ainſi les biens profitent
Quand ils ſont peu cherchez : de là vient le bon-heur,
Et par là ſe cognoiſt le vouloir du Seigneur.

Quand le Prince n'auance aux honneurs les Poëtes
Qui ſont du Dieu treshaut les ſacrez interpretes,
Qui ſçauent deuiner & ſonger & preuoir,
Qui ont l'ame gentile & prompte à s'eſmouuoir,
Comme venant du Ciel, par vengence diuine
Touſiours dans le royaume arriue ou la famine,
La peſte, ou le deſaſtre, ou la guerre y prend lieu
Pour n'auoir honoré les miniſtres de Dieu.
Ie penſois, ô Prelat, qui n'as point de ſemblable,
De qui l'eſprit eſt vif, ardent & admirable,
Que vous ſeriez fauteur de ce troupeau diuin:
Mais Phebus en cela me fut mauuais deuin,
Puis qu'en voſtre preſence & deuant voſtre veüe
Ceſte innocente troupe eſt par vous deſpourueüe.
Prelat, ne parlez point, taiſez voſtre oraiſon,
Dont Orateur facond abondez à foiſon:
Il ne faut point oüir voſtre docte eloquence,
Qui pourroit ſubuertir des Iuges la ſentence:
Il faut payer l'amende, autrement l'equité
Ne ſeroit qu'vn nom feint, ſans nulle autorité.
Ainſi dit Calliope, & Phebus vous fiſt taire
De peur d'eſtre veinqueur: puis conſultant l'affaire
Auec le bon Neſtor Cardinal de Tournon,
Et le docte Hoſpital immortel de renom,
Apres auoir tous trois la matiere eſpluchée,
Et d'vne & d'autre part la raiſon recherchée,
Vous fuſtes condamné à l'amende vers moy,
A payer mes deſpens, mon Prelat, & ie croy
Que vous acquiterez bien toſt de voſtre déte
Pour n'encourir l'aigreur d'vn meſdiſant Poëte.

DISCOVRS

à treſuertueux Seigneur François de Montmorenci, Mareſchal de France.

Le petit Aigle, apres auoir eſté
Sans plume au nid tout le long de l'Eſté,
Incontinent que la faim & la mere
Le vont chaſſant, la naïue colere
Le fait ſortir hors de l'aire, & s'enfuit
Où le ſang chaud & le cœur le conduit,
Faire la guerre aux Cygnes de Meandre
Ou aux Canars, leſquels n'oſent attendre
La ieune ardeur de ce guerrier nouueau,
Ains froids de peur ſe cachent deſſous l'eau.
Le beau Poulain, yſſu de bonne race,
Bruſque & gaillard, laiſſant deſſus la face
Et ſur le col pendre ſes longs cheueux,
En deſnouant ſes jarrets bien nerueux,
Court de luy-meſme, & bruſque en ſa furie
Fait mille bonds le long d'vne prairie,
Se façonnant pour deuenir guerrier,
Et d'vn grand cœur s'eſlancer le premier
Sur l'ennemy, portant entre les armes
La barde aux flancs, & au dos l'homme d'armes :
Rendant ſon maiſtre & ſoy-meſmes appris,
Pour du Laurier enſemble auoir le pris.
A l'homme ſeul il faut plus d'artifice,
D'autant que l'art à l'honneur eſt propice.
Tous animaux, ſoit ceux qui vont noüant,
Ceux qui pendus en l'air ſe vont ioüant,

Ceux qui priuez, ceux qui ſauuages viuent,
Sans paſſion leur naturel enſuiuent.
L'homme ſans plus charpentier de ſes maux,
A ſa nature adiouſte des trauaux,
L'honneur, le gain, l'ambition, l'enuie,
Et luy-meſme eſt le tyran de ſa vie.
Vous mon grand Duc, mon grand Montmorenci,
Comme prudent ne viuez pas ainſi :
Car eſlongné des paſſions vulgaires,
Vous n'adiouſtez aux humaines miſeres
Les maux forains, que les ſoins temporels
Vont accouplant aux malheurs naturels.
L'ambition, le gain & l'auarice,
Et la vertu qui ſe farde du vice,
Menace, peur, ny meſme la priſon
N'ont esbranlé voſtre ſaine raiſon :
Et c'eſt pourquoy, Seigneur, ie vous admire
Plus du penſer que de l'oſer eſcrire.
Auſſi, mon Duc, de ſage pere yſſu,
Sage & vaillant auez eſté conceu,
Et de nature aimez les choſes grandes,
Cheuaux, ſoldats, aux champs mener les bandes,
Dont les harnois au Soleil flamboyans
Dardent les feux dedans l'air ondoyans.
Vous auez pris de luy la preuoyance,
Le iugement, le conſeil, la prudence,
Le meur aduis, la ſageſſe & l'honneur,
Et qui plus eſt, la grace & le bon-heur :
Puis vous auez la matiere aſſez ample
Pour vous former au paternel exemple,
Patron parfait, qui de luy-meſme fait
Pour ſes enfans vn exemple parfait.
Ainſi Chiron nourrit le ieune Achille,
Nourrit Iaſon : l'vn renuerſa la ville

Du vieil Priam, & remplit d'hommes morts
Xanthe eſcumant & ſanglant iuſqu'aux bords :
L'autre premier autheur de la Gallée,
De grands cueillers frappa l'onde ſalée,
Fiſt eſtonner les Nymphes de la mer
De voir ainſi des ſoliueaux ramer
Deſur les eaux aux hommes incognues,
Et de verſer tant d'eſcumes chenues.
Comme ces deux bien-appris & bien-nez,
Vn rang d'honneur pres du Roy vous tenez,
Grand gouuerneur de ſa ville peuplée
Qui ſous vos loix eſt conduite & reglée.
C'eſt toy Paris admirable cité,
Grand ornement de ce monde habité,
De tes voiſins la crainte & la merueille,
A qui le Ciel n'a donné de pareille,
Mere d'vn peuple abondant & puiſſant,
Heureux en biens, en lettres floriſſant.
Dedans le Ciel tu mets la teſte fiere,
Tu as le doz fendu d'vne riuiere
Au large cours, aux grands ports fructueux :
Tu as le front ſuperbe & ſomptueux,
Qui des voyans eſtonne les courages :
Ton ventre eſt plein de meſtiers & d'ouurages
Qui acheuez ne trouuent iamais bout.
O grande en biens, en ſçauoir & en tout,
Ie te ſalue & celuy qui te guide,
Laſchant, ſerrant comme il te faut la bride.
Quand vn maçon, vn peintre, vn charpentier,
Vn menuiſier, vn orféure, vn potier
Font vne erreur, pource la Republique
Ne ſe perd pas, ny l'Eſtat Politique :
Si vne veine ou vn muſcle ne fait
Office au corps, le corps n'eſt pas desfait.

Mais quand le chef où la raiſon repoſe,
Sans y penſer faut en la moindre choſe,
Le peché marche, & la faute deſcend
Sur tout le corps, qui tout ſoudain ſe ſent
Morne ou perclus, ou tombe en lethargie,
Et tout d'vn coup perd la force & la vie :
Car par le chef le corps vit ſeulement,
Et du cerueau le corps a mouuement.
Ie m'esbahis des paroles ſubtiles
Du grand Platon, qui veut regir les villes
Par vn papier & non par action :
C'eſt vne belle & docte inuention,
Qui toutesfois ne ſçauroit ſatisfaire :
Elle eſt oiſiue, il faut venir au faire :
Ainſi que vous qui ſçauez contenter
Par l'effect ſeul, & non par l'inuenter,
Tenant Paris deſſous vos loix prudentes
Pleine d'humeurs & d'ames differentes,
D'hommes diuers : l'vn eſt fier, l'autre eſt doux,
L'vn eſt benin, l'autre plein de courroux,
L'vn qui veut tout, l'autre rien ne demande,
Et ſi à tous la ſeule loy commande.
Comme vn Pilote à ſon tillac aſſis
Voyant l'eſcueil, d'vn ſens froid & raſſis
Guide la nef parmi les vagues perſes,
Bien qu'elle ſoit de cent pieces diuerſes,
De voiles, maſts, de cordages diuers,
L'vn va tout droit, l'autre va de trauers,
Et toutesfois l'aduis d'vn homme ſage
Par artifice eſt maiſtre de l'orage :
Tant par-ſur tous on doit l'homme eſtimer
Qui eſt prudent en terre & ſur la mer,
Dont le ſouci bien moderé tempere
Sous luy le peuple, à la guiſe d'vn pere,

Non d'vn tyran de fureur allumé,
Craint de chacun & de perſonne aimé :
Car en tous lieux la douce courtoiſie
Du peuple accort gaigne la fantaiſie,
L'ame, le cœur, le courage & la main.
La cruauté engendre le deſdain
Et le meſpris, & l'ire qui bouillonne
D'vne fureur fantaſtique & felonne.
Pource vn tyran ne vit iamais bien ſeur :
» *Le vray bouclier d'vn Prince eſt la douceur.*

DISCOVRS

à Monſieur de Foix.

Ton bon conſeil, ta prudence & ta vie
Seront chantez du docte Outhenouie,
A qui la Muſe a mis dedans la main
L'outil pour faire vn vers Grec & Romain.
Il eſt bien vray que ſeul tu deurois prendre
Si beau trauail : mais tu n'y peux entendre :
Et toutefois la Nature t'a fait
En ce meſtier excellent & parfait :
Puis le labeur de ta charge publique
(Où ton eſprit ſoigneuſement s'applique)
Ne peut ſouffrir que tu penſes à toy,
Du tout penſif aux honneurs de ton Roy.
Ainſi ta peine heureuſe le demande,
Et mon deuoir qui eſt tien, me commande
De te louër, & d'vn mal-plaiſant ſon
Chanter ta gloire en ſi baſſe chanſon.

Hà, que les Glix ſont heureux qui ſommeillent
Six mois en l'an, & point ne ſe reſueillent!
Helas, de Foix, ie voudrois volontiers
Auoir dormi trois bons ans tous entiers:
Ie n'euſſe veu, ô vengence enragée!
Par ſes enfans la France ſaccagée:
Ie n'euſſe veu le tort bien debatu
Se deſguiſer du maſque de vertu:
Ie n'euſſe veu violer l'innocence,
Et toute choſe aller par impudence:
Ie n'euſſe veu les hommes tranſportez
De paſſion faillir des deux coſtez,
Sans plus auoir la raiſon pour leur guide,
Comme vn cheual qui gallope ſans bride.
Ie n'euſſe veu nos peuples eſtonnez
De cœur, de ſens, d'eſprit abandonnez,
Tous eſperdus comme attaints de l'orage,
Trembler de peur ſans force ny courage.
Ie n'euſſe veu les Miniſtres ſoufflez
D'vn nouueau vent & d'impudence enflez,
Pleins de douceur & de mignoterie,
Pouſſer le peuple en ardante furie,
Plus mitoüins auiourd'huy que ne ſont
Nos Mendians feneſtrez par le front.
Ie ne di pas que maint & maint Miniſtre
Ne ſoit ſçauant, ne face honneur au titre
Qui pour ſa ſecte a doctement eſcrit,
Car les premiers ont touſiours bon eſprit:
Leurs ſucceſſeurs ſeront d'vne autre ſorte,
De qui la voix & l'eſpaule peu forte
S'abaiſſera deuant qu'il ſoit dix ans,
Et ne ſeront ny prompts ny bien-diſans,
Tenant au peuple en chaire le langage
Qu'auiourd'huy font nos Preſtres de village:

« Car à la fin par vn commun malheur
« Toufiours le pire eft maiftre du meilleur.
Le Temps ailé en s'enfuyant ameine
La corruptele à noftre race humaine :
Et bien qu'au guet foyons de tous coftez,
Si fommes-nous maugré nous emportez
Par le deftin, qui toute chofe tire :
Ainfi qu'on voit la petite nauire
Au fil de l'eau fe laiffer entrainer,
Si l'auiron on ceffe de mener.
Ie n'euffe veu nos terres defolées
De laboureurs, ny nos citez volées,
Nos bourgs deferts, las! & fi n'euffe veu
Ny rauager ny flamboyer le feu
Sur le fommet des maifons embrazées,
Ny nos autels profanez de rifées,
Où nos ayeux en la bonne faifon
Souloyent à Dieu faire leur oraifon.
Mais fommeillant fous la terre poudreufe
I'euffe dormi d'vne mort bien-heureufe,
Et en ma part ie n'euffe point fenti
Le mal venu d'vn fiecle peruerti.
De tels malheurs la nouuelle as bien fceuë
Outre la mer, & prefent ie l'ay veuë :
I'ay veu le mal, & en maudi mes yeux
Triftes tefmoins de faits fi vicieux.
Hà, quantes fois ay-ie defiré d'eftre
Dedans vn bois vn gros chefne champeftre,
Ou vn rocher pendu defur la mer,
Pour n'ouyr point ce vieil fiecle nommer,
Siecle de fer qui la vertu confomme :
Le hayffant il me fafchoit d'eftre homme,
Et maudiffoy ma raifon qui faifoit
Que le malheur fi vif me defplaifoit.

Or le malheur d'vn ſi faſcheux eſclandre
S'eſt en tous lieux ſi loin laiſſé reſpandre,
Que toy qui fus en Ambaſſade abſent,
As enduré autant comme preſent,
Ayant ſouffert dedans ceſte iſle Angloiſe
Beaucoup de mal pour la guerre Françoiſe,
Rigueurs, priſons : auſſi eſt-ce, de Foix,
Bien la raiſon qu'vn parent de nos Rois
Comme tu es, coure meſme fortune,
Et qu'à la leur la tienne ſoit commune :
« Le plus ſouuent par vn meſme mechef
« Les membres ont la peine qu'a le chef.
Ie ſuis marri qu'vn ſi cruel naufrage
Vienne s'eſpandre au milieu de noſtre âge,
Lors qu'on voyoit de maint homme ſçauant
Et le labeur & le nom en auant,
Et la ieuneſſe aſſez proprement née
Eſtre du tout aux lettres addonnée :
Bien que touſiours les Monarques ſceptrez
Soyent ſoupçonneux des peuples ſi lettrez.
On dit bien vray que lors qu'vn populaire
Eſt trop ſçauant, que prompt il delibere
Vn fait hautain, pour du col ſecouër
Le ioug ſeruil qui trop le vient nouër,
Et pour le rompre il ſe bande & inuente
Mille moyens d'acheuer ſon attente.
Ce ſont ceux-là qu'il faut craindre, & non ceux
Qui ont l'eſprit groſſier & pareſſeux,
Maſſe de plomb au Ciel non eleuée,
Et vrais chartiers à porter la couruée :
Toy bien ruzé aux affaires, ſçais bien
Liſant ces vers, ſi ie di mal ou bien.
Or il eſt temps que ce propos ie change
Pour re-viſer au blanc de ta louange,

Dont ie m'estois en tirant separé,
Plein de courroux qui m'auoit esgaré.
Toy le premier yssu de haute race,
Abandonnant du vulgaire la trace,
As embrassé, rempli d'authorité,
La Loy qui rend à chacun equité,
Fait Senateur de ceste Court suprême,
Qui en sçauoir n'a pareil qu'elle mesme,
Où tu luisois en vertu tout ainsi
Qu'vn beau Soleil de rayons esclarci,
Quand balançant d'vne main equitable
Le droit douteux, iuge non corrompable,
Faisois iustice, & sans egard d'aucun
Rendois la loy droituriere à chacun.
Puis te haussant par merites honnestes,
De Conseiller fus Maistre des requestes,
Puis enuoyé en Ambassade, à fin
Que ton esprit prompt & gaillard & fin
Ne se roüillast sans manier affaires
Qui sont au peuple & aux Rois necessaires.
Tu ne seras si soudain arriué,
Que ja ta place est au Conseil priué :
Et si ma Muse en ta faueur augure
Ie ne sçay quoy de la chose future,
Vn iour premier à l'entour de nos Rois
Auras les Seaux, & garderas leurs lois,
Quand l'Hospital despouillé de son voille
Dedans le ciel luira comme vne estoile :
Car ton esprit courtizan & subtil,
Accort, prudent, & courtois & gentil,
Est de ton heur la future trompete,
Et moy i'en suis le present interprete.
Il ne faut point l'Oracle desdaigner
Qu'Apollon veut par la Muse enseigner.

Quand vne terre eſt de nature bonne,
Elle produit le froment qu'on luy donne
Pleine d'vſure : auſſi tu as produit
A double grain fertilement le fruit,
Dont tu auois enſemencé ton âge
Par les leçons d'Ariſtote le ſage,
Et de Platon, qui te ſeruent de fort
Contre le heurt du Deſtin & du Sort.
Car en puiſant de leur claire fontaine
Tant de ſçauoir, tu en as l'ame pleine
Qui ſe deſgorge, & monſtre par effait
Aux yeux de tous la verité du fait.
Et c'eſt pourquoy noſtre Royne qui priſe
Les plus parfaits, d'vne meure entrepriſe
T'a bien choiſi pour te mettre en honneur
Et marier ta fortune au bon-heur.
« Toute vertu n'eſt que fable commune,
« S'elle n'eſt iointe à la bonne Fortune,
« Et la Fortune heureuſe ne peut rien
« Si la vertu ne luy ſert de ſouſtien :
Biens que le Ciel en peu d'hommes aſſemble,
Et que tout ſeul tu poſſedes enſemble.

FIN

DV PREMIER BOCAGE ROYAL.





SECONDE PARTIE

DV BOCAGE ROYAL.

A TRESILLVSTRE

& tresuertueuse Princesse, la Royne
Catherine de Medicis,
mere du Roy.

Royne, qui de vertus passes Artemisie,
Et Porcie & Lucrece, à qui la Poësie
Et l'outil immortel des bons Historiens
Ont fait rauir l'honneur des siecles anciens,
Et femme surpasser les hommes de leur âge
En puissance, en conseil, en prudence, en courage,
Monstrant à leurs suiets de parole & de fait
La vertu de leur sexe inuincible & parfait.
Royne à qui nostre Roy comme fils obtempere,
Dessous qui le François s'entretient & tempere,

Qui fiſe au gouuernal par iugemens prudens
Sçais reculer la nef des perils euidens
Pour la conduire au port : car tant plus tu rencontres
D'erreurs, d'opinions, de ſectes & de monſtres,
(Que ſage tu occis comme Hercule tua
L'Hydre qui contre luy cent teſtes remua)
Plus ta victoire eſt grande, & tant plus eſtofées
Tu verras tes vertus d'honneurs & de trofées :
Attendant que ton fils fauoriſé des Cieux
Porte le ſceptre en main que portoyent ſes ayeux :
(Lequel croiſt deſſous toy comme vne fleur nouuelle
Croiſt pour le paſſetemps d'vne ieune pucelle,
Que ſoigneuſe elle arroſe & la cultiue, à fin
Qu'vne gentille fleur croiſſe d'vn petit brin.)
Si à plus haut diſcours tu n'as preſté l'oreille,
Entens vn peu mon conte & tu oirras merueille.
L'autre iour que i'eſtois (comme touſiours ie ſuis)
Solitaire & penſif (car forcer ie ne puis
Mon Saturne ennemi) ſi loin ie me promeine
Que ſeul ie m'eſgaray deſur les bords de Seine,
Vn peu deſſous le Louure où les Bons-hommes ſont
Enclos eſtroitement de la riue & du mont.
Là comme hors de moy i'accuſois la Fortune
La mere des flateurs, la maraſtre importune
Des hommes vertueux, en viuant condamnez
A ſouffrir le malheur des Aſtres mal-tournez :
Ie blaſmois Apollon, les Graces, & la Muſe,
Et le ſage meſtier qui ma folie amuſe :
Puis penſant d'vne part combien i'ay fait d'eſcris,
Et voyant d'autre part vieillir mes cheueux gris
Apres trente & ſept ans, ſans que la deſtinée
Se ſoit en ma faueur d'vn ſeul poinct enclinée,
Ie hayſſois ma vie, & confeſſois auſſi
Que l'antique vertu n'habitoit plus ici.

Ie pleurois du Bellay qui estoit de mon âge,
De mon art, de mes mœurs, & de mon parentage,
Lequel apres auoir d'vne si docte vois
Tant de fois rechanté les Princes & les Rois,
Est mort pauure chetif, sans nulle recompense,
Sinon du fameux bruit que luy garde la France.
Et lors tout desdaigneux & tout rempli d'esmoy,
Regardant vers le Ciel, ie disois à par-moy:
Quand nous aurions serui quelque Roy de Scythie,
Vn Roy Got ou Gelon, en la froide partie
Où le large Danube est le plus englacé,
Nostre gentil labeur seroit recompensé.
Ainsi versant de l'œil des fontaines ameres,
Dedans mon cerueau creux ie peignois des Chimeres,
Quand ie vy arriuer vn Deuin qui auoit
La face de Rembure à l'heure qu'il viuoit:
Son front estoit ridé, sa barbe mal-rongnée,
Sa perruque à gros poil ny courte ny peignée,
Ses ongles tous crasseux, lequel me regarda
Des pieds iusqu'à la teste, & puis me demanda:
D'où es-tu, où vas-tu, d'où viens-tu à ceste heure?
De quels parens es-tu? & où est ta demeure?
Ie luy respons ainsi: Ie suis de Vandomois,
Ie n'ay iamais serui autre maistre que Rois,
I'ay long temps voyagé en ma tendre ieunesse,
Desireux de louange, ennemi de paresse.
A la fin Apollon & ses Sœurs volontiers
En l'antre Thespien m'apprindrent leurs metiers,
A bien faire des vers, à bien pousser la lyre,
A sçauoir fredonner, à sçauoir dessus dire
Les louanges des Rois, & en mille façons
A sçauoir marier les cordes aux chansons:
Ils me firent dormir en leur grotte secrete,
Me lauerent trois fois & me firent Poëte,

M'enflamerent l'esprit de furieuse ardeur,
Et m'emplirent le cœur d'audace & de grandeur.
Lors ie n'eu pour suiet les vulgaires personnes,
Mais hardi ie me pris aux Rois porte-couronnes :
(O docte Roy François, si tu eusses vescu,
I'eusse par ta faueur mon noir destin veincu!)
Ie celebray Henry & ses œuures guerrieres,
Voire en tant de façons & en tant de manieres,
Que les plus nobles Preux qui viuent auiourd'huy
Par l'encre, ne sont pas tant celebrez que luy :
Que me vaudroit ici ses louanges redire,
Puis qu'en mille papiers vn chacun les peut lire?
Apres ie celebray en mille chants diuers
La Royne son espouse, honneur de l'Vniuers,
Et fis de tous costez aux nations estranges
Par le vol de ma plume espandre ses louanges.
Ie chantay la grandeur de ses nobles ayeux,
Et de terre eleuez ie les mis dans les cieux :
Ie chantay les eaux d'Arne, & Florence sa fille,
Comme le beau Phebus nomma la Tusque ville
Du nom de la pucelle, apres auoir esté
Ardentement raui des rais de sa beauté,
Et comme Arne predit du milieu de son onde
Que Royne elle seroit la plus grande du monde,
Et que le nom de femme autrefois à mespris,
Par elle emporteroit sur les hommes le pris.
Mais ainsi que Vesper la Cyprienne estoile
De plus larges esclairs illumine le voile
De la nuit tenebreuse, & sur tous les flambeaux
Dont le Ciel est ardant, les siens sont les plus beaux :
Ainsi & la vertu, la grace & le merite
De la sainte & diuine & chaste Marguerite,
Fille du Roy François & la sœur de Henry,
Et du Duc d'Orleans qui ieune m'a nourri,

Me ſemblerent aux yeux ſur les autres reluire.
Pource ie la choiſi le ſuiet de ma lyre,
Laquelle ayant l'eſprit de ſon pere, eut à gré
Le labeur que i'auois à ſes pieds conſacré :
Et comme vertueuſe & d'honneur toute pleine,
S'oppoſant à mon mal, charitable miſt peine
D'auancer ma fortune, & fille & ſœur d'vn Roy
Daigna bien, ô bonté! ſe ſouuenir de moy :
Mais en perdant, helas! ſa clairté couſtumiere,
Comme aueugle ie ſuis demeuré ſans lumiere.
Touſiours en ſa faueur, ſoit Hyuer, ſoit au temps
De la chaude moiſſon, puiſſe naiſtre vn Printemps
Sur les monts de Sauoye, & quelque part qu'elle aille,
Touſiours deſſous ſes pieds vn pré de fleurs s'eſmaille.
Dedans ſa bouche naiſſe vne manne de miel,
Et luy ſoit pour iamais fauorable le Ciel.
Fleur & perle de pris Marguerite parfaite,
Apres que la bonté de nature t'eut faite,
Aſſemblant pour t'orner vne confection
De ce qui eſt plus rare en la perfection,
Elle en rompit le moulle, à fin que ſans pareille
Tu fuſſes ici bas du monde la merueille.
Que te diray-ie plus? apres auoir vſé
Cordes & luth & fuſt, ie me ſuis abuſé
A chanter les Seigneurs : auſſi ie n'en rapporte
En lieu de ſon loyer qu'vne eſperance morte.
» *Si eſt-ce que les vers ont aux hommes mortels*
» *Iadis fait eriger & temples & autels.*
Cerés n'a pas eſté Deeſſe renommée
Pour auoir de ſon bled noſtre terre ſemée,
Ny Pallas pour auoir monſtré l'art de filer,
Eſcarder les toiſons, ou l'huile diſtiler :
Les liures ſeulement, de mortelles Princeſſes
(Et non pas leurs meſtiers) les ont faites Déeſſes.

Les liures ont à Mars les armes fait porter,
Le trident à Neptun, la foudre à Iupiter,
Les ailes à Mercure, & leur belle memoire
Sans les vers periroit au fond de l'onde noire.
L'autre iour que i'estois au temple à sainct Denis,
Regardant tant de Rois en leurs cachottes mis,
Qui n'agueres faisoient trembler toute la France,
Qui tous enflez d'orgueil, de pompe & d'esperance
Menoient vn camp armé, tuoient & commandoient,
Et de leur peuple auoient les biens qu'ils demandoient,
Et les voyant couchez, n'ayans plus que l'escorce,
Comme buches de bois sans puissance ny force,
« Ie disois à par-moy : Ce n'est rien que des Rois :
D'vn nombre que voicy, à peine ou deux ou trois
Viuent apres leur mort, pour n'auoir esté chiches
Vers les bons escriuans & les auoir fait riches.
Puis me tournant, helas! vers le corps de Henry,
Ie disois, O mon Roy, qui viuant as chery
Les Muses, qui sont sœurs des armes valeureuses,
Ton ame puisse viure entre les bien-heureuses :
Au haut de ton cercueil soient tousiours fleurissans,
Les beaux œillets pourprez & les liz blanchissans,
Et leur souaue odeur iusqu'au ciel à toy monte,
Puis que de ton Ronsard tu as fait tant de conte!
Ie porterois mon mal beaucoup plus aisément,
Si en fraudant les bons, le sort incessamment
N'auançoit les meschans : mais quand en mon courage
Ie voy tout aller mal, de dueil presque i'enrage.
Ie me fasche de voir les hommes estrangers,
Changeurs, postes, plaisans, vsuriers, mensongers,
Qui n'ont ny la vertu ny la science apprise,
Posseder auiourd'huy tous les biens de l'Eglise :
De là sont procedez tant d'abus infinis,
Et tu les vois, ô Dieu, & tu ne les punis!

Et nous ſacré troupeau des Muſes, qui ne ſommes
Vſuriers, ny trompeurs, ny aſſaſſineurs d'hommes,
Qui portons Ieſus Chriſt dans le cœur arreſté,
Ne ſommes auancez ſinon de pauureté :
Lambin, Daurat, Turneb, lumieres de noſtre âge,
Doctes & bien-viuans en donnent teſmoignage.
Que vous eſtes trompez de vos intentions
O pauures treſpaſſez! qui par deuotions
En fraudant vos parens fondaſtes de voz rentes
A nos riches Prelats les mitres opulentes :
Mieux euſt vallu ietter voſtre argent en la mer,
Que pour telle deſpenſe en vain le conſumer!
Tels biens ne ſont fondez pour eſtre recompenſe
De ceux qui en la guerre ont fait trop de deſpenſe,
Pour en pouruoir leurs fils : ou les donner à ceux
Qui ſont aux Cours des Rois des pilliers pareſſeux.
Tels biens ne faut donner par faueur ny priere,
Ny à ceux qui pluſtoſt ſont voler la pouſſiere
Sous les cheuaux de poſte, & haletant bien fort
Apportent les premiers nouuelles de la mort :
Mais à ceux que lon iuge eſtre de bonne vie,
A ceux qui dés enfance ont la vertu ſuiuie,
Et à ceux qui pourront viuement empeſcher
De ramper l'hereſie à force de preſcher.
Vn nombre bien petit eſloigné d'auarice
Accompliſt auiourd'huy ſainement ſon office,
Preſche, prie, admoneſte, & prompt à ſon deuoir
Auec la bonne vie a conioint le ſçauoir.
Ie me deuls quand ie voy ces ignorantes beſtes
Porter comme guenons les mitres ſur leurs teſtes,
Qui par faueur ou race ou importunité
Sont montez, ô vergongne! en telle dignité.
Bien que de Mahomet la loy ſoit vicieuſe,
Si eſt-ce que du Turc la prudence ſoigneuſe

Choisit entre les siens les plus gentils esprits,
Et ceux qui ont sa loy plus dextrement appris,
Et sage les commet comme graues Prophetes
Pour contenir son peuple, & garder ses Musquetes.
Las! les Princes d'Europe au contraire de luy
Des Pasteurs ignorans commettent auiourd'huy
Sur le sacré troupeau de la Chrestienne Eglise
Que Iesus par son sang a remis en franchise.
De là Dieu se courrouce, & delà sont issus
Tant d'erreurs que l'abus a faussement conceus,
Enfantez par enfans qui sans mœurs ny sciences
Sont gardes de l'Eglise & de nos consciences.
Il faudroit les oster, & pour l'honneur de Dieu
En mettre de meilleurs sans faueur en leur lieu:
Car le bien de Iesus n'est pas vn heritage
Qui vient de pere en fils & retourne en partage:
Il est commun à tous, lequel on peut oster,
Tantost diminuer & tantost adiouster
Selon que le ministre en est digne & capable,
De mœurs non corrompu, de vices non coulpable.
Toy qui viens apres moy, qui voirras en meints lieux
De mes escrits espars le titre ambitieux
De Francus, Francion, & de la Franciade,
Qu'égaler ie deuois à la Grecque Iliade:
Ne m'appelle menteur, pareßeux ny peureux,
I'auois l'esprit gaillard & le cœur genereux
Pour faire vn si grand œuure en toute hardieße,
Mais au besoin les Rois m'ont failly de promeße:
Ils ont tranché mon cours au milieu de mes vers:
Au milieu des rochers, des forests, des deserts
Ils ont fait arrester par faute d'equipage
Francus qui leur donnoit Ilion en partage.
Pource i'ay resolu de m'en-aller d'icy
Pour trainer autre-part ma plume & mon soucy

En eſtrange pays, ſeruant vn autre Prince :
« Souuent le malheur change en changeant de prouince.
Car que feray-ie icy ſans aide & ſans ſupport ?
L'eſpoir qui me tenoit, ſe perdit par la mort
Du bon Prince Henry, lequel fut l'eſperance
De mes vers, & de moy, & de toute la France.
Alors le bon vieillard qui m'arreſta le pas,
Me meſura le front auecques vn compas,
Me contempla des mains les lignes qui ſont droites,
Celles qui ſont en croix, celles qui ſont eſtroites,
Celles d'autour le poulce, & celles des cinq mons,
Les angles malheureux, les angles qui ſont bons :
Trois fois me fiſt cracher ſur la ſeiche pouſſiere,
Trois fois eſternuer, & trois fois en arriere
Me retourna les bras, trois fois les ramena,
Et trois fois tout autour d'vn rond me promena :
Fiſt des poincts contre terre, apres il les aſſemble
En meres tout d'vn rang & en filles enſemble :
Il en fiſt vn ſommaire, & en roüant les yeux
Trois fois deuers la terre & trois fois vers les cieux,
Me dit à baſſe voix : Mon fils, la Poëſie
Eſt vn mal de cerueau qu'on nomme freneſie,
Ta teſte en eſt malade, il te la faut guarir,
Autrement tu ſerois en danger de mourir.
Tu reſembles aux chiens qui mordent en la ruë
La pierre qu'vn paſſant pour les fraper leur ruë :
Ainſi tu mors autruy comme fol inſenſé,
Et non toy pauure ſot qui t'es ſeul offenſé.
En quel âge, ô bons Dieux ! ores penſes-tu eſtre ?
Penſes-tu que le ciel pour toy face renaiſtre
Encor le ſiecle d'or, où l'Innocence eſtoit
Sur le haut de la faux que Saturne portoit ?
Ce beau ſiecle eſt perdu, & noſtre âge enrouillée
(Qui des pauures humains la poitrine a ſouillée

D'auarice & d'erreur) ne permet que le bien
Aux hommes d'auiourd'huy vienne ſans faire rien.
Pource auecques trauail il faut que tu l'acquieres,
Non en faiſant des vers qui ne ſeruent de guieres,
Non à prier Phœbus qui eſt deuenu ſourd :
Mais il te faut prier les grands Dieux de la Court,
Les ſuiure, les ſeruir, ſe trouuer à leur table,
Diſcourir dauant eux vn conte delectable,
Les courtizer, les voir, & les preſſer ſouuent :
Autrement ton labeur ne ſeroit que du vent,
Autrement ta ſcience & ta lyre eſtimée
(Pour n'vſer d'vn tel art) s'en iroit en fumée.
Le deſaſtre malin qui tourmenté t'auoit,
Se tourner deuers toy plus doux ne ſe deuoit
Que lors que Catherine auecques ſa prudence
Par naturelle amour gouuerneroit la France :
Ce qui eſt arriué pour faire reflorir
L'ancienne vertu qui s'en alloit perir.
Sans elle & ſans ſa race en oubly fuſt Athenes,
Et tant de noms fameux ſacrez par tant de peines
Platon, Socrate, Homere euſſent eſté occis
D'vne eternelle mort ſans ceux de Medicis.
Ceſte Royne d'honneur de telle race iſſuë,
Ainçois que Calliope en ſon ventre a conceuë,
Pour ne degenerer de ſes premiers ayeux,
Soigneuſe a fait chercher les liures les plus vieux
Hebreux Grecs & Latins, traduits & à traduire :
Et par noble deſpenſe elle en a fait reluire
Son chaſteau de ſainct Maur, à fin que ſans danger
Le François fuſt veincueur du ſçauoir eſtranger.
Si ſa bonté non feinte, au plus beau du ciel née
Ne change comme Royne en mieux ta deſtinée,
Laiſſe l'ingrate France, & va chercher ailleurs
(Si tu les peux trouuer) autres deſtins meilleurs.

A elle-meſme.

Comme vne belle & ieune fiancée
De qui l'amour reſueille la penſée,
Souſpire apres ſon amy nuict & iour,
Et triſte attend l'heure de ſon retour:
Si chaude ardeur de le voir la tranſporte,
Qu'à la feneſtre, au chemin, à la porte
Cent fois le iour & cent va regardant:
Mais en voyant que le temps ce-pendant
De ſa promeſſe a ia paſſé ſon heure,
En s'enfermant dedans ſa chambre pleure,
Gemit, ſouſpire & mord le lict en vain.
Puis diſcourant d'vn iugement mal-ſain
Sur ce qui peut retarder la preſence
D'vn ieune amant, à toute choſe penſe,
Reſue, diſcourt, & pleine d'amour fait
Que ſon penſer n'eſt iamais ſatisfait
Par vn douter, qui mal-ferme chancelle,
Feignant touſiours quelque cauſe nouuelle.
De tel deſir toute France qui pend
De vos vertus, voſtre preſence attend,
Et le retour de nos deux ieunes Princes,
Qui deſſous vous cognoiſſent leurs Prouinces.
Mais quand on dit que Phebus aux grands yeux
Aura couru tous les Signes des cieux,
Et que la Lune à la coche attellée
De noirs cheuaux, ſera renouuellée
Par douze fois ſans retourner icy,
Paris lamente & languit en ſoucy,

Et ne ſçauroit, quoy qu'il penſe ou regarde,
Songer le poinct qui ſi loin vous retarde.
Seroit-ce point le Rhoſne impetueux?
Le cours de Seine aux grands ports fructueux
Eſt plus plaiſant. Seroit-ce point Marſeille?
Non, car Paris eſt ville ſans pareille:
Bien que Marſeille en ſes tiltres plus vieux
Vante bien-haut ſes Phocenſes ayeux,
Qui d'Apollon fuyans l'oracle & l'ire,
A ſon riuage ancrerent leur nauire.
L'air plus ſerein des peuples eſtrangers
Et le doux vent parfumé d'Orangers
De leur douceur vous ont-ils point rauie?
La peſte helas! vous a touſiours ſuiuie.
De Languedoc les palles Oliuiers
Sont-ils plus beaux que les arbres fruitiers
De voſtre Aniou? ou les fruits que Toureine
Plantez de rang en ſes iardins ameine?
Ie croy que non. Y vit-on mieux d'accord?
Mars en tous lieux de voſtre grace eſt mort.
Qui vous tient doncq' ſi loin de nous, Madame?
C'eſt le deſir de conſumer la flame
Qui peut reſter des ciuiles fureurs,
Et nettoyer nos prouinces d'erreurs.
Voſtre vouloir ſoit fait à la bonne heure:
Mais retournez en la ſaiſon meilleure,
Et faites voir au retour du Printemps
De voſtre front tous vos peuples contents.
Voſtre Monceaux tout gaillard vous appelle,
Sainct-Maur pour vous fait ſa riue plus belle,
Et Chenonceau rend pour vous diaprez
De mille fleurs ſon riuage & ſes prez:
La Tuillerie au baſtiment ſuperbe
Pour vous fait croiſtre & ſon bois & ſon herbe,

Et deſormais ne deſire ſinon
Que d'enrichir ſon front de voſtre **nom.**
Et toutefois par promeſſe aſſeurée
Ils ont enſemble alliance iurée
De leur veſtir de noir habit de dueil
Iuſques au iour que les raiz de voſtre œil
Leur donneront vne couleur plus neuue,
Changeant en verd leur vieille robe veuue,
Et que iamais ils ne ſeront ioyeux,
Beaux ny gaillards qu'au retour de vos yeux.
Si vous venez, vous verrez vos allées
Deſſous vos pas d'herbes renouuellées,
Et vos iardins plus verds & plus plaiſans
Se raieunir en la fleur de leurs ans:
Ou bien, Madame, ils deuiendront ſteriles,
Sans fleurs, ſans fruit, mal-plaiſans, inutiles,
Et peu vaudra de les bien diſpoſer,
Les bien planter, & bien les arroſer:
Le iardinier ne pourra faire croiſtre
Herbe ne fleur ſans voir l'œil de leur maiſtre.
Deſia le temps & la froide ſaiſon
Qui voſtre chef a fait demy-griſon,
Et les ſoucis vous commandent de faire
Honneſte chere, & doucement vous plaire.
Aſſez & trop ce Royaume puiſſant
A veu ſon Sceptre en ſon ſang rougiſſant:
A veu la mort de trois Rois en peu d'heure,
Et d'vn grand Duc que toute Europe pleure:
Aſſez a veu l'audace du harnois
Vous reſiſter, & corrompre vos lois,
Et vos citez l'vne à l'autre combatre.
Or maintenant il eſt temps de s'esbatre,
Et de ietter dedans l'air bien-auant
Tous vos ennuis ſur les ailes du vent.

Qui desormais vous ayant pour maistresse,
Craindra du Rhin l'effroyable ieunesse,
Les Espagnols aux guerres animez,
Ou les Anglois hors du monde enfermez?
Vostre grand nom que la grand' Renommée
Seme par tout, est plus fort qu'vne armée:
Car sans combattre, auecque la vertu
Vous auez tout doucement combatu.
Si m'en croyez, vous passerez le reste
De vos longs iours sans que rien vous moleste.
Il est bien vray que presidant au lieu
Que vous tenez dessous la main de Dieu,
Ne sçauriez estre vn quart d'heure sans peine:
Mais de plaisir il faut qu'elle soit pleine,
Entre-meslant le doux auec l'amer,
Et ne laisser vostre esprit consumer
Sous telle charge aucunement amere,
Si le plaisir le soucy ne tempere.
Quand voirrons nous quelque tournoy nouueau?
Quand voirrons nous par tout Fontaine-bleau
De chambre en chambre aller les mascarades?
Quand oirrons nous au matin les aubades
De diuers luths mariez à la vois,
Et les cornets, les fifres, les haut-bois,
Les tabourins, les flutes, espinettes
Sonner ensemble auecque les trompettes?
Quand voirrons nous comme balles voler
Par artifice vn grand feu dedans l'air?
Quand voirrons nous sur le haut d'vne scene
Quelque Ianin ayant la iouë pleine
Ou de farine ou d'ancre, qui dira
Quelque bon mot qui vous resiouyra?
Quand voirrons nous vne autre Polynesse
Tromper Dalinde, & vne ieune presse

De tous coſtez ſur les tapis tendus
Honneſtement aux girons eſpandus
De leur Maiſtreſſe, & de douces paroles
Flechir leurs cœurs & les rendre plus molles,
Pour ſainctement vn iour les eſpouſer,
Et chaſtement pres d'elles repouſer?
C'eſt en ce point, Madame, qu'il faut viure,
Laiſſant l'ennuy à qui le voudra ſuiure.
De voſtre grace vn chacun vit en paix:
Pour le Laurier l'Oliuier eſt eſpais
Par toute France, & d'vne eſtroitte corde
Auez ſerré les deux mains de Diſcorde.
Morts ſont ces mots Papaux & Huguenots,
Le Preſtre vit en tranquille repos,
Le vieil ſoldat ſe tient à ſon meſnage,
L'artizan chante en faiſant ſon ouurage,
Les marchez ſont frequentez des marchans,
Les laboureurs ſans peur ſement les champs,
Le paſteur ſaute aupres d'vne fontaine,
Le marinier par la mer ſe promeine
Sans craindre rien: car par terre & par mer
Vous auez peu toute choſe calmer.
En trauaillant chacun fait ſa iournée:
Puis quand au Ciel la Lune eſt retournée,
Le Laboureur deliuré de tout ſoing
Se ſied à table, & prend la taſſe au poing,
Il vous inuoque, & remply d'alegreſſe
Vous ſacrifie ainſi qu'à ſa Déeſſe,
Verſe du vin ſur la place: & aux cieux
Dreſſant les mains & ſouleuant les yeux,
Supplie à Dieu qu'en ſanté treſparfaite
Viuiez cent ans en la paix qu'auez faite.

ELEGIE.

Ie ſuis certain que voſtre bon eſprit
Dira ſoudain qu'il verra ceſt eſcrit,
Que ie reſemble au marinier qui donne
Repos au Ciel quand la marine eſt bonne,
Et de ſes vœux ne va point tourmenter
Neptune en l'eau, ny au Ciel Iupiter,
Lors que le vent em-poupe ſon nauire,
Faiſant chemin où ſon cœur le deſire.
Mais quand l'orage en la mer le ſurprend,
Et quand ſa mort deſſus la vague pend,
Palle & tremblant fait cent mille prieres
Pour eſchapper, aux Nymphes marinieres :
Si qu'en ſi dure & faſcheuſe ſaiſon
Toute ſa bouche eſt pleine d'oraiſon,
Croize ſes bras, & en telle fortune
Promet en vœux de grands dons à Neptune :
Puis s'il ſe voit eſchappé du danger,
S'enfuit gaillard, ſans coulpable ſonger
Comme il doit rendre aux Dieux ſur le riuage,
Ses vœux iurez au milieu de l'orage.
De telle erreur vous pourrez m'accuſer,
Ie le confeſſe, & ne puis m'excuſer :
Ie ſens ma faute, & ſçay bien qu'elle eſt grande
Et pour cela pardon ie vous demande.
Quand ie ſuis aiſe à mon repos icy,
Sans paſſion, affaires ou ſoucy,
Enflé de bruit & braue d'eſperance,
Ie ne vous fais ny court ny reuerence,

Ie ne vous cherche, & d'vn desir espoint
De vos honneurs, ie ne demande point
Si ma Muse est suffisante & propice
Comme elle doit, à vous faire seruice:
Ie ne vais point troubler vostre repos,
Rompre vostre aise, ou trancher vos propos:
Car sans mentir ie ferois conscience
D'abuser trop de vostre patience.
Et si ie faux, comme certe ie faux,
Du seul deuoir procedent mes defaux,
Et du respect trop grand que ie vous porte,
En vous craignant & honorant de sorte
Que ie ne puis de vos yeux approcher,
Tant ie les aime & crains de les facher.
Non que ie sois de nature grossiere:
I'ay l'esprit vif, l'ame prompte & legiere:
Tant seulement la crainte d'ennuyer
Me vient les pieds & la langue lier.
Mais quand fortune icy m'est aduersaire,
Quand ie ne puis despescher mon affaire,
Quand quelque ennuy me desrobe l'espoir,
Quand on ne veut ma Muse receuoir,
Quand vn fascheux Chrysophile rechine
A ma priere, ou me tourne l'eschine,
Ou parle à moy par fraude & par courrous,
Pour mon support ie me retire à vous,
Ie vous caresse & courtize & supplie,
Et par escrit, Déesse, ie vous prie
Comme mon tout, & ne suis abusé:
Aussi de vous ie ne suis refusé,
Tant vous auez l'ame gentille & pure
Qui les vertus aime de sa nature,
Et qui ne souffre, en despit du malheur,
Qu'vn vertueux soit veincu de douleur.

C'eſt la raiſon pourquoy ie ne confeſſe
Que des vertus la belle troupe eſpeſſe
Soit retournée (ainſi qu'on dit) aux cieux,
Abandonnant ce monde vicieux.
Car vous voyant, De Beaune, en terre ſuiure
Toutes vertus, on les peut dire viure
Toutes en vous, & en vous elles ſont
Apparoiſſant toutes ſur voſtre front:
Si que celuy qui de pres y prend garde,
Vous regardant, en vous il les regarde.
En ceſte Court la plus-part ſont menteurs,
Trompeurs, cauſeurs, meſdiſans, affronteurs:
Vous preſque ſeule y eſtes veritable,
Phenix d'honneur qui n'a point de ſemblable.

DISCOVRS.

Ou ſoit que les mareſts de l'Egypte feconde
Soient peres limonneux des hommes de ce monde,
Soit qu'ils ſoient engendrez des vieux cheſnes plantez,
Ou ſoit que des rochers ils naiſſent enfantez:
Si eſt-ce, mon Sanzay, que ſans faueur de race
Les hommes ſont yſſus d'vne pareille maſſe:
Ils eurent ſang pareil & pareil mouuement,
Et furent tous egaux dés le commencement:
Sans point ſe ſoucier d'honneur ny de nobleſſe
Eſtoient ſans nul meſtier, ſans art & ſans adreſſe,
Et viuoient par les bois comme peu courageux,
Des glans tombez menu des cheſnes ombrageux.
Si toſt que les vertus les hommes eſueillerent,
Eſpoinçonnez d'honneur à l'enuy trauaillerent:

L'vn creuſa les ſapins, & ſe donnant au vent
Alla trop conuoiteux d'Occident au Leuant :
L'autre pour agrandir les bornes de ſa terre,
Fiſt des picques de freſne, & courut à la guerre :
Ils baſtirent citez, ils choiſirent des Rois,
Ils dreſſerent des camps, & chargez de harnois,
Les armes en la main, au combat ſe pouſſerent,
Et les grandes Citez à terre renuerſerent.
Lors l'honneur qui voloit deſſus les camps armez,
Les rendoit viuement aux armes animez,
De ſorte que chacun auoit plus grande enuie
De la mort, que ſauuer honteuſement ſa vie :
Et pluſtoſt deſiroit à la guerre mourir,
Que viure en ſa maiſon ſans loüange acquerir.
« *Noſtre vie mondaine eſt caduque & mortelle,*
« *Et la belle loüange eſt touſiours eternelle.*
Celuy qui deſiroit de monſtrer ſa vertu,
Portoit ſur le harnois dont il eſtoit veſtu,
Ou deſſus ſon bouclier, vne recognoiſſance,
Afin que par la preſſe on cognuſt ſa vaillance.
L'vn auoit vn Serpent, l'autre auoit vn Lyon,
Vn Aigle, vn Leopard : ainſi vn million
Par les ſiecles paſſez d'Enſeignes ſont venues,
Que les races depuis pour ſigne ont retenues,
Eſcuſſons & Blaſons de leurs premiers ayeux,
Que la guerre en-noblit par faits victorieux :
Auſſi pour inciter leurs races à bien faire,
A pouſſer leur vertu outre le populaire,
Et à contregarder par nobleſſe de cœur
L'honneur que leurs parens ont acquis par labeur.
Mais tout ainſi qu'on voit la Fortune mondaine
Aller en decadance & n'eſtre point certaine :
Auſſi ne voit-on pas en chacune ſaiſon
Touſiours en meſme eſtat vne meſme maiſon,

Ains ſouuent elle change & d'armes & de race :
« Car toute choſe humaine en ce bas monde paſſe.
La tienne, mon Sanzay, ſans auoir rien mué,
A touſiours ſon honneur en mieux continué,
Comme le vif ſurgeon d'vne race eternelle
Qui ſans l'aide d'autruy re-uit touſiours en elle :
Tige du noble ſang des Comtes de Poitiers,
Dont tes predeceſſeurs furent vrais heritiers :
Qui aux ſiecles paſſez, en prenant alliance
Es plus riches maiſons du Royaume de France,
Ont iuſques auiourd'huy auecq' authorité
Maintenu leur nobleſſe & leur antiquité.
Or toy qui leurs vertus & leur gloire poſſedes,
Et qui de droite ligne à leurs armes ſuccedes,
Tu n'as voulu ſouffrir que leur nom en-nobly
De tant de beaux honneurs fuſt preſſé de l'oubly :
Mais tirant du tombeau leurs armes & leur gloire,
Tu as dedans vn liure ordonné leur hiſtoire,
Portrait leurs Eſcuſſons & leurs Blaſons, afin
Que ta noble maiſon ne prenne iamais fin,
Et que maugré les ans ta Ligne floriſſante
Croiſſe de fils en fils à iamais renaiſſante.
Touſiours puiſſe ta race augmenter en honneur,
Et touſiours ta maiſon ſoit pleine de bon-heur,
Illuſtre de vertus, & touſiours puiſſe viure
Auecques vn Sanzay vn Ronſard dans ce liure.

DISCOVRS A CECILLE

Sicilien.

Docte Cecille, à qui la Pieride
A fait gouſter de l'onde Aganippide,

A descouuert les antres Cirrheans,
A fait danser sur les bords Pimpleans,
A mené voir baigner en la fontaine
Sur Helicon, ceste belle Neufuaine
Que Iupiter en Memoire conceut,
Et pour sa race en son Ciel la receut:
Ie te confesse heureux en mille sortes,
Non pour le nom si fameux que tu portes
Venant de l'Isle, où le Gean Typhé
Presque de souffre & de foudre estouffé
(Gean rebelle à souffrir indocile)
En se tournant esbranle la Sicile,
Estant lassé de porter d'vn costé
Le souspiral de Vulcan indonté:
Non pour autant que le grand fleuue Alphée,
Ayant d'amour la poitrine eschaufée,
Reuoit s'amie à cachettes, laissant
Son bord sacré d'Oliuiers pallissant,
Et sous la mer sans y mesler son onde
Coule leger d'vne voye profonde,
Ne se laissant à Neptune enfermer,
Afin que pur des vagues de la mer
Vienne embrasser son Arethuse chere,
Ses Oliuiers luy donnant pour doüaire
Et son sablon des Athletes cognu,
Estant de fleuue vn plongeon deuenu:
Non pour-autant que la Muse Latine,
La Muse Greque ont mis en ta poitrine
Ie ne sçay quoy de grand & de parfait,
Qui passe en France, & reuerer te fait
De ces esprits à qui rien ne peut plaire
S'il n'est du tout eslongné du vulgaire:
Non pour-autant que courtois & humain
Aux estrangers tu ne caches ta main,

Mais doucement les traites & caresses,
Les bien-veignant d'honneurs & de richesses :
Mais pourautant que tu vois de plus pres
Que nous le port & les yeux & les traicts
De la splendeur de ton Prince, qui passe
L'Honneur d'honneur, & les Graces de grace.
Cecille, on dit qu'apres que les Geans
Furent bruslez, l'vn sur l'autre cheans
Aux champs de Phlegre, & que l'ardente foudre
Leur triple eschelle eut brisé comme poudre,
Foudre que l'Aigle en son bec apportoit :
Que Iupiter pompeusement estoit
Hautain, d'auoir deschargé sa vengeance
Sur si meschante & malheureuse engeance.
Et toutefois comme vn veinqueur, douteux
Qu'il ne restast quelque racine d'eux,
Qui de nouueau troubleroit sa victoire :
Pour effacer la race & la memoire
De telle gent, du haut Ciel deualla,
Et bras à bras nostre Terre accolla,
La remplissant de sa semence heureuse,
Semence forte, ardente & vigoreuse,
Digne d'vn Dieu, que la Terre receut,
Dont tout soudain les Rois elle conceut,
Portraits sacrez de la haute Iustice,
Pour chastier les Geans, & leur vice
S'il en restoit : puis ce Dieu desiroit
De se mirer aux enfans qu'il auroit,
Et par les Rois cognoistre sa puissance :
« Car du grand DIEV *les Rois sont la semblance.*
Quand la douleur d'enfanter la pressa,
A corps preignant estendre se laissa
Sous vn grand Palme : & comme en sa gesine
Trois fois appelle à son secours Lucine,

Elle inuoqua Iupiter, qui des Cieux
Iettoit ſur elle & ſon cœur & ſes yeux :
Puis au milieu d'vne longue tranchée,
En s'efforçant des Rois eſt accouchée.
La Maieſté ſes grandes mains auoit
Sous les enfans, la Fortune ſeruoit
De ſage-femme, & la Vertu chenuë
Eſtoit du Ciel pour commere venuë.
Tous ces enfans ne ſe reſembloient pas :
Les vns auoient petit corps petits bras
Petites mains : les autres au contraire
Auoient grands mains & grands bras, pour deffaire
Sous eux le peuple, & ſous eux faire armer
D'hommes la terre, & de vaiſſeaux la mer.
L'vn en naiſſant eſtoit vieillard & ſage,
L'autre n'auoit ny force ny courage,
Vn fait-neant, & l'autre genereux
Eſtoit de gloire & d'honneur amoureux,
Et preſque enfant ne penſoit qu'à la guerre
Et d'abaiſſer ſous luy toute la terre,
Comme le noſtre, à qui les Cieux amis
Ont de grands dons dés naiſſance promis
Pour ioindre vn iour par fidele alliance
Voſtre Sicille auecques noſtre France.
Incontinent que Iupiter les vit,
L'ardante amour ſon courage rauit,
Et bouillonnant en ſon cœur de grand' aiſe,
Impatient les accolle & les baiſe
L'vn apres l'autre, & d'eux pere commun
Bailla ſa foudre en preſens à chacun,
Diſant ainſi : Ma race, ie vous donne
(Outre l'honneur, le Sceptre & la Couronne
Que vous tiendrez deſſous mon bras puiſſant)
Comme à mes fils le foudre puniſſant :

Non pour bleſſer ou pour tuer la race
De l'innocente & ſimple populace,
Mais pour punir les Geans ſerpens-piez
Si par audace enſemble r'alliez
Me guerroyoient, ou ſi gros d'arrogance
Ils conſpiroient contre voſtre puiſſance :
Lors n'eſpargnez la foudre & la ruez,
Et comme moy ſaccagez & tuez
D'vn feu ſouffré la race Titanine :
Renuerſez moy Briare ſous Arine,
Et derechef ſous Etne renfermez
Typhé couuert de charbons allumez,
Et rembarrez Porphyre en Tenarie.
Quand vous voirrez que leur ſotte furie
Sera dontée & ſerue deſſous vous,
A mon exemple arreſtez le courrous,
Et n'exercez d'vne rigueur felonne
Toute vengeance ainſi qu'vne Lyonne,
Ou comme vn Tygre aux grands ongles tranchans,
Qui d'Hyrcanie erre parmy les champs :
Croyez, enfans, que choſe tant n'approche
De ma bonté, que de ſauuer ſon proche,
Et pardonner à beaucoup qui auront
Sans y penſer trop haut dreſſé le front.
Si ie voulois toutes les fois qu'en terre
L'homme m'offenſe, eſlancer mon tonnerre,
Eſtant touſiours de courroux animé,
En peu de temps ie ſerois deſarmé.
Mais pour donner aux peuples vne crainte,
Souuent d'Athos ou la cyme eſt attainte
Ou du Ceraune, ou ie fais trebucher
Deſſous mon bras la teſte d'vn rocher,
Ou ie renuerſe vne tour qui menace
Mon Ciel moqué de ſa voiſine audace,

Ou les foreſts dont les arbres d'autour
Sont ſi eſpais qu'ils deſrobent le iour.
Ce ſont les buts, ſur qui pere ie viſe
Les traits armez de ma cholere eſpriſe,
Ne reſpandant à tous coups de ma main
Mes dards de feu deſſur le genre humain.
Et c'eſt à fin que le peuple qui tremble
De voir morceaux deſſur morceaux enſemble
D'vn grand rocher par les champs renuerſé,
Sache que Dieu eſt là haut courroucé,
Qu'il regne au Ciel, & qu'il darde la foudre
Et qu'en ſon lieu les rochers ſont en poudre.
Et lors prenant exemple à ma pitié
S'entre-aimeront viuant en amitié,
Adouciſſant l'ardeur de leurs courages
Sans ſe tuer comme beſtes ſauuages.
Diſant ainſi il enuoya les Rois
Ses chers enfans regner en tous endrois,
Et ſur leur chef eſpandant ſa largeſſe,
Aux vns donnoit vne grande richeſſe,
Aux autres moindre, ainſi qu'il luy plaiſoit :
Car à ſon gré ſon vouloir ſe faiſoit.
Mais par ſur tous ſa faueur eſt monſtree
Deſſus la France, Eſpagne & ta contree
Qu'il couronna de gloire & de bon-heur,
Et iuſqu'au ciel en enuoya l'honneur,
Sacré berceau de Cerés la tres-belle
Qui nourriſt tout de ſa graſſe mammelle.
Teſmoins en ſont Archimede, & celuy
Qui courtizan auoit vn double eſtuy,
L'vn plein de vent & l'autre de finance,
Et ce Paſteur qui fut dés ſon enfance
En Arcadie, & ſur Menale vit
Pan qui fleutoit, dont le ſon le rauit.

Or comme on voit que les Rois en ce monde
Apres leur pere ont la place ſeconde,
Haut-eſleuez en grandeur & en pris :
Des puiſſans Rois les hommes fauoris
Par la vertu, ont la troiſieſme place
Haut-eſleuez deſur la populace.
Ainſi que toy Cecille, dont le nom
N'eſt enfermé deſſous vn bas renom,
Mais en volant aux deux bouts de ton Iſle
A fait ta gloire abondante & fertille,
T'a fait du peuple & des grands bien-aimé :
Tant vaut l'honneur quand il eſt renommé.
Non ſeulement ta viue renommée
N'eſt chichement de ta mer enfermée,
Mais franchiſſant le rempart Sicilois
S'eſt apparue au grand peuple Gaulois,
Et fait cognoiſtre à mes Muſes ſacrées,
Pour te porter en diuerſes contrées,
Et faire aller ton nom par l'vniuers :
Car ta loüange eſt digne de mes vers.

A E. DE TROVSSILY

Conſeiller du Roy en ſon grand Conſeil.

Trouſſily, tous les arts appris en la ieuneſſe
Seruent à l'artizan iuſques à la vieilleſſe,
Et iamais le meſtier en qui l'homme eſt expert,
Abandonnant l'ouurier, par l'âge ne ſe pert.
Bien que le Philoſophe ayt la teſte chenue,
Son eſprit toutefois ſe pouſſe outre la nue :

Plus le corps eſt peſant, l'eſprit ardent & chaut,
Plus force la matiere, & s'en-vole là haut.
L'Orateur qui le peuple attire par l'oreille,
Celuy qui diſputant la verité reſueille,
Et le vieil Medecin plus il paſſe en auant,
Plus il a de pratique, & plus deuient ſçauant.
Mais ce bon-heur n'eſt propre à noſtre Poëſie,
Qui ne ſe voit iamais d'vne fureur ſaiſie
Qu'au temps de la ieuneſſe, & n'a point de vigueur
Si le ſang ieune & chaud n'eſcume dans le cœur:
Sang qui en bouillonnant agite la penſée
Par diuerſes fureurs bruſquement eſlancée,
Et pouſſe noſtre eſprit ore bas ore haut,
Selon que noſtre ſang eſt genereux & chaud,
Qui s'enfle dans nos cœurs, nous trouuant d'auanture
Au meſtier d'Apollon preparez de nature.
Comme on voit en Septembre aux tonneaux Angeuins
Bouillir en eſcumant la ieuneſſe des vins,
Qui chaude en ſon berceau à toute force gronde,
Et voudroit tout d'vn coup ſortir hors de ſa bonde,
Ardente, impatiente, & n'a point de repos
De s'enfler, d'eſcumer, de iallir à gros flots,
Tant que le froid Hyuer luy ait donté ſa force,
Rembarrant ſa puiſſance és priſons d'vne eſcorce:
Ainſi la Poëſie en la ieune ſaiſon
Bouillonne dans nos cœurs, qui n'a ſoin de raiſon,
Serue de l'appetit, & bruſquement anime
D'vn Poëte gaillard la fureur magnanime:
Il deuient amoureux, il ſuit les grands Seigneurs,
Il aime les faueurs, il cherche les honneurs,
Et plein de paſſions, en l'eſprit ne repoſe
Que de nuict & de iour ardant il ne compoſe:
Soupçonneux, furieux, ſuperbe & deſdaigneux,
Et de luy ſeulement curieux & ſongneux,

Se feignant quelque Dieu : tant la rage felonne
De ſon ieune deſir ſon courage aiguillonne.
Mais quand trente cinq ans ou quarante ont perdu
Le ſang chaud qui eſtoit és veines reſpandu,
Et que les cheueux blancs de peu à peu s'auancent,
Et que nos genous froids à tremblotter commencent,
Et que le front ſe ride en diuerſes façons :
Lors la Muſe s'enfuit & nos belles chanſons,
Pegaſe ſe tariſt, & n'y a plus de traſſe
Qui nous puiſſe conduire au ſommet de Parnaſſe,
Nos Lauriers ſont ſechez, & le train de nos vers
Se preſente à nos yeux boiteux & de trauers :
Touſiours quelque mal-heur en marchant les retarde,
Et comme par deſpit la Muſe les regarde.
Car l'ame leur defaut, la force & la grandeur
Que produiſoit le ſang en ſa premiere ardeur.
Et pource ſi quelqu'vn deſire eſtre Poëte,
Il faut que ſans vieillir eſtre ieune il ſouhéte,
Prompt, gaillard, amoureux : car depuis que le temps
Aura deſſus ſa teſte amaſſé quarante ans,
Ainſi qu'vn Roſſignol tiendra la bouche cloſe,
Qui pres de ſes petits ſans chanter ſe repoſe.
Au Roſſignol muet tout ſemblable ie ſuis,
Qui maintenant vn vers deſgoiſer ie ne puis,
Et falloit que des Rois la courtoiſe largeſſe
(Alors que tout mon ſang bouillonnoit de ieuneſſe)
Par vn riche bien-faiɛ̃t inuitaſt mes eſcrits
Sans me laiſſer vieillir ſans honneur & ſans pris :
Mais Dieu ne l'a voulu, ne la dure Fortune
Qui les poltrons eſleue, & les bons importune.
Entre tous les François i'ay ſeul le plus eſcrit,
Et la Muſe iamais en vn cœur ne ſe prit
Si ardant que le mien pour celebrer les geſtes
De nos Rois, que i'ay mis au nombre des Celeſtes.

Par mon noble trauail ils ſont deuenus Dieux,
I'ay remply de leurs noms les terres & les cieux:
Et ſi de mes labeurs qui honorent la France,
Ie ne remporte rien qu'vn rien pour recompenſe.

DISCOVRS DV VERRE.

Ceux que les Sœurs aimeront plus que moy,
Comme vn d'Aurat, d'vn vers digne de toy
Feront ſçauoir aux nations lointaines
De tes vertus les loüanges hautaines:
Quant eſt de moy, ie n'oſeroy, Brinon,
Sur mon eſpaule eſleuer ton renom
Pour engarder que la mort ne l'enterre:
Il me ſuffiſt ſi l'honneur d'vn ſeul verre
Lequel tu m'as pour eſtreines donné,
Eſt dignement en mes vers blaſonné.
O gentil verre, oſeroy-ie bien dire
Combien ie t'aime, & combien ie t'admire?
Tu es heureux, & plus heureux celuy
Qui t'inuenta pour noyer noſtre ennuy!
Ceux qui iadis les Canons inuenterent,
Et qui d'enfer le fer nous apporterent,
Meritoient bien que là bas Rhadamant
Les tourmentaſt d'vn iuſte chaſtiment:
Mais l'inuenteur, qui d'vn eſprit agile
Te façonna, fuſt-ce le grand Virgile,
Ou les Nochers qui firent ſans landiers
Cuire leur roſt ſur les bords mariniers,
Meritoient bien de bailler en la place
De Ganymede à Iupiter la taſſe,

Et que leur verre aussi transparent qu'eau
Se fist au ciel vn bel Astre nouueau.
Non, ce n'est moy qui blasme Promethée
D'auoir la flame à Iupiter ostée:
Il fist tres bien: sans le larcin du feu,
Verre gentil, iamais on ne t'eust veu,
Et seulement par les bois les Fougeres
Eussent seruy à nos vieilles Sorcieres.
Aussi vrayment c'estoit bien la raison
Qu'vn feu venant de si bonne maison
Comme est le ciel, fust la cause premiere,
Verre gentil, de te mettre en lumiere,
Toy retenant comme celestiel
Le rond, le creux, & la couleur du ciel:
Toy, dy-ie toy, le ioyau delectable
Qui sers les Dieux & les Rois à la table,
Qui aimes mieux en pieces t'en-aller
Qu'à ton Seigneur la poison receler:
Toy compagnon de Venus la ioyeuse,
Toy qui guaris la tristesse espineuse,
Toy de Bacchus & des Graces le soin,
Toy qui l'amy ne laisses au besoin,
Toy qui dans l'œil nous fais couler le somme,
Toy qui fais naistre à la teste de l'homme
Vn front cornu, toy qui nous changes, toy
Qui fais au soir d'vn Crocheteur vn Roy.
Aux cœurs chetifs tu remets l'esperance,
La verité tu mets en euidence,
Le laboureur songe par toy de nuict
Que de ses champs de fin or est le fruict:
Et le pescheur qui ne dort qu'à grand' peine,
Songe par toy que sa nacelle est pleine
De poissons d'or, & le dur Bucheron
Ses fagots d'or, son plant le vigneron.

Mais contemplons de combien tu ſurpaſſes,
Verre gentil, ces monſtrueuſes taſſes,
Et fuſt-ce celle horrible maſſe d'or
Que le vieillard Gerinean Neſtor
Boiuoit d'vn trait, & que nul de la bande
N'euſt ſceu leuer, tant ſa panſe eſtoit grande.
Premierement deuant que les tirer
Hors de leur mine, il faut plus deſchirer
L'antique mere, & cent fois en vne heure
Craindre le heurt d'vne voute mal-ſeure:
Puis quand ceſt or par fonte & par marteaux
Laborieux, s'arrondiſt en vaiſſeaux,
Tout cizelé des fables poëtiques,
Et buriné de medailles antiques,
O Seigneur Dieu! quel plaiſir ou quel fruict
Peut-il donner? ſinon faire de nuict
Couper la gorge à ceux qui le poſſedent,
Ou d'irriter quand les peres decedent,
Les heritiers à cent mille procez,
Ou bien à table, apres dix mille excez,
Lors que le vin ſans raiſon nous delaiſſe,
Faire caſſer par ſa groſſeur eſpaiſſe
Le chef de ceux qui n'agueres amis,
Entre les pots deuiennent ennemis?
Comme iadis apres trop boire firent
Les Lapithois, qui les monſtres desfirent
Demy-cheuaux: Mais toy verre ioly,
Loin de tout meurtre, en te voyant poly,
Net, beau, luiſant, tu es plus agreable
Qu'vn vaiſſeau d'or, lourd fardeau de la table:
Et ſi n'eſtois aux hommes ſi commun
Comme tu es, par miracle vn chacun
T'eſtimeroit de plus grande value
Qu'vn diamant, ou qu'vne perle eſlue.

C'eſt vn plaiſir que de voir r'enfrongné
Vn grand Cyclope à l'œuure embeſongné,
Qui te parfait de cendres de fougere,
Et du ſeul vent de ſon haleine ouuriere.
Comme l'eſprit enclos dans l'vniuers
Engendre ſeul mille genres diuers,
Et ſeul en tout mille eſpeces diuerſes,
Au ciel, en terre, & dans les ondes perſes:
Ainſi le vent par qui tu es formé,
De l'artizan en la bouche enfermé,
Large, petit, creux ou grand, te façonne
Selon l'eſprit & le feu qu'il te donne.
Que diray plus? par eſpreuue ie croy
Que Bacchus fut iadis laué dans toy,
Lors que ſa mere attainte de la foudre,
En auorta plein de ſang & de poudre:
Et que dés lors quelque reſte de feu
Te demeura: car quiconques a beu
Vn coup dans toy, tout le temps de ſa vie
Plus y re-boit, plus a de boire enuie,
Et de Bacchus touſiours le feu cruel
Ard ſon gozier d'vn chaud continuel.
Ie te ſaluë heureux Verre propice
Pour l'amitié, & pour le ſacrifice:
Quiconque ſoit l'heritier qui t'aura
Quand ie mourray, de long temps ne voirra
Son vin ne gras ne pouſſé dans ſa tonne:
Et tous les ans il voirra ſur l'Autonne
Bacchus luy rire, & plus que ſes voiſins
Dans ſon preſſouer gennera de raiſins:
Car tu es ſeul le meilleur heritage
Qui puiſſe aux miens arriuer en partage.

AMOVR LOGE'.

A N. de Pougny.

Amour auoit d'vn art malicieux
Surpris la foudre à Iupiter ſon pere:
Luy qui pardon à ſa faute n'eſpere,
Pour eſchapper abandonna les Cieux.
Dedans la main auoit vn piſtolet
Bien eſmorcé, la pierre bien aſſiſe:
L'air luy fait voye, & le vent fauoriſe
A ce grand Dieu qui s'enfuyoit ſeulet.
De l'Orient iuſques à l'Occident
Vn iour entier erra de place en place:
La grande mer qui noſtre terre embraſſe,
Sentit combien ſon brandon eſt ardent.
La froide humeur les poiſſons ne defend,
Ny les foreſts les animaux ſauuages:
Bois & rochers, riuieres & riuages
Sont enflamez d'vn ſi petit enfant.
Il n'eſpargnoit ny ieune ny griſon:
Prompt à frapper, d'vn coup en bleſſa mille:
De bourg en bourg il va, de ville en ville,
Et peu ſeruoit aux hommes la raiſon.
Il eſtoit las d'errer & de tirer,
Et plus au vent ſes ailes il n'allonge,
Quand ſur le poinct que le Soleil ſe plonge,
Chercha logis voulant ſe retirer.
Trois quatre fois à l'embrunir du iour
Il fiſt ſonner le marteau ſur ma porte:
Soudain du lict vers le bruit ie me porte,
I'entr'ouure l'huis, lors ie cognus Amour.

Vne frayeur plus froide qu'vn glaçon
Saisit mes os, ie perdis contenance :
Car dés long temps i'auois eu cognoissance,
A mon malheur, de ce mauuais garçon.
N'est-ce pas toy qui fus long temps à moy,
Quand tout ton sang bouillonnoit de ieunesse,
Qui te donnay mainte belle Maistresse ?
Ouure, Ronsard, ie veux loger chez toy :
Qui te prestay mes fleches & mes dars,
Qui te baillay tous mes secrets en garde,
Qui le premier deuant mon auantgarde
Portois l'enseigne entre tous mes soldars ?
Ie luy respons, Tu ne m'es estranger :
Ie te cognois artizan de malice :
Malheureux est qui vit à ton seruice,
Et plus maudit qui te daigne loger.
Petites mains petits pieds petits yeux,
Oiseau leger qui voles d'heure en heure,
Sans foy, sans loy, sans arrest ny demeure,
Que la paresse a mis entre les Dieux :
Sorcier, charmeur, affeté, mesdisant,
Confit en miel & en fiel tout ensemble,
Ton coup de fleche au coup d'aiguille semble,
Petite playe, & le mal bien-cuisant.
Tes meilleurs biens ce sont souspirs & pleurs,
Larmes, sanglots, desespoir & la rage,
Vne langueur qui trouble le courage,
Prisons, regrets, complaintes & douleurs.
Tu perds le temps, finet, à me prier :
Va-t'en ailleurs, tel Dieu ie ne reuere :
Tu as besoin d'vn hoste plus seuere
Qui tous les iours te vueille chastier.
Ie suis trop doux, il te faut vn Seigneur
Qui te commande & qui foule ta teste,

Qui rudement ta ieunesse admoneste :
Tu ne vaux rien sans vn vieil gouuerneur.
Il me respond, Quelle ville est-ce cy ?
Est-ce pas Blois ? ie la pense cognoistre :
I'y pourroy bien pour vne nuict repaistre,
Quelque amoureux aura de moy soucy.
Vrayment, Amour, ie te voy bien puny
D'aller si tard & mendier ton giste :
Il est minuict : par-ce marche plus viste,
Monte au Chasteau, & demande Pougny.
Il est gaillard, courtois & genereux,
Il cognoist bien tes traits & ta nature :
Ce luy sera bien-heureuse auanture
Loger Amour comme estant amoureux.
Mon cher Pougny, puis que le sort fatal
Me fait errer, loge moy ie te prie :
Ainsi tousiours puisses-tu de t'amie
Auoir faueur sans crainte d'vn riual.
Pougny respond, Ie reuere ton nom,
Ie suis des tiens, il faut que ie t'enseigne
Place à loger : va-t'en où pend l'enseigne
Du Cheualier, le logis y est bon.
Tu trouueras en diuerse façon
Assez de lieux : car la Court n'est pas grande.
Chasque logis pour hoste te demande,
Mais le meilleur c'est l'Escu d'Alançon.
Si tout est plein, ie veux t'enseigner où
Tu logeras : & pource ne regrette
Le temps perdu, la meilleure retraitte
Qui soit icy, c'est à l'hostel d'Anjou.
Là tu auras, si tu es arresté,
Vn giste seur : mais si tu es sauuage,
Fier, desdaigneux, inconstant & volage,
N'y loge pas, tu serois mal traicté.

Ce bel hostel est enrichy d'esmail,
De perles sont les portes estofées,
Palmes, lauriers, couronnes & trofées
Pendent de rang sur le haut du portail.
D'vn tel logis le seigneur redouté
Va couronné d'honneur & de ieunesse :
Mars & Pallas, la vertu, la proüesse,
Pour compaignie honorent son costé.
Le vicieux en ce Palais ne fait,
Comme lieu sainct, ny entrer ny sortie :
Telle maison par le Ciel fut bastie
Pour y loger vn Prince tresparfait.
Il dist ainsi, & Amour s'en-alla
Vers vous Seigneur de la terre Angeuine :
C'est vn enfant de nature maline,
Qu'en lieu d'amer Amour on appella.
Il faut le battre & le faire crier,
Rompre son arc, luy oster toutes choses,
Et tant d'œillets, & de chaisnes de roses,
Iambes & bras esclaue le lier.
Et si Venus apportoit en sa main
Rançon pour luy, prens le fils & la mere,
Les punissant d'vne iuste colere
Comme ennemis de tout le genre humain.
Mais s'ils vouloient tous deux abandonner,
Craignant ton nom, leurs mauuaises pensées,
Pardonne, Prince, à leurs fautes passées :
Vn Prince doit les fautes pardonner.

DISCOVRS.

Vous qui passez en tristesse le iour,
Assuiettis sous l'empire d'Amour,

Cruel tyran des humaines penſées :
Vous qui viuez d'eſperances caſſées,
Vous que Fortune, Amour, & la douleur
Vont abuſant, eſcoutez mon malheur,
Malheur eſtrange, autant eſmerueillable
Qu'en mon tourment ie n'ay point de ſemblable.
Mais par où dois-ie en mes vers commencer
Le mal qui vient grieuement m'offenſer ?
Comme vn chemin qui en croix ſe trauerſe,
De mainte voye en carrefours diuerſe,
Fait le pieton du chemin eſgarer :
Ainſi le mal diuers me fait errer
De mon propos, ſi que ie ne puis dire
D'où, ny comment proceda mon martyre :
Et toutefois icy ie le diray,
Me declarant le mieux que ie pourray.
De mon malheur l'occaſion premiere
Fut la durté de ma cruelle mere,
Laquelle eſtant ſans cœur & ſans pitié,
Fit auorter ma nouuelle amitié,
Mere à ſon fils à tort mal-gracieuſe
Par le rapport d'vne vieille enuieuſe
Qui hayſſoit ma Maiſtreſſe, & faiſoit
Qu'à mes parens mon amour deſplaiſoit.
Quiconque ſoit ceſte vieille maudite,
Periſſe, ô Dieux ! iuſtement interdite
Du feu & d'eau, & la clarté des Cieux
Ne ſoit iamais agreable à ſes yeux.
La pauureté touſiours luy face guerre,
Et ſans ſecours aille de terre en terre
Cherchant ſon pain, & treſpaſſe à la fin
Nuë, affamée, au milieu d'vn chemin,
Où ſans honneur d'aucune ſepulture
Soit des maſtins & des loups la paſture.

Son eſprit aille errant par les tombeaux,
Ou reueſtu de plumes de corbeaux
Sur les maiſons toute nuict ſe lamente,
Et d'vn long cry les voiſins eſpouuente,
Puis que par fraude elle a voulu bleſſer
L'honneſte amour qu'on ne doit offenſer.
De mon tourment ie fis certain mon pere:
Mais luy vieillard, qui du tout obtempere
Aux paſſions de celle qui me fit,
Parla pour moy, mais rien à mon profit:
Car remettant toute l'affaire à celle
Dont ie naſquis, la rendit plus cruelle
Contre mon mal, comme ayant ſeule à ſoy
Pouuoir de pere & de mere ſur moy.
O cruauté d'vne mere obſtinée,
Qui de ſon fils corrompt la deſtinée!
Ma mere donq' eſt cauſe du tourment
Que ie reçoy, & vous diray comment.
Ainſi qu'on voit qu'entre ceux d'vn lignage
La priuauté s'augmente d'auantage,
Et l'amitié s'enflame plus auant
Par le moyen de ſe voir bien ſouuent:
Ainſi voit-on qu'Amour qui tout diſpenſe,
Souuent ſe meſle entre telle alliance,
Et tant il eſt gaillard & vigoureux,
Que des couſins il fait des amoureux.
Comme il aduint à moy qui me lamente,
Trouuant vn iour vne mienne parente
En vn feſtin (parente d'aſſez loin)
Qui fut depuis l'argument de mon ſoin.
Car eſtimant eſtre choſe ciuile
D'entretenir vne Dame gentile
De qui i'eſtois vn petit allié,
Incontinent ie me ſenti lié,

Fait prisonnier de son deuis si sage,
Qu'il eust gaigné d'vn Scythe le courage.
Ie me vy prendre esclaue de ses yeux,
Où les Amours courtois & gracieux
Estoyent logez, armez de ses œillades,
Qui d'vn seul coup mes sens firent malades:
Si qu'en viuant en autruy loin de moy,
Plein de souci, de tristesse & d'esmoy,
Autre penser n'auois en la pensée
Que la beauté que i'auois enlacée
Au fond du cœur, qui suiuoit en tous lieux
Mon souuenir se monstrant à mes yeux,
Et ne souffroit, tant me faisoit de presse,
Que sur l'amour la raison fust maistresse:
Pource ie fus long temps malade ainsi,
Sans rencontrer ny pitié ny merci.
Mais comme on voit que la premiere enuie
D'vn ieune amant est souuent assouuie
Ou par l'estude ou par autre moyen,
I'entre-rompi le nœu de ce lien,
Qui d'autre amour m'auoit serré la voye
Estant fort ieune, & aussi que i'auoye
Vn frere aisné en âge florissant,
Qui plus que moy estoit fort & puissant,
Et qui deuoit selon sa destinée
Aller bien tost sous les loix d'Hymenée.
Or quand la Parque eut ce frere rauy,
Et que tout seul de mon nom ie me vy,
S'offrant à moy maint riche mariage,
L'amour premiere arresta mon courage,
Dont ie gardois encores en l'esprit
Le souuenir & le portrait escrit.
Pour tout remede vn iour ie delibere
De raconter mes amours à sa mere,

La ſuppliant n'auoir le cœur marry
Si pour ami ie deuenois mary
De la beauté de ſa fille ſi belle,
Qu'autre deſir ie n'auois ſinon d'elle.
La mere adonq' qui mes propos ouit,
Les accordant tout mon cœur reſiouit :
Mais pour tel heur ne faillit ma miſere.
Car la rigueur de ma faſcheuſe mere
Fraudant mon cœur, ma peine & mon eſpoir,
Opiniaſtre oppoſa ſon vouloir
Au mien forcé, & pour mon mal accroiſtre
Ne voulut onq' les vertus recognoiſtre
Ne la famille où ie voulois parti,
Ayant ſon cœur de mon bien diuerti
Par les rapports d'vne vieille Megere
Contre m'amie infame menſongere :
Et toutesfois ardent ie ne laiſſé
D'entretenir mon deſſein commencé,
Faiſant entendre à mon pere la peine
De trop aimer, dont i'auois l'ame pleine,
Diſant ainſi : Pere s'il te ſouuient
Du premier feu qui en ieuneſſe vient
Bruſler les cœurs de ſa flame amoureuſe
(Heureux ſuiet d'vne ame bien-heureuſe)
Ie te ſupplie aide à mon amitié,
Et pere, pren de ton enfant pitié,
De moy qui meurs ſans tenir embraſſée
Celle qui vit Royne de ma penſée.
Ne ſois, mon pere, homicide à grand tort
De ton ſeul fils, qui n'attend que la mort,
S'il ne te plaiſt qu'il eſtaigne ſa flame
En ſi beau lieu qu'il deſire pour femme.
Las ! ſi tu veux à mon bien conſentir,
Tu me feras vn tel aiſe ſentir,

Mettant à fin ma vertueuse enuie,
Que doublement i'auray de toy la vie,
Et doublement seras mon pere ici
Me donnant vie & m'ostant de souci.
De tels propos mon pere i'arraisonne:
Luy qui estoit de nature tresbonne,
Me dit: Mon fils, i'ay pitié de ton mal,
Lequel ne trouue en amours son egal,
Louant beaucoup ta volonté constante,
Qui ne se doit frustrer de son attante.
Mais pour-autant que vieillesse m'a fait
Par maladie impotent & desfait,
Ie ne sçaurois à ton vouloir complaire:
Car desormais ce n'est plus mon affaire
De me mesler de nopces ny de rien:
Le seul vouloir de ta mere est le mien.
Pource mon fils, flechi-la par priere:
Son cœur n'est point d'vne Lionne fiere
Ny d'vn Sanglier, tu pourras par douceur
En souspirant luy amollir le cœur.
Ainsi disoit. Lors ie lamente & crie
Deuant ma mere, & la prie & reprie,
Et par douceur i'essaye d'arracher
En souspirant ce fer & ce rocher
Qui luy armoit la poitrine si dure,
Pour n'escouter la peine que i'endure,
Mettant tousiours au deuant de ses yeux
L'extreme ennuy de mon mal soucieux,
La nourriture & beauté de la fille,
Et les vertus de toute sa famille.
Mais pourneant ie cuidois l'enflamer:
Car mille fois plus sourde que la mer,
Qui par le vent se roulle sur le sable,
A ma priere estoit inexorable.

Alors me dit celle qui m'engendra:
Ton pere vieil fera ce qu'il voudra,
Car d'vn pere eſt la puiſſance bien forte:
Mais quant à moy, pluſtoſt mille fois morte
I'iray là bas, que te voir marié
En ſi bas lieu dont tu es allié.
Ce mot eſtoit le dernier coup d'eſpée
Dont ell' penſoit auoir du tout coupée
Mon eſperance, helas! qui floriſſoit
D'autant plus fort qu'elle la meurdriſſoit.
Moy reſolu de pourſuiure ma priſe,
Ie ſi certains mes parens de l'empriſe,
Qui tous d'accord louerent mon conſeil,
Et mon amour qui n'a point de pareil,
Et la langueur veritable & non feinte
D'vne amitié ſi conſtante & ſi ſainte.
Adonq' penſant par le temps acquerir
Ce plaiſant mal lequel me fait mourir,
Touſiours cherchois occaſion expreſſe
D'aller aux lieux où eſtoit ma Maiſtreſſe.
Long temps apres tant de trauaux paſſez
(Par la douleur l'vn ſur l'autre amaſſez)
Preuoyant bien que ma peine dolente
Auroit plantée vne amour violente
Dedans le cœur de Madame, & qu'auſſi
Autant que moy elle auroit de ſouci,
Ie reſolu, pour ſoulager ma vie,
De viſiter vne ſi chere amie,
Dont le portrait dedans l'eſprit i'auois,
Et de luy ſeul en mourant ie viuois.
Or trouuant ſeule vn iour ma ſeule Aimée
(Car la maiſon ſouuent m'eſtoit fermée,
De peur helas! que ſi la priuauté
D'vne ſi douce & plaiſante beauté

M'eſtoit commune, vne enuieuſe rage
Ne rallumaſt ma mere dauantage :)
Ie luy contay le feu qui me bruſloit,
Dont la chaleur aux yeux m'eſtinceloit :
Ie luy contay que ie mourois ſans elle,
Que ſa beauté me ſembloit ſeule belle,
Que de ſouſpirs mon cœur ie nourriſſois,
Que d'elle ſeule attriſté ie penſois,
Qu'elle eſtoit ſeule & ma vie & mon ame,
Mon ſang, mon tout, ma chaleur & ma flame,
Et que mon cœur n'auroit autre aliment
Que de ſonger en elle ſeulement,
Et maint propos ie diſois, que fait dire
Amour alors qu'on conte ſon martyre.
En-ce-pendant à longs traits ie humois
De ſes beaux yeux les beaus traits que i'aimois,
Ie m'enlaçois en ſes treſſes dorées,
Ie contemplois ſes léures colorées
De frais œillets, & ſon front où eſtoit
Amour au guet qui mon cœur combatoit.
Ie contemplois ſon maintien & ſa grace,
Et ſon beau teint qui les roſes efface :
Ie deſrobois de ſes beautez vn peu,
Doux aliment pour en eſtre repeu
En ſon abſence, ainſi que l'homme ſage
Qui entreprend de faire vn long voyage,
Mainte viande amaſſe dans ſon ſein
Pour reſiſter longuement à la fain.
Sa mere adonq' ſuruenant fut ioyeuſe
De telle amour ſi ſainte & vertueuſe,
Et approuuant ma longue paſſion,
De tous les deux loua l'affection,
Me deſcouurant ſa volonté celée,
Dont i'eu depuis mon ame conſolée.

Vn temps apres vne nopce suruint,
O iour heureux! où ma chere ame vint,
Qui paroissoit au milieu de la presse
Comme paroist Diane la Deesse
Par-sur le chœur de ses Nymphes sautant,
Quand pres d'Eurote elle va s'esbatant.
Là ne me pleut ny danse ny aubades,
Ny balladins aux dispostes gambades,
Fifres, cornets, ny les haubois qui font
Aller la danse egalement en rond :
Ny les festins, les vins, ny les viandes,
Sucres, douceurs, confitures friandes
Ne me plaisoyent: seulement me plaisoit
Ce corps diuin, qui chaste me faisoit
Viure & mourir, contemplant en presence
D'vn œil goulu toute mon esperance.
D'vn feu pareil nos soupirs embrasez,
Et nos desirs furent beaucoup prisez
Des assistans les plus grans de la bande,
Qui admiroyent vne amitié si grande,
Et de ma mere accusoyent la rigueur
Qui s'opposoit si cruelle à mon cœur.
La nuict suruint, & Amour qui me ronge,
Me presenta mes delices en songe,
Et parmi l'ombre en esprit me fist voir
Tant de beautez que i'auois veu le soir.
Lors ie disois, O songe qui m'abuses,
Me fortunant de si plaisantes ruses,
De tout mon bien ie suis tenu à toy,
Qui sans pitié as eu pitié de moy :
Si qu'en despit de la fiere rudesse
Qui tient ma mere, accollant ma Maistresse
Ie l'ay baisée, & seul tu m'as heuré
Quand plus mon fait estoit desesperé

Le verd pauot ton propre ſacrifice
Sur ton autel à toute heure fleuriſſe,
Et puiſſes-tu euiter le courroux
De Iupiter, puis que tu m'es ſi doux.
Ainſi viuant en ſi douteuſe attente,
Des deux coſtez maint parti ſe preſente
De mariage, & nul ne vint à fin,
Eſtant rompu par vn heureux deſtin.
Hà! que ſerois-ie aupres d'vne autre femme
Sinon du plomb ſans vigueur & ſans ame?
Que ſeroit elle aupres d'vn autre auſſi
Que froide & morte & palle de ſouci
Loin de ſon cœur? Amour qui nous fait plaindre
Ne nous ſçauroit en autre part conioindre,
Tant le deſtin à tous les deux commun
De nos eſprits en naiſſant ne fiſt qu'vn.
Lors m'efforçant d'vne complainte amere
Ie retentay le vouloir de ma mere,
Luy declarant le danger où i'eſtois:
Qu'vn tel fardeau ſur le cœur ie portois,
Qu'en bref veincu ie laiſſerois la vie,
Et ſi ſoudain elle n'auoit enuie
De m'alleger ou me donner confort,
Qu'entre ſes bras elle auroit vn fils mort.
Mais pour-neant ie luy fais ma requeſte,
Tant de la vieille elle auoit en la teſte
Les faux rapports qu'elle luy racontoit,
Que mes propos ny mes pleurs n'eſcoutoit,
Eſtant ioyeuſe & braue de ma perte.
En-ce-pendant la foire fut ouuerte
De ſaint Germain, où ceux qui ont le cœur
Adoloré d'amoureuſe langueur,
Où ceux qui ont vne ardeur vehemente
D'eſtre butin d'vne nouuelle amante,

Où ceux qui ont vne ardeur de parler
A leur Maistresse où ils n'osent aller,
Où ceux qu'Amour à son conseil demande,
Vont amoureux d'vne gaillarde bande.
Là par bon-heur ma Deesse arriua :
Mon cœur deuant auecq' elle s'en-va,
Et puis mon pied me conduit par la presse
Où ie trouuay ma mortelle Deesse.
Là ie n'auois mon regard attaché
Ou sur la foulle ou desur le marché,
Ou sur le bien qui pendoit aux boutiques :
Mais contemplant tant de graces pudiques
Qui reluisoyent sur le front de mon tout,
Ie ne trouuois commencement ny bout
En sa beauté : beauté qu'Amour m'a peinte
Dedans le cœur comme chose tressainte.
Là deuisant de nos tristes malheurs,
Elle augmenta plus viues mes douleurs,
Se lamentant de ma mere cruelle,
Qui sans raison ne faisoit conte d'elle,
De ses vertus, de sa condition,
Et qu'elle auoit mauuaise affection
En son endroit, se monstrant insensée
D'offenser ceux qui ne l'ont offensée.
Lors son courroux i'appaisay doucement
Luy remonstrant son merite, & comment
Ma folle mere auoit tort de mesdire
De ses vertus que tout le monde admire.
Vn iour allant, comme souuent i'allois,
Voir vne Dame à qui parent i'estois,
Et elle aussi, la mere presque mise
En desespoir de courroux fut esprise :
Se lamentoit, pleuroit, & gemissoit,
Que les vertus de sa fille on passoit

Dessous silence, & que tel mariage
Estoit trop long & de trop de voyage.
Elle alleguoit en pleurant ne pouuoir
Sa ieune fille en autre lieu pouruoir,
Tant elle auoit à mon dire asseurance:
Que ses parens luy en faisoyent instance,
Et qu'aspremest tousiours luy reprochoyent
De n'auoir soin de ceux qui luy touchoyent.
Pource elle estant d'ennuy attenuée,
Et de vouloir presque à demi muée,
Aux champs alla, menant auecques soy
Mon tout, mon cœur, ma promesse & ma foy:
Où ie couru d'vne course hastée
Reconforter ceste desconfortée,
Aussi pour voir les yeux de ceste-là
Au feu desquels mon cœur se re-brula.
A son retour par heureuse rencontre
En quelque nopce encor' ie la rencontre,
Où pour sçauoir si du temps la longueur
Ne m'auoit point effacé de son cœur,
De maint propos en propos ie l'attire
Pour la tenter, ne me voulant rien dire,
Ains retirée en vn penser profond,
Ny bien ny mal froide ne me respond.
Mais à la fin de mon dire esbranlée,
Rendit du tout mon ame consolée
En m'asseurant de sa fidelle amour.
Lors tout raui ie sens naistre à l'entour
De mon esprit vne ioye incognue
Qui par sa bouche au cœur m'estoit venue.
Donq' pour tousiours à mon aise la voir,
Soudain ie fis à sa mere sçauoir
(Pour consommer mon œuure proposée)
Qu'elle seroit ma future espousée,

La choisissant pour femme desormais,
Et que pour Dame autre n'aurois iamais :
Ie luy contay le danger de ma vie,
Et la rigueur de ma mere, & l'enuie
Qu'vne flateuse auoit d'vn tel parti,
Dont tout le mal, helas ! estoit sorti.
La mere adonq' de mes raisons esmeuë,
Sage permit qu'vne si douce veuë
Entre nous deux desormais se feroit :
Que de sa part meurement penseroit
Au mariage & à ma foy promise,
Pour mettre fin à si belle entreprise.
Voila comment, Maistresse, i'ay vescu
Depuis le iour que mon œil fut veincu
De vos beaux yeux : & soit que la iournée
Fust au matin des ondes retournée,
Fust vers le soir quand le Soleil couchant
Va dans la mer ses cheuaux destachant,
Ou quand la Lune errante se promeine,
Pour vostre amour ie n'ay languy qu'en peine.
O grand Amour, grand oiseau par le dos,
Qui t'es logé au profond de mes os,
Ayant choisi pour maison ma mouëlle,
Qui es armé d'vne fleche cruelle,
Et d'vn flambeau que ie sens dans le sein,
Oy ma priere & me sois plus humain :
Fay ie te pri' que ma Maistresse voye
D'vn œil benin ce papier que i'enuoye,
Où sont depeints la plus part de mes maux :
Qu'elle ne mette en oubli mes trauaux,
Et que tousiours elle ait en sa pensée
Nostre amitié saintement commencée,
Tousiours mettant au deuant de ses yeux
De son ami les ennuis soucieux,

Et que ſa mere autre part ne flechiſſe,
Et que le Ciel mon deſſein accompliſſe.
Fay que la mienne au courroux endurci,
En mon endroit ait le cœur adouci,
Et qu'en lieu d'eſtre à tort inſupportable,
S'amolliſſant deuienne plus traitable,
Sans croire plus les malheureux propos
De ce vieil chien contraire à mon repos,
Qui porte enuie aux vertus de la belle
Qui n'a ſemblable en tout ce monde qu'elle,
Parfaite autant que mon mal bien-heureux
Paſſe l'ennuy de tous les amoureux.
Et ſi, ô Dieu, tu parfais ma requeſte,
Ie t'appendray ſur le haut de la teſte
Comme en trophée vn rameau de Laurier,
Pour le loyer de ſauuer ton guerrier.

DISCOVRS.

C'eſtoit au poinct du iour (quand les plumes du Somme
Ne ſillent qu'à demi les yeux laſſez de l'homme,
Qui veille tout enſemble, & tout enſemble dort,
Ne pris ny retenu du frere de la Mort)
Lors que raui d'eſprit, comme vne idole vaine
Qui ſans corps ſur le bord d'Acheron ſe promeine,
Ie me vy tranſporté ſur le haut d'vn Rocher,
Duquel on ne ſçauroit ſans ailes approcher,
Ou bien ſans vn eſprit qui vaut mieux que des ailes,
Quand gaillard il ſe pouſſe aux choſes immortelles.
Au plus haut du ſommet de ce Rocher pointu,
Eſt vn temple d'airain qu'a baſti la Vertu :

D'airain en est la porte, & par grand artifice
D'airain plus clair que verre est parfait l'edifice.
Là de tous les costez de ce grand Vniuers
Les peuples sont assis en des sieges diuers :
L'vn bas & l'autre haut en son rang y habite,
Et chacun a son lieu selon qu'il le merite.
Aupres d'elle est assise à son dextre costé
L'Estude, la Sueur, le Labeur indonté,
L'Honneur, la Preud'hommie, & ont pour leur voisine
Andronique & Phronese, & leur sœur Sophrosyne.
Ce peuple à l'enuiron de la Nymphe espandu,
De corps, d'esprit & d'ame en elle est esperdu,
Qui ne se peut souler de la voir : & l'appelle
Son cœur, ses yeux, son sang, sa maistresse & sa belle,
Luy offre corps & biens, & tasche à desseruir
Sa grace pour l'aimer & pour la bien seruir.
La Deesse n'est pas de corps effeminée
Comme celle qui est des flots de la mer née :
Son œil est doux & fier, son sourcil vn peu bas,
Son regard est semblable à celuy de Pallas
Quand sa main est paisible, & l'horrible Bellonne
Contre les fiers Geans n'irrite sa Gorgonne.
Tant plus elle est aimée, & tant plus elle prend
Plaisir à contr'aimer, & iamais ne se rend
Que par honnesteté, douceur & courtoisie
N'ait de ses poursuiuans gaigné la fantaisie,
Et ne leur ait par signe & par preuue monstré
Qu'en la queste d'amour ils ont bien rencontré.
Aucunefois sur l'vn son regard elle iette,
Sur l'autre aucunefois : car elle est tant suiette
Aux passions d'amour, que son cœur ne pourroit
Viure à son aise vn iour s'il ne s'enamouroit.
Quand elle aime quelcun, comme maistresse douce
Le souleue aux honneurs, aux richesses le pousse,

Luy donne entre les Rois vn honorable lieu,
Et le fait du vulgaire admirer comme vn Dieu :
Mais à ceux qu'elle hait, comme fiere ennemie,
Leur promet deshonneur, priſon & infamie.
Sur tous ſes pourſuiuans d'vn œil vif & ardant,
Courtoiſe elle t'alloit doucement regardant
Mon treſdocte Rouuere, & comme amour la touche,
Tout ainſi que le cœur elle t'ouurit la bouche,
Te flattant de ces mots : Ami, que le troupeau
Des Muſes allaita cherement au berceau
De leurs propres tetins pour future merueille :
Puis quand tu deuins grand, l'induſtrieuſe abeille
De ſon miel amaſſé ſur les fleurs du Printemps,
En l'antre Theſpien te nourrit bien long temps,
Où Phebus, & Python, & la belle Cythere,
Et Mercure qui eſt des bons eſprits le pere,
Ont ſi bien ton mortel en diuin transformé,
Que tu fus dés enfance vn miracle eſtimé,
Ayant choiſi Morel pour vertueuſe guide,
Qui ſurmonte Chiron le maiſtre d'Eacide.
Tu n'auois pas dix ans, qu'oyant publiquement
Tes propres oraiſons ſonner ſi doctement
Et t'oyant diſputer outre ton âge tendre
Des Arts qu'on ne ſçauroit qu'en la vieilleſſe apprendre,
Ie fus toute rauie, & dés le meſme iour
Que ie te vy, ie mis dedans toy mon amour.
Tu t'en apperceus bien : car touſiours depuis l'heure
Songneux, tu as cherché la place où ie demeure,
Où tu es arriué par cent mille trauaux,
Par rochers, par torrens, par plaines & par vaux,
Par halliers & buiſſons, qui les autres retiennent,
Et recreus du chemin à mon Palais ne viennent
Ainſi que tu as fait, à fin d'y ſeiourner :
Car le ſouci mondain les en fait retourner.

Au bas de ce Rocher au milieu d'vne prée
Demeure vne Deeſſe en drap d'or accouſtrée,
Ses bras ſont chargez d'or, & ſon col d'vn carcan,
Labeur ingenieux des feuures de Vulcan :
Son front eſt attrayant, ſa peau tendre & douillette,
Son œil traiſtre & laſcif, ſa face vermeillette,
Et ſes cheueux ondez, annelez & treſſez
Sont de fueilles de Myrte & de roſe enlacez :
Sa main eſt molle & graſſe, & ſon œil n'abandonne
Le ſommeil pareſſeux que midi ne rayonne :
Au reſte elle eſt en danſe, en feſtins & deduit,
Et rien fors le plaiſir, indiſcrete, ne ſuit,
Braue, en-poinčt, decoupée, & pour eſtre apparente
Elle a deſia vendu le meilleur de ſa rente.
Touſiours aux grans chemins en cent mille façons
Elle ourdiſt des filets, & tend des hameçons
Appaſtez de delice, & elle en mainte ſorte
Aux geſtes, à la voix, & aux yeux elle en porte
Pour prendre les paſſans, ſi bien que le plus fin
(Sans l'aide de raiſon) s'y empeſtre à la fin :
Elle prend bien ſouuent ma robbe, & ſi transforme
Son maſque deſguiſé en ma naïue forme.
On dit qu'vn iour Venus ſans pere la conceut,
Monſtre fier & cruel, du dueil qu'elle receut
Qu'Hebé ieune Deeſſe eſpouſoit en lieu d'elle
Hercule deſpouillé de ſa robbe mortelle :
Et auorta du part, en opprobre & deſdain
Qu'Hercule de-ſur elle auoit miſe la main,
Et luy auoit laiſſé au front la cicatrice
Qui deſcouure à chacun ſon nom & ſa malice.
Or ceſte Volupté (ainſi ſe fait nommer
Celle qui veut ſa vie en plaiſirs conſommer)
M'arreſte les paſſans, & tant elle eſt mignarde,
Qu'enyurez de plaiſirs, de tels mots les retarde :

O pauures abuſez, que le nom de Vertu
A fauſſement ſeduits! pauure peuple veſtu
D'vne robbe de bouë, à laquelle Nature
Trop chiche n'a donné ſinon la pourriture!
Vous penſez-vous, mortels, faire de noueaux Dieux,
Et de terre chargez voler iuſques aux cieux?
Laiſſez moy ces deſſeins qui ne ſont que menſonges,
Que Chimeres en l'air, que fables & que ſonges,
Et mortels n'eſperez ſinon que le treſpas
Qui eſt voſtre heritage, & vous ſuit pas à pas.
Quelle fureur, humains, quelle ardente manie
Voſtre ſotte raiſon ſi follement manie,
Que vouloir par trauail en cheueux blancs chercher
Ie ne ſçay quelle femme aſſiſe en vn Rocher,
De qui le nom eſt vain & vaine l'entrepriſe?
Hé! qu'en rapportez-vous ſinon la barbe griſe
Pour toute recompenſe, ou quelque mal ſoudain
Qui vous fait treſpaſſer du iour au lendemain?
En-ce-pendant les ans de la ieuneſſe tendre
Que vous deuriez en jeux & en plaiſirs deſpendre,
Se perdent comme vent, & ne r'animent plus
Vos corps de longue eſtude impotens & perclus.
Si Vertu ne ſilloit vos yeux de piperie,
Vous cognoiſtriez bien toſt quelle eſt ſa menterie.
La Nature y repugne, & vous monſtre combien
Vertu pipe vos cœurs ſous ombre d'vn faux bien:
Celuy qui ſuit Nature eſt ſage, & ne ſe laiſſe
Seduire des appas de telle enchantereſſe.
Qu'acquiſt iadis Socrate, Ariſtote & Platon,
Pythagore, Thales, Theophraſte & Criton
Pour aimer la Vertu, fors vne renommée
Qui ſera par les ans, comme ils ſont, conſommée?
Dequoy ſert le renom au mort qui ne ſent rien?
Malheureux eſt celuy ce-pendant qu'il eſt ſien,

Qu'il sent, qu'il voit, qu'il oyt, qui ne fait bonne chere
Sans consumer sa vie en penible misere
Apres ie ne sçay quoy qu'on ne peut acquerir
Que par longue tristesse, en danger d'en mourir.
Que voirrez-vous là haut que ronces & qu'orties?
Ici vous ne voirrez que fleurettes sorties
Du sein du Renouueau : ici le beau Printemps,
La ieunesse & l'amour habitent en tous temps :
Ici l'homme vieillist en plaisir delectable,
Et s'en-va soul de vie ainsi que d'vne table.
De tels mots Volupté arreste les passans,
Qui mal-sains du cerueau, ne sont assez puissans,
Ainsi que tu as fait, de se boucher l'oreille
Pour iouyr du plaisir qu'ici ie t'appareille.
Pource mon cher ami, dés enfance cognu,
Tu sois en mon Palais le plus que bien-venu,
Il faut que ie t'embrasse, & que ie te caresse,
Puis que tu as donté l'ocieuse Paresse,
Et sans auoir ouy les chants de Volupté
Tu es sur mon Rocher par estude monté.
Ceste ieune rusée est si fort cauteleuse,
Qu'en lieu de te souler d'vne douceur mielleuse,
T'eust presenté du fiel, & comme à son amant
Donné vn fresle verre en lieu d'vn Diamant.
Doncques tu m'as aimé pour l'amour de moy-mesme
Sans espoir de loyer : aussi d'amour extrême
Ie t'aime en recompense, & n'auras en retour
De m'aimer de bon cœur sinon que mon amour.
Tousiours mes amoureux ont de moy iouïssance :
« Les mondains amoureux viuent en indigence
« Desirant la beauté, & l'homme desireux
« Pour n'auoir son souhait, est tousiours malheureux.
Mais mon fidelle amant sans ardeur inconstante
Se contente de moy, de luy ie me contente :

Et ſans plus deſirer il a tant de plaiſir,
Que ie ſuis pour iamais la fin de ſon deſir.
Pour me faire l'amour il ne faut qu'on ſe farde,
Qu'au miroir pareſſeux la face on ſe regarde,
Qu'on ſoit bien parfumé, ou qu'on ſoit bien veſtu
D'vn drap d'or par rayons à la ſoye battu,
Qu'on face des tournois, qu'on ſorte à la campaigne,
Qu'en armes on galope vn beau genet d'Eſpaigne,
Qu'on ſoit bien gaudronné : Ie ne veux point cela,
Mon amour ſeulement ſe donne à celuy-là
Qui m'aime plus que luy, qui me ſuit à la trace,
Et de rien n'eſt ſoigneux que de ma bonne grace.
Tel amant eſt heureux admirable & parfait :
Il ne penſe iamais ny ne dit ny ne fait
Rien dont il ſe repente, & en ſoy-meſme ferme
Il eſt ſon but, ſa fin, ſon limite & ſon terme,
Son parfait & ſon tout : quand le Ciel tomberoit,
L'eſclat ſans l'effroyer ſa teſte frapperoit.
Tous humains accidens il deſdaigne & meſpriſe,
Il deſdaigne la flame en ſa maiſon eſpriſe,
Priſon, terre & argent, trahiſons de valets,
Perte d'habillemens, de biens & de Palais,
De femmes & d'enfans, & conſtant il ſe ioüe
De l'aueugle Fortune, & des tours de ſa roüe.
Il n'a iamais ſouci du change des ſaiſons :
Car tout enuelopé d'immobiles raiſons
S'enferme d'vn rampart clos de Philoſophie,
Qui meſpriſe le Temps & Fortune desfie.
Il eſt riche ſans biens, il vit heureuſement,
Et parfait de tous poincts il a contentement :
Il ſçait tout, il voit tout, & la lourde ignorance
Dedans ſon eſtomac ne fait point demeurance :
Il ſe cognoiſt ſoy-meſme, & ne doute de rien :
Sans ailleurs s'eſgarer il demeure tout ſien,

Et nulle passion soit d'ire, ou soit d'enuie,
De douleur ou de peur ne tourmente sa vie.
En ceste terre basse il n'estime rien grand :
Car son esprit au Ciel à toute heure se pend,
Où la grandeur de Dieu de si pres il aduise,
Que toute chose humaine en son cœur il meprise :
Et rien tant soit estrange, ou douteux, ou nouueau,
Present ou aduenir n'offense son cerueau.
Il a chassé de soy toute sorte de vice,
L'ardante ambition, la vilaine auarice,
Luxure dissolue, & s'est fait pour m'aimer,
Vn homme tout parfait qu'on ne sçauroit blasmer.
Ainsi rien n'apparoist au monde miserable,
Qui soit fors mon amour eternel & durable.
La richesse se perd, la force & la beauté,
Faueur, credit, honneur, noblesse, royauté,
Comme neige au Soleil, ou comme la fumée
Qui par le vent soufflée en l'air est consumée :
Sans plus mon amoureux ne s'esbranle iamais,
Plus ferme que le roc sur lequel ie le mets.
L'infame pauureté ne ronge sa poitrine,
Indigence ne faim desur luy ne domine :
Le monde est son pays, il n'est point estranger,
Il va iusques à l'Inde, & reuient sans danger :
Et quand le Sort malin ou la Fortune dure
Luy menace le chef, ie m'oppose à l'iniure,
Et plus est enfondré, plus ie le tire en haut,
Et iamais mon secours au besoin ne luy faut.
Ie le fais de doctrine & d'honneur l'exemplaire,
Ie le tire bien loin des tourbes du vulgaire,
Ie l'auance en credit, ie le pousse aux honneurs,
Et discret ie le rens entre les grans Seigneurs :
Ainsi que ie t'ay fait, amiable Rouuere,
Qui peux entremesler le doux & le seuere,

Et qui ſçais par vn art gracieux & courtois
Pratiquer les faueurs des Princes & des Rois.
Tes mœurs & ta prudence ont fait que lon te voye
Choiſi pour ſeruiteur du grand Duc de Sauoye
Et de ſa chere eſpouſe (ame heureuſe) qui fait
Noſtre âge plus poli, plus diuin & parfait,
Qui ſur toute Princeſſe a franchement ſuiuie
Moy qui ſuis la Vertu dés le iour de ſa vie.
Or ſus embraſſez-moy, tant pour auoir ceſt heur
Que d'eſtre d'vn tel Duc fidelle ſeruiteur,
Que d'eſtre ſeruiteur de telle Marguerite :
Et pour-autant auſſi que ta foy le merite,
Qui ne pourra iamais ſe ſeparer de moy :
Car iamais vn bon cœur ne viole ſa foy.
Ainſi te diſt Vertu de ſa bouche vermeille :
A-tant le iour fut grand, & ſur ce ie m'eſueille.

DISCOVRS

A MONSIEVR DE CHEVERNY,

Garde des Seaux de France.

Celuy qui le premier du voile d'vne fable
Prudent enueloppa la choſe veritable,
A fin que le vulgaire au trauers ſeulement
De la nuict viſt le iour & non realement,
Il ne fut l'vn de ceux qu'vn corps mortel enſerre,
Mais des Dieux qui ne vit des preſens de la terre.
Les myſteres ſacrez du vulgaire entendus,
Reſemblent aux bouquets parmi l'air eſpandus,
Dont l'odeur ſe conſomme au premier vent qui s'offre,
Et ceux durent long temps qu'on garde dans vn coffre.

Noſtre mere Nature entre les Dieux & nous
Que fiſt Deucalion du get de ſes caillous,
Miſt la Lune au milieu qui nous ſert de barriere,
A fin que des mortels l'imbecille lumiere
S'exerce à voir la terre, & d'art audacieux
N'aſſemble plus les monts pour eſpier les Cieux.
Pource nos deuanciers ont dit par artifice,
Qu'autrefois Iupiter receut à ſon ſeruice
Deux hommes differents de mœurs & de deſtin,
Dont la diuerſe vie eut differente fin.
Il les repeut tous deux de celeſte ambroſie :
Ils auoyent à ſa table vne place choiſie :
Rien n'eſtoit bon aux Cieux qu'ils n'euſſent approuué,
Et premiers Conſeillers de ſon Conſeil priué
Participoyent enſemble à la grandeur royale.
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale,
L'vn ſage, l'autre fol : ce Tantale effronté
Aux hommes reuela des Dieux la volonté,
Pource celuy qui l'air de ſes foudres ſepare,
Le fiſt tomber du Ciel au profond du Tartare,
Mourant de ſoif en l'eau, de faim entre le fruict.
Au contraire, Minos fut ſagement inſtruit,
Il eut la bouche ſobre : & iuge veritable
S'aſſit de Iupiter par neuf ans à la table.
Puis reuenu çà bas fonda de bonnes loix,
Fut Prince droiturier : ſi bien que les Cretois
Le voyant abonder en Iuſtice ſupreſme,
Le penſoyent eſtre fils du grand Iupiter meſme.
Voila comme les vieux ont dextrement taſché
D'emmanteler le vray d'vne fable caché.
Iupiter ne fut onc ny Minos en la ſorte
Que nos peres l'ont feint : tout cela ſe rapporte
Aux Rois, aux Magiſtrats & à leurs Conſeillers
Qui gouuernent l'oreille, & ſont leurs familiers.

Ta prudence, Hurault, ton ſeruice fidelle,
Ta bonne conſcience, & ton Roy qui t'appelle
A l'honneur ſouuerain (l'ayant bien merité)
T'ont donné des François l'extreme authorité.
La France maintenant qui tes actes regarde,
Te baille noſtre Prince & ſa Couronne en garde :
Tu l'as comme en depoſt, & de luy ce-pendant
Aux peuples ſes ſubiets tu t'es fait reſpondant.
HENRY *ne faudra pas, Hurault ſera la faute :*
Pource tu dois preuoir d'vne prudence caute
Quelle Ourſe doit ſa nef conduire par la mer.
La vague en ſa faueur ne ſe veut plus calmer,
La tempeſte l'a prinſe, & faut beaucoup d'vſage
Pour la mener au port entiere du naufrage.
Il faut pour gouuerner vn peuple diuiſé
Auoir comme tu as, l'eſprit bien aduiſé,
Non pas à faire pendre ou rompre ſur la rouë,
Getter vn corps au feu dont la flamme ſe iouë,
A faire vne Ordonnance, à baſtir vn Edit,
Qui ſouuent eſt du peuple en grondant contredit :
C'eſt la moindre partie où pretend la Iuſtice.
La Iuſtice (croy moy) c'eſt de punir le vice,
Se chaſtier ſoy-meſme, eſtre iuge de ſoy,
Eſtre ſon propre maiſtre & ſe donner la loy.
I'aime les gens de bien qui ont ce qu'ils meritent,
Qui vers eux, vers le peuple & vers le Roy s'acquitent,
Qui au conſeil d'eſtat ne viennent apprentifs,
Qui donnent audience aux grans & aux petits.
Ie n'aime point ces Dieux qui font trop grans leurs temples,
Qui de ſimples mortels (trompez par faux exemples)
Veulent, auant purger leurs propres paſſions,
Commander aux humeurs de tant de nations,
Et ſans ceſſer de boire ainſi qu'vn hydropique,
S'en-graiſſer ſeulement, & non la Republique,

Harpyes de Phinée, & qui ne font qu'vn iour
De Caſtor & Pollux attendre le retour.
Ie ne ſçaurois aimer l'impudente entrepriſe
D'vn qui cherche fortune en vne barbe griſe,
Et moins vn affetté, vn bateleur de Court,
Qui la faueur mendie & ſuit le vent qui court:
Mais i'aime vn homme droit, non ſeruiteur du vice,
Qui preſſe ſous les pieds la Court & l'auarice,
Qui mieux voudroit mourir que corrompre la Loy,
Qui aime plus l'honneur qu'vn mandement de Roy,
Qui laiſſe à ſa maiſon la bonne renommée,
Et non pas la richeſſe en vn coffre enfermée:
Au reſte galland homme, & qui prend ſon plaiſir
Quand ſa charge publique en donne le loiſir,
Sans vouloir par faueur aux autres faire croire
Que la corne d'vn Buffle eſt vne dent d'yuoire.
Les fables ont chanté que iadis Phaëthon
D'vn petit poil folet ſe couurant le menton,
Deceu d'vn ieune cœur qui toute choſe eſpere,
Entrepriſt de guider le coche de ſon pere:
Mais esblouy des rais qui ſortoyent du Soleil,
Veincu de trop de feu perdit force & conſeil,
Les brides luy coulant de ſes mains eſperdues,
Tombant à bras eſpars, à iambes eſtendues,
A cheueux renuerſez, hauſſé de trop d'orgueil,
Tomba dedans le Po ſon humide cercueil.
Autant en eſt d'Icare, & de ceux dont l'audace
Trop pres du grand Soleil font eleuer leur face.
S'ils n'attrempent leur vol, touſiours mal à propos
Leur plumage ciré s'eſcoule de leur dos.
Bien meilleure eſt ſouuent la mediocre vie
Sans pompe, ſans honneur, ſans embuſche d'enuie,
Que de vouloir paſſer en grandeur le commun,
Pour ſe faire la fable & le ris d'vn chacun,

Et en penſant ſiller tous les Argus de France,
Eux-meſmes s'aueugler en leur propre ignorance.
I'ay veu depuis trente ans vn nombre d'impudens
Rapetaſſeurs de loix courtizans & ardens,
Qui ſans honte, ſans cœur, ſans ame & ſans poitrine
Abboyent les honneurs à faire bonne mine.
Ie les ay veus depuis de leur maiſtre mocquez,
Et des peuples au doigt notez & remarquez.
Car bien que la faueur qui n'a point de ceruelle,
Les pouſſaſt en credit, le peuple qui ne celle
Iamais la verité, ſiffloit de tous coſtez
Le port imperieux de leurs fronts eshontez:
« C'eſt autre choſe d'eſtre, & vouloir aparoiſtre.
« L'eſtre giſt en ſubſtance, apparoir ne peut eſtre
« Qu'imagination : mais en la vanité
« Souuent l'imaginer corrompt la verité.
Beaucoup de Phaëthons ſe ſont monſtrez en France,
Dont le vol trop hautain a fraudé l'eſperance.
Des vieux ſiecles la fable eſt hiſtoire auiourd'huy.
La fortune (croy moy) n'eſt pas certain appuy,
Mais la ſeule vertu qui les malheurs desfie,
Qui s'arme des couteaux de la Philoſophie,
Qui monſtre que la vie eſt le iouët du ſort,
Et que le vray bonheur ne vient qu'apres la mort.
Ne vois-tu la plus part des hommes qui te ſuiuent
A ta table au chaſteau? c'eſt pour autant qu'ils viuent
Sous ton authorité, non pour l'amour de toy.
La faueur a touſiours tels corbeaux pres de ſoy.
D'vn viſage hypocrite en mentant ils t'adorent :
Où ceux qui de bon cœur t'eſtiment & t'honorent,
Ne te preſſent iamais, & ne veulent ſinon
Qu'vn accueil de ta face, & celebrer ton nom.
Or toy qui es nourri par la meſme prudence,
Aux affaires rompu dés ta premiere enfance,

Ne ſeras Phaëthon, volant ainſi qu'il faut
Moyen entre deux airs ny trop bas ny trop haut:
Et ſçauras diſcerner qui plus d'honneur merite
Ou l'homme non fardé, ou le faux hypocrite,
Ou celuy que la Muſe allaite en ſon giron,
Ou celuy qui s'engendre ainſi qu'vn potiron,
Qui force ſon deſtin, & d'vne ame eshontée
Tantoſt à face baſſe, & tantoſt remontée.
Ils ont de tous coſtez des Palais diaprez,
Riches en leurs maiſons de rentes & de prez,
Mangeant en vaiſſeaux d'or: mais ils ne peuuent faire
Qu'ils ne ſoyent (ce qu'ils ſont) remarquez du vulgaire.
Le peuple ne voit pas telles gens de bon gré:
Car ils ne ſont montez de degré en degré
Ainſi que tu as fait, qui as dés ton ieune âge
Au conſeil des grans Rois fait ton apprentiſſage,
Sans deſrober l'honneur, d'où bien ſouuent il faut
Que le ieune ignorant trebuche d'vn grand ſault.
Voy par nos Rois paſſez les dignitez données,
Et voy leurs officiers depuis quarante années:
Tu n'en verras vn ſeul qui ait long temps duré,
Ou le peuple contre eux a touſiours murmuré,
Ou bannis de la Court ont ſenti la diſgrace.
« Quand la faueur ne rit, la fortune ſe paſſe.
Il ne faut pour cela comme vn faux citoyen
Perdre force ny cœur, mais mettre tout moyen,
Artifice & ſçauoir, meſme la propre vie
Pour aider, ſecourir & ſeruir ſa patrie:
Et des preſens des Rois ne ſe faut retirer
Quand ils nous ſont donnez, ſans trop les deſirer.
La France s'eſiouiſt qui tes vertus admire,
Dequoy tu veux guider le cours de ſon Nauire,
En lieu de voir l'orage & les vagues s'armer
Elle eſpere ſaint Herme apparoiſtre en la mer:

Elle eſpere ſous toy ſe ſoulager de tailles,
Et plus de ſes citez ne voir les funerailles,
Et que l'Egliſe en paix, ſans payer tant de fois,
Prira comme elle doit pour l'ame de nos Rois:
Que les gens de ſçauoir auront les benefices,
Les hommes vertueux les grades des offices.
Car noſtre Prince eſt bon, treſ-iuſte & treſchreſtien,
Qui fera touſiours bien s'on le conſeille bien,
Seul bon pere & bon Roy de ſa France loyale.
Lors repeu d'ambroſie à la table royale,
Tu ſeras le Commis de noſtre Iupiter,
Son prudent conſeiller pour luy faire euiter
Parmi les flots mondains les rades perilleuſes,
Et le mener au port des choſes bien-heureuſes:
Puis comme vray Minos, par la ſplendeur des lois
Tu ſeras auſſi dit le Phare des François.
Les eſprits Demi-dieux des Huraults tes anceſtres,
Qui ont eu comme toy nos Princes pour leurs maiſtres.
Seront tous reſiouis, quand ils oyront là bas
Que tu ſuis leurs vertus, leurs geſtes & leurs pas.
Blois s'en reſiouira, & ton fleuue de Loire,
Et moy qui des François celebre la memoire,
Chanteray nouueau Cygne en mes vers ta grandeur,
Comme celuy qui vit ton humble ſeruiteur.

FIN

DV SECOND BOCAGE ROYAL.



LES

ECLOGVES ET MA-
SCARADES DE PIERRE
DE RONSARD.



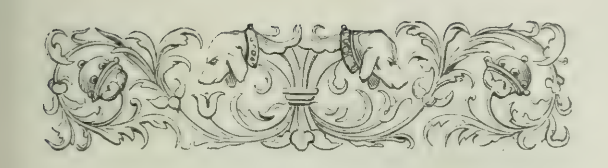
A

TRESILLVSTRE ET TRESVERTVEVX

PRINCE FRANCOIS DE FRANCE DVC

D'ANIOV, FILS ET FRERE DE ROY.





A TRESHAVT ET TRESVERTVEVX

PRINCE FRANÇOIS DE FRANCE,

Duc d'Anjou, fils & frere de Roy.

Tandis que la vaillance, ame d'vn bon courage,
Vous pouſſe à regaigner l'ancien heritage
Des Princes vos ayeuls, & qu'ami du harnois
Vous marquez plus auant les bornes des François,
Aimant mieux la ſueur, la poudre & la prouëſſe,
Que roüiller au Pleſſis vos beaux ans de pareſſe :*
Paris me tient ici, où par l'impreſſion
I'enuoye mes enfans en toute nation
Conceus de mon eſprit par vne ardente verue,
Ainſi que Iupiter du ſien conceut Minerue,
M'ouurant (ſans emprunter de Vulcan le couteau)
Par peine & par trauail mon fertile cerueau.
Les enfans de l'eſprit vn long ſiecle demeurent,
Ceux des corps iournaliers ainſi que les iours meurent.
Ie vous ay conſacré mes Eclogues, à fin
Que voſtre beau renom ne prenne iamais fin,
Non plus que les Paſteurs le ſuiet de mon liure.
Les Rois & les Paſteurs ont meſme eſtat de viure :

* Pleſſis eſt la maiſon où ſe tient ſon Alteſſe, quand il demeure à Tours.

L'vn garde les troupeaux, par l'autre ſont conduits
Les peuples ſous la loy de leurs ſceptres reduits.
Pource Homere, qui vit par longues renommées,
Appelloit les grans Rois les Paſteurs des armées.
Dauid d'vn ſimple Paſtre, & de bas ſang iſſu,
Par les Prophetes oingt, au thrône fut receu :
Puis deſirant l'honneur où tout Monarque aſpire
Plus outre par la guerre augmenta ſon Empire.
Moyſe d'vn Bergerot deuint Legiſlateur,
Deuint grand Capitaine, & comme vn grand paſteur
Guida par les deſerts ſes troupes vagabondes,
Et fiſt paſſer ſon peuple entre les murs des ondes.
Pource ne dedaignez ce vulgaire preſent :
Et croyez, mon grand Duc, que rien n'eſt ſi duiſant,
Ny qui tant ſe conforme aux grandes ſeigneuries,
Que l'eſtat des Bergers & de leurs Bergeries.



BERGERIE.

LES PERSONNAGES.

Le premier joueur de lyre dira le Prologue.
S'enſuit apres le Chœur des Bergeres.

ENTREPARLEVRS.

Orleantin, Angelot, Nauarrin, Guiſin, Margot.

PVIS

Le premier Paſteur voyageur. Le ſecond Paſteur voyageur.

PVIS

Le ſecond ioueur de lyre.

PVIS

Deux Paſteurs dedans vn antre,
l'vn repreſentant la Royne,
l'autre Marguerite, Ducheſſe de Sauoye.



LE PREMIER IOVEVR DE LYRE

COMMENCE.

Les chesnes ombrageux, que sans art la Nature
Par les hautes forests nourrist à l'auanture,
Sont plus doux aux troupeaux, & plus frais aux Bergers
Que les arbres entez d'artifice és vergers :
Des libres oiselets plus doux est le ramage
Que n'est le chant contraint du Rossignol en cage,
Et la source d'vne eau saillante d'vn rocher
Est plus douce au passant pour sa soif estancher,
(Quand sans art elle coule en sa riue rustique)
Que n'est vne fontaine en marbre magnifique,
Iallissant par effort en vn tuyau doré
Au milieu de la court d'vn Palais honoré.
Plus belle est vne Nymphe en sa cotte agrafée,
Aux coudes demy-nuds, qu'vne Dame coifée
D'artifice soigneux, toute peinte de fard :
Car tousiours la nature est meilleure que l'art.
Pource ie me promets que le chant solitaire
Des sauuages Pasteurs doit d'auantage plaire
(D'autant qu'il est naïf, sans art & sans façon)
Qu'vne plus curieuse & superbe chanson

De ces maiſtres enflez d'vne Muſe hardie,
Qui ſont trembler le ciel ſous vne tragedie,
Et d'vn vers ampoullé d'vne effroyable vois
Redoublent le malheur des Princes & des Rois.
Eſcoutez donc, lecteurs, les muſettes ſacrées
De nos Princes ſeigneurs de diuerſes contrées,
Qui font diuerſement tout ainſi qu'il leur plaiſt
D'amoureuſes chanſons ſonner ceſte foreſt.
Ce ne ſont pas Bergers d'vne maiſon champeſtre
Qui menent pour ſalaire aux champs les brebis paiſtre,
Mais de haute famille & de race d'ayeux :
Qui portant en la main le Sceptre en diuers lieux
Ont defendu l'Europe, & en toute aſſeurance
Engreſſé leurs troupeaux par les herbes de France.

Le Chœur des Bergeres compoſé de douze, aſſiſes dedans vn Antre, ſix d'vne part, & ſix de l'autre.

La premiere partie du coſté dextre commence en chantant.

Si nous voyons entre fleurs & boutons
Paiſtre moutons,
Et nos chéureaux pendre ſus vne roche,
Sans que le loup ſur le ſoir en approche
De ſa dent croche :
Si liz florir & roſes nous ſentons,
Voyans mourir toute herbe ſerpentine :
Si nous voyons les Nymphes à minuit
En leur ſimple vaſquine
Mener vn bruit
Danſant aux bords d'vne ſource argentine :
Si nous voyons le ſiecle d'or refait,
C'eſt du bienfait
De la Bergere Catherine.

L'autre partie fort de l'Antre du cofté gauche en chantant.

Quand nous irons baigner les graffes peaux
De nos troupeaux
Pour leur blanchir ergots, cornes & laines,
Semant par tout les rofes à mains pleines
Sur les fontaines
Et les ruiffeaux :
Quand nous ferons aux Nymphes le feruice,
Et d'humble office
Irons verfant le fang d'vn aignelet
Dedans du laict
Pour facrifice :
Lors nous ferons de gazons vn autel
Tout couuert de branche myrtine,
Et par vn vœu folennel,
De la Nymphe Katherine
Inuoquerons le renom eternel :
Puis d'âge en âge
En humble hommage
Dedans fon temple efpandrons mille fleurs,
Honorant fon vifage.
Car tant qu'Amour fe nourrira de pleurs
Et de douleurs,
Deuant nos yeux nous aurons fon image.

Le Chœur des Nymphes toutes enfemble fe prend par la main, & dit cefte Chanfon en danfant : puis fe retirent en l'Antre d'où elles eftoient forties.

Nous auons veu d'vn Prince la ieuneffe,
D'vn Prince fils d'vne grande Déeffe,

Dont la beauté, la grace & les valeurs
Ornent nos champs, comme au matin l'Aurore
Orne le ciel, quand ſon beau front colore
Tout l'Orient de perles & de fleurs.
Puiſſent ſes ans croiſtre comme la roſe
Qu'vne pucelle en diligence arroſe
Soir & matin pour s'en faire vn bouquet,
Afin qu'vn iour ſi hautement il croiſſe,
Que ſur les Rois autant il apparoiſſe
Qu'vne foreſt par-deſſus vn boſquet.
Au bon Carlin le ciel face la grace
De voir çà bas les enfans de ſa race
Tout courbé d'ans des peuples adoré:
C'eſt ce Carlin promis des deſtinées,
Sous qui courront les meilleures années
Du vieil Saturne & du ſiecle doré.

Les quatre Bergers & la Bergere ſe preſentent enſemble ſortans d'vn Antre à part.

Orleantin commence.

Puis que le lieu le temps la ſaiſon & l'enuie
Qui s'eſchaufent d'amour, à chanter nous conuie,
Chanton donques, Bergers, & en mille façons
A ces grandes foreſts apprenon nos chanſons.
Icy de cent couleurs s'eſmaille la prairie,
Icy la tendre vigne aux ormeaux ſe marie,
Icy l'ombrage frais va ſes fueilles mouuant
Errantes çà & là ſous l'haleine du vent:
Icy de pré en pré les ſoigneuſes auettes
Vont baiſant & ſuçant les odeurs des fleurettes:
Icy le gazouillis enroué des ruiſſeaux
S'accorde doucement aux plaintes des oyſeaux,

Icy entre les pins les Zephyres s'entendent.
Nos flutes ce-pendant trop pareſſeuſes pendent
A nos cols endormis, & ſemble que ce temps
Soit à nous vn Hyuer, aux autres vn Printemps.
Sus donques en ceſt Antre ou deſſous ceſt ombrage
Diſons vne chanſon: quant à ma part, ie gage
Pour le prix de celuy qui chantera le mieux,
Vn cerf appriuoiſé qui me ſuit en tous lieux.
Ie le deſrobay ieune au fond d'vne vallée
A ſa mere au dos peint d'vne peau martelée,
Et le nourry ſi bien que ſouuent le gratant,
Le chatouillant touchant le peignant & flatant
Tantoſt aupres d'vne eau tantoſt ſur la verdure,
En douce ie tournay ſa ſauuage nature.
Ie l'ay touſiours gardé pour ma belle Thoinon,
Laquelle en ma faueur l'appelle de mon nom:
Tantoſt elle le baiſe, & de fleurs odoreuſes,
Enuironne ſon front & ſes cornes rameuſes,
Et tantoſt ſon beau col elle vient enfermer
D'vn carquan enrichy de coquilles de mer,
Où pend vne grand' dent de ſanglier, qui reſemble
En rondeur le Croiſſant qui ſe reïoint enſemble.
Il va ſeul & penſif où ſon pied le conduit:
Maintenant des foreſts les ombrages il ſuit,
Maintenant il ſe mire aux bords d'vne fontaine
Ou s'endort ſous le creux d'vne roche prochaine:
Puis il retourne au ſoir, & gaillard prend du pain
Tantoſt deſſus la table, & tantoſt en ma main,
Saute à l'entour de moy, & de ſa corne eſſaye
De coſſer bruſquement mon maſtin qui l'abaye:
Fait bruire ſon cleron, puis il ſe va coucher
Au giron de Thoinon qui l'eſtime ſi cher.
Il ſouffre que ſa main le cheueſtre luy mette
Plein de houpes de ſoye, & ſi douce le traite

Que ſur le dos priué le baſt elle luy met.
Elle monte deſſus & ſans crainte le fait
Marcher entre les fleurs, le tenant à la corne
D'vne main, & de l'autre en cent façons elle orne
Sa croupe de bouquets & de petits rameaux :
Puis le conduit au ſoir à la fraiſcheur des eaux,
Et de ſa blanche main ſeule luy donne à boire.
Or quiconques aura l'honneur de la victoire,
Sera maiſtre du cerf, bien-heureux & contant
De donner à s'amie vn preſent qui vaut tant.

Angelot.

Ie gage mon grand bouc, qui par mont & par plaine
Conduit ſeul vn troupeau comme vn grand Capitaine :
Il eſt fort & hardy, corpulent & puiſſant,
Bruſque, prompt, eſueillé, ſautant & bondiſſant,
Qui grate en ſe ioüant de l'ergot de derriere
(Regardant les paſſans) ſa barbe mentonniere :
Il a le front ſeuere & le pas meſuré,
La contenance fiere & l'œil bien aſſuré :
Il ne doute les loups tant ſoient ils redoutables,
Ny les maſtins armez de colliers effroyables,
Mais planté ſur le haut d'vn rocher eſpineux
Les regarde paſſer, & ſi ſe mocque d'eux.
Son front eſt remparé de quatre grandes cornes :
Les deux proches des yeux ſont droites comme bornes
Qu'vn pere de famille eſleue ſur le bord
De ſon champ qui eſtoit n'agueres en diſcord :
Les deux autres qui ſont prochaines des oreilles,
En douze ou quinze plis ſe courbent à merueilles
Comme ondes de la mer, & en tournant ſe vont
Cacher deſſous le poil qui luy pend ſur le front.

Dés la poincte du iour ce grand bouc ne ſommeille,
N'attend que le Paſteur tout le troupeau reſueille,
Mais il ſait vn grand bruit dedans l'eſtable, & puis
En pouſſant le crouillet de ſa corne ouure l'huis,
Et guide les chéureaux qu'à grands pas il deuance
Comme de la longueur d'vne moyenne lance,
Puis les rameine au ſoir à pas contez & longs,
Faiſant ſous ſes ergots poudroyer les ſablons.
Iamais en nul combat n'a perdu la bataille,
Ruzé dés ſa ieuneſſe en quelque part qu'il aille
D'emporter la victoire: auſſi les autres boucs
Ont crainte de ſa corne, & le reuerent tous.
Ie le gage pourtant: voy comme il ſe regarde,
Il vaut mieux que le cerf que ta Thoinon te garde.

Nauarrin.

I'ay dans ma gibbeciere vn vaiſſeau fait au tour
De racine de buis, dont les anſes d'autour
Par artifice grand de meſme bois ſont faites,
Où maintes choſes ſont diuerſement portraittes.
Preſque tout au milieu du gobelet eſt peint
Vn Satyre cornu, qui de ſes bras eſtreint
Tout au trauers du corps vne ieune bergere
Et la veut faire choir deſſous vne fougere.
Son couurechef luy tombe, & a de toutes pars
A l'abandon du vent ſes beaux cheueux eſpars:
Dont elle courroucée, ardante en ſon courage
Tourne loin du Satyre arriere le viſage
Eſſayant d'eſchapper, & de la dextre main
Luy arrache le poil du menton & du ſein,
Et luy froiſſe le nez de l'autre main ſeneſtre,
Mais en vain: car touſiours le Satyre eſt le maiſtre.

Trois petits enfans nuds de iambes & de bras
Taillez au naturel tous potelez & gras
Sont grauez à l'entour: l'vn par viue entreprise
Veut faire abandonner au Satyre sa prise,
Et d'vne infante main par deux & par trois fois
Prend celle du Bouquin, & luy ouure les doits.
L'autre plus courroucé, d'vne dent bien aigue
Tient ce Dieu rauisseur par la cuisse peluë,
Se tient contre sa gréue, & si fort l'a mordu
Que le sang sur la cuisse est par tout espandu,
Faisant signe du pouce à l'autre enfant qu'il vienne,
Et que par l'autre iambe à belles dents le tienne:
Mais cest autre garçon pour-neant supplié
Se tire à dos courbé vne espine du pié,
Assis sur vn gazon de verte pimpernelle,
Sans se donner soucy de l'autre qui l'appelle.
Vne Genisse aupres luy pend sur le talon,
Qui regarde tirer le poignant aiguillon
De l'espine cachée au fond de la chair viue,
Et tellement est toute à ce fait ententiue
Que beante elle oublie à boire & à manger:
Tant elle prend plaisir à ce petit berger,
Qui en grinsant des dents, tire à la fin l'espine,
Et tombe de douleur renuersé sur l'eschine.
Vn houbelon rampant à bras longs & retors,
De ce creux gobelet passemente les bors,
Et court en se pliant à l'entour de l'ouurage:
Tel qu'il est toutesfois, ie le mets pour mon gage.

Guisin.

Ie mets vne houlette en lieu de ton vaisseau.
L'autre iour que i'estois assis pres d'vn ruisseau,

Radoubant ma Musette auecques mon alesne,
Ie vy desur le bord le tige d'vn beau fresne
Droit sans nœuds & sans plis: lors me leuant soudain
I'empoignay d'alegresse vn goy dedans la main,
Puis couppant par le pied le tige armé d'escorce,
Ie le fis chanceler & trebucher à force
Desur le pré voisin estendu de son long:
En quatre gros cartiers i'en fis sier le tronc,
Au Soleil ie seichay sa verdeur consumée,
Puis i'endurcy le bois pendu à la fumée.
A la fin le baillant à Iean, ce bon ouurier
M'en fist vne houlette, & si n'y a chéurier
Ny berger en ce bois, qui ne donnast pour elle
La valeur d'vn Toreau, tant elle semble belle.
Elle a par artifice vn million de nouds
Pour mieux tenir la main, tous marquetez de clous:
Et afin que son pied ne se gaste à la terre,
Vn cercle fait d'airain de tous costez le serre:
Vne poincte de fer le bout du pied soustient,
Rempart de la houlette, où le Pasteur se tient
Desur la iambe gauche, & du haut il appuye
Sa main, quand d'entonner sa Musette s'ennuye:
L'anse est faite de cuiure, & le haut de fer blanc
Vn peu long & courbé, où pourroient bien de ranc
Deux mottes pour ietter au troupeau qui s'esgare,
Tant le fer est creusé d'vn artifice rare.
Vne Nymphe y est peinte, ou... age nompareil,
Essuyant ses cheueux aux rayons du Soleil
Qui deçà qui delà desur le col luy pendent,
Et desur la houlette à petits flots descendent.
Elle fait d'vne main semblant de ramasser
Ceux du costé senestre & de les retrousser
En frisons sur l'oreille, & de l'autre elle allonge
Ceux du dextre costé mignotez d'vne esponge

Et tirez fil à fil, faiſant entre ſes doits
Sortir en preſſurant l'eſcume ſur le bois.
Aux pieds de ceſte Nymphe eſt vn garçon qui ſemble
Cueillir des brins de ionc, & les lier enſemble
De long & de trauers courbé ſur le genou:
Il les preſſe du pouce, & les ſerre d'vn noud,
Puis il fait entre-deux des feneſtres egales,
Façonnant vne cage à mettre des Cigales.
Loin derriere ſon dos eſt giſante à l'eſcart
Sa panetiere enflée en laquelle vn Renard
Met le nez finement, & d'vne ruzẽ eſtrange
Trouue le deſieuner du garçon & le mange:
Dont l'enfant s'apperçoit ſans eſtre courroucé,
Tant il eſt ententif à l'œuure commencé.
Si mettray-ie pourtant vne telle houlette
Que i'eſtime en valeur autant qu'vne muſette.

Margot.

Ie mettray pour celuy qui gaignera le prix,
Vn Merle qu'à la glus en nos foreſts ie pris:
Puis vous diray comment il fut ſerf de ma cage,
Et comme il oublia ſon naturel ramage.
Vn iour en l'eſcoutant ſifler dedans ce bois
Ie receu grand plaiſir du iargon de ſa vois,
Et de ſa robbe noire & de ſon bec qui ſemble
Eſtre peint de ſafran, tant iaune il luy reſemble:
Et pource i'eſpiay l'endroit où il buuoit
Quand au plus chaut du iour ſes plumes il lauoit.
Or' en ſemant le bord de vergettes gluées,
Où les premieres eaux du vent ſont remuées,
Ie me cachay ſous l'herbe au pied d'vn arbriſſeau,
Attendant que la ſoif feroit venir l'oiſeau.

Auſſi toſt que le chaud eut la terre enflamée,
Et que les bois fueilluz heriſſez de ramée
N'empeſchoient que l'ardeur des rayons les plus chaux
Ne vinſſent alterer le cœur des animaux,
Ce Merle ouurant la gorge, & laiſſant l'aile pendre
Comme matté de ſoif, en volant vint deſcendre
Deſſus le bord glué, & comme il allongeoit
Le col pour s'abreuuer (pauuret qui ne ſongeoit
Qu'à prendre ſon plaiſir!) ſe vit outre couſtume
Engluer tout le col & puis toute la plume,
Si bien qu'il ne faiſoit en lieu de s'en-voler
Sinon à petit bonds ſur le bord ſauteler.
Incontinent ie cours, & prompte luy deſrobbe
Sa douce liberté, le cachant ſous ma robbe:
Puis repliant d'oſier vn petit laberint,
De ma cage ſeulet priſonnier il deuint.
Et fuſt que le Soleil ſe plongeaſt dedans l'onde,
Fuſt qu'il monſtraſt au iour ſa belle treſſe blonde,
Fuſt au plus chaud midy, alors que nos troupeaux
Eſtoient en remaſchant couchez ſous les ormeaux,
Si bien ie le veillay parlant à ſon oreille,
Qu'en moins de quinze iours il fut vne merueille:
Et luy fis oublier ſa ruſtique chanſon
Pour retenir par-cœur mainte belle leçon
Toute pleine d'amour: i'ay ſouuenance d'vne,
Bien que l'inuention en ſoit aſſez commune,
Ie la diray pourtant: car par là ſe verra
Si l'oiſeau ſera cher à celuy qui l'aura.

Xandrin mon doux ſoucy, mon œillet, & ma roſe,
Qui peux de mes troupeaux & de moy diſpoſer:
Le ſoleil tous les ſoirs dedans l'eau ſe repoſe,
Mais Margot pour t'amour ne ſçauroit repoſer.

Il en ſçait mille encore & mille de plus belles
Qu'il eſcoute en ces bois chanter aux paſtourelles :
Car il apprend par-cœur tout cela qu'il entend,
Et bien qu'il me ſoit cher, ie le gage pourtant.

Les Chanſons des Paſteurs.

Orleantin.

Quel poignant creue-cœur, quelle amere triſteſſe
Vous tenoit, ô foreſts, quand la blonde ieuneſſe
Qui ſent touſiours la Biſe entrer en ſon harnois,
Sans crainte briganda le Sceptre des François ?
Et s'enflant de l'eſpoir d'vne fauſſe victoire
Vint boire en lieu du Rhin les eaux de noſtre Loire
Contre vn ieune orfelin, dont le pere indonté
Auoit leur nation remiſe en liberté ?
En ce temps coniuré la France en deſpit d'elle
Portoit deſur l'eſchine vne gent ſi cruelle,
Et voyant contre ſoy tant de guerriers nouueaux
Souſtenoit par deſpit les pieds de leurs cheuaux.
Phœbus ſe recula, & la ſaiſon chargée
De neiges apperceut ceſte troupe enragée
Saccager nos maiſons au milieu de l'Hyuer :
Car iamais le Soleil ne voulut approuuer
Si cruel brigandage, abhorrant que le vice
Allaſt le front leué ſans crainte de Iuſtice.
Le peuple auoit perdu toute fidelité,
Le citoyen eſtoit bany de ſa cité,
Les autels deſpouillez de leurs Saincts Tutelaires,
Les temples reſembloient aux deſerts ſolitaires
Sans feu, ſans oraiſon, & les Preſtres ſacrez
Seruoient de proye aux loups ſur l'autel maſſacrez.

Nul tant maigre troupeau ne ſe trainoit ſur l'herbe
Qu'il ne fuſt egorgé par l'ennemy ſuperbe,
Qui d'vne main barbare emportoit pour butin
Gras & maigre troupeau, & Paſteur & mâtin.
Les Faunes & les Pans, & les Nymphes compagnes
Se cacherent d'effroy ſous le creux des montagnes,
Abominans le ſang & les glaiues tranchans,
Et nulle Deité n'habitoit plus aux champs.
La honte de mal-faire erroit entre les armes,
Et les harnois craquans ſur les doz des gendarmes
Luiſoient de tous coſtez : bref il n'y auoit lieux,
Tant fuſſent eſlongnez ny reculez des yeux,
Il n'y auoit montagne, ou pendante vallée,
Ou deſert, ou foreſt de verd emmantelée,
Ou rocher ſi pointu, qui ne ſentiſt la main
Et la barbare voix de l'auare Germain.
Les herbes commençoient à croiſtre par les rues,
Oiſiues par les champs ſe roüilloient les charues :
Car la terre irritée & dolente de voir
Ses fils s'entre-tuer, leur nioit ſon deuoir,
Et en lieu de donner des moiſſons abondantes,
Ne pouſſoit que chardons & qu'eſpines mordantes :
Voire & ſi du haut ciel quelque bon Dieu n'euſt mis
Vn remors vergongneux au cœur des ennemis,
La France eſtoit perdue, & ſa terre couuerte
De tant de gras troupeaux fuſt maintenant deſerte,
Et banis de nos champs euſſions eſté contraints
Aller en autre part implorer autres Saints.
Mais vn Bourbon qui prend ſa celeſte origine
Du tige de nos Rois, & vne Catherine
Ont rompu le diſcord, & doucement ont fait
Que Mars, bien que grondant, ſe voit pris & desfait.
Ceſte Nymphe & Royale, & digne qu'on luy dreſſe
Des autels, tout ainſi qu'à Palés la Déeſſe,

La premiere nous dit : Paſteurs, comme deuant
Entonnez vos chanſons & les ioüez au vent,
Et aux grandes foreſts ſi longuement muettes
R'apprenez les accords de vos vieilles muſettes,
Et menez deſormais par les prez vos toreaux,
Et dormez ſeurement ſous le frais des ormeaux.
Elle nous rebailla nos champs & nos bocages,
Elle nous fiſt rentrer en nos premiers herbages,
En nos premiers courtils, & d'vn front adoucy
Chaſſa loin de nos parcs la peur & le ſouci.
Et pource tous les ans à iours certains de feſtes
Donnans repos aux champs, à nous & à nos beſtes,
Luy ferons vn autel tout pareil qu'à Iunon,
Et long temps par les bois ſera chanté ſon nom.
Les bois le chanteront & les creuſes vallées,
Et les eaux des rochers contre-bas deuallées
Le diront à l'enuy, & Echo qui l'oirra
Si ſouuent rechanter, ſouuent le redira.
Il n'y aura foreſt où ſon nom ſur l'eſcorce
Des cheſnes les plus beaux ne ſoit eſcrit à force,
Et qu'à l'entour du nom ne pendent mille fleurs
En mille châpelets de diuerſes couleurs.
Il n'y aura Berger, ſoit qu'au matin il meine,
Soit qu'il rameine au ſoir ſon troupeau porte-laine,
Qui ſongeant & penſant & tramant vn diſcours
Que d'elle ſeulement eſt venu ſon ſecours,
Ne luy verſe du miel, & qu'il ne luy nourriſſe
A part dans vne prée vne blanche Geniſſe :
Ne luy ſacre aux iardins vn Pin le plus eſpais,
Vn ruiſſeau le plus clair, vn Antre le plus frais,
Et luy offrant ſes vœux, hautement ne l'appelle
La mere de nos Dieux la Françoiſe Cybelle.
O Bergere d'honneur, les ſaules ne ſont pas
Aux aignelets ſéurez ſi gracieux repas,

Ny le Printemps n'eſt point ſi plaiſant aux fleurettes,
Ny la roſée aux prez, ny les blondes auettes
N'aiment tant à baiſer les Roſes & le Thin,
Que i'aime à celebrer les honneurs de Catin.

Angelot.

Quand le bon Henriot par fiere deſtinée
Auant la nuict venuë accompliſt ſa iournée,
Nos troupeaux preuoyans quelque futur danger
Languiſſoient par les champs ſans boire ny manger :
Et beſlans & crians & tapis contre terre
Giſoient comme frappez de l'eſclat du tonnerre.
Toutes choſes ça bas pleuroient en deſconfort :
Le Soleil s'en-nua pour ne voir telle mort,
Et d'vn creſpe rouillé cacha ſa teſte blonde,
Abominant la terre en vices ſi feconde.
Les Nymphes l'ont gemy d'vne piteuſe vois,
Les Antres l'ont pleuré, les rochers & les bois :
Vous le ſçauez, foreſts, qui viſtes és bocages
Les loups meſme le plaindre, & les Lions ſauuages.
Ce fut ce Henriot qui remply de bon-heur
Remiſt des Dieux banis le ſeruice en honneur,
Et ſe monſtrant des arts le parfait exemplaire,
Eſleua iuſqu'au ciel la gloire militaire.
Tout ainſi que la vigne eſt l'honneur d'vn ormeau,
Et l'honneur de la vigne eſt le raiſin nouueau,
Et l'honneur des troupeaux eſt le Bouc qui les meine,
Et comme les eſpics ſont l'honneur de la plaine,
Et comme les fruicts meurs ſont l'honneur des vergers,
Ainſi ce Henriot fuſt l'honneur des Bergers.
Quantesfois noſtre ſoc depuis ſa mort cruelle
A fendu les guerets d'vne peine annuelle!

Qui n'ont rendu ſinon en lieu de bons eſpics
Qu'Yuraie, qu'Aubiſoin, que Ponceaux inutils!
Les herbes par ſa mort perdirent leur verdure.
Les roſes & les lis prindrent noire teinture,
La belle Marguerite en priſt triſte couleur,
Et l'œillet ſur ſa fueille eſcriuit ſon malheur.
Paſteurs, en ſa faueur ſemez de fleurs la terre,
Ombragez les ruiſſeaux de pampres & de lierre
Et de gazons herbus en toute ſaiſon verts
Dreſſez luy ſon ſepulcre & y grauez ces vers :

L'ame qui n'eut iamais en vertu ſon egale,
Icy laiſſa ſon voile allant à ſon repos :
Cheſnes faites ombrage à la tombe Royale,
Et vous Manne du ciel tombez deſſus ſes os.

O Berger Henriot, en lieu de viure en terre
Toute pleine de peur, de fraudes & de guerre,
Tu vis là haut au Ciel, où mieux que parauant
Tu vois deſſous tes pieds les aſtres & le vent,
Tu vois deſſous tes pieds les aſtres & les nues,
Tu vois l'air & la mer & les terres cognues,
Comme vn Ange parfait deſlié du ſoucy
Et du fardeau mortel qui nous tourmente icy.
O belle ame royale au Ciel la plus hauſſée.
Qui te mocques de nous & de noſtre penſée,
Et des appas mondains qui touſiours font ſentir
Apres vn court plaiſir vn tres-long repentir.
Ainſi qu'vn beau Soleil entre les belles ames
Enuironné d'eſclairs, de rayons & de flames
Tu reluis dans le Ciel, & loin de toute peur
Fait Ange, tu te ris de ce monde trompeur.
Où tu es, le Printemps ne perd point ſa verdure,
L'orage n'y eſt point, le chaud ny la froidure,

Mais vn air pur & net, & le Soleil au ſoir
Comme icy ne ſe laiſſe en la marine choir.
Tu vois autres foreſts, tu vois autres riuages,
Autres plus hauts rochers, autres plus verds bocages,
Autres prez plus herbus, & ton troupeau tu pais
D'autres plus belles fleurs qui ne meurent iamais.
Et pource nos foreſts, nos herbes & nos plaines,
Nos ruiſſeaux & nos prez, nos fleurs & nos fontaines
Se ſouuenant de toy, murmurent en tout lieu
Que le bon Henriot eſt maintenant vn Dieu.
Sois propice à nos vœux : Ie te feray d'yuoire
Et de marbre vn beau temple au riuage de Loire
Où ſur le mois d'Auril aux iours longs & nouueaux
Ie feray des combats entre les Paſtoureaux
A ſauter, à luter ſur l'herbe nouuellete,
Pendant au prochain Pin le prix d'vne muſette.
Là ſera ton Ianot qui chantera tes faits,
Tes guerres, tes combats, tes ennemis desfaits,
Et tout ce que ta main d'inuincible puiſſance
Oza pour redreſſer la houlette de France.
Or adieu grand Berger : tant qu'on verra les eaux
Souſtenir les poiſſons, & le vent les oiſeaux,
Nous aimerons ton nom, & par ceſte ramée
D'âge en âge ſuiuant viura ta renommée.
Nous ferons en ton nom des autels tous les ans
Verds de gazons de terre, & comme aux Egipans,
Aux Faunes, aux Satyrs, te ferons ſacrifice :
Ton Perrot le premier chantera le ſeruice
En long ſourpelis blanc, couronné de cyprés,
Et au ſon du cornet nous ferons aux foreſts
Apprendre tes honneurs, afin que ta loüange
Redite tous les ans, par les ans ne ſe change,
Plus forte que la mort, fleuriſſante en tout temps
Par ces grandes foreſts comme fleurs au Printemps.

Nauarrin.

Que ne retourne au monde encore ce bel âge
Simple, innocent & bon, où le meſchant vſage
De l'acier & du fer n'eſtoit point en valeur,
Trop en prix maintenant à noſtre grand malheur!
Hà! bel âge doré, où l'or n'auoit puiſſance!
Mais doré pour-autant que la pure innocence,
La crainte de mal-faire, & la ſimple bonté
Permettoient aux humains de viure en liberté.
Les Dieux viſiblement ſe preſentoient aux hommes,
Et Paſteurs de troupeaux par ces champs où nous ſommes
Au milieu du beſtail ne faiſoient que ſauter,
Apprenant aux mortels le bel art de chanter.
Les bœufs en ce temps là paiſſans parmy la plaine,
L'vn à l'autre parloient, & d'vne voix humaine,
Quand les malheurs venoient, prediſoient les dangers,
Et ſeruoient par les champs d'oracles aux Bergers:
Il ne regnoit alors ny noiſe ny rancune,
Les champs n'eſtoient bornez, & la terre commune
Sans ſemer ny planter, bonne mere, apportoit
Le fruit qui de ſoy-meſme heureuſement ſortoit:
Les procez n'auoient lieu, la guerre ny l'enuie.
Les vieillards ſans douleur ſortoient de ceſte vie
Comme en ſonge, & leurs ans doucement finiſſoient,
Ou mangeant de quelque herbe ils ſe raieuniſſoient:
Iamais du beau Printemps la ſaiſon eſmaillée
N'eſtoit (ainſi qu'elle eſt) par l'Hyuer deſpouillée.
Touſiours du beau Soleil les rayons ſe voyoient,
Et touſiours par les bois les Zephires s'oyoient:
Touſiours le Roſſignol chantoit par la verdure:
Tous ces vilains oiſeaux d'abominable augure,

Orfrayes & Choüans qui ſont cornus au front,
Sur le haut des maiſons ne chantoient comme ils font.
La terre par le ciel encor' n'eſtoit maudite :
Son ſein ne produiſoit encores l'Aconite,
Vitriol, Arſenic, ny tous ces vegetaux,
Ny le pront Argent-vif, principe des metaux,
Ny tout ce que Pluton cache en ſon patrimoine,
Ny des fortes poiſons l'execrable Antimoine :
Mais Myrrhe precieuſe & l'Amome qui ſent
Si doucement au nez, & le Baſme & l'Encent :
Chacun ſe repaiſſoit deſſous les frais ombrages
Ou de laict ou de glan ou de fraizes ſauuages.
Car le bœuf laboureur, apres auoir ſué
Comme il fait ſous le ioug, pour lors n'eſtoit tué,
Ny la douce brebis qui les robbes nous donne,
Sa gorge ne tendoit au couteau de perſonne.
O ſaiſon gracieuſe! helas, que n'ay-ie eſté
En vn temps ſi heureux en ce monde alaité?
Maintenant on ne voit que Circes, que Medées,
Que Cacus eshontez aux mains outrecuidées,
Que Buſirs, Geryons, que Vertomnes nouueaux
Qui ſe changent en Tygre, en Serpens, en oiſeaux,
Et coulent de la main tout ainſi qu'vne Anguille,
Et aux moiſſons d'autruy ont touſiours la faucille.
Il me ſouuient vn iour qu'aux rochers de Beart
I'allay voir vne vieille ingenieuſe en l'art
D'appeller les eſprits hors des tombes poudreuſes,
D'arreſter le Soleil & les ſources ondeuſes,
Et d'enchanter la Lune au milieu de ſon cours,
Et changer les Paſteurs en Tygres & en Ours :
Elle preuoyant bien par magique figure
Que la bonté faudroit en la ſaiſon future,
Me conduit dans vn antre, où elle me montra
Vn tableau qu'à main dextre attaché rencontra

Et le liſant m'appriſt dés enfance à cognoiſtre
Le grand Pan des Bergers de toutes choſes maiſtre :
Me monſtra mille maux en ceſte table eſcrits,
Dont les hommes ſeroient en peu de temps ſurpris :
La Guerre, le Diſcord, mainte Secte diuerſe,
Et le monde esbranlé tomber à la renuerſe.
Mais pren cœur (ce diſoit :) car tant que les grands Rois
De la Gaule aimeront les Paſteurs Nauarrois,
Touſiours leurs gras troupeaux paiſtront ſur les montagnes,
Le froment iaunira par leurs blondes campagnes,
Et n'auront iamais peur que les proches voiſins
Emportent leurs moiſſons, ou coupent leurs raiſins.
Pource, ieune Berger, il te faut dés enfance,
Aller trouuer Carlin le grand Paſteur de France,
Ta force vient de luy. Lors ſuiuant mon deſtin
En France ie vins voir le grand Paſteur Carlin,
Carlin que i'aime autant qu'vne vermeille roſe
Aime la blanche main de celle qui l'arroſe,
Que les prez les ruiſſeaux, les ruiſſeaux la verdeur :
Car de ſon amitié procede ma grandeur.

Guiſin.

Houlette qui ſoulois és plaines Idumées
Comme troupeaux rangez conduire les armées,
Qui as regi Sicile & les monts Calabrois,
Et la ville, tombeau de la ſerene vois,
Maintenant ie te tiens de pere en fils laiſſée,
Qui dure n'as eſté par les guerres caſſée,
Et qui dois gouuerner encores deſſous moy
Les troupeaux de Carlin mon Paſteur & mon Roy.
Icy les grands foreſts que les ans renouuellent,
Icy, Carlin, icy les fontaines t'appellent,

Les Rochers & les Pins, & le Ciel qui plus beau
Se tourne pour complaire à ton regne nouueau :
Toute chose s'esgaye à ta belle venuë,
L'air n'est plus attristé d'vne fascheuse nuë,
La mer rit en ses flots, sans soufles est le vent,
Et les Astres au Ciel luisent mieux que deuant.
O grand Pasteur Carlin ornement de nostre âge,
Haste toy d'aller voir ton fertil heritage,
Enuironne tes champs & conte tes Toreaux,
Et entens desormais les vœuz des Pastoureaux.
Katerine ta mere à ta main dextre assise
D'vn voyage si beau conduira l'entreprise,
Et te fera passer par tes villes, ainsi
Que passe par le Ciel vn bel Astre esclarci.
L'honneur & la vertu iront deuant ta face,
Les fleuues, les rochers, les bois te feront place,
Et le peuple ioyeux en chantant semera
Tous les chemins de fleurs où ton pied passera :
Car tu es ce grand Roy que tant de destinées
Nous promettoient venir apres longues années
Pour gouuerner ta France, & pour estre le Roy,
Mais plustost le recteur des peuples & de toy,
On dit quand tu nasquis, que les Parques fatales
Ayans fuseaux egaux & quenouilles egales,
Et non pas le filet & la trame qui est
De diuerse façon tout ainsi qu'il leur plaist,
Iettant sur ton berceau à pleines mains decloses
Des œillets & des lis, du safran & des roses,
Commencerent ainsi : Charles qui dois venir
Au monde, pour le monde en repos maintenir,
Et qui par le destin en France deuois naistre
Pour estre des grands Rois le Seigneur & le maistre,
Entens ce que le Ciel immuable en sa loy,
Et nos fuseaux d'airain ont deuidé de toy.

Deſſous ton noueau regne (auant que l'âge tendre
Laiſſe autour de ta léure vn creſpe d'or eſpandre)
L'ambition, l'erreur, la guerre, & le diſcord
Par les peuples courront images de la mort:
On ſera pour tenir les villes aſſeurées
Des foſſez, des rampars, des ceintures murées,
Et l'horrible canon par le ſoulfre animé
Vomira de ſa bouche vn tonnerre allumé.
On fera de rateaux des poignantes eſpées,
Les faucilles ſeront en lames detrampées,
L'auantureux Nocher d'auarice conduit
Ira voir ſous nos pieds l'autre Pole qui luit.
D'autres Tiphys naiſtront, qui pleins de hardieſſe
Eſliront par la France encore vne ieuneſſe
De Cheualiers errans dans Argon enfermez:
Encores on voirra des Achilles armez
Combatre deuant Troye, & les riuieres pleines
De carcaſſes de morts, rougir parmy les plaines.
Mais ſi toſt que les ans en croiſſant t'auront fait
En lieu d'vn iouuenceau, homme entier & parfait:
Lors la guerre mourra, les harnois & les armes,
Les querelles mourront, les plaintes & les larmes,
Et tout ce qui depend du vieil Siecle ferré
S'enfuira, donnant place au bel âge doré.
Les hommes reuoirront les Dieux venir en terre:
Le Ciel ſans plus s'armer d'vn grommelant tonnerre,
Sans plus faire la greſle & la neige couler,
Fera deſur les champs la manne diſtiler.
Les Pins, vieux compagnons des plus hautes montagnes,
En nauires creuſez ne voirront les campagnes
De Neptune venteux: car ſans voguer ſi loin
La terre produira toute choſe ſans ſoin,
Mere qui ne ſera comme deuant ferüe
De rateaux aiguiſez ny de ſoc de charüe.

Car les champs de leur gré, ſans toreaux mugiſſans
Sous le ioug, ſe voirront de froment iauniſſans.
Les moiſſons n'auront peur des faucilles voutées,
Ny l'arbre de Bacchus des ſerpettes dentées :
Car touſiours par les prez l'ondoyant ruiſſelet
Ira coulant de vin, de nectar & de laict.
Le miel diſtillera de l'eſcorce des cheſnes,
Et les roſes croiſtront ſur les branches des freſnes :
Le belier en paiſſant au milieu d'vn pré vert
Se voirra tout le dos d'eſcarlate couuert,
De pourpre l'aignelet, & la barbe des chéures
Deuiendra fine ſoye à l'entour de leurs léures :
Les cornes des toreaux de perles, & encor
Le rude poil des boucs iaunira de fin or.
Bref tout ſera changé, & le monde difforme
Des vices du iourd'huy, prendra nouuelle forme
Deſſous toy, qui croiſtras pour auoir ce bonheur,
O Prince bien-heureux, d'eſtre ſon gouuerneur.
Ainſi ſur ton berceau ces trois Parques chenuës
Chantoient, qui tout ſoudain s'en-volerent és nues :
Et alors les Paſteurs en l'eſcorce des bois
Grauerent leur chanſon, afin que tous les mois
Aux flutes des bergers elle fuſt accordée,
Et parmy les foreſts dans les arbres gardée.

Margot.

Soleil ſource de feu, haute merueille ronde,
Soleil, l'ame, l'eſprit, l'œil, la beauté du monde,
Tu as beau t'eſueiller de bon matin, & choir
Bien tard dedans la mer, tu ne ſçaurois rien voir
Plus grand que noſtre France : & toy Lune qui erres
Maintenant deſur nous, maintenant ſous les terres,

En allant & venant tu ne vois rien ſi grand
Que nos Rois, dont le nom par le monde s'eſpand.
Il ne faut point vanter ceſte vieille Arcadie,
Ses rochers, ny ſes Pins: encore qu'elle die
Que ſes Paſteurs ſont naiz auant que le Croiſſant
Fuſt au Ciel, comme il eſt, de nuict apparoiſſant.
La France la ſurpaſſe en antres plus ſauuages,
En rochers, en foreſts, en ſources, en riuages,
En Nymphes & en Dieux, qui benins ſont contents
De ſe monſtrer à nous & nous voir en tout temps.
O bien-heureuſe France abondante & fertile!
Si l'encens & le baſme en tes champs ne diſtile,
Si l'Amome Aſien ſur tes riues ne croiſt,
Si l'Ambre ſur les bords de ta mer n'apparoiſt:
Auſſi le chaud extrême & la poignante glace
Ne corrompt point ton air: & la meſchante race
Des Dragons, des Lions ſi fierement marchans
Comme ils ſont autre part, ne gaſte point tes champs.
Que dirons-nous icy de la haute montagne
D'Auuergne, & des moiſſons de la graſſe Champagne,
L'vne riche en troupeaux, & l'autre riche en blé
Au vœu des laboureurs d'vſure redoublé?
Que dirons nous d'Anjou & des champs de Touraine,
De Languedoc, Prouence, où l'abondance pleine
De ſillon en ſillon fertile ſe conduit
Portant ſa riche Corne enceinte de beau fruit?
Que dirons-nous encor de cent mille riuieres
Qui arroſent les pieds de tant de villes fieres,
Dont le front nous fait peur en allant au marché,
Tant il eſt dans le Ciel ſuperbement caché?
C'eſt elle, dont le ventre en ſemence feconde
A prodigue enfanté les miracles du monde,
Ces braues Cheualiers aux armes prompts & chauds,
Ces Triſtans, ces Ogers, ces Rolands, ces Renauds,

Et ce grand Charlemagne & Martel qui deuore
Les ans par ſon renom : & toy Charles encore
Qui crois pour deuenir la ſplendeur de nos Rois,
A fin que toute Europe aille deſſous tes lois.
C'eſt la mere fertile abondante en la race
D'hommes maſles eſprits, qui dedaignant la maſſe
De la terre brutale, ont pouſſé iuſqu'aux cieux
Non ſeulement le cœur, mais le ſoin & les yeux
Aux Aſtres attachez par la Philoſophie,
Et du grand Iupiter ont gouſté l'Ambroſie:
Vn Turnebe, vn Budé, vn Vatable, vn Tuſan,
Et toy diuin Dorat, des Muſes artizan,
Qui premier anobly de l'honneur de ta peine,
As aux peuples François detoupé la fontaine
D'Helicon, & premier par tes vers as tourné
Permeſſe en l'eau de Seine au bord non couronné
De lauriers comme Eurote, ains d'hommes, dont l'enclume
A forgé tant d'eſcrits par l'outil de la plume.
Adiouſtez à ſon los tant de palais dorez,
Tant de marbres polis, à force elabourez,
Entrailles des rochers, qui ſont par artifices
Maintenant l'ornement des royaux edifices.
Ioignez à ſa richeſſe & l'vne & l'autre mer
Qui viennent aux deux bords de la France eſcumer,
Et groſſes de batteaux apportent des Sauuages
La nouuelle Amerique à nos premiers riuages.
Adiouſtez d'autre part tant d'arts qui ſont meilleurs,
Engraueurs & fondeurs, imagiers & tailleurs.
Adiouſtez la Muſique, adiouſtez la peinture,
Voire tous les preſens que la riche nature
Et le ciel plus benin ont verſé de leurs mains
Pour embellir la terre & les pauures humains.
Quelle Muſe pourroit egaler tes merites?
C'eſt toy qui as nourry deux belles Marguerites,

Qui paſſent d'Orient les perles en valeur :
L'vne vit dans le Ciel exempte du malheur
Que ce ſiecle a rouillé de ſectes & de noiſes,
Ayant regi long temps les terres Nauarroiſes.
L'autre prudente & ſage & ſeconde Pallas
Fidele à ſon grand Duc, embelliſt de ſes pas
Les hauts monts de Sauoye, & comme vne Déeſſe
Marche par le Piedmont au milieu d'vne preſſe
Qui court à grande foule, afin de faire honneur
A ce ſang de Vallois qui cauſe leur bon-heur.
Que dirons-nous encor de la maiſon de France?
Si vn pauure Paſteur ſe lamente en ſouffrance,
S'il a perdu ſes Bœufs, s'il eſt mangé des Ours,
Ceſte noble maiſon eſt ſeule ſon ſecours,
Luy chaſſe loin de luy ſa honte miſerable,
Luy redonne ſes bœufs, ſes champs & ſon eſtable,
Ou le fait d'eſtranger domeſtique Paſteur,
Luy oſte de l'eſprit la ſombre peſanteur,
Le rend riche & gaillard, & luy apprend à dire
Par les hautes foreſts les chanſons de Tityre.
Là fleuriſt la vertu, l'honneur & la bonté,
La douceur y eſt iointe auec la grauité,
Le deſir de loüange & la peur d'infamie,
Et tout ce qui depend de toute preud'hommie.
Là les peres vieillards en barbe & cheueux gris
Conduiſent leurs enfans pour y eſtre nourris,
Et pour mettre vne bride à leur ieuneſſe folle :
Car de toute vertu la France eſt vne eſcolle.
Ie te saluë heureuſe & feconde maiſon
Qui fleuris en tout temps ſans perdre ta ſaiſon,
Mere de tant de Rois, mere de tant de villes,
De haures & de ports & de terres fertilles.
Le bon-heur te conduiſe, & iamais le diſcord
Ne pouſſe tes Bergers au peril de la mort :

Mais vnis d'amitié puiſſent deſur leur teſte
Des ennemis veincus r'apporter la conqueſte,
Et puiſſent en tous lieux ſe monſtrer ſeruiteurs
De leur Prince Carlin le maiſtre des Paſteurs :
Afin que pour iamais noſtre France reſemble
Aux troupeaux bien vnis qui ſe ſerrent enſemble.
Touſiours ta terre ſoit abondante en froment :
La Nielle que l'air en Eſté va formant,
Ne ronge tes eſpics, & iamais la gelée
N'enuoye à tes brebis ny tac ny clauelée :
La famine & la peſte aille bien loin de toy,
Et bien-heureuſe vy deſſous vn ſi bon Roy.

Le premier Paſteur voyageur.

L'ardeur qui la ieuneſſe échauſe de loüange,
M'a fait errer long temps en mainte terre eſtrange,
Pour voir ſi le merite egaloit le renom
Des Rois, dont i'ay cognu les faces & le nom.
I'ay pratiqué leurs mœurs, leurs grandeurs, leurs alteſſes,
Leurs troupeaux infinis, leurs ſuperbes richeſſes,
Leurs peuples, leurs citez, & les diuerſes lois
Dont ſe font obeir les Princes & les Rois.
Ie vy premierement le grand Paſteur d'Eſpagne :
Aſſiſe à ſon coſté i'apperceu ſa compagne,
Qui prend ſa noble race & ſon eſtre ancien
Des Vallois deſcendus du noble ſang Troyen,
Fille de Henriot, ſœur de Carlin, & fille
De Catin, le ſourjon de ſi noble famille.
Ie vy ce demy-Dieu en Eſpagne adoré,
Ie le vy d'Orient tellement honoré,
Que pour riche preſent ſon Inde luy enuoye
Cent vaiſſeaux tous les ans chargez de iaune proye.

Ie le vy craint, aimé, reueré, redouté,
Plein d'vne ame gaillarde & d'vn cœur indonté,
Roy de tant de troupeaux que ie n'en ſçay le conte!
Car vn nombre ſi grand la memoire ſurmonte.
Mais le plus grand plaiſir dont ie repeu mon cœur,
Ce fut quand ie cognu que ce Prince veinqueur
Des hommes & de ſoy, aimoit tant noſtre France,
Qu'il ſouſtenoit Carlin appuy de ſon enfance,
Et qu'en lieu de ſurprendre ou de rauir ſes biens,
Bon frere luy gardoit ſes ſuiects anciens,
Luy preſtoit ſes guerriers, le couuoit ſous ſon aile,
Tant vaut vne amitié quand elle eſt fraternelle.
Iamais pour ce bien-fait ne puiſſes-tu grand Roy
Sentir ſe rebeller tes peuples contre toy,
Et iamais en ton lict ne puiſſe arriuer noiſe,
Puiſque tu es ſi bon à la terre Françoiſe!
Paſſant d'autre coſté i'allay voir les Anglois,
Region oppoſée au riuage Gaulois :
Ie vy leur grande mer en vagues fluctueuſe,
Ie vy leur belle Royne honneſte & vertueuſe :
Autour de ſon Palais ie vy ces grands Mylords
Accorts, beaux & courtois, magnanimes & forts :
Ie les vy tous aimer la France leur voiſine :
Ie les vy reuerer Carlin & Catherine,
Ayant iuré la paix, & ietté bien-auant
La querelle ancienne aux vagues & au vent.
Ie vy des Eſcoſſois la Royne ſage & belle,
Qui de corps & d'eſprit reſemble vne immortelle :
I'approchay de ſes yeux, mais bien de deux Soleils,
Deux Soleils de beauté qui n'ont point leurs pareils :
Ie les vy larmoyer d'vne claire roſée,
Ie vy d'vn beau cryſtal ſa paupiere arroſée
Se ſouuenant de France, & du Sceptre laiſſé,
Et de ſon premier feu comme vn ſonge paſſé.

Qui voirroit en la mer ces deux Roynes fameuſes
En beauté, trauerſer les vagues eſcumeuſes,
Certes on les diroit, à bien les regarder,
Deux Venus qui voudroient au riuage aborder.
Face bien toſt le Ciel que leur ieuneſſe eſcloſe
Comme vne belle fleur, ne reſemble à la roſe
Qui faniſt ſur l'eſpine, & languiſſante pend
Sa teſte, & ſon parfum inutile reſpand,
Perdant odeur & teint & grace printaniere
Pour n'eſtre point cueillie en ſa ſaiſon premiere.
Quand vne tendre vigne eſt pendante aux ormeaux,
En force & en vigueur elle eſtend ſes rameaux,
Fait ombrage aux Paſteurs : mais ſi rien ne la ſerre,
Sans force & ſans vigueur elle languiſt à terre,
Rampe deſur la place, & d'vn bras fleſtriſſant
En ſoy-meſme languiſt, le meſpris du paſſant.
Soient doncques à deux Rois leurs ieuneſſes liées
D'vn amo[illegible] eternel, afin que mariées,
Roynes ſans perdre temps enfantent d'autres Rois,
Puis que leurs Maieſtez aiment tant les François.

Le ſecond Paſteur voyageur.

La meſme ardeur de gloire, & la bouillante enuie
De voir les eſtrangers, m'a fait voir l'Italie,
Terre graſſe & fertile, où Saturne habitoit
Quand le peuple innocent de glan ſe contentoit.
I'ay veu le grand Paſteur de tant d'ames Chreſtiennes,
I'ay veu dedans vn lac les barbes anciennes
De ces peres Bergers qui gouuernent ſous eux
Par prudence & vertu vn peuple ſi heureux.
I'ay veu le grand Berger de la belle Florence,
Florence qui ſe dit de Catin la naiſſance :

I'ay veu le fleuue d'Arne & le Mince cornu,
Qui est par le berceau de Tityre cognu,
Où le Duc Mantouan ennemy de tout vice
Aux peuples ses suiets administre Iustice.
De là m'en retournant contre-mont, i'allay voir
Le beau Palais d'Vrbin, escolle de sçauoir.
Ie vy des Ferrarois le Pasteur & le maistre,
Qui se vante d'auoir de Roger pris son estre :
Ie vy sa forte ville & le Pau menaçant,
Qui va comme vn Toreau par les champs mugissant :
Grands Pasteurs, grands Bergers, qui ont la foy iurée
Au grand Prince Carlin d'eternelle durée,
Qui aiment sa grandeur, & qui d'vn cœur loyal
Redressent sa Couronne & son Sceptre Royal.
De là m'en retournant ie pris ma droite voye
Par les champs de Piedmont, par les monts de Sauoye,
Où ie vy ce grand Duc qui n'a point de pareil
Sous la voute du Ciel, en armes ny conseil,
Animé d'vne force & prompte & vigoreuse,
Ayant pris des Saxons sa race genereuse,
Et du Ciel son esprit, qui magnanime & chaut
A tousiours pour suiet vn penser grand & haut.
A son dextre costé ie vy sa femme assise,
Fleur & perle d'honneur que nostre siecle prise,
La tante de Carlin que la Grace a nourry,
La fille de François, & la sœur de Henry,
La mere des vertus qui iustement merite
D'estre ensemble vne perle & vne Marguerite.
Bien loin de sa maison soit malheur & meschef :
Le doux miel sous ses pieds, la manne sur son chef
Puisse tousiours couler, & les lis & les roses
Au plus froid de l'hyuer soyent pour elles décloses
Aux buissons de Piedmont : & en lieu d'vn Torrent
Le laict par la Sauoye aille tousiours courant

Murmurant ſon renom, puis que tant elle eſtime
Les chanſons des Paſteurs, leurs flutes & leur rime.

L'autre Berger voyageur.

Que faites-vous ici, Bergers qui ſurmontez
Les Roſſignols d'Auril quand d'accord vous chantez
Que faites-vous ici? vous perdez ce me ſemble
La parole & le temps à rioter enſemble:
L'vn ſur l'autre n'aura le pris victorieux,
Eſtans egalement les chers mignons des Dieux.
Apollon & Palés & Pan vous fauoriſent,
Et tous à qui mieux mieux vous honorent & priſent:
Et pource abandonnez vos prix & vos diſcords,
Et venez eſcouter les merueilleux accords
De deux peres Bergers, qui deſſous vne roche
Vont dire vne chanſon dont Tityre n'approche.
Tous les Bergers des champs y courent d'vn grand pas:
Tous les chéuriers des monts en deſcendent à bas,
Et les plus grans rochers abaiſſent les oreilles
Sur l'Antre pour ouyr de ſi douces merueilles.
Maintenant en cherchant mon Belier adiré,
I'ay veu les deux Bergers dans l'Antre retiré,
Qui ont deſia la flute à la léure pour dire
Ie ne ſçay quoy de grand qu'Apollon leur inſpire.
Venez donq' les ouir ſans diſputer en vain,
Oſtez de vos flageols & la bouche & la main:
Vous eſtes tous vnis d'amitié mutuelle,
Puis la paix entre vous vaut mieux que la querelle.

Le Chœur des Bergeres.

I'ay ſongé ſur la mi-nuit
Ceſte nuit
Quand le doux ſommeil nous lie,
Que mille Cygnes chantoyent,
Qui ſortoyent
Du coſté de l'Italie.
I'en ay veu d'autres apres
Plus eſpais
Venir du coſté d'Eſpagne,
Et d'autres forts & puiſſans
Blanchiſſans
Du coſté de l'Allemagne :
Puis en volant tout en rond
Sur le front
De Carlin luy faire feſte,
Et doucement le flatant
En chantant
Luy predire vne conqueſte.
I'ay veu preſque en meſme temps
Le Printemps
Florir deux fois en l'année :
Dieu ces ſonges nous permet,
Qui promet
Quelque bonne deſtinée.

Le ſecond ioueur de Lyre.

Vn iour au meſme lieu où nous ſommes ici,
Deux Bergeres ayans de leur race ſouci,

Bergeres de renom, de famille excellente,
L'vne mere du Roy, l'autre du Roy la tante,
L'vne venant de France & l'autre de Piemont,
Se trouuant en ceſt Antre où ces deux Paſteurs ſont,
Apres auoir long temps diſcouru de grans choſes,
Qui aux entendemens de tous hommes ſont cloſes,
Appellerent Carlin leur petit nourriçon,
Et luy firent par ordre vne belle leçon.
Or d'autant que leurs mots contenoyent la doctrine
Qu'il faut qu'vn ieune Roy retienne en ſa poitrine,
Portant dedans le cœur leur precepte imprimé,
S'il veut eſtre des ſiens bien craint & bien aimé :
Les Paſteurs d'ici pres, pour ne perdre la gloire
De tels enſeignemens ſi dignes de memoire,
Par vn vœu ſolennel aux Dieux ont ordonné
Qu'en ce mois tous les ans à iour determiné
Couurant l'Antre de fleurs & les prez de carolles,
Deux Paſteurs rediroyent mot à mot les parolles,
Qu'autrefois à Carlin ces Bergeres ont dit,
Et que la viue Echo par ces bois reſpandit :
A fin que des Paſteurs la ieuneſſe nouuelle
Apprenne tous les ans vne leçon ſi belle.
Or ils vont commencer, s'il vous plaiſt les ouir,
D'enſeignemens ſi beaux vous pourrez reſiouir,
Et vous couchant au ſoir pres du feu les redire
A vos ieunes enfans à fin de les inſtruire :
« Car ny large moiſſon, ny troupeaux engraiſſez,
« Ny bleds dans les greniers l'vn ſur l'autre amaſſez
« Ne vallent le ſçauoir, de l'eſprit l'heritage :
« Par la ſeule leçon le Paſteur deuient ſage.

Le premier Pasteur.

Puis-que tu es, mon fils, de tant de Pasteurs maistre,
Que Dieu dans ton herbage a mis tant de troupeaux,
Il ne faut seulement sçauoir les mener paistre,
Sçauoir les engraisser, sçauoir tondre leurs peaus.

Le second Pasteur.

Ce n'est rien de guider mille bœufs en pasture,
Il faut les conseruer & en auoir souci,
Il faut de ton bestail cognoistre la nature,
Corriger tes Bergers, te corriger aussi.

I.

Quand les petits Bergers font aux champs vne faute,
« Petite elle ne tire vn repentir apres :
« Mais des maistres Pasteurs elle deuient si haute,
« Qu'elle passe en grandeur les plus hautes forests.

II.

Et pource, mon Nepueu, il faut dés ta ieunesse
Apprendre la vertu, pour guide la suiuant :
« C'est vn ferme tresor qui les hommes ne laisse,
« Les autres biens mondains s'en-volent comme vent.

I.

Pour viure bien-heureux, crain Dieu sur toute chose :
Seul il faut l'adorer & au cœur l'imprimer,
Et le prier au soir quand le Soleil repose,
Et dés l'Aube du iour quand il sort de la mer.

II.

« *Le ſeul commencement & la fin de ſcience,*
« *Eſt craindre le Seigneur, & maintenir la foy*
Des peuples eſpandus ſous ton obeïſſance,
Qui ſont enfans de Dieu auſſi bien comme toy.

I.

Sois paré de vertu, non de pompe Royale:
« *La ſeule vertu peut les grans Rois decorer.*
« *Sois Prince liberal : toute ame liberale*
« *Attire à ſoy le Peuple, & ſe fait honorer.*

II.

Porte deſur le front la honte de mal-faire,
Aux yeux la grauité, & la clemence au cœur,
La Iuſtice en la main, & de ton aduerſaire,
Fuſt il moindre que toy, ne ſois iamais moqueur.

I.

Rens le droit à chacun, c'eſt la vertu premiere
Qu'vn Roy doit obſeruer : ſois courageux & fort:
« *La force du courage eſt la viue lumiere*
« *Qui nous fait meſpriſer nous-meſmes & la mort.*

II.

Ne ſois point arrogant, vanteur ne temeraire,
Yurongne, opiniaſtre & ſuperbe à la main,
« *Mutin, chagrin, deſpit : le Prince debonnaire*
« *Doit eſtre gracieux amiable & humain.*

I.

Mesprise la richesse, & toutesfois desire
Comme Roy valeureux d'augmenter ton bonheur,
Et par armes vn iour agrandis ton Empire
Moins pour auoir du bien que pour auoir honneur.

II.

Sois ferme en ta parole, & de vaine promesse
N'abuse tes suiets, & aux trompeurs ne croy :
Celuy qui par le nez ainsi qu'vn Ours se laisse
Mener par les flateurs, n'est digne d'estre Roy.

I.

Sois tardif à courroux, & point ne te conseille
Par ieunes esuentez qui n'ont appris le bien :
Mais honore les vieux & leur preste l'oreille,
Et seul de ton cerueau n'entreprens iamais rien.

II.

Sois constant & hardi aux fortunes pressées,
Magnanime au peril, pront d'esprit & de main :
Et iugeant l'auenir par les choses passées
Serre le temps present, n'attens au lendemain.

I.

Chasse l'Oisiueté la mere de tout vice,
Et grand Seigneur appren les mestiers d'vn soldart :
Sauter, luter, courir, est honneste exercice,
Bien manier cheuaux & bien lancer le dart.

II.

Exerce ton eſprit aux choſes d'importance,
Aux affaires qui ſont de ton priué Conſeil,
« L'eſprit en eſt plus ſain : l'oiſeuſe negligence
« Sille les yeux des Rois d'vn malheureux ſommeil.

I.

Tu dois cognoiſtre ceux qui te font du ſeruice,
Les aimer les cherir pour leur fidelité :
Et à fin qu'apres toy honorer on les puiſſe,
Hauſſe-les aux honneurs comme ils ont merité.

II.

Par flateurs, par menteurs & par femmes ne donne
Ny preſens ny eſtats, malheur s'en eſt ſuiui :
Que la ſeule vertu ſeulement on guerdonne :
Si tu le fais ainſi, tu ſeras bien ſerui.

I.

Ne renuerſe iamais l'ancienne police
Du pays où les loix ont fleuri ſi long temps :
Ce n'eſt que nouueauté qui couue vne malice :
Si vn s'en reſiouiſt, mille en ſont mal-contens.

II.

Iamais, ſi tu m'en crois, ne ſouffre par la teſte
De ton peuple ordonner tes ſtatuts ny tes lois :
« Le peuple variable eſt vne eſtrange beſte,
« Qui de ſon naturel eſt ennemi des Rois.

I.

N'offenſe le commun pour aider à toy-meſme,
Des grans & des petits ſois touſiours le ſupport :
« La propre conſcience eſt vne genne extrême,
« Quand nous auons peché, qui touſiours nous remord.

II.

Et bref, mon cher Nepueu, pour regner prens exemple
Aux Rois *tes deuanciers, Princes cheualeureux :*
Si leurs faits pour patron ta ieuneſſe contemple,
Tu feras non pas Roy, *mais vn Dieu bien-heureux.*

Le Chœur des Bergeres.

Tout ainſi qu'vne prairie
Eſt portraite de cent fleurs,
Ceſte neuue Bergerie
Eſt peinte de cent couleurs.
Le Poëte ici ne garde
L'art de l'Eclogue parfait :
Auſſi la Muſe regarde
A traiter vn autre fait.
Pource Enuie ſi tu pinces
Son nom de broquars legers,
Tu faux : car ce ſont grans Princes
Qui parlent, & non Bergers.
Il meſpriſe le vulgaire,
Et ne veut point d'autre loy
Sinon la grace de plaire
A ſes Muſes & au Roy.

ECLOGVE II.

LES PASTEVRS.

Aluyot & Frefnet.

Paiffez douces brebis, paiffez cefte herbe tendre,
Ne pardonnez aux fleurs : vous n'en fçauriez tant prendre
Par l'efpace d'vn iour, que la nuict enfuiuant
Humide n'en produife autant qu'au-parauant.
De là vous deuiendrez plus graffes & plus belles,
L'abondance de laict enflera vos mammelles,
Et fuffirez affez pour nourrir vos aigneaux,
Et pour faire en tout temps des fromages nouueaux.
Et toy mon chien Harpaut feure & fidele garde
De mon troupeau camus, leue l'œil & pren garde
Que ie ne fois pillé par les loups d'alentour,
Ce-pendant qu'en ce bois ie me plaindray d'Amour.
Or-fus mon Aluyot, allon ie te fupplie
Soulager en chantant le foin qui nous ennuye,
Allon chercher le frais de cet antre mouffu,
Creufé dedans le flanc de ce tertre boffu :
Et là nous fouuenans de nos cheres amies,
Qui font de nos langueurs doucement ennemies,
Tous deux en deuifant par ordre nous dirons
Nos plaintes aux rochers qui font aux enuirons,
A fin que quelque vent rapporte à leurs oreilles
Les foucis que nous font leurs beautez nompareilles.

Nous ſommes arriuez dedans l'Antre ſacré :
Ie m'en vay le premier (s'ainſi te vient à gré)
Te chanter ma complainte : ayant ouy la mienne,
Secondant ma douleur, tu me diras la tienne.

Freſnet.

Ma belle Marion, de qui le ſouuenir
Me fait comme Niobe en rocher deuenir,
Pour l'abſence de toy ie hay ma propre vie,
Qui deſdaignant mon cœur, maugré moy t'a ſuiuie,
Pour loger en tes yeux, qui ores de ſi loin
Me rempliſſent le cœur de triſteſſe & de ſoin.
Rien ne m'eſt agreable apres ſi longue abſence,
I'eſpere ſans eſpoir : la peur & l'eſperance
Combatent ma raiſon, mais l'amoureuſe peur
Aſſaut ma patience, & veinc touſiours mon cœur.
Rien ne me reſiouiſt : ſoit que la belle Aurore
De roſes & d'œillets l'Orient recolore,
Ou ſoit que le Soleil pende en bas ſes cheuaux,
Il voit mes yeux en pleurs & mon cœur en trauaux.
Quand le ſoir eſt venu, ie conte ma fortune
Maintenant aux foreſts, maintenant à la Lune :
I'erre de bois en bois, car en lieu de dormir
Impatient d'amour ie ne fais que gemir :
Ou ſi le long trauail de fortune m'aſſomme,
Et me fait par contrainte aux yeux couler le ſomme,
Cent fantoſmes diuers s'apparoiſſent à moy,
Qui me font en dormant trembler le cœur d'effroy :
Ie reſue, ie diſcours, ie bâille, ie m'allonge :
Tantoſt ſon beau portrait qui me reuient en ſonge,
Me fuit, me ſuit, me tient, & en le pourſuiuant
Pour le prendre en mes bras, ie ne pren que du vent.

C'eſt grand cas que d'aimer! vne amoureuſe playe
Ne ſe guariſt iamais pour choſe qu'on eſſaye:
Plus on la veut guarir, & plus le ſouuenir
La fait touſiours plus viue en nos cœurs reuenir.
I'ay beau me promener au trauers d'vn bocage,
I'ay beau paiſtre mes bœufs le long d'vn beau riuage,
I'ay beau voir le Printemps deſur les arbriſſeaux,
Ouyr les Roſſignols, gazouiller les ruiſſeaux,
Et voir entre les fleurs par les herbes menues
Sauter les aignelets ſous leurs meres cornuës,
Voir les boucs ſe choquer, & tout le long du iour
Voir les beliers ialoux ſe battre pour l'amour.
Ce plaiſir toutefois non-plus ne me contente
Que ſi du froid Hyuer la ſifflante tourmente
Auoit terni les champs, & en mille façons
Rué deſſus les fleurs la neige & les glaçons,
Et que les ſaints troupeaux de cent Nymphes compaignes
Ne vinſſent plus de nuict danſer en nos montaignes.
Bien que mon parc foiſonne en vaches & toreaux,
Et que ſous ma faueur viuent cent paſtoureaux
Qui ſçauent tous iouër des douces Cornemuſes,
Des Nymphes les mignons, des Faunes & des Muſes:
Bien que mon doux Flageol ſur tous le mieux appris,
Quand il me plaiſt chanter, ſeul emporte le pris:
Bien qu'en nulle ſaiſon le doux lait ne me faille,
L'vne part deuient creſme, & l'autre part ſe caille,
L'autre deuient fromage, vn mol, l'autre ſeiché,
Le mol eſt pour manger, le ſec pour le marché:
Et bien que mes brebis ne ſoyent iamais brehaignes,
Bien que mille troupeaux beſlent par les campaignes,
Ie voudrois n'auoir rien, Marion, ſinon toy
Que ie voudrois pour femme en mon antre chez moy,
Et parmi les foreſts loin d'honneur & d'ennie,
Vſer en te baiſant le reſte de ma vie.

L'orage est dangereux aux herbes & aux fleurs,
La froideur de l'Autonne aux raisins qui sont meurs,
Les vents aux bleds d'Auril : mais l'absence amoureuse
A l'amant qui espere est tousiours dangereuse.
I'ay pour maison vn antre en vn rocher ouuert,
De Lambrunche sauuage & d'Hierre couuert,
Qui deçà qui delà leurs grans branches espandent,
Et droit sur le milieu de la porte les pendent.
Vn Meslier noüailleux ombrage le portail,
Où sans crainte du chaud remasche mon bestail :
Du pié naist vn ruisseau, dont le bruit delectable
S'enrouë entre-cassé des cailloux & du sable,
Puis au trauers d'vn pré serpentant de maint tour,
Arrouse doucement le lieu de mon seiour.
De là tu pourras voir Paris la grande ville,
Où de mes pastoureaux la brigade gentille
Porte vendre au marché ce dont ie n'ay besoin,
Et tousiours argent frais leur sonne dans le poing.
Là s'il te plaist venir, tu seras la maistresse,
Tu me seras mon tout, ma Nymphe & ma Deesse,
Nous viurons & mourrons ensemble, & tous les iours
Vieillissant nous verrons raieunir nos amours :
Tous deux nous estendrons dessous vn mesme ombrage,
Tous deux nous menerons nos bœufs en pasturage
Dés la pointe du iour, les remenant au soir
Quand le Soleil tombant en l'eau se laisse choir :
Tous deux les menerons quand le Soleil se couche,
Et quand de bon matin il sort hors de sa couche :
A toute heure en tous lieux ensemble nous irons,
Et dessous mesme loge ensemble dormirons.
Puis au plus chaud du iour, estans couchez à l'ombre,
Apres auoir conté de mes troupeaux le nombre,
Pour chasser le sommeil, ie diray des chansons
Que pour toy ie compose en diuerses façons.

Alors toy doucement ſur mes genoux aſſiſe,
Maintenant tu ferois d'vne douce feintiſe
Semblant de ſommeiller, maintenant tu ferois
Semblant de t'eſueiller, puis tu me baiſerois,
Et preſſerois mon col de tes bras, en la ſorte
Qu'vn orme eſt enlacé d'vne vigne bien forte:
Maintenant tu romprois de ton baiſer mon chant,
Maintenant tu irois de tes léures cherchant
A m'oſter le flageol hors de la léure mienne,
Pour y mettre en ſon lieu le coural de la tienne:
Puis tu me baiſerois, & me voulant flater
Tu voudrois quelquefois auecque moy chanter:
Quelquefois toute ſeule, & comme languiſſante
Ie te verrois mourir en mes bras palliſſante,
Puis te reſuſciter, puis me faire mourir,
Puis d'vn petit ſou-ris me venir ſecourir,
Puis en mille façons de tes léures vermeilles
Me rebaiſer les yeux, la bouche & les oreilles,
Et coup ſur coup ietter des pommes dans mon ſein,
Que i'aurois & d'œillets & de roſes tout plein,
Pour reietter au tien qui maintenant pommelle
Comme fait au Printemps vne pomme nouuelle:
Sein où logeoit Amour, qui le trait me tira
Au cœur, qui autre nom depuis ne ſouſpira
Que le tien Marion, teſmoin en eſt ce Cheſne,
Où ces vers l'autre iour i'engrauay d'vne aleſne:

Les ondes reſuiront contremont les ruiſſeaux,
Sans fueilles au Printemps feront les arbriſſeaux,
Venus ſera ſans torche, & Amour ſans ſagette,
Quand le Paſteur Freſnet oubli'ra Mariette.

Sus troupeau deſlogeon, i'ay d'eſcliſſe & d'oſier,
Acheuant ma chanſon, acheué mon panier:

Voici la nuict qui vient, il me faut mener boire
Mon grand bouc escorné qui a la barbe noire.
Or adieu Marion, ma chanson, & le iour:
Le iour me laisse bien, mais non pas ton amour.
Ainsi disoit Fresnet: Aluyot au contraire
Pour l'amour de sa Dame vne chanson va faire.

Aluyot.

Ma Ianette, mon cœur, dont ie n'ose approcher,
Tant les yeux sont ardans, plus polie à toucher
Que la plume d'vn Cygne, & plus fresche & plus belle
Que n'est au mois d'Auril vne rose nouuelle,
Plus douce que le miel, plus blanche que le lait,
Plus vermeille en couleur que le teint d'vn œillet:
Voici (il m'en souuient) le mois & la iournée
(O douce souuenance heureuse & fortunée!)
Où premier ie te vey peigner tes beaux cheueux,
Ainçois filets dorez, mes liens & mes nœuds.
Ie vy de sa main propre Amour les mettre en ordre,
Et filet à filet en deux tresses les tordre:
I'en coupay les plus blons & les plus crespelets:
Les tournant en cordons i'en fy des brasselets
Que ie porte à mes bras, signe que tu tiens prise
En tes crespes cheueux mon cœur & ma franchise:
Ie les garde bien cher, car en nulle saison
Ie ne veux eschapper de si belle prison.
Mainte fille en voyant ma face ieune & tendre,
Où la barbe commence encores à s'estendre,
M'a choisi pour amy: hier mesme Margot
Qui fait sauter ses bœufs au son du harigot,
Tu la cognois, Ianette, enuoya Iaqueline
Vers moy, pour me donner de sa part vn beau Cygne,

Et me dist, Ceste-là qui te donne ceci,
Auecque son present à toy se donne aussi :
Pren son present & elle, assez elle merite,
Ayant les yeux si beaux, d'estre ta fauorite.
Mais ie la refusay : car plustost que d'aimer
Autre que toy, mon cœur, douce sera la mer,
Le doux miel coulera de l'escorce d'vn Fresne,
Et les roses croistront sur les branches d'vn Chesne,
Les buissons porteront les œillets rougissans,
Et les haliers ronceux les beaux lis blanchissans.
D'autant que du Printemps la plaisante verdure
Est plus douce aux troupeaux que la triste froidure,
D'autant qu'vn arbre enté rend vn iardin plus beau
Que le tige espineux d'vn rude sauuageau,
D'autant qu'vn Oliuier surpasse en la campaigne
D'vn saule pallissant la perruque brehaigne,
Et d'autant qu'au matin la belle Aube qui luit,
Surmonte de clarté les ombres de la nuict :
D'autant, ma Ianeton, desur toute pucelle
Tu sembles à mes yeux plus gentille & plus belle :
Ces Houx m'en sont tesmoins, & ces Pins que tu vois
Surmonter en hauteur la cyme de ces bois,
Où m'esbatant vn iour i'engrauay sur l'escorce
D'vn Chesne non ridé, cest Epigrame à force.

Quand Aluyot viura sans aimer Ianeton,
Le Bouc se vestira de la peau d'vn Mouton,
Et le Mouton prendra la robbe d'vne Chéure
Et aura comme vn Bouc barbe dessous la léure

I'ay l'ame toute esmeüe & le cœur tout raui,
Quand ie pense en ce iour où premier ie te vy
Porter vn beau panier (ainsi qu'vne bergere)
Allant cueillir des fleurs au iardin de ma mere :

Si toſt que ie te vy, ſi toſt ie fu deceu,
Ie me perdi moy-meſme, & depuis ie n'ay ſceu
Soulager ma douleur : tant l'amoureuſe flame
Deſcendant iuſqu'au cœur m'auoit embraſé l'ame.
Tu auois tes cheueux ſans ordre deſliez,
Frizez creſpez retors, primes & deliez
Comme filets de ſoye : & de houpes garnie
Te pendoit aux talons ta belle ſouquenie.
Ta ſœur alloit apres, i'allois apres auſſi :
Et comme ie voulois te conter mon ſouci,
Las ! ie m'eſuanouy, & l'amoureux martyre
Qui me preſſoit le cœur, ne me laiſſa rien dire.
A la fin reuenu de telle paſmaiſon,
Le bouillant appetit ſurmonta la raiſon,
Ie te contay mon mal : mais toy ſans eſtre attainte
De ma triſte douleur, te moquas de ma plainte.
Or comme tu cueillois vne fleur de ta main
Par feintiſe, vn bouquet te tomba de ton ſein
(Où mainte fleur eſtoit l'vne à l'autre arrengée)
Lié de tes cheueux & de ſoye orengée :
Ie l'amaſſe & l'attache au bord de mon chapeau,
Et bien qu'il ſoit fany, touſiours me ſemble beau,
Comme ayant la couleur de ma face bleſmie,
Qui maugré mon Printemps ſe fleſtriſt pour m'amie.
Ainſi que ie pleurois pour mon mal appaiſer,
Tu ſautes à mon col, me donnant vn baiſer :
Ha ie meurs quand i'y penſe ! & de ta bouche pleine
De roſes, me verſas dans l'ame ton haleine :
Ce doux baiſer paſſa (dont i'ay veſcu depuis)
Soudain de nerfs en nerfs, de conduis en conduis,
De veine en veine apres, de mouëlle en mouëlle,
M'allumant tout le ſang d'vne chaleur nouuelle,
Si bien qu'en toutes parts, en toute place & lieux
I'ay touſiours ton baiſer au deuant de mes yeux :

I'en ſens touſiours l'haleine, & depuis ma Muſette
N'a peu chanter ſinon le baiſer de Ianette.
Doux eſt du Roſſignol la ruſtique chanſon,
Et celle du Linot & celle du Pinçon:
Doux eſt d'vn clair ruiſſeau le ſautelant murmure,
Bien doux eſt le ſommeil ſur la douce verdure :
Mais plus douce eſt ma flute, & les vers que de toy
Ie chante, quand tu es aſſiſe aupres de moy.
I'oy touſiours dans mon Antre vne belle fontaine,
Mon lit d'herbes eſt fait, ma place eſt toute pleine
De toiſons de brebis, que le vent fiſt broncher
L'autre iour contre bas du feſte d'vn rocher.
De l'ardeur du Soleil autant ie me ſoucie,
Qu'vn Amant enchanté des beautez de s'amie
Se ſoucie d'ouir ſon pere le tanſer :
Car Amour ne le fait qu'en ſa Dame penſer.
Autant qu'on peut ſonger en dormant de richeſſes,
Autant i'ay de troupeaux : ſur leurs toiſons eſpeſſes
Tous les iours ie m'endors ſans me donner eſmoy
Du froid : car la froideur ne vient pas iuſqu'à moy.
Mais ce-pendant qu'ici ie chante ma Ianette,
Veſper reluit au Ciel d'vne clarté brunette :
Le temps coule ſi toſt que ie ne le ſens point,
Le Soleil eſt couché : mais l'ardeur qui me poingt,
Ne ſe couche iamais, & iamais ne s'alente
(Donnant tréue à mon cœur) tant elle eſt violente.
Remede contre Amour ie ne ſçaurois trouuer,
Voire euſſé-ie auallé tous les torrens d'Hyuer,
Et beu tous les glaçons des montaignes Riſées,
Tant i'ay de ſa chaleur les veines eſchaufées.
Ie ne puis qu'en chantant ma douleur contenter :
Mon confort ſeulement ne vient que de chãter.
La Cigale ſe plaiſt du chant de la Cigale,
Et Paſteur i'aime bien la chanſon paſtorale :

L'Aigneau ſuit l'herbe courte, & le doux Chéureſueil
Eſt ſuiui de la Chéure, & le bois du Chéureil :
Chacun ſuit ſon deſir, & i'aime ma Muſette
Pour y chanter deſſus les amours de Ianette.
Or adieu Ianeton, le iour & ma chanſon :
D'vn ruiſſeau murmurant ſi plaiſant n'eſt le ſon,
Le ſommeil n'eſt ſi doux, ny les ieunes fleurettes
Du Printemps ne ſont pas ſi douces aux Auettes,
Que les vers me ſont doux, voire autant que tes yeux
Qui font touſiours Amour de moy victorieux.

ECLOGVE III.

OV

CHANT PASTORAL

ſur les nopces de Monſeigneur Charles
Duc de Lorraine, & Madame Claude,
fille deuxieſme du Roy
Henry II.

LES PASTEVRS.

Bellot, Perrot, & Michau.

Vn Paſteur Angeuin & l'autre Vandomois,
Bien cognus des rochers, des fleuues & des bois,
Tous deux d'âge pareils, d'habit & de houlette,
L'vn bon ioüeur de flute & l'autre de muſette,
L'vn gardeur de brebis & l'autre de chéureaux,
S'eſcarterent vn iour bien loin des Paſtoureaux.

Tandis que leur beſtail paiſſoit parmi la plaine
Vn peu deſſous Meudon au riuage de Seine,
Laiſſerent leurs maſtins pour la crainte des loups,
Bien armez de colliers tous heriſſez de clous :
Et montant ſur le dos d'vne colline droite
Au trauers d'vne vigne, en vne ſente eſtroite,
Gaignerent pas à pas la Grotte de Meudon,
La Grotte que Charlot *(*Charlot *de qui le nom*
Eſt ſaint par les foreſts) a fait creuſer ſi belle
Pour eſtre des neuf Sœurs la demeure eternelle :
Sœurs qui en ſa faueur ont meſpriſé les eaux
D'Eurote & de Permeſſe, *& les tertres iumeaux*
Du cheuelu Parnaſſe, *où la fameuſe ſource*
Priſt du Cheual *volant & le nom & la courſe,*
Pour venir habiter ſon bel Antre eſmaillé,
Vne loge voutée en vn roc entaillé.
Si toſt que ces Paſteurs du milieu de la rotte
Apperceurent le front de la diuine Grotte,
S'enclinerent à terre, & craintifs honoroyent
De bien loin le repaire où les Sœurs demeuroyent.
Apres l'oraiſon faite, arriuent à l'entrée
(Nuds de teſte & de pieds) de la Grotte ſacrée :
Car ils auoyent tous deux & ſabots & chapeaux,
Reuerant le ſaint lieu, pendus à des rameaux.
Eux deuots arriuez au deuant de la porte
Saluerent Pallas *qui la* Gorgonne *porte,*
Et le petit Bacchus, *qui dans ſes doigts marbrins*
Tient vn rameau chargé de grappes de raiſins :
Se lauent par trois fois de l'eau de la fontaine,
Se ſerrent par trois fois de trois plis de veruene,
Trois fois entournent l'Antre, & d'vne baſſe vois
Appellent de Meudon les Nymphes par trois fois,
Les Faunes, les Syluains, & tous les Dieux ſauuages
Des prochaines foreſts, des monts & des bocages :

Puis prenant hardiesse ils entrerent dedans
Le saint horreur de l'Antre, & comme tous ardans
De trop de Deïté, sentirent leur pensée
De nouuelle fureur brusquement insensée.
Ils furent esbahis de voir le partiment
En vn lieu si desert, d'vn si beau bastiment:
Le plan, le frontispice, & les piliers rustiques,
Qui effacent l'honneur des colonnes antiques:
De voir que la Nature auoit portrait les murs
De grotesque si viue en des rochers si durs:
De voir les cabinets, les chambres & les salles,
Les terrasses, festons, guillochis & ouales,
Et l'esmail bigarré, qui resemble aux couleurs
Des prez quand la saison les diapre de fleurs:
Ou comme l'Arc-en-ciel qui peint à sa venuë
De cent mille couleurs le dessus de la nuë.
Lors Bellot & Perrot (de tels noms s'appelloyent
Les Pasteurs qui par l'Antre en reuerence alloyent)
Ne se peuuent garder de rompre le silence,
Et le premier des deux Bellot ainsi commence.

Bellot.

Printemps, naissez, croissez, & de mille façons
Couurez les prez nouueaux de fleureuses moissons,
A fin qu'en les cuillant fraischement ie façonne
Pour le front de Charlot vne belle couronne.
Pasteurs, puis que Charlot nous daigne regarder,
Comme nous soulions faire, il ne faut plus garder
Pour la crainte des loups, nos brebis camusettes,
Qui sans crainte paistront au bruit de nos musettes.
Nos chéures sans danger les Saules brouteront,
Et nos toreaux sous l'ombre assis remascheront

L'herbage à ſeureté ſous les ſons de Tityre :
Et nous autres bergers ne ferons plus que rire,
Que iouer, que fluter, que chanter & dancer,
Comme ſi l'âge d'or vouloit recommencer
A regner deſſous luy, comme il regnoit à l'heure
Que Saturne faiſoit en terre ſa demeure.
Nous luy baſtirons d'herbe vn autel comme Pan,
Nous chommerons ſa feſte, & au retour de l'an,
Tout ainſi qu'à Palés, ou à Cerés la grande,
Trois pleins vaiſſeaux de laict luy verſant pour offrande,
Inuoquerons ſon nom : & boiuant à l'entour
De l'autel, nous ferons vn banquet tout le iour,
Où Ianot Limoſin pendra la chalemie
A tous Bergers venans pour l'amour de s'amie :
Car c'eſt vn demi-Dieu, à qui plaiſent nos ſons,
Qui fait cas des Paſteurs, qui aime leurs chanſons,
Qui garde leurs brebis de chaud & de froidure,
Et en toutes ſaiſons les fourniſt de paſture.
Quelque part que tu ſois, Charlot, pour ta vertu
En tes léures touſiours ſauourer puiſſes-tu
Le doux ſuccre & la manne, & manger tout enſemble
Le miel, qui en douceur à tes propos reſemble,
Et touſiours quelque part que tu voudrois aller
Puiſſent deſſous tes pieds les fontaines couler
De vin & de nectar, & loin de ton herbage
Le Ciel puiſſe ruer ſa foudre & ſon orage :
Les cornes de tes bœufs ſe puiſſent iaunir d'or,
D'or le poil de tes boucs, & la toiſon encor
De tes brebis ſoit d'or, & les peaux qui heriſſent
De tes chéures le dos de fin or ſe iauniſſent.
Pan le Dieu chéure-pied des Paſteurs gouuerneur,
Augmente ta maiſon, tes biens & ton honneur :
Touſiours puiſſe d'aigneaux peupler ta bergerie,
De ruiſſeaux argentins arrouſer ta prairie,

Et touſiours d'herbe eſpaiſſe emplir tes gras herbis,
De toreaux ton eſtable, & ton parc de brebis,
Puis que tu es ſi bon & que tu daignes prendre
Quelque ſoin des Paſteurs & leurs flutes entendre.
A-tant ſe teut Bellot, & à peine auoit dit,
Qu'en pareille Chanſon Perrot luy reſpondit.

Perrot.

Nymphes filles des eaux, des Muſes les compagnes,
Qui habitez les bois, les monts, & les campagnes,
Permettez moy chanter voſtre Antre de Meudon,
Que des mains de Charlot vous receuſtes en don.
Comme Amphion tira les gros cartiers de pierre
Pour emmurer ſa ville au ſon de ſa guiterre:
Ainſi ce beau ſeiour Charlot vous a conſtruit
De rochers qui ſuiuoyent de ſa voix le doux bruit.
Ceux qui viendront, Charlot, ou boire en ta fontaine,
Ou s'endormir aupres, ſe voirront l'ame pleine
De ſaincte Poëſie, & leurs vers quelquefois
Pourront bien reſiouir les oreilles des Rois.
Ici comme iadis en ces vieux tabernacles
De Delphe & de Delos, ſe rendront les oracles:
Et à ceux qui voudront à la Grotte venir,
Phebus leur apprendra les choſes à venir.
Charlot ie te ſuppli' ne rougis point de honte
De nous ſimples Bergers faire vn petit de conte:
Apollon fut Berger, & le Troyen Pâris:
Et le ieune amoureux de Venus, Adonis,
Ainſi que toy porta au flanc la panetiere,
Et par les bois ſonna l'amour d'vne Bergere:
Mais nul des Paſtoureaux en l'antique ſaiſon
Comme toy, n'a baſti des Muſes la maiſon.

Toufiours tout à l'entour la tendre mouffe y croiffe,
Le poliot fleuri en tout temps y paroiffe:
Le lierre tortu recourbé de maint tour
Y puiffe fus fon front grimper tout à l'entour,
Et la belle lambrunche enfemble entortillée
Laiffe efpandre fes bras tout du long de l'allée:
L'auette en lieu de ruche agence dans les troux
Des ruftiques piliers, fa cire & fon miel roux,
Et le freflon armé qui les raifins moiffonne,
De fon bruit enroüé par l'Antre ne bourdonne:
Mais les beaux grefillons, qui de leurs cris trenchans
Salu'ront les Pafteurs à leur retour des champs.
Mainte gentille Nymphe, & mainte belle Fée,
L'vne aux cheueux pliez, & l'autre defcoifée,
Auecque les Syluains y puiffe toute nuit
Fouler l'herbe des pieds au fon de l'eau qui bruit.
Toufiours cefte maifon puiffe auoir arrofée
Le bas d'vne fonteine, & le haut de rofée:
Toufiours foit aux Pafteurs fon taillis ombrageux,
Sans crainte de la foudre ou du fer outrageux:
Et iamais au fommet quand la nuict eft obfcure,
Les Choüans annonceurs de mauuaife aduenture
Ne s'y viennent percher, mais les Roffignolets
Voulant chanter plus haut que tous nos flageolets,
Y defgoifent toufiours par la verte ramée
Du bon Pafteur Charlot la belle renommée,
A fin que tous les vents l'emportent iufqu'aux Cieux,
Et du Ciel puiffe aller aux oreilles des Dieux.
Ainfi finift Perrot, & l'vn & l'autre enfemble
(A qui tout le pied droit par bon augure tremble)
Sortent hors de la Grotte, & à fin de pouuoir
Mieux chanter à loifir s'en-allerent affoir
L'vn defur vn gazon, l'autre fur vne fouche:
Et lors de tels propos Bellot ouurit fa bouche.

Bellot.

Perrot, tous les Pafteurs ne te font que louer,
Te vantent le premier, foit que vueilles iouer
Du Ciftre ou du Rebec, & la Mufette tienne,
Tant ils font abufez, comparent à la mienne:
Ie voulois dés long temps feul à feul te trouuer
Loin de nos compagnons, à fin de t'efprouuer,
Pour maiftre te monftrer qu'autant ie te furpaffe
Qu'vne haute montagne vne colline baffe.

Perrot.

Mon Bellot, il eft vray que les Pafteurs d'ici
M'eftiment bon Poëte, & ie le fuis auffi:
Mais non tel qu'eft Michau, ou Lancelot qui fonne
Si bien de la Mufette aux riues de Garonne,
Et mon chant au prix d'eux eft pareil au Pinçon,
Qui veut du Roffignol imiter la chanfon.
Toutesfois, mon Bellot, ie ne te veux defdire:
Si tu es bon Thyrfis, ie feray bon Tityre.
Commence, ie n'ay point le courage failli:
L'affailleur bien fouuent vaut moins que l'affailli.
Il faut pour le veinqueur que nous mettions vn gage:
Quant à moy, pour le prix ie depofe vne cage
Que ie fis l'autre iour voyant paiftre mes bœufs,
Deuifant à Thoinet qui s'egale à nous deux:
Les barreaux font de Til, & la perchette blanche
Qui trauerfe la cage, eft d'vne Coudre franche:
De pelures de Ionc i'ay tiffu tout le bas:
A l'vn des quatre coings la coque d'vn Limas
Pend d'vn crin de cheual, voire de telle forte
Qu'on diroit à la voir qu'elle mefme fe porte.

I'ay creusé d'vn Sureau l'auge bien proprement,
Et les quatre pilliers du petit bastiment
Sont d'vne grosse ronce en quatre parts fendue:
Et le cordon tressé duquel elle est pendue,
Belin me l'a donné, houpé tout à l'entour
Des couleurs qu'il gaigna de Caton l'autre iour.
I'ay dedans prisonniere vne ieune Aloüette,
Qui desgoise si bien, qu'hier ma Cassandrette
Que i'aime plus que moy, m'en offrit vn veau gras
Au front desia cornu, voire & si ne l'eut pas:
Toutesfois tu l'auras si tu me gaignes ores,
Mais ie t'asseure bien que tu ne l'as encores.

Bellot.

Pour la cage & l'oiseau ie veux mettre vn panier
D'artifice enlacé de vergettes d'ozier,
Large & rond par le haut, qui tousiours diminüe
En tirant vers le bas d'vne pointe menüe:
L'anse est faite d'vn hous qu'à force i'ay courbé:
En voulant l'atenuir le doigt ie me coupé
Auecque ma serpette: encores de la playe
Ie me deuls, quand du doigt mon flageollet i'essaye.
Tout ce gentil panier est portrait par-dessus
De Mercure & d'Io, & des cent yeux d'Argus:
Io est peinte en vache, & Argus en vacher:
Mercure est tout aupres, qui du haut d'vn rocher
Roulle le corps d'Argus, apres auoir coupée
Son col du fer courbé de sa trenchante espée:
De son sang naist vn Paon, qui ses ailes ouurant
Va deçà & delà tout le panier couurant.
Il me sert à serrer des fraizes & des roses,
Il me sert à porter au marché toutes choses:

Mon Oliue, mon cœur, desire de le voir,
Elle me veut donner son maftin pour l'auoir,
Et si ne l'aura pas : ie te le mets en gage,
I'en refuse trois fois la vente de ta cage.
Mais qui nous iugera? qui en prendra le soin?
Vois-tu ce bon vieillard qui vient à nous de loin?
A luy voir au menton la barbe venerable,
Le chef demi couuert d'vn poil gris honorable,
La houlette en la main d'vn noüailleux cormier,
Le hauqueton d'vn Daim, c'est Michau le premier
Des Pasteurs en sçauoir, auquel font reuerence
Quand il vient en nos parcs, tous les Bergers de France.

Perrot.

Ie le cognois, Bellot, ie l'ay ouy chanter:
Autant comme tu fais, ie l'ose bien vanter:
Car il a bien souuent daigné prendre la peine
De louër mes chansons à Charlot de Lorraine.

Michau.

Que dites-vous, garçons, des Muses le souci?
Ici le bois est verd, l'herbe fleurist ici,
Ici les petits monts les campagnes emmurent,
Ici de toutes parts les ruisselets murmurent:
Ne soyez point oisifs, Enfans, chantez tousiours,
Mais comme auparauant ne chantez plus d'amours,
Eleuez vos esprits aux choses bien plus belles,
Qui puissent apres vous demeurer immortelles.
N'auez-vous entendu comme Pan le grand Dieu,
Le grand Dieu qui preside aux Pasteurs de ce lieu,

Par mariage aſſemble à ſa fille Claudine
Le beau Paſteur Lorrain, de telle fille digne?
C'eſt le ieune Charlot, tige de ſa maiſon,
Parent de ces Paſteurs qui portent la Toiſon,
Et couſin de Charlot le bon hoſte des Muſes,
Duquel touſiours le nom enfle vos cornemuſes:
Et de ce grand Francin, qui à coups de leuiers,
De fondes, & de dars a chaſſé les bouuiers
Qui venoyent d'outre-mer manger nos paſturages,
Et menoyent maugré nous leurs bœufs en nos riuages.
Là ne ſe doit dreſſer vn vulgaire feſtin:
Depuis le ſoir bien tard iuſqu'au premier matin
La feſte durera, & les belles Naiades,
Les Faunes, les Syluains, Dryades, Oreades,
Les Satyres, les Pans tout le iour balleront,
Et de leurs pieds fourchus l'herbette fouleront.
De ce beau mariage entonnez vos Muſettes,
Monſtrez-vous auiourd'huy tels ſonneurs que vous eſtes,
Chantez ceſte alliance, & ce bon-heur ſacré:
Les deux freres Lorrains vous en ſçauront bon gré.
Pan y tiendra ſa Court en Maieſté Royale,
Aupres de luy ſera ſon eſpouſe loyale,
Et ſon fils deſia Roy, & ſa diuine Sœur
Qui paſſe de ſon nom & la perle & la fleur.
Sus donc chante, Bellot, commence quelque chouſe:
Tu diras l'eſpouſé, Perrot dira l'eſpouſe:
Car il vaut mieux, Enfans, celebrer ce beau iour,
Qu'vſer vos chalumeaux à chanter de l'Amour.

Bellot.

O Dieu qui prens le ſoin des nopces, Hymenée,
Laiſſe pendre à ton dos ta chape enſafranée,

Ton pied ſoit enlacé d'vn beau brodequin bleu,
Et portes en ta main vn clair flambeau de feu :
Eſternue trois fois, & trois fois de la teſte
Fay ſigne de bon-heur à la nociere feſte
De Claudine & Charlot, à fin que deſormais
Le mariage ſoit heureux pour tout iamais.
Ameine auecques toy la Cyprienne ſainte
D'vn demi-ceint tiſſu deſſus les hanches ceinte,
Et ſon enfant Amour tenant l'arc en ſes mains,
Pour ſe cacher és yeux du Prince des Lorrains.
Ce n'eſt pas vn Berger, qui vulgaire & champeſtre
Meine aux gaiges d'autruy vn maigre troupeau paiſtre :
Mais qui a cent troupeaux de vaches & de bœufs,
De boucs & de beliers paiſſans les prez herbeus
De Meuſe & de Moſelle, & la fertile plaine
De Bar, qui ſe confine aux terres de Lorraine.
Il s'eleue en beauté ſur tous les paſtoureaux
Comme vn braue toreau ſur les menus troupeaux,
Ou comme vn Pin gommeux au reſonnant fueillage
Tient ſon chef pommelu par-deſſus vn bocage.
Qui plus eſt, ſon menton en ſa ieune ſaiſon
Ne ſe fait que creſper d'vne blonde toiſon.
Bergers, faites ombrage aux fontaines ſacrées,
Semez tous les chemins de fleurettes pourprées,
Deſpandez la Muſette, & de branles diuers
Chantez à ce Charlot des chanſons & des vers.
Qu'il te tarde beaucoup que Veſper ne t'ameine
La nuict où tu mettras vne fin à ta peine!
Soleil, haſte ton cours, accourci ton ſeiour,
Charlot a plus beſoin de la nuict que du iour.
L'amitié, la beauté, la grace, & la ieuneſſe
Appreſteront ton lict, & par grande largeſſe
Vne pluye d'œillets deſſus y ſemeront,
Et d'ambre bien-ſentant les draps parfumeront :

Mille gentils Amours ayant petites ailes
Voleront ſur le lict, comme és branches nouuelles
Des arbres au Printemps reuolent les oiſeaux,
Qui ſe vont eſgayant de rameaux en rameaux :
Iamais vigne aux ormeaux ſi fort ne ſoit liée
Comme autour de ton col ta ieune mariée
Qui d'vn baiſer permis ta bouche embaſmera,
Et d'vn autre plaiſir ton cœur allumera.
C'eſt vne prime fleur encores toute tendre :
Eſpoux, garde toy bien bruſquement de la prendre,
Il la faut laiſſer croiſtre, & ne faut ſimplement
Que tenter ceſte nuict le plaiſir ſeulement.
Comme tes ans croiſtront, les ſiens prendront croiſſance :
Lors d'elle à plein ſouhait tu auras iouyſſance,
Et trouueras meilleur mille fois le plaiſir :
Car l'attente d'vn bien augmente le deſir.
Or le ſoir eſt venu, entrez en voſtre couche,
Dormez bras contre bras, & bouche contre bouche :
La concorde à iamais habite en voſtre lit :
Chagrin, diſſenſion, ialouſie & deſpit
Ne vous troublent iamais, ains d'vn tel mariage
Puiſſe naiſtre bien toſt vn genereux lignage
Meſlé du ſang Lorrain & du ſang de Valois,
Qui Partenope vn iour remette ſous ſes lois,
Et puiſſe couronner ſes royales armées
Sur le bord du Iourdain de palmes Idumées.
A-tant ſe teut Bellot, & Perrot tout gaillard
Enflant ſon chalumeau, luy reſpond d'autre part.

Perrot.

O Lucine Iunon, qui aux nopces preſides,
Et de Paons couplez, où il te plaiſt, tu guides

Ton coche comme vent ſur terre & dans les Cieux,
Braue de Maieſté, comme Royne des Dieux,
Amene Paſithée & la Muſe diuine
Qui preſide aux banquets, aux nopces de Claudine.
Comme vne belle roſe eſt l'honneur du iardin,
Qui aux rais du Soleil eſt eſcloſe au matin,
Claudine eſt tout l'honneur de toutes les Bergeres,
Et les paſſe d'autant qu'vn Cheſne les fougeres:
Nulle ne l'a gaignée à ſçauoir façonner
Vn chapelet de fleurs pour ſon chef couronner:
Nulle ne ſçait mieux ioindre au lis la fraiſche roſe,
Nulle mieux ſur la Gaze vn deſſein ne compoſe
De fil d'or & de ſoye, & nulle ne ſçait mieux
L'aiguille demener d'vn pouce ingenieux.
Comme parmi ces bois volent deux tourterelles
Que ie voy tous les iours ſe careſſer des ailes,
Se baiſer l'vne l'autre, & ne s'entre-eſlongner,
Mais conſtantes de foy touſiours s'accompagner,
Qui de leur naturel iuſqu'à la mort n'oublient
Les premieres amours qui doucement les lient:
Ainſi puiſſes-tu viure en amoureux repous
Iuſqu'à la mort, Claudine, auecque ton eſpous.
Ie m'en-vay ſur le bord des riues plus ſecrettes
Cueillir en mon panier vn monceau de fleurettes,
A fin de les ſemer ſur ton lict genial,
Et chanter à l'entour ce beau Chant nuptial.
D'vne ſi belle fille eſt heureuſe la mere,
Ton pere eſt bien-heureux, bien-heureux eſt ton frere,
Mais plus heureux cent fois & cent encor ſera,
Qui d'vn maſle heritier enceinte te fera:
Heureux ſera celuy qui aura toute pleine
Sa bouche de ton ris, & de ta douce haleine,
Et de tes doux baiſers, qui paſſent en odeur
Des prez les mieux fleuris la plus ſouaue fleur:

Heureux qui dans ſes bras preſſera toute nüe
Toy Claudine aux beaux yeux du ſang des Dieux venüe,
Qui hardi taſtera tes tetins verdelets
Qui ſemblent deux boutons encore nouuelets :
Et qui licencié d'vne liberté franche,
Rebaiſera ton front, & ta belle main blanche,
Et qui démeſlera fil à fil tes cheueux
Follaſtrant toute nuict, & faiſant mille ieux :
Celuy prira la nuit que cent nuits dure encore,
Ou bien que de cent iours ne s'eſueille l'Aurore,
A fin que pareſſeux long temps puiſſe couuer
Ses amours en ton lict, & point ne ſe leuer.
Mais le ſoir eſt venu, & Veſper la fourriere
Des ombres, a verſé par le ciel ſa lumiere :
Il faut s'aller coucher. Quoy ? tu trembles du cœur
Ainſi qu'vn petit Fan qui tremble tout de peur
Quand il a veu le loup, ou quand loin de ſa mere
Il s'effroye du bruit d'vne fueille legere.
Il ne ſera cruel : car vne cruauté
Ne ſçauroit demeurer auec telle beauté.
Demain apres auoir ſon amitié cognue,
Tu voudrois mille fois que la nuict fuſt venue
Pour retourner tenter les amoureux combas,
Et pour te rendormir dans le pli de ſes bras.
Sus des-habille toy, & comme vne pucelle
Qui de bien loin ſa mere à ſon ſecours appelle,
N'appelle point la tienne, & vien pour te coucher
Pres du feu qui te doit tes larmes deſecher.
Celuy puiſſe conter le nombre des arenes,
Les eſtoiles des cieux & les herbes des plaines,
Qui contera les ieux de vos combats ſi dous,
Deſquels pour vne nuict vous ne ſerez pas ſaouls.
Or ſus esbatez-vous & en toute lieſſe
Prenez les paſſe-temps de la bréue ieuneſſe

Qui bien toſt s'enfuira, & au nombre des ans
Qui vous ſuiuent tous deux egalez vos enfans.
Ton ventre deſormais ſi fertile puiſſe eſtre,
Que d'vn ſang ſi diuin puiſſe en bref faire naiſtre
Des filles & des fils : des fils qui porteront
Les vertus de leur Pere empreintes ſur le front,
Et qui dés le berceau donneront cognoiſſance
Que d'vn Pere tres-fort auront pris leur naiſſance:
Les filles en beautez en grace & en douceur
Par ſignes donneront vn teſmoignage ſeur
De la pudicité de leur mere diuine,
Qui de noſtre grand Pan reçoit ſon origine.
Ainſi diſoit Perrot, qui retenant le ſon
De ſon pipeau d'auoine acheua ſa chanſon.
Echo luy reſpondoit : les bois qui rechanterent
Le beau chant nuptial, iuſqu'au ciel le porterent.
Lors Michau s'eſcriant s'aſſeit au milieu d'eux,
Puis diſt en approuuant la chanſon de tous deux.

Michau.

Voſtre fleute, garſons, à l'oreille eſt plus douce
Que le bruit d'vn ruiſſeau qui iaze ſur la mouſſe,
Ou que la voix d'vn Cygne, ou d'vn Roſſignolet
Qui chante au mois d'Auril par le bois nouuelet.
De Manne à tout iamais vos deux bouches ſoient pleines,
De roſes vos chapeaux, vos mains de marjolaines:
Iamais en vos maiſons ne vous defaille rien,
Puis que les chalumeaux vous entonnez ſi bien.
Que chacun par accord s'entre-donne ſon gage:
Perrot, pren le panier, & toy Bellot la cage:
Retournez, mes enfans, conduire vos toreaux,
Et viuez bien-heureux entre les Paſtoreaux.

CHANT PASTORAL,

à tres-illuſtre & vertueuſe Princeſſe Madame
Marguerite de France Ducheſſe
de Sauoye.

Ie me faſchois de la pompe des Rois,
Et pour la Court ie viuois par les bois
Seul à par-moy ſauuage & ſolitaire,
Loin des Seigneurs, des Rois & du vulgaire:
Plus me plaiſoit vn Rocher bien pointu,
Vn Antre creux de mouſſe reueſtu,
Vn long deſtour d'vne ſeule valée,
Vn vif ſourjon d'vne onde reculée,
Vn bel eſmail qui bigarre les fleurs,
Voir vn beau pré tapiſſé de couleurs,
Ouir iazer vn ruiſſeau qui murmure,
Et m'endormir ſur la ieune verdure,
Qu'eſtre à la Court, & mendier en vain
Vn faux eſpoir qui coule de la main.
Au mois de May que l'Aube retournée
Auoit eſcloſe vne belle iournée,
Et que les voix d'vn million d'oiſeaux
Comme à l'enuy du murmure des eaux,
Qui haut qui bas contoient leurs amourettes
A la rouſée aux vents & aux fleurettes,
Lors que le ciel au Printemps ſe ſou-rit,
Quand toute plante en ieuneſſe fleurit,
Quand tout ſent bon, & quand la douce terre
Ses riches biens dé ſon ventre deſſerre
Toute ioyeuſe en ſon enfantement:
Errant tout ſeul tout ſolitairement

I'entre en vn pré, du pré en vn bocage,
Et du bocage en vn desert sauuage,
Où i'auisay vn Pasteur qui portoit
Dessus le dos vn habit qui estoit
De la couleur des plumes d'vne Gruë:
Sa panetiere à son costé pendue
Estoit d'vn loup, & l'effroyable peau
D'vn ours pelu luy seruoit de chapeau.
Lors appuyant vn pied sur sa houlette,
De son bissac aueind vne Musette,
La met en bouche, & ses léures enfla,
Puis coup sur coup en haletant soufla
Et resoufla d'vne forte halenée
Par les poumons reprise & redonnée,
Ouurant les yeux & dressant le sourcy:
Mais quand par tout le ventre fut grossy
De la Chéurette, & qu'elle fut egalle
A la rondeur d'vne moyenne balle,
A coups de coude en repousse la vois,
Puis çà puis là faisant saillir ses doits
Sus les pertuis de la Musette pleine,
Comme saisi d'vne angoisseuse peine,
Palle & pensif auec le triste son
De sa Musette ourdit telle chanson.
Petits aigneaux qui paissez sous ma garde,
Plus que deuant il vous faut prendre garde
De vostre peau pour la crainte des loups,
Et de bonne heure au soir retirez vous:
Plus ne verrez sauter parmy les prées
Ny les Syluains, ny les Muses sacrées:
Tous nos pastis ne sont plus habitez
Comme ils souloient des sainctes Deitez.
Plus ne paistrez poliot ny lauande,
Le dur chardon sera vostre viande:

Et ſi verrez en toutes les ſaiſons
La ronce aiguë eſcarder vos toiſons.
Et toy Harpaut, qui te ſoulois defendre
Contre les loups, maintenant faut apprendre
D'eſtre humble & doux, & ne plus abboyer:
Il faut apprendre à flechir & ployer,
Et te couchant (puis qu'il n'y a plus d'ordre)
Flatter les loups quand ils te voudront mordre.
Et toy Muſette, à qui preſque i'auois
Par ſept conduits donné la meſme vois
Qu'à ſon flageol auoit donné Tityre,
Plus tu n'auras ce plaiſir d'ouir dire,
La belle Nymphe a fait cas de tes chants,
Car ſa grandeur abandonne nos champs.
Plus ne voudra ceſte Nymphe diuine
A ſon grand Pan qui la France domine,
Comme autres fois, tes chanſons celebrer.
Que tardes-tu? va-t'en te démembrer
De piece à piece, & ſi tu peux, transforme
Ton corps venteux en ſa premiere forme:
(Tu fus iadis ſur la riue d'vne eau,
S'il m'en ſouuient, de pucelle vn roſeau:)
Et là touſiours, quand tu ſeras attainte
De quelque vent, ne ſonne que ma plainte.
Dedans le creux d'vn rocher tout couuert
De beaux Lauriers, eſtoit vn Antre vert,
Où au milieu ſonnoit vne fontaine
Tout à l'entour de violettes pleine.
Là s'eſleuoient les œillets rougiſſans,
Et les beaux liz en blancheur fleuriſſans,
Et l'ancolie en ſemences enflée,
La belle roſe auec la giroflée,
La paquerette & le paſſe-velours,
Et ceſte fleur qui a le nom d'Amours.

Ceste fontaine en ruisseaux separée
Baignoit les fleurs d'vne course esgarée
S'entre-lassant en cent mille tortis,
Que ny chéureaux, ny vaches, ny brebis
D'ergots fourchus n'auoient iamais foullée,
Ny les Pasteurs de leurs léures souillée.
Vn iour d'Esté qu'encores le Soleil
N'a ses cheuaux deuallez au sommeil,
Et qu'il se monstre encor plus haut qu'vne aulne
Dedans le ciel tout bigarré de iaulne,
De pers, de bleu: ie vey pres d'vn rocher
Vn grand troupeau de Nymphes approcher,
Toutes ayans en leurs belles mains blanches
Vn beau cofin tissu de ieunes branches.
En ce-pendant que l'vne se baignoit,
L'autre sautoit, & l'autre se peignoit,
Ie veis venir vne belle Charite,
Que les humains appelloient Marguerite,
Des immortels Pasithée auoit nom,
Toute diuine en faicts & en renom.
Elle marchant à tresses descoiffées
Apparoissoit la Princesse des Fées:
Vn beau surcot de lin bien replié,
Frangé, houpé, luy pendoit iusqu'au pié:
Et ses talons qui fouloient la verdure,
Deux beaux patins auoient pour couuerture
Vn Carquan d'or son col enuironnoit,
Et son beau sein sans branler se tenoit
Pressé bien haut d'vne boucle azurée,
Telle qu'on voit la belle Cytherée.
Elle cent fois d'vn seul trait de ses yeux
Auoit flechy les hommes & les Dieux
Sans se flechir: car la fleche poussée
De l'arc d'Amour ne l'auoit point blessée,

Et ſienne & franche auoit touſiours eſté
Parmy les fleurs en toute liberté.
A peine auoit dans les ondes voiſines
Laué ſes bras & ſes iambes marbrines,
Que tout ſoudain (ou ſoit qu'il vinſt des cieux,
Ou ſoit qu'il fuſt vn Faune de ces lieux)
Ie veis venir par eſtrange auenture
Vn Dieu caché ſous mortelle figure,
Qui reſembloit le paſteur Delien
Gardant les bœufs au bord Amphryſien,
Ou le Troyen, dont l'ardente ieuneſſe
Donna la pomme à Venus la Déeſſe.
Ses beaux cheueux ſous vn Zephire mol
En petits flots ondoyoient à ſon col :
Ses yeux, ſon front, ſon allure & ſon geſte
Eſtoit pareil à celuy d'vn celeſte :
Comme vn Paſteur portoit dedans ſa main
Vne houlette à petits cloux d'airain,
Où ſur le bout deſſus l'eſcorce dure
De deux beliers ſe monſtroit la figure
Qui ſe choquoient, & aupres d'eux eſtoit
Vn loup portrait qui les chiens aguettoit.
Si toſt qu'il veit ceſte belle Dryade,
Bleſſé d'amour il en deuint malade :
Et comme vn feu qui aux eſpics ſe prend,
Et de petit apres ſe fait plus grand,
Puis tout à coup trouuant matiere preſte
Vient aux foreſts, & enflame leur teſte :
Ainſi l'amour tellement l'embraſa,
Que ceſte Nymphe à la fin il oſa
Rauir au dos, l'emportant en Sauoye
Comme vn Lyon le doux ſuc d'vne proye.
Tant ſeulement i'en entendy la vois
Eſuanouye au milieu de ces bois,

Qui paruenoit à mon oreille à peine,
Comme la voix de quelque Nymphe en peine.
Or en voyant dans ces champs l'autre iour
Vn pigeon blanc empieté d'vn Autour,
Qui l'emportoit pour luy ſeruir de proye
Deſſus les monts de la haute Sauoye,
Ie preuy bien l'infortune futur,
Et l'engrauay dedans le tige dur
De ce coudrier : encor l'eſcorce verte
De l'engraueure apparoiſt entre-ouuerte :
Y adiouſtant ces vers pleins de ſoucy
Qu'encore vn coup ie vais redire icy :
A ton depart les gentilles Naiades,
Faunes, Syluains, Satyres & Dryades,
Pans, Deitez de ces Antres reclus
Sont diſparus, & n'apparoiſſent plus.
Loin de nos champs Flore s'en eſt allée,
D'vn habit noir Pomone s'eſt voilée,
Et Apollon qui fut iadis berger,
Dedans nos champs ne daigne plus loger,
Et le troupeau des neuf Muſes compaignes
Ainſi qu'en friche ont laiſſé nos montaignes
Pour le regret de leur dixieme Sœur
Qui les paſſoit de chant & de douceur :
Bref de nos bois toutes Deitez ſaintes,
Cypris la belle, & ſes Graces deſceintes
En nous laiſſant pour ſi piteux depart
La larme à l'œil, habitent autre part.
Plus les rochers ny les Antres ruſtiques
Ne ſeront pleins de fureurs Poëtiques :
Echo ſe taiſt, & ne veut plus parler,
Tant a regret de te voir en-aller.
Las ! maintenant en ta faſcheuſe abſence
Le champ ingrat trompera la ſemence

Se démentant, & en lieu de moiſſons
Ne produira que ronces & buiſſons :
Si que ie crains que malheur ne vous vienne,
Qu'en autre fleur vn Aiax ne deuienne,
Et que Narciſſe encor' ne ſoit mué,
Et d'Apollon Hyacinthe tué,
Et qu'en Soulſy ne iauniſſe Clytie,
Et que la peau du Satyre Marſye
Ne ſaigne tant, que du dos eſcorché
Ne ſe reface vn grand fleuue eſpanché,
Puis que Manto & la Nymphe Egerie
N'ont plus le ſoin de noſtre bergerie.
O demy-Dieux, ô gracieux eſprits
Qui de pitié le cœur auez eſpris,
O monts, ô bois, ô foreſts cheueluës,
O rouges fleurs, iaunes, palles & bluës,
O terre, ô ciel, ô fontaines & vens,
Faunes, Syluains, & Satyres, & Pans,
Et toy Clion, qui fus iadis ma Muſe,
Entre mes mains caſſe ta Cornemuſe,
Puis qu'auſſi bien ſans faueur & ſans los
Pendroit en vain vne charge à mon dos.
Paſteurs François, n'enflez plus les Muſettes.
Pour ſon depart elles ſeront muettes :
Dedans le ciel leur chant eſuanouy,
Comme il ſouloit, ne ſera plus ouy :
Si m'en croyez, allons en Arcadie,
Et flechiſſons de noſtre melodie
Roches & bois, tygres, lyons & loups,
Puis que la France eſt ingrate vers nous :
Puis que la Nymphe en qui fut l'eſperance
Des bons ſonneurs, s'eſcarte loin de France,
Allons nous-en, ſans demourer icy
Pour y languir en peine & en ſoucy.

Qui sera plus d'vn annuel office
Parmy les bois aux Muses sacrifice?
Qui plus de fleurs les ruisseaux semera?
Qui plus le nom de Palés nommera
Parmy les champs? & qui plus aura cure
De nos troupeaux & de nostre pasture?
Qui plus à Pan daignera presenter
Les Pastoureaux pour les faire chanter?
Qui de leur flute appaisera les noises?
Qui iugera de leurs chansons Françoises?
Qui donnera le prix aux mieux disans,
Et sauuera leurs vers des mesdisans?
Adieu troupeau qui pres moy soulois viure,
Adieu Vandome, adieu, ie la veux suiure
Par les rochers, les antres & les bois,
Sauoisien en lieu de Vandomois.
Dans le pays où la belle Atalante
Mettra les pieds, tousiours dessous sa plante,
Fust-ce en hyuer, les roses s'esclouront,
Et de laict doux les fontaines courront,
Les chesnes creux parleront les oracles,
Plus que iamais on voirra de miracles.
Car les rochers nostre langue apprendront,
Et les pinçons rossignols deuiendront:
Tous les Pasteurs au retour de l'année
Luy dedi'ront vne feste ordonnée,
Feront des vœuz, & donneront le pris
A qui sera de chanter mieux appris:
Si qu'à iamais comme vne colombelle
Par les Pasteurs volera toute belle
De bouche en bouche, & par mille beaux vers
Son nom croistra dedans les arbres verds,
Qui garderont dans l'escorce entamée
A tout iamais sa viue renommée,

Pour deuenir plus vieille quelque iour
Que ces rochers plantez tout à l'entour.
Tant qu'on voirra ſur les Alpes chenuës
Ou s'appuyer ou degouter les nuës :
Tant qu'en hyuer on voirra les torrans
Auec grand bruit encontre-val courans :
Tant que les cerfs aimeront les bocages,
L'air les oiſeaux, les poiſſons les riuages :
Tant que mon ſang mon corps animera,
Tant que ma main ma Muſette aimera,
Touſiours par tout ſans repos & ſans ceſſe
Ie chanteray ceſte belle Déeſſe
La MARGVERITE, *honneur de noſtre temps,*
Dont la vertu fleuriſt comme vn Printemps.
Et toy Chanſon ſi rudement ſonnée,
Demeure icy où ie t'ay façonnée
Dedans ce bois, au pied de ce rocher :
Il ne faut plus de la Court approcher,
Où ſans appuy tu rougirois de honte,
Et de ta voix on feroit peu de conte.
Or ſus paiſſez paiſſez pauures brebis,
Allez par l'herbe, empliſſez-vous le Pis,
Broutez broutez ceſte douce verdure
Pour emporter aux aigneaux nourriture,
Qui en beſlant dans le toict ont deſir
De vous ſucer le laict tout à loiſir.
Et quoy troupeau ! tu es inſatiable,
La nuict arriue, il faut gaigner l'eſtable :
Voicy les loups qui ont accouſtumé
De brigander quand le iour eſt fermé,
Ils font le guet, & plus de rien n'ont crainte,
Car la bonté par les champs eſt eſtainte.
A tant le iour peu à peu s'embrunit,
Et le Paſteur comme le iour finit

Son chant rural : deſtendit ſa Muſette,
Dedans ſa main empoigna ſa houlette,
Chaſſant deuant le troupelet menu
Harpaut ſon chien & ſon belier cornu.

ECLOGVE IIII.

OV

DV-THIER.

LES PASTEVRS.

Bellot, Perrot, Bellin.

De fortune Bellot & Perrot deſſous l'ombre
D'vn vieil cheſne touffu auoient ſerré par nombre,
L'vn à part ſes brebis, & l'autre ſes chéureaux.
Et tous deux ſur la léure auoient les chalumeaux :
L'vn & l'autre tenoit ſon eſchine appuyée
Sur l'eſcorce d'vn cheſne, & la iambe pliée
En croix ſur la houlette, & leur maſtin eſtoit
Couché pres de leurs pieds, qui les loups aguettoit.
Ce-pendant que Bellot chantoit ſa Dianette,
Et que Perrot faiſoit apprendre à ſa Muſette
Le ſaint nom de Charlot, & d'Annot, que les bois,
Les fleuues & les monts ont ouy tant de fois
Redire à ſon flageol, que ces Dieux le cognoiſſent
Mieux que les gras troupeaux le Thim dont ils ſe paiſſent :
Voicy venir Bellin, qui ſeul auoit erré
Tout vn iour à chercher ſon belier adiré,
Qu'à peine il ramenoit, ayant lié ſa corne
A vn laſſet coulant d'vn tortis de viorne.

Or ce Bellin eſtoit de chanter bon ouurier,
D'habits & de façons reſembloit vn chéurier,
Il auoit en la main vne houlette dure:
Sa Muſette pendoit au long de ſa ceinture,
De moëlle de ionc il portoit vn chapeau,
En lieu d'vn paletoc ſe veſtoit d'vne peau
D'vn chéureau marqueté de couleur noire & blanche,
Qu'vne boucle d'airain luy ſerroit ſur la hanche:
D'vn chéureul auorté vn baudrier il auoit:
Son maſtin à gros poil pas à pas le ſuiuoit,
Qui abayoit ſon ombre, & mordoit à la feſſe
Le belier qui trainer par la corne ſe laiſſe.
Si toſt que ie le vy, ſi toſt ie le cognu,
Et luy criay de loin: Tu ſois le bien-venu,
Couche toy pres de nous, ou ſi le mol ombrage
Du cheſne te deſplaiſt, voy ceſt Antre ſauuage,
Au fond de ce vallon nous irons ſi tu veux,
Et là tu chanteras le tiers auec nous deux.
Au bout de l'Antre ſonne vne viue fontaine,
Ses bords ſont pleins de mouſſe, & le fond d'vne arene
Que l'onde en ſautelant fait iallir çà & là,
Et dit-on qu'autrefois la fontaine parla.
Vne vigne ſauuage eſt rampant ſur la porte,
Qui en ſe recourbant ſur le ventre ſe porte
D'vne longue trainée, & du haut iuſqu'à bas
D'infertiles raiſins laiſſe pendre ſes bras.
Les ſieges ſont de tuf, & autour de la pierre
Comme vn paſſement verd court vn ſep de lierre.
L'Antre n'eſt guiere loin, tu le verras d'ici
Si tu veux t'ergotter, ou te tenir ainſi
Debout comme ie ſuis, ou grimper à ce ſaule,
Ou bien d'vn ſault leger monter ſur mon eſpaule.
Mais ne bougeon d'icy, ceſt ombrage eſt bien frais,
Et bien frais eſt le vent qui vient de ces forés:

Bien doux eſt ce ruiſſeau, bien douces ces Bergeres
Qui deſgoiſent leur chant aupres de ces fougeres:
Ton belier les oit bien, qui ne fait qu'eſcouter,
Et depuis leur chanſon n'a pas daigné brouter.

Bellin.

Ne bougeon, mon Perrot, l'ombre du cheſne eſt bonne:
Icy parmy les prez la belle herbe fleuronne,
Icy les papillons peints de mille couleurs,
Et les mouſches à miel volletent ſur les fleurs:
Icy ſur les ormeaux ſe plaint la tourterelle,
Icy le colombeau baiſe la colombelle,
Philomele ſe deult, & d'vn gentil babil
Progné d'vne autre part lamente ſon Ityl.
De vous deux vne Eclogue à l'enuy ſoit ioüée:
Perrot, les Loups m'ont veu, ma voix eſt enroüée,
Ie ne ſçaurois chanter, & quand ie le voudrois
(Ie iure par ton bouc) encor ie ne pourrois:
Car on m'a deſrobé à ceſte matinée
L'anche de mon bourdon que tu m'auois donnée.
I'ay bien veu le larron qui s'enfuyoit de moy,
Et tant plus à Thenot ie le monſtrois au doy,
Plus il gaignoit le bois, & ſe cachoit derriere
(Afin qu'on ne le viſt) d'vne eſpeſſe ronciere.

Perrot.

Ce n'eſt pas d'auiourd'huy qu'on voit force larrons
Entre les Paſtoureaux: par tous les enuirons
De ces prochains taillis on ne voit autre choſe:
C'eſt pourquoy mon maſtin toute nuict ne repoſe,

Et ne fait qu'abayer. Bellot encores hier,
Comme il dormoit ſeulet ſous l'ombre d'vn coudrier,
Perdit ſa chalemie, & ſon pipeau d'auaine,
Qui valoient bien d'achat quatre toiſons de laine.
Depuis ie vy Thoumin, qui dans le carrefour
Où tu vois ceſt ormeau, enfloit tout à l'entour
Les veines de ſon col, pour vouloir contrefaire
Bellot: mais le pipeau ne le vouloit pas faire,
Ains d'vn ſon miſerable irritoit par les champs
Les Geais & les Piuers à reſpondre à ſes chants.
Et moy, i'ay bien perdu ma Loure toute entiere,
Que Pernet deſroba dedans ma panetiere.
Ie haſtay mon maſtin apres le larronneau,
Qui ſi pres le ſuiuit, qu'il le priſt au manteau:
Il ſe ſauua pourtant, & de la Loure mienne
Touſiours ſonne depuis, & iure qu'elle eſt ſienne.
Ianot ſçait bien que non: car il me la bailla,
Et de nuict & de iour curieux trauailla
Pour m'en faire iouër, contrefaiſant la Muſe
Qui chanta les Bergers és bois de Syracuſe.
Ne laiſſe pour cela, mon Bellot, de chanter:
Les bois ne ſont pas ſourds, ils pourront t'eſcouter.
Echon nous reſpondra, & nous ferons egales
Nos ruſtiques chanſons à la voix des Cygales.
Chanton l'vn apres l'autre, & en ceſte façon
Que Phœbus aime tant, diſons vne chanſon.

Bellot.

Mes vers au nom de Pan il faut commencer, Muſes:
Pan eſt Dieu des Paſteurs, il a de moy ſouci,
Il daigne bien danſer deſſous mes cornemuſes,
Il a ſoin de la France & de mes vers auſſi.

Perrot.

Au ſainct nom de Palés il faut que ie commence:
Palés ainſi que Pan aime les Paſtoureaux,
Au bruit de mon flageol bien ſouuent elle danſe,
Elle a ſoin de mes vers, & de tous mes toreaux.

Bellot.

Diane, qui les cerfs va ſuiuant à la trace,
A qui tout le beau front en Croiſſant apparoiſt,
Ne cognoiſt pas ſi bien en courant à la chaſſe
La meute de ſes chiens, comme elle me cognoiſt.

Perrot.

Phœbus le cheuelu, Dieu qui preſide à Cynthe,
M'aime plus que ſon Luth: ie fais ſa volonté,
Touſiours ſes dons ie porte, au ſein ſon Hyacinthe,
Son Laurier ſur le front, ſa trouſſe à mon coſté.

Bellot.

Deux petits ramereaux ie porte à mon Oliue,
Denichez d'vn grand orme à grauir mal-aiſé,
Afin de la baiſer s'elle veut que ie viue:
Autrement ie mourray ſi ie n'eſtois baiſé.

Perrot.

Ie portay l'autre iour deux tourtres à Caſſandre,
Et mon preſent & moy beaucoup elle priſa:
De ſa blanchette main l'oreille me vint prendre
Et plus de mille-fois doucement me baiſa.

Bellot.

Il ne faut comparer ma Bergere à la tienne,
Non plus qu'vne fleur viue à des boutons faniz:
La tienne eſt toute brune, & tu ſçais que la mienne
(Tu la vis l'autre iour) eſt plus blanche que liz.

Perrot.

La couleur blanche tombe, & la couleur brunette
Eſt touſiours en ſaiſon, & ne ſe fleſtrit pas:
On cueult du Baciet la fleur toute noirette,
Le liz qui eſt tout blanc, bien ſouuent tombe à bas.

Bellot.

Ie ne veux plus aller où ma Nymphe ſeiourne,
I'y pers touſiours mon cœur eſgaré qui la ſuit,
Comme vn bouc adiré qui le ſoir ne retourne
A l'eſtable & d'amour s'eſgare toute nuit.

Perrot.

Ie n'oſe voir la mienne, elle m'a fait malade
Plus de trois iours entiers en extreme langueur:
Ie ne ſçay quels amours ſortoient de ſon œillade,
Qui de cent mille traits me percerent le cœur.

Bellot.

Mon maſtin, garde bien de mordre ma mignonne
Si elle vient me voir, ains baiſe luy les pieds:
Mais abaye de loin, ſi de quelque perſonne
Au milieu de nos jeux nous eſtions eſpiez.

Perrot.

I'aime bien mon maſtin, par luy ie vy m'amie
L'autre iour que le chaut me faiſoit ſommeiller:
Elle iettoit des fleurs ſur ma bouche endormie,
Mon maſtin abayoit à fin de m'eſueiller.

Bellot.

Que touſiours Auanſon maugré l'âge fleuriſſe:
Car il aime les vers, & tous ceux qui les font.
Ie pais à ſon honneur vne belle Geniſſe,
Qui de blanche couleur porte vne eſtoile au front.

Perrot.

Mon Du-thier dans le Ciel puiſſe prendre ſa place,
Il aime ceux qui vont les Muſes pourſuiuant:
Ie luy pais vn Toreau qui les Paſteurs menace
De la corne, & du pied pouſſe l'arene au vent.

Bellot.

Quiconque aime Auanſon, par ſes champs toutes choſes
Luy puiſſent à ſouhait venir de toutes pars:
Quelque part qu'il ira, les œillets & les roſes,
Et fuſt-ce aux iours d'hyuer, luy naiſſent ſous les pas.

Perrot.

Quiconque aime Du-thier, qu'il flechiſſe les marbres,
Qu'en parlant le doux miel luy coule de la vois,
Le Regelice ſoit racine de ſes arbres,
De ſucre ſes rochers, de canelle ſes bois.

Bellot.

S'il est vray que ie chante aussi bien qu'és montaignes
Chantent au mois de May les doux Rossignolets,
Nymphes ie vous suppli', paissez par ces campaignes
D'herbettes & de fleurs mes petits aignelets.

Perrot.

S'il est vray que ie chante aussi bien que Tityre,
Et que du premier rang tousiours vous m'auez mis,
Nymphes ie vous suppli', que mon troupeau n'empire,
Paissez-le de bonne herbe, & luy enflez le Pis.

Bellot.

De laict puissent couler les ondes de mon Loire,
Ses bords soient pour iamais d'hyacinthes semez,
Et de ces belles fleurs qui gardent la memoire
Et le beau nom des Rois en elles transformez.

Perrot.

Mon Loir coule de miel, son arene soit pleine
De perles & rubis, & sa riue d'esmail,
Ses coustaux de raisins, & de froment sa plaine,
De manne ses forests, & ses prez de bestail.

Bellot.

Mais d'où vient que mon bouc, qui sautoit si alaigre,
Qui gaillard dans ces prez cossoit contre mes bœufs,
Depuis qu'il vit ta chéure, est deuenu si maigre?
Ie ne sçay qu'il auroit, s'il n'estoit amoureux.

Perrot.

La chéure que tu dis, ſur vne pierre dure
Auorta l'autre iour, depuis elle ne paiſt
Ny ſaule ne fouteau, c'eſt vn mauuais augure:
Bellot, ſi tu le ſçais, dy le moy s'il te plaiſt.

Bellot.

Ie cognois des Paſteurs, qui nos bœufs enſorcellent
De regards enchantez: puiſſent ils arriuer
Auecques leur troupeau quand les fleurs renouuellent,
Au Printemps en Afrique, en la Thrace l'Hiuer.

Perrot.

De ce taillis prochain deux vieilles ſont ſorties,
Qui m'ont enſorcellé mon pauure toreau blanc:
Puiſſent elles dormir au milieu des orties,
Apres auoir gratté leurs corps iuſques au ſang.

Bellot.

Si i'auois mon Oliue, & les barbes des léures
De mes boucs eſtoient d'or, & ſi tant d'or i'auois
Que de poil ſe heriſſe en la peau de mes chéures,
Ie ne voudrois pas eſtre vn Faune de ces bois.

Perrot.

Si mes brebis portoient vne toiſon dorée,
Si i'auois ma Caſſandre, & mes beliers cornus
Auoient les ergots d'or, au cœur de ceſte prée
Ie baſtirois vn Temple à la belle Venus.

Bellot.

Ia la chaleur ſe paſſe, & le Soleil s'abaiſſe,
Les vents ſont abaiſſez, les bois dorment ſans bruit:
Mais la flame d'amour qui iamais ne me laiſſe,
Plus s'allume en mon cœur, plus s'approche la nuict.

Perrot.

La nuict nourrit le mien que ie ne puis eſteindre,
Aualler toute l'eau de la mer me faudroit:
Mais pour boire la mer il ne ſeroit pas moindre,
Plus ie l'arrouſerois & plus il reuiendroit.

Bellot.

Deſur deux cheſneteaux hier à toute force
Auanſon ie grauay auecques vn poinçon:
Les deux cheſnes croiſtront, & la nouuelle eſcorce
Portera iuſqu'au Ciel le nom de d'Auanſon.

Perrot.

A la Déeſſe Echon qui par les bois reſonne
I'apprens le nom Du-thier ſi ſouuent & ſi bien,
Que parmy les foreſts ceſte Nymphe ne ſonne
Ny entre les rochers, autre nom que le ſien.

Bellot.

Hou maſtin! va chaſſer mon bouc que ie voy pendre
Sur le haut de ce roc, il pourroit trebucher:
Fay-le icy venir paiſtre, où l'herbe eſt la plus tendre.
Si ie prens ma houlette! il ſe fait bien chercher.

Perrot.

Pres des meres paiſſez, paiſſez parmy l'herbette
Petit troupeau d'aigneaux, pour la crainte des loups:
Touſiours deuers le ſoir la beſte vous aguette,
Ne vous eſlongnez pas, elle courra ſur vous.

Bellot.

Dy moy quelle herbe fait les hommes inuiſibles
Miſe deſur la langue, à fin de l'eſprouuer,
De qui lanne faiſoit des choſes impoſſibles:
Tu me ſeras vn Dieu, ſi tu la peux trouuer.

Perrot.

Mais deuine toy-meſme, & tu ſeras Prophete
Le plus grand des Paſteurs, de quelle herbe eſt change
Le cœur d'vne pucelle, & de cruelle eſt faite
Plus douce à ſon amy, quand elle en a mangé?

Bellin.

Il ne faut point entrer en ſi longue diſpute.
Mon Bellot mon amy, prens de moy ceſte Flute:
Fredel, ce bon ouurier, de Buis la façonna,
Et par quatre pertuis le vent il luy donna.
Toy, Perrot, prens auſſi ceſte belle Chéurette:
Son ventre eſt fait de Cerf, ſon anche de Coudrette,
Son bourdon de Prunier: iamais ne perd le vent:
Car elle eſt bien cirée & derriere & deuant.
Perrot priſt la Chéurette, & ſeul par les valées
Et les bords plus ſecrets des riues reculées

Alloit ſonnant Du-thier : Du-thier ſonnoit ſa vois,
Et Du-thier reſpondoient les antres & les bois.
Il le ſonnoit au ſoir quand le Soleil ſe couche,
Le ſonnoit au matin quand il ſort de ſa couche,
Le ſonnoit à midy alors que les troupeaux
Remaſchent leur viande à l'ombre des ormeaux.
Car il aimoit Du-thier, autant que les Auettes
Aiment au mois d'Auril les odeurs des fleurettes,
Les brebis la roſée : & dés ceſte heure-là
Perrot laiſſa les bois, & aux Rois s'en-alla

ECLOGVE V.

LES PASTEVRS.

Carlin, Xandrin, Lanſac.

Deux freres Paſtoureaux, qui auoient pris naiſſance
De Pan qui commandoit nagueres à la France,
Tous deux d'âge pareils, ſe rencontrant vn iour
Apprindrent aux foreſts à parler de l'amour :
Tous deux auoient appris d'enfler les cornemuſes,
L'vn deſſous Amyot le grand amy des Muſes,
Et l'autre deſſous Selue, à qui Phebus donna
Sa Lyre & ſon Laurier quand il le couronna.
Tous deux eſtoient ſçauans, bien appris à ſemondre,
Bien appris à chanter, bien appris à reſpondre :
Tous deux apparoiſſoient miracle de leur temps,
Faiſans naiſtre des fleurs pluſtoſt que leur printemps.
Comme Carlin vn iour retournoit de la chaſſe
(L'vn auoit nom Carlin, l'autre Xandrin) il paſſe
Aupres d'vne fontaine, où ſon frere Xandrin

Paiſſoit ſes gras aigneaux de verd trefle & de thim:
Auſſi toſt que Carlin l'apperceut, il s'eſcrie.

Carlin.

Xandrin gentil Paſteur, chanton ie te ſupplie:
Tous les Bergers d'icy ont eſtimé de toy
Que tu es plus ſçauant à bien chanter que moy:
Ie viens pour t'eſſayer, & te faire cognoiſtre
Qu'en l'art de bien chanter ie ne trouue mon maiſtre.

Xandrin.

Carlin gentil Berger, ie ſuis preſt de chanter:
Mais auant le combat il ne faut ſe vanter,
Approche, me voicy: ie te feray cognoiſtre
Qu'en l'art de bien chanter ie ne trouue mon maiſtre.
Mais que veux-tu gager?

Carlin.

Tout ce que tu voudras:
Ie gage deux aigneaux, gage deux chéureaux gras.

Xandrin.

En lieu de tes aigneaux ie veux mettre vne taſſe
Qui quatre fois le prix de ton gage ſurpaſſe,
Nouuellement tournée: encores elle ſent
La cire & le burin: vne vigne deſcent
Tout à l'entour des bords, qui de raiſins chargée
Eſt de quatre ou de cinq pucelles vendangée,
L'vne tient vn panier, l'autre tient vn couteau,
Et l'autre de ſes pieds preſſe le vin nouueau
Qui ſemble s'eſcouler en ſa voute profonde.
A l'ombre de la vigne eſt vne Nymphe blonde
A cheueux deliez, qui ſe couure le flanc

Et le corps ſeulement d'vn petit linge blanc :
Deux Satyres cornus ſont aupres de la belle,
Qui ont les yeux enflez de trop veiller pour elle,
Bleſſez de ſon amour : mais peu ſe challant d'eux,
Quelquefois deſur l'vn, quelquefois ſur les deux
Mignarde ſon regard, & ſe prend à ſou-rire
Leur donnant le martel, & ne s'en fait que rire.
Vn Peſcheur eſt aſſis au bord du Gobelet,
Qui courbé fait ſemblant de ietter vn filet
Dans la mer pour peſcher, puis de toute ſa force
Et de mains & de nerfs & de veines s'efforce
De le tirer ſur l'eau : ſes muſcles grands & gros
S'enflent depuis ſon chef iuſqu'au bas de ſon dos :
Tout le front luy degoutte, & bien qu'il ſoit vieil homme,
Le labeur toutefois ſes membres ne conſomme :
Son ret eſt deſſous l'eau, & diriez à le voir
Qu'en tirant il ahanne, & ne le peut r'auoir.
Ma léure au Gobelet n'a touché pour y boire :
Tu l'auras toutefois ſi tu as la victoire.

Carlin.

Ie gage vne Muſette au lieu de ton vaiſſeau,
Qui me couſte en argent la valeur d'vn Toreau,
Que d'vn ligneul ciré au genouil i'ay fait coudre :
Son ventre eſt peau de Cerf, ſes anches ſont de Coudre,
Son bourdon eſt de Buis, ſon pipeau de Prunier.
C'eſt vn chef-d'œuure grand ! Seluin ce bon ouurier
En ces bois l'autre iour me la vendit bien chere :
Ie la voulois donner à Margot la Bergere,
Margot qui par les bois garde icy comme nous
Les troupeaux de Catin, & fait la guerre aux Loups.
Ou bien ſi tu ne veux, ie mets ma panetiere :
D'vn auorton de Biche eſt la peau toute entiere :

Et te diray comment i'ay receu ce bon-heur
Que de l'auoir pour mienne & d'en eſtre ſeigneur.
L'autre iour en gardant mes bœufs en ce bocage,
Ie vy qu'vn Loup ſuiuoit vne Biche ſauuage,
Et la preſſoit ſi fort que deſia la tenoit,
Et d'haleine & de pouls moindre elle deuenoit:
Elle battoit des flancs, ſa langue eſtoit tirée,
Comme eſtant ja du Loup la proye deſirée:
Quand en prenant mon arc ie le banday ſoudain,
Ie le courbe en Croiſſant de la ſeneſtre main,
Ie l'eſlongne du front, puis comme bien adextre,
De l'autre ie l'approche à la mammelle dextre:
L'arc ſoudain ſe desbande, & le trait fait vn ſon,
Qui paſſant viſtement de buiſſon en buiſſon,
Siflant & fendant l'air, entama d'auenture
La biche ſous le cœur de mortelle ouuerture
Vn peu deſſous l'eſpaule: elle tombe à genoux,
Et le Loup s'enfuit fremiſſant de courroux.
I'approche & la decoupe, & comme ie m'arreſte
A vouloir décercler les tripes de la beſte,
Ie vy trembler vn Fan, lequel me ſembla beau,
De taches marqueté: i'en eſcorchay la peau,
I'en fis ma panetiere, où quatre ou cinq cachettes
Se trouuent là dedans comme belles chambrettes,
L'vne à mettre le pain, l'autre à mettre des nois,
L'autre à mettre la fonde & mon vaiſſeau de bois.
Or tienne elle ſera, ſi Pan te fauoriſe,
Eſtant victorieux de ſi belle entrepriſe.

Xandrin.

Qui ſera noſtre iuge, & voudra ſans faueur
Donner au mieux-diſant la victoire & l'honneur?
Appellon ce Paſteur qui eſt docte en Muſique,
Qui de tels differents entend bien la pratique:

C'eſt celuy que mon chien abbaye : vois-tu pas
Comme gaillard il vient deuers nous le grand pas ?
A voir ſa panetiere & ſa griſe iaquette,
Son chapeau fait de ionc, ſa fonde & ſa houlette,
C'eſt le Paſteur Lanſac, des Muſes le ſoucy,
Dont le renom s'honore en autre part qu'icy :
Le Tybre l'a cognu, & les eaux argentines
De la Touure qui court toute blanche de Cygnes.

Carlin.

Iuge-nous ſans faueur, donne à celuy le prix
Qui ſera de nous deux à chanter mieux appris :
Noſtre combat ne vient pour noiſe ny querelle,
C'eſt pour voir qui aura Maiſtreſſe la plus belle.
« Tous deux ne ſommes qu'vn : bien ſouuent l'amitié
« Par vn ioyeux combat renforce de moitié.

Lanſac.

Or-ſus aſſiſez-vous, icy l'herbe eſt fleurie,
Icy la vigne tendre aux ormeaux ſe marie
Icy l'ombrage eſt frais, icy naiſſent les fleurs,
Icy le Roſſignol rechante ſes douleurs,
Icy l'onde murmure, & le gentil Zephire
Au trauers de ce bois par les fueilles ſouſpire.
Carlin, chante premier, & toy Xandrin apres
Fais en luy reſpondant retentir ces foreſts.

Carlin.

Du puiſſant Iupiter les Princes ont leur eſtre,
Les Rois au temps paſſé eſtoient des Paſtoureaux :
Apollon & Mercure autrefois ont fait paiſtre
(Fils de Dieux comme nous) icy bas les troupeaux.

Xandrin.

Pan preſide aux Paſteurs, du ciel il me regarde,
Il entend ma priere, il eſcoute mes chants :
Sur la France & ſur moy de bon œil il prend garde,
Il nourriſt mes troupeaux & augmente mes champs.

Carlin.

Depuis le mortel coup, qui (tout le cœur me ſerre
Làs! quand il m'en ſouuient, d'angoiſſes & de pleurs)
Enuoya Pan au ciel, la plus fertille terre
N'a produit que chardons en lieu de belles fleurs.

Xandrin.

En lieu de bon Froment eſt ſorty la Nielle,
Chardons pour Artichaux, Chenarde pour Safran :
Toute choſe eſt changée, & la Roſe nouuelle
Et les Lis ſont fleſtris aux plus beaux iours de l'an.

Carlin.

Que vous eſtes heureux d'auoir pris accroiſſance,
Cheſnes qui faites ombre à ces bois d'icy prés!
Les petits buiſſonnets n'ont force ny puiſſance :
Ie voudrois eſtre grand comme ces grands foreſts.

Xandrin.

L'âge ne ſert de rien, pourueu que le courage
Soit grand & genereux : ces buiſſons que tu vois
Qui ne font auiourd'huy ſinon vn peu d'ombrage,
Deuiendront quelque fois auſſi hauts que ces bois.

Carlin.

Paiſſez douces brebis, paiſſez en ceſte plaine
Bonne herbe, & toy mon chien garde bien mon troupeau :
Quand i'auray le loiſir, toutes en la fontaine
Ie vous iray lauer pour vous blanchir la peau.

Xandrin.

Bouc qui frappes du pied, & de la corne pouſſes
Le front de mes chéureaux, ſois deſormais plus doux :
Il ne faut irriter mes chéures qui ſont douces,
Autrement tu ſerois la paſture des Loups.

Carlin.

Ne reuiendra iamais ceſte ſaiſon dorée
Où les Paſteurs Charlots par les champs fleuriſſoient ?
Quand la terre portoit ſans eſtre labourée
Les bleds qui de leur gré par les champs iauniſſoient ?

Xandrin.

Entre les hommes vifs touſiours vit l'eſperance,
Pren courage Carlin, ce bon temps reuiendra :
Les eaux courront de laict, le miel prendra naiſſance
Des Cheſnes, & l'Hyuer le Printemps deuiendra.

Carlin.

Fleuues, enfans de l'Air, & vous fleurs bien-aimées,
Si chantant vos honneurs quelque honneur ie reçoy,
Paiſſez à mon ſouhait mes brebis affamées,
Et ſi Xandrin y vient, faites luy comme à moy.

Xandrin.

Herbes qui fleuriſſez, douces plantes ſacrées,
Si au ſon de mes vers ie vous vais esbatant
Paiſſez à mon ſouhait mes aigneaux par ces prées,
Et ſi Carlin y vient qu'il en reçoiue autant.

Carlin.

Nymphes, mon cher ſoucy, permettez que ie face
Des vers tels que Francin ce grand Paſteur diuin :
Ou bien s'il ne vous plaiſt me faire ceſte grace,
En vœu ie luy pendray mon flageol à ce Pin.

Xandrin.

Bergers, d'vn verd Laurier faites vne couronne
Pour honorer mon chef : car ſi le Ciel ialous
De l'honneur des Paſteurs beaucoup d'âge me donne,
I'eſpere quelque iour eſtre maiſtre de vous.

Carlin.

De mon flageol vn iour puiſſé-ie tant apprendre,
Que ie chante à l'enuy les honneurs de Catin
Qui douce m'a nourry, comme vne mere tendre
Son enfant le plus cher nourriſt de ſon tetin.

Xandrin.

Ainſi que toy ie veux chanter les honneurs d'elle,
I'eſpere de ſa main des Lauriers triomphans :
Douce elle m'a nourry, comme autrefois Cybelle
Sur les monts Ideans nourriſſoit ſes enfans.

Carlin.

Ie veux de gazons verds, pour mieux luy faire hommage,
Luy dreſſer vn Autel couuert de Poliot,
Où de Cormier taillé ie mettray ſon image,
Celle des deux Francins, celle de Henriot.

Xandrin.

Ie veux chanter deux vers ſur mon tuyau d'auéne:
Le vent les portera le long de ces paſtis:

Catin temporiſant ſouffrit beaucoup de peine
Pour garder nos troupeaux quand nous eſtions petits.

Carlin.

Que ne tiens-ie en mes bras la douce Paſtourelle
Qui le cœur m'a rauy d'vn regard gracieux?
Qui de corps & de taille & de face eſt ſi belle,
Que ie ſuis trop heureux de languir pour ſes yeux?

Xandrin.

Ie ne voudrois auoir les troupeaux d'Arcadie,
Ny des plus riches Rois les treſors plantureux:
Si i'auois ſeulement vn baiſer de m'amie
Deſſous ces verds coudriers, ie ſerois trop heureux.

Carlin.

Si toſt que dans ces champs arriue Galatée,
Les herbes & les fleurs naiſſent par tout icy:
Mais ſi toſt qu'autre part ſa veuë eſt eſcartée
Pour s'en-aller de moy, les fleurs s'en-vont auſſi.

Xandrin.

Si toſt que dans ces champs arriue Paſithée,
Par tout où elle va le beau Printemps la ſuit :
Mais ſi toſt qu'autre part ſa veuë eſt eſcartée
Pour s'enfuir de moy, le beau Printemps s'enfuit.

Carlin.

Ie garde à Galatée vn bel eſſein d'abeilles,
Qui bruyant doucement la belle endormiront :
Ie luy garde vn Chéureau qui deſia fait merueilles
De bondir deſur l'herbe, & de coſſer du front.

Xandrin.

Ie garde à Paſithée vne Linote en cage,
Que i'ay priſe à la glus, & ſi bien l'autre iour
Ie luy fis oublier en vn ſoir ſon ramage,
Que maintenant ſon chant n'eſt ſinon que d'amour.

Carlin.

Bouc, le mary barbu de mon troupeau champeſtre,
Va dire à Galatée à fin de l'enflamer,
Que le diuin Protée a ſouuent mené paiſtre
Du grand Prince Neptun les troupeaux ſous la mer.

Xandrin.

Belier, fidele guide à mes brebis fertiles,
Va dire à Paſithée (elle chante icy pres)
Que Pallas toute ſeule aille habiter les villes,
Ie veux auecque Pan habiter les foreſts.

Carlin.

C'est vne chose triste au bois que la froidure,
Aux Merles l'Espreuier, aux Riuieres l'Esté,
Au Pasteur amoureux vne Maistresse dure
Qui garde apres la mort à Pluton sa beauté.

Xandrin.

Seul ie ne sens d'Amour les fleches trop cruelles:
O pere Iupiter, ô Déesses & Dieux,
Vous auez tous aimé, & les beautez mortelles
Vous ont fait autrefois abandonner les Cieux.
Xandrin auoit finy, quand Carlin qui s'auance
D'enfler vne autre Flute, à chanter recommence.

Carlin.

Loups amis de ces bois, qui de iour & de nuit
Aguettez le troupeau qui par l'herbe me suit,
Pardonnez à mes bœufs, pardonnés à mes chéures
Et à mes boucs cornus qui portent barbe aux léures.
Et quoy mon chien Harpaut, te faut-il sommeiller
Estant pres d'vn enfant quand tu deusses veiller?
Brebis, ne vous feignez brouter tout mon herbage:
Tant plus il est tondu il reuient d'auantage.
Paissez-vous de bonne herbe & vous enflez le Pis:
Le laict que vous aurez, sera pour vos petits
Qui beslent dans le tait. Quoy? vous ne faites conte
De les aller penser? n'auez-vous point de honte
De vouloir tout le iour par les prez seiourner?
Voicy la nuict qui vient, il s'en faut retourner.
Carlin vouloit partir, quand Xandrin qui entonne
Vn autre Chalumeau, telle Chanson luy sonne.

Xandrin.

Tout ainſi qu'vn beau fruit eſt l'honneur d'vn verger,
Et vn troupeau bien gras eſt l'honneur du Berger :
Ainſi, frere Carlin, l'honneur de noſtre enfance
C'eſt noſtre Catherine, ainçois de toute France.
Le miel puiſſe couler deſſus elle en tout temps,
Naiſſe deſſous ſes pieds à iamais vn Printemps,
Que iamais le malheur ſa hauteſſe n'abaiſſe,
Qu'elle ſoit des François la nouuelle Déeſſe,
Qu'elle eſcoute du ciel nos plaintes & nos vœux,
Et ſoit garde à iamais de France & de nous deux.

Lanſac.

C'eſt plaiſir que d'ouyr gemir vne Geniſſe,
D'ouyr le Roſſignol, d'ouyr l'onde qui gliſſe
A val d'vn haut rocher, d'ouyr contre les bords
Les flots de la grand mer quand les vents ne ſont forts :
Mais c'eſt plus grand plaiſir d'entendre vos Muſettes,
Qui paſſent en douceur les douceurs des Auettes.
Vos bouches à iamais ſe rempliſſent de miel,
Et touſiours ſains & gais vous maintienne le ciel
En honneurs, en vertus, & en forces egales,
Puiſque vos deux Chanſons ſurmontent les Cigales.
Que l'vn donne ſon gage à l'autre de bon cœur,
Car l'vn n'a point eſté deſſus l'autre veinqueur :
Viuez par les foreſts ſans haine & ſans reproche,
Adieu Gentils Paſteurs, adieu, la nuit s'approche.

LE CYCLOPE AMOVREVX.

Contre le mal d'amour qui tous les maux excede,
L'artifice n'inuente vn plus certain remede
Que se plaindre de luy & des Sœurs emprunter
La voix qui peut du cœur les soucis enchanter.
Mais il se trouue à peine vn homme entre cent mille
Qui puisse se guarir: car Phebus n'est facile,
Et ne preste l'oreille à tous les importuns:
Puis des sçauantes Sœurs les arts ne sont communs,
Autrement on voirroit leurs chansons triuiales,
Si de leurs dons à tous se monstroient liberales.
Ie sçay bien, d'Espinay, que vous sçauez comment
On se peut alleger d'vn si gaillard tourment:
Apollon vous honore, & ceste belle trope
Qui suit par les rochers les pas de Calliope:
Puis vous estes courtois, & ie sçay bien aussi
Que rien ne vous plaist tant qu'vn amoureux souci:
Vous ne fustes conceu dans vn desert rustique
D'vn tigre d'Hyrcanie, ou d'vn lion d'Afrique.
C'est pourquoy de Sicile au riuage Breton
I'enuoy ce Polyfeme, à qui tout le menton
Rude s'espaississoit d'vne noire filace,
Qui luy couuroit le front, les temples & la face.
Car Amour qui resueille en nous les appetits,
Domte aussi bien les grands comme il fait les petits,
Par luy vous apprendrez que les Rois & les Princes
Et les grands Gouuerneurs des Royales prouinces,
Qui ont le cœur hautain & le sang genereux,
Ne sont pas seulement des beautez amoureux:

Mais ceux qui les troupeaux conduisent en pasture,
Les paures idiots, les monstres de Nature
Cachent en la poitrine au plus profond du cœur
L'vlcere qui prouient d'amoureuse langueur :
Comme vn Cyclope fist, qui l'ame auoit dontée
De l'amour qu'il portoit à vne Galathée,
Naiade de la mer, dont il estoit espoint,
Et pour sa recompense elle ne l'aimoit point.
Or ce grand Polyfeme, horreur de la Sicile,
Enfant Neptunien, cruel & difficile,
Pour se faire plus beau, d'vn rateau se peignoit,
Et d'vne large faulx la barbe se rongnoit,
La mer fut son mirouër, sa main estoit pelue,
Et de poil herissé sa poitrine velue :
Son corps estoit geant, & au milieu du front
Il portoit vn grand œil comme vn grand boucler rond :
Il tenoit en son poing au lieu d'vne houlette
Vn sapin esbranché, il auoit sa Musette
Bruyante à cent tuyaux, & du haut du collet
Iusqu'au bas des genoux pendoit son flageolet,
Dans lequel il flutoit iour & nuict, menant paistre
Sur le bord de la mer son gras troupeau champestre.
Sa Maistresse il n'aimoit comme pour des bouquets,
Pour des petits anneaux, pour vn tas d'affiquets
Que donne le berger simplement à s'amie :
Mais comme forcené & tout plein de manie
Apres elle enrageoit : mais Amour le plus fin
Par l'aide des beaux vers le guarit à la fin.
Vn iour voyant du bord sa cruelle Maitresse
Qui se peignoit sur l'onde ainsi qu'vne Deesse,
S'assist sus vn rocher, & d'vn larmoyant son
Tourné deuers la mer chanta ceste chanson.
O belle Galathée ensemble fiere & belle,
Pourquoy ieune beauté m'estes-vous si cruelle ?

Pourquoy me tuez-vous? ne vaudroit-il pas mieux
Me tuer de cent morts qui viennent de vos yeux
Mourant aupres de vous, que languir en ſeruage
Banny de voſtre grace, au bord de ce riuage?
Vos yeux dedans les miens ont verſé tant d'amour
Que pour eux ie ſouſpire & pleure nuict & iour,
Et tant ſuis allumé d'vne ardeur incurable,
Que mon troupeau tout ſeul s'en retourne à l'eſtable
Quand le ſoir eſt venu, & ſans conduite auſſi
S'en reuient au matin ſeulet repaiſtre ici.
Les grans vaiſſeaux chargez, qu'en mer ie ſoulois prendre
En mes bras qu'au deuant de bien loin i'allois tendre,
Font voile au gré du vent ſans plus me craindre rien,
Qui ſuis empriſonné dedans voſtre lien,
Puis qu'il vous plaiſt, Maiſtreſſe, & ſi n'auez enuie
D'vn ſeul petit baiſer me ſoulager la vie,
A qui ja la vigueur & la force defaut:
Et ce qui plus me deult, c'eſt qu'il ne vous en chaut!
O montaigne d'Etna que d'ici ie regarde
Bruſler inceſſamment d'vne flame qui garde
Sa nourriture en ſoy! comme vous au dedans
Amour m'a tout bruſlé de ſes flambeaux ardans,
Dont on peut la chaleur par mes ſouſpirs comprendre.
Helas! voſtre braſier ſe couure d'vne cendre
Qui par fois ſe rallume, & couurir ie ne puis
D'vne cendre le feu dont embraſé ie ſuis.
O fontaine Arethuſe, amoureuſe ancienne
De ce Dieu qui preſide à l'onde Alpheïenne,
Ie ſuis eſmerueillé qu'en boiuant de voſtre eau,
Et me baignant dedans, ie n'eſteins le flambeau
Qu'Amour dedans le cœur ſi chaudement m'allume,
Et que voſtre froideur ma chaleur ne conſume!
O rochers endurcis au bord de ceſte mer,
Ie voudrois me pouuoir en pierre transformer

Pour ne ſentir plus rien, comme choſe inutile,
Non plus que fait Niobe au rocher de Sipyle!
O foreſts, que ie porte enuie à voſtre bien!
Et d'autant, ô foreſts, que vous ne ſentez rien,
Et d'autant que touſiours voſtre chef renouuelle
De Printemps en Printemps ſa perruque nouuelle:
Mais ie ne puis changer mon amoureux eſmoy
Qui touſiours m'accompaigne & ſe vieilliſt en moy.
O mer, bien que ſoyez & cruelle & amere,
Ie ne vous puis haïr: car vous eſtes la mere
De celle qui m'occiſt: on chante que Venus
Naſquit d'eſcume blanche entre vos flots chenus,
Toutefois elle eſt douce: & par nulle priere
Ie ne ſçaurois flechir ceſte autre mariniere,
Ceſte Venus ſeconde, en qui la cruauté
De la mer apparoiſt auecques la beauté.
I'aime pour mon confort de voir la pierre ponce
Qui nage deſſus l'eau & iamais ne s'enfonce
Non plus que mon penſer, qui çà qui là noüant
Ainſi que Galatée en l'eau ſe va ioüant.
I'aime bien des Daufins la gentille nature,
Qui mal-gardez des flots, ont ſenti la pointure
D'aimer ainſi que moy: mais leur ſort amoureux
Eſt trop plus que le mien en amour bien-heureux.
I'aime l'eſponge auſſi, d'autant qu'elle eſt vtile
A m'eſſuyer le pleur qui de mes yeux diſtile.
I'aime auſſi le coural, d'autant qu'il eſt pareil
Aux léures de m'amie & à ſon teint vermeil:
Seulement ie me hay, deſeſperé, pour n'eſtre
Aimé de ce bel œil qui du mien s'eſt fait maiſtre.
O Nymfe qui m'auez tout le cœur embraſé,
Tendez moy voſtre bouche à fin d'eſtre baiſé.
On dit qu'au ciel là haut vn grand Iupiter tonne,
Qui de ſes feux ardens tous les peuples eſtonne:

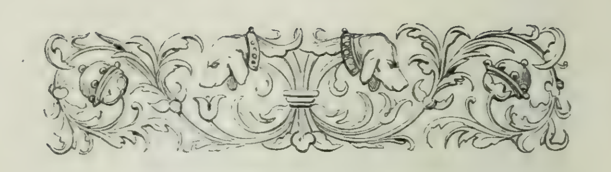
Voſtre œil m'eſt Iupiter, qui tout m'a foudroyé
D'vn regard que m'auez dans le cœur enuoyé,
Et ſi n'auez ſouci d'eſteindre en nulle ſorte,
Non d'vn petit ſou-ris la flame que ie porte.
Las! vous venez ici pour iouer ſur les bors
Quand ſeule vous voyez que tout ſeul ie m'endors,
Et pour me reſueiller vous me tirez l'oreille,
Puis en l'eau vous fuyez ſi toſt que ie m'eſueille:
Tant ſeulement les chiens qui gardent mon troupeau,
Courent apres voſtre ombre & la ſuiuent ſur l'eau.
Que maudit ſoit le iour que ie vous veis premiere
Cueillir parmi ces prez des fleurs auec ma mere!
Ie vous ſeruois de guide, & ie n'ay ſceu depuis
Moy-meſme me guider, tant eſgaré ie ſuis.
De teſte & d'eſtomac ie deuins tout malade,
Mon œil deuint terni, ma couleur deuint fade:
Ma mere ſceut mon mal, qui iamais ne voulut
Tant ſeulement vous dire vn mot pour mon ſalut.
S'elle vous euſt conté ma paſſion nouuelle,
Peut eſtre qu'euſſiez fait quelque choſe pour elle.
Hà que ie ſuis marri qu'en naiſſant ie ne pris
La forme d'vn poiſſon, à fin d'auoir appris
A bien nager pour voir deſſous les eaux profondes
Quel plaiſir vous auez à iouer ſous les ondes!
Touſiours à pleines mains ie vous euſſe porté
Des roſes au Printemps, des œillets en Eſté,
Du ſafran en Autonne, & non pas tout enſemble,
Mais comme la ſaiſon diuerſe les aſſemble:
Au-moins i'euſſe baiſé voſtre main & vos bras:
Car baiſer voſtre bouche il ne m'appartient pas.
Sortez de l'eau, Maiſtreſſe, & ſortant qu'on oublie
De plus s'en retourner, comme Amour qui me lie
Me fait ici pour vous ſur ce bord ſeiourner,
Oubliant vers le ſoir de plus m'en retourner:

Et souffrez desormais que sans vous le riuage
De ceste grande mer soit battu de l'orage.
Mieux vaudroit en mon Antre auec moy demeurer
Pour faire du fromage & le laict pressurer,
Tirer deuers le soir le Pis aux vaches pleines,
Conduire les aigneaux par les herbeuses plaines,
Voir sauter les chéureaux, cosser les bouuillons,
Qu'habiter de la mer les steriles sillons.
Sortez donc de vostre Antre, & venez dés ceste heure
Habiter le seiour de ma douce demeure :
Vous serez à mon œil plus blanche que les lis,
Plus vermeille qu'œillets nouuellement cueillis,
Plus droite que le ionc, plus verte & plus fleurie
Que n'est au mois d'Auril vne ieune prairie,
Plus douce que l'ombrage au pasteur reposé,
Et plus plaisante à voir qu'vn iardin arrosé.
Sinon vous me serez plus dure, ô Galatée,
Que n'est vne genice encores non dontée,
Plus superbe qu'vn Paon, plus volage que vent,
Plus fuyarde qu'vn Cerf que les chiens vont suiuant
Plus aspre que le feu, & plus fausse & menteuse
Que n'est de vostre mer l'apparence venteuse :
Si vous me cognoissiez, vous viendriez de bon gré
Vous-mesmes habiter en mon Antre sacré.
Ie suis riche en troupeaux, soit à corne ou à laine,
Les vns errent aux bords, les autres en la plaine,
Les autres plus legers grimpent sur le rocher,
Et les autres s'en-vont sur les fleurs se coucher,
L'vn repose à l'estable, & l'autre dessous l'ombre:
Bref i'ay tant de troupeaux que ie n'en sçay le nombre,
Aussi sans les conter ie sçay que tout est mien:
« Pauure est celuy qui sçait le nombre de son bien.
Ie trouuay l'autre iour le cauerneux repaire
D'vne Ourse bien pelue, & dedans vne paire

De petits ourſelets, qui deſia pourront bien
Se iouer auec vous ſans auoir peur de rien:
Ils ſont fort eſueillez, peu farouches, & ſemblent
Eſtre freres beſſons, tant fort ils ſe reſemblent:
Ie les trouuay pour vous, ie les vous garde auſſi
S'il vous plaiſt de venir deſſus ce bord ici
M'embraſſer en vos bras, & pouſſer hors de l'onde
De voſtre chef marin la belle treſſe blonde.
Venez donques à moy ſans vouloir deſtourner
Vos yeux du beau preſent que ie vous veux donner:
Certes ie me cognois, ie ne ſuis ſi difforme
Que plaiſir ie ne prenne à contempler ma forme:
Ma face l'autre iour ſur l'onde i'eſprouuay
Quand la mer eſtoit calme, & beau ie me trouuay.
Si mon chef heriſſé de ſes cheueux ombrage
Mon eſpaule & mon dos comme vn fueillu bocage,
Et ſi velu de crins mon eſtomac eſt plein,
Ne penſez s'il vous plaiſt, que cela ſoit vilain:
Vn arbre n'eſt point beau ſans eſpaiſſe fueillée,
Vn cheual ſans longs crins, la laine entortillée
Fait belle la brebis, les plumes les oiſeaux,
Longue barbe & long crin font les hommes plus beaux.
Ie n'ay qu'vn œil au front: le Soleil qui nous darde
Le iour de ſes rayons, d'vn ſeul œil nous regarde.
La Lune n'a qu'vn œil, ie n'ay qu'vn œil auſſi:
Compaignon du Soleil i'allege mon ſouci.
Adiouſtez d'autre part que Neptune eſt mon pere
Qui commande à vos eaux: vous l'aurez pour beau-pere
S'il vous plaiſt m'eſpouſer, & ſi par amitié
De ce pauure Cyclope auez quelque pitié,
Qui ne trouue allegeance au mal qui le tourmente,
Sinon quand il vous voit, ou bien quand il vous chante.
Pauure Cyclope helas! quelle fureur a pris,
Fureur de trop aimer, follement tes eſprits?

Il vaudroit mieux penſer à ton petit affaire,
Allaiter tes aigneaux & tes genices traire,
Et lacer tes paniers ſur ce bord tout le iour,
Que d'eſtre ſans rien faire à chanter de l'amour:
Ou en aimer vne autre, ou feindre dans toy-meſmes
Que tu es bien aimé de celle que tu aimes.
Car feindre d'eſtre aimé (puis que mieux on ne peut)
Allege bien ſouuent l'amoureux qui ſe veut
Soy-meſmes ſe tromper, ſe guariſſant la playe
Auſſi bien par le faux que par la choſe vraye.





LES MASCARADES,

COMBATS ET CARTELS, FAITS A

PARIS ET AV CARNAVAL

de Fontaine-bleau.

CARTEL I.

Apres auoir pour l'Amour combatu,
Suiuant le train d'honneur & de vertu,
Et fait ſçauoir d'vne main valeureuſe
Que peut l'ardeur d'vne flame amoureuſe :
Apres auoir les Dames ſceu vanger
Et trauerſé maint pays eſtranger :
Plein de ieuneſſe & d'amitié loyale
Ie viens d'Irlande en ceſte Court Royale,
Où de tout temps on voit de toutes pars
Des Cheualiers auſſi vaillans que Mars.
Amour qui peut les plus vaillans contraindre,
Ne m'a conduit ici pour me complaindre,
Pour accuſer ſes traits ou ſa rigueur :
Car ſon bel arc n'offenſe point mon cœur,
Ny le ſouci qui fait naiſtre les larmes
De larges pleurs ne baigne point mes armes.

Vertu qui eſt nourrice de mon feu,
M'a tellement d'vne Dame pourueu,
Qu'en la ſeruant ie ne veux autre attente:
De ſes beaux yeux ſans plus ie me contente.
En deſirant ie ne deſire rien,
Ne iouiſſant ie iouïs de mon bien,
Tout mon parfait habite en ma parfaite,
Ma volonté de ſon vouloir eſt faite.
Ie vis en elle, elle vit dedans moy,
Ce n'eſt qu'vn cœur, qu'vne ame & qu'vne foy
Et qu'vn eſprit qui tient liez enſemble
Vn double corps qui du tout ſe reſemble:
Elle eſt heureuſe, & ie ſuis bien-heureux,
Et bien-aimé, ie ſuis bien amoureux.
En ſon penſer vit touſiours ma penſée,
Son ame en moy, la mienne en ſoy paſſée
Fait que cherchant ie me trouue en ſes yeux,
Et m'y trouuant ie ne cherche pas mieux.
Ainſi Amour qui a toute puiſſance,
Fait de nos cœurs & de nous vne eſſence,
Car ie ne veux pour mon contentement
Sinon l'aimer & la voir ſeulement,
Et l'honorer comme choſe treſſainte.
Et c'eſt pourquoy ie n'ay point l'ame attainte
De triſte ennuy comme vn tas d'amoureux
Qui ſans eſpoir ſont touſiours langoureux.
Donc ſi quelqu'vn de la troupe veut dire
Que la beauté dont la grace m'attire,
Toutes beautez ne ſurpaſſe d'autant
Que deſur tous ie m'eſtime contant,
Vienne au combat tenter ma hardieſſe:
Auant partir il faudra qu'il confeſſe
Que rien n'approche au pris de ſa beauté,
Ny nulle foy pres de ma loyauté.

CARTEL II.

Ayant l'œil triſte & peſant le ſourci,
I'ay mille fois tout rempli de ſouci,
Entre les bois, les monts & les riuages
Conté ma plainte aux beſtes plus ſauuages,
Eſchaufant l'air de ſouſpirs amoureux,
Penſant au bien qui me fait malheureux.
Il n'y a bois ny roche tant ſoit dure,
Antre, deſert, ny ruiſſeau ny verdure
Las! qui ne ſoit teſmoin bien-aſſeuré
Du mal que i'ay ſi long temps enduré.
Mais cognoiſſant que les roches deſertes,
Antres & monts, & hautes foreſts vertes
(Comme n'ayans ny cœur ny ſentiment)
N'auoyent pouuoir d'entendre mon tourment:
Ie viens des bois aux hommes, pour me faire
Entendre d'eux, qui ſeuls de mon affaire
Peuuent iuger, blaſmant la cruauté
D'vne ſi ieune & parfaite beauté.
Quelle aſſeurance eſt ſeure entre les Dames,
Si leur donnant le ſang, le corps, les ames,
Si leur preſtant & faueur & ſupport,
Pour recompenſe on n'a rien que la mort?
O ſexe ingrat & rempli de malice,
Indigne helas qu'on luy face ſeruice!
O fier deſtin! ô ciel infortuné!
Pourquoy m'as-tu dés ieuneſſe donné
Pour me tuer, vne Dame ſi belle?
Elle ſçait bien que ie languis pour elle,

Que ie l'adore, & que ie l'aime mieux
Cent mille fois que ie ne fais mes yeux,
Mon cœur, mon ſang : car ie n'aime ma vie
Sinon d'autant qu'elle en ſera ſeruie.
Douce beauté qui fais honte au Soleil,
Regarde vn peu mon trauail nompareil,
Ne ſois enſemble & ſi belle & ſi fiere :
« Toute rigueur s'amollit par priere :
« Tout gentil cœur s'eſchauffe d'amitié :
Sois donc plus douce & prens de moy pitié.
C'eſt aux Serpens & aux beſtes felonnes,
Aux Tigres fiers, aux Ours & aux Lionnes
D'eſtre cruels, & non pas à tes yeux
Qui ſont ſi beaux, ſi doux & gracieux.
Garde toy bien que Dieu ne te puniſſe :
« L'ingratitude eſt vn horrible vice,
« Vice cruel, mechant & malheureux,
« Et non logeable en vn cœur genereux.
Las ! ſi ma foy, ſi ma douleur extrême,
Si t'aimer plus mille fois que moy-meſme,
Si mes ſouſpirs, mes plaintes & mes pleurs
Pour recompenſe ont cent mille douleurs,
Mauuaiſe chere, eſperances trop vaines,
Refus, dédains, paroles incertaines,
Et vn propos non iamais aſſeuré,
Et vn eſpoir qui eſt deſeſperé :
Si i'ay ſenti les ruſes dont les femmes
Sçauent tromper les plus gentilles ames,
Ie veux mourir, pour ne nourrir au cœur
Si longuement vne telle langueur :
« Car par la mort l'ennuy ſe peut desfaire.
Et toutesfois la mort ne ſçauroit faire
Que ie n'honore & priſe mon treſpas,
Et qu'aux eſprits ie ne conte là bas

Que la beauté pour qui ie meurs eſt telle
Qu'on n'en voit point au monde de plus belle.
Donq' ſi quelqu'vn veut ſouſtenir ici
Que la douleur où ie ſuis endurci,
Ne vaille mieux que toute iouyſſance,
Vienne au combat eſprouuer ma puiſſance :
Ie ſouſtiendray que telle cruauté
Me rend heureux pour ſi grande beauté.

CARTEL III.

Si le renom des Cheualiers François,
Et la vertu des magnanimes Rois
Dont vous tirez voſtre race ſi belle,
N'euſſent voulu de tout temps ſouſtenir
Les affligez, vous ne voirriez venir
Vers vous ici ceſte humble Damoiſelle :
Laquelle vient, Sire, vous requerir
De nous vouloir au beſoin ſecourir,
Nous redonnant la liberté rauie :
Et pour auoir de nous compaſſion,
Vous plaiſe ouir de quelle oppreſſion
Vn fier Tyran tourmente noſtre vie.
D'illuſtre ſang & d'antique maiſon
Fuſmes deux ſœurs, qui viuons en priſon,
En bonne grace & en vertus parfaites :
Heureuſes las ! ſi nous n'euſſions porté
Deſur le front tant de ieune beauté,
Et ſi le Ciel plus laides nous euſt faites !
Noſtre beauté nous a fait vn grand tort :
Car pour auoir trop de beautez, trop fort
D'vn grand Tyran helas ! ſommes aimées,

Qui ne pouuant nos chaſtetez forcer,
Son trop d'amour en haine a fait paſſer
Nous retenant en priſon enfermées.
Ce glorieux d'Arcalaüs yſſu,
Par artifice edifier a ſceu
Vne grand tour inacceſſible & forte,
Où il nous fait cent mille maux ſentir,
Et pour n'auoir liberté de ſortir,
Deux Cheualiers a mis deuant la porte.
Or nous auons par Vrgande entendu
Que le malheur deſſus nous deſcendu,
Et la miſere où noſtre vie abonde,
Ne ſe perdra ſinon par les efforts
De deux guerriers ieunes, courtois & forts,
Enfans d'vn Roy le plus vaillant du monde.
Et pour-autant, Sire, que la vigueur
Qui de prouëſſe allume voſtre cœur,
Et celle auſſi de Henry voſtre frere
Vous font enſemble & vaillans & courtois,
Nous eſperons qu'en veſtant le harnois
Tous deux pourrez l'entrepriſe parfaire:
Et ne pourront ces deux grans Cheualiers,
Bien qu'on les vante aux armes les premiers,
Vous reſiſter que n'ayez la victoire
Digne du lieu dont vous eſtes venus:
Ainſi ſerez par le monde cognus
Deux grans guerriers pleins de force & de gloire.

CARTEL IIII.

Demeure, Cheualier, & en la meſme place
Arreſte ton cheual & retiens ton audace:

Car ſoit que la fortune ou ſoit que le malheur,
Ou ſoit que le deſir d'eſprouuer ta valeur
Te meine à ce Chaſteau, entens les auentures
Que tu dois acheuer, difficiles & dures.
Encores que tu ſois vaillant & martial,
Si tu n'es Cheualier à ta Dame loyal,
Tu ne pourras paſſer vne arche qui ſe treuue,
Où la fidele amour des Cheualiers s'eſpreuue.
Donques de paſſer outre eſſayer il ne faut
Si la ferme amitié dans le cœur te defaut,
Et ſi parfaitement celle tu n'as ſeruie
Que tu deuois tenir plus chere que ta vie.
Ce Chaſteau que tu vois, n'a ſeulement le mur
Sauuage, ſolitaire, inacceſſible & dur,
Mais il eſt par dedans encores plus terrible,
Plein de peur & d'effroy, & d'vne crainte horrible
De fantômes, d'eſprits & de braſiers ardans :
Toutefois agreable à ceux qui ſont dedans
Autant que par dehors à tous il eſt eſtrange.
Six vaillans Cheualiers d'eternelle louange,
Fauoriſez de Mars, ieunes, auantureux,
Magnanimes & forts & loyaux amoureux,
Le gardent nuict & iour, & d'vne eſtrange ſorte
Contre tous aſſaillans en defendent la porte.
Or toy quiconque ſois animé de vertu,
Qui as en mille lieux pour l'amour combatu,
Regarde en quel danger follement tu te iettes,
Et au pris de ta vie vn repentir n'achettes.
Regarde, Cheualier, auant que t'eſprouuer,
Le moyen d'en ſortir ſi tu en peux trouuer.
Voy le camp plein de ſang de tant de forts gen-d'armes,
Bordé de tous coſtez de toutes ſortes d'armes,
Piques, haches, poignards : de toutes tu prendras
Pour venir au combat celle que tu voudras,

A cheual & à pied eſprouuant ta prouëſſe
Contre vn des ſix armé d'amour & de ieuneſſe.
Or ſi tu es veincu, l'Amant victorieux
Portera pour trophé hautain & glorieux
Ta deſpouille à ſa Dame : & ſi ton bras ſurmonte,
Tu porteras la ſienne à celle qui te donte :
Et ton corps enchaiſné priſonnier demourra,
Qui ſans pouuoir mourir, cent mille fois mourra.
I'ay veu maints Cheualiers, dont la fiere aſſeurance,
Les geſtes & le port donnoyent quelque eſperance
D'efforcer le Chaſteau, qui en fin s'en reuont
Remportans pour l'honneur la honte ſur le front,
Et en lieu de la gloire, hà! recompenſe rude,
De libres Cheualiers ſont mis en ſeruitude,
Et touſiours abaiſſant vers la terre les yeux
N'oſent plus regarder leur Dame ny les cieux.
Ce Chaſteau que tu vois, par armes n'eſt forçable,
Par fraude ou par ſurprinſe : il eſt inuiolable,
Il l'a touſiours eſté, & le ſera touſiours,
Comme eſtant le ſeul fort des fidelles amours.
Pource, mon Cheualier, arreſte ta furie,
Et par le ſang d'autruy ſois ſage ie te prie :
Ne combas point, à fin que n'eſtant le plus fort
T'achetes vne honte aux deſpens de la mort,
Ou penſe bien deuant qu'eſſayer l'entrepriſe :
« Trop tard on ſe repent quand la faute eſt commiſe.

LE TROPHEE D'AMOVR

à la Comedie de Fontaine-bleau.

Ie ſuis Amour le grand maiſtre des Dieux,
Ie ſuis celuy qui fait mouuoir les Cieux,

Ie ſuis celuy qui gouuerne le monde,
Qui le premier hors de la maſſe eſclos
Donnay lumiere & fendi le Chaos
Dont fut baſti ceſte machine ronde.
Rien ne ſçauroit à mon arc reſiſter,
Rien ne pourroit mes fleches euiter,
Et enfant nud ie fais touſiours la guerre:
Tout m'obeyſt, les oiſeaux eſmaillez,
Et de la mer les poiſſons eſcaillez,
Et les mortels heritiers ſur la terre.
La paix, la tréue, & la guerre me plaiſt,
Du ſang humain mon appetit ſe paiſt,
Et volontiers ie m'abreuue de larmes:
Les plus hautains ſont pris à mon lien,
Le corſelet au ſoldart ne ſert rien,
Et le harnois ne defend les gend'armes.
Ie tourne & change & renuerſe & desfais
Ce que ie veux, & puis ie le refais,
Et de mon feu toute ame eſt eſchaufée:
Ie ſuis de tous le Seigneur & le Roy:
Rois & Seigneurs vont captifs deuant moy,
Et de leurs cœurs i'enrichis mon trofée.
De Iupiter le Sceptre i'ay donté,
Iuſqu'aux enfers i'ay Pluton ſurmonté,
Et de Neptune ay bleſſé la poitrine:
De rien ne ſert aux ondes la froideur,
Que les Tritons ne ſentent mon ardeur,
Et que mon feu n'embraſe la marine.
La volupté, la ieuneſſe me ſuit,
L'oiſiueté en pompe me conduit,
Ie ſuis aueugle, & ſi ay bonne veuë,
Ie ſuis enfant & ſuis pere des Dieux,
Foible, puiſſant, ſuperbe, gracieux,
Et ſans viſer ie frappe à l'impourueüe.

L'homme eſt de plomb, de rocher & de bois,
Qui n'a ſenti les traits de mon carquois:
Seul ie le fais & courtois & adeſtre:
Les cœurs ſans moy languiſſent refroidis,
Ie les rends chauds, animez & hardis,
Et bref ie ſuis de toute choſe maiſtre.
Qui ne me voit, au monde ne voit rien:
Ie ſuis du monde & le mal & le bien,
Ie ſuis le doux & l'amer tout enſemble,
Ie n'ay patron ny exemple que moy,
Ie ſuis mon tout, ma puiſſance & ma loy,
Et ſeulement à moy ſeul ie reſemble.

LE TROPHEE DE LA CHASTETE

en la meſme Comedie.

Pour mon Trophée en ce char triomphant
Pris & captif ie meine ceſt Enfant
Qui des mortels a ſurmonté la gloire:
Ie vous diray comme ie l'ay veincu
Par la vertu d'vn merueilleux eſcu
Qui de ce Dieu m'a donné la victoire.
Amour voyant que ſeule entre les Dieux
I'auois vn trait du ſien victorieux,
Et que du tout ie n'eſtois ſa ſuiette,
Pour me donter priſt l'arc en vne main,
Le feu en l'autre, & m'aſſaillant en vain,
Perdit d'vn coup ſa flame & ſa ſagette.
Pour reſiſter à ce Prince animé,
D'vn fort bouclier l'eſtomac ie m'armé,

Fait de constance & de perseuerance,
Où l'Amoureux au trauers se miroit,
Et tellement iusqu'en l'ame esclairoit,
Qu'il cognoissoit d'vn regard son offense.
Voulant son arc contre moy descocher,
Trouua l'escu aussi dur qu'vn rocher
Tout à l'entour enuironné de glace,
Qui de son arc la puissance amortit,
Et son ardeur en froideur conuertit,
Et tous ses traits brisa desur la place.
Lors le voyant sans armes & tout nu,
Pour prisonnier ie l'ay depuis tenu,
En le menant deuant mon char en pompe:
Et par despit i'ay cassé son carquois,
Esteint son feu, rompu son arc Turquois:
C'est bien raison que le trompeur on trompe.

MASCARADES

faites à Bar-le-Duc.

LES QVATRE ELEMENS

parlent au Roy.

La Terre.

Ie t'ay donné, Charles Roy des François,
Non pas vn fleuue, vne ville, ou vn bois,
Mais en t'ouurant ma richesse feconde,
De tous les biens que i'auois espargné
Depuis mille ans, ie t'ay accompagné
Pour estre fait le plus grand Roy du monde.

La Mer.

Autant que i'ay d'efcumes & de flos
Lors que les vents cheminent fur mon dos,
Et que le Ciel à Neptune fait guerre,
Autant de force & d'honneur i'ay donné
A ce grand Prince heureufement bien-né,
Pour eftre Roy le plus grand de la terre.

L'Air.

Ie nourris tout, toutes chofes i'embraffe,
Et ma vertu par toute chofe paffe:
Ie contrains tout, ie tiens tout en mes mains:
Et tout ainfi que de tout ie fuis maiftre,
Pour commander au monde i'ay fait naiftre
Ce ieune Roy le plus grand des humains.

Le Feu.

Ce que i'auois de clair & de gentil,
De prompt, de vif, de parfait, de fubtil,
Ie l'ay donné à Charles Roy de France,
Pour illuftrer fon Sceptre tout ainfi
Qu'on voit le Ciel de mes feux efclairci,
Et que Dieu mefme a de moy fon effence.

LES QVATRE PLANETES

respondent.

Le Soleil.

Ce n'eft pas toy, Terre, qui ce grand Roy
As tant rempli de puiffance, c'eft moy

De qui l'aſpect aux Rois donne la vie,
Et peut leur Sceptre en gloire maintenir :
Donc ſi tu veux ton dire ſouſtenir,
Vien au combat, ici ie te desfie.

Mercure.

Ie donne aux Rois l'aduis & la prudence,
Et le conſeil qui paſſe la puiſſance,
Comme i'ay fait à Charles ce grand Roy
Pour gouuerner la terre vniuerſelle :
Et ſi la Mer veut dire que c'eſt elle,
Ie dy que non, ſouſtenant que c'eſt moy.

Saturne.

Ie fais long temps les Royaumes durer,
Et les grands Rois longuement proſperer,
Quand d'vn bon œil i'eſclaire à leur naiſſance,
Comme à ce Roy que i'ay fait de ma main,
Et non pas l'Air, mol, variable & vain :
S'il le ſouſtient, qu'il ſe mette en defenſe.

Mars.

Ie fais les Rois valeureux & guerriers,
Et ſur leur front ie plante les Lauriers,
Quand en naiſſant mon flambeau leur eſclaire :
Le Feu n'a fait vn Prince ſi gentil :
Car le Feu eſt de nature infertil,
Et s'il le dit ie ſouſtiens le contraire.

———

LE IVGEMENT DE IVPITER.

Appaiſez-vous, ne iouez plus des mains
Vous Elemens, & vous quatre Planetes
Qui ſous mon Sceptre auſſi humbles vous eſtes
Que deſſous vous ſont humbles les humains.
I'ay, non pas vous, par mes propres deſſains
Mis en ce Roy tant de vertus parfaites
Pour gouuerner les terres que i'ay faites :
« Car du grand Dieu les œuures ne ſont vains.
Et bien qu'il ſoit encore ieune d'âge,
Dés maintenant ie veux faire vn partage
Auecques luy de ce monde diuers :
I'auray pour moy les cieux & le tonnerre,
Et pour ſa part ce Prince aura la Terre :
Ainſi nous deux aurons tout l'Vniuers.

STANCES

à chanter ſur la lyre, pour l'auant-venue
de la Royne d'Eſpaigne à Bayonne.

I.

Soleil, la vie & la force du monde,
Grand œil de Dieu, Soleil pere du iour,
Monte à cheual, & tire hors de l'onde
Ton char qui fait pour nous trop de ſeiour :
Haſte ton cours, & en France accompagne
L'autre beau iour qui reluit en Eſpagne.

II.

Lune, ornement & l'honneur du ſilence,
Qui par le Ciel erres en cent trauaux,
Retien la nuict, & arreſte la dance
Des Aſtres clairs conduits par tes cheuaux :
Fay place au iour dont le bon-heur aſſemble
Fils, mere & fille, & deux Sceptres enſemble.

III.

Il ne faut point qu'au iour de la venue
Le Soleil luiſe, vn autre iour viendra
Qui de l'Europe eſclaircira la nue,
Et tout le monde en lumiere tiendra :
Tant les vertus du fils & de la mere
Et de la fille eſpandront de lumiere.

IIII.

O ſiecle heureux, & digne qu'on l'appelle
Le ſiecle d'or, ſi oncque en fut aucun,
Où l'Eſpagnol d'vne amitié fidelle
Aime la France, & les deux ne ſont qu'vn :
C'eſt vn plaiſir qu'en l'eſprit il faut prendre,
Le corps n'eſt pas digne de le comprendre.

V.

Le Ciel deſpit de ſi belle aſſemblée,
Comme ialoux s'en vouloit irriter :
Ayant de l'air la fureur redoublée,
Faiſoit greſler & pleuuoir & venter :
Le mois de Iuin qui deſire la gloire
De telle veuë, a gaigné la victoire.

VI.

Parmi les champs croiſſent les fleurs décloſes,
Car telle veuë eſt digne du Printemps :
Entre les lis, les œillets & les roſes
Elle doit eſtre, & non en autre temps.
Comme les fleurs croiſſent en nos prouinces,
Ainſi croiſtra l'amitié de ces Princes.

VII.

L'autre Printemps la Royne vit ſa fille,
Et ce Printemps ſon autre elle verra :
Vne eſt deſia la mere de famille,
L'autre bien toſt d'vn beau fils le ſera :
En-ce-pendant ſa France elle viſite,
Et par exemple à bien faire l'incite.

VIII.

Vn Aſtre heureux, ô Royne, te fiſt naiſtre,
Car ſeulement tu n'es mere d'vn Roy
Qui des François tient le Sceptre en la deſtre,
Et d'vn grand Duc qui promet tant de ſoy :
Mais tu es ſeule entre tant de Princeſſes
Mere de Rois, de Roynes & Ducheſſes.

IX.

Par les chemins où paſſeront les Dames,
Naiſtront les fleurs, & les ruiſſeaux prendront
Le gouſt de miel, les odeurs & les bâmes
Et les parfums par les champs s'eſpandront :
Deſſous leurs pieds la campagne arroſée
S'eſiouïra de manne & de roſée.

X.

Le vent tiendra ſon haleine endormie,
Vulcan és mains n'aura point de marteaux:
Tant ſeulement auec Flore s'amie
Zephyre ira parmi les prez nouueaux:
Tout ſera plein de ioye & d'allegreſſe
A l'arriuer d'vne telle Princeſſe.

XI.

La charité & l'amour maternelle
Se desfi'ront d'vn combat genereux,
La mere ayant ſes enfans autour d'elle,
Et les enfans leur mere à l'entour d'eux:
C'eſt paſſion qui ſi fort nous enflame,
Qu'on ne peut dire & qu'on ſent dedans l'ame.

XII.

Si le Lion & le Tigre effroyable
Par les rochers deſirent voir leurs fans,
Hà, combien donc l'homme plus raiſonnable
Doit deſirer de reuoir ſes enfans!
Qui fuit les ſiens, eſt digne qu'on le nomme
Vn monſtre fier ſous la forme d'vn homme.

XIII.

Chaſſe la nuict, & te monſtres, Aurore,
Et de la mer apportes en ton ſein
Le iour heureux, que par penſer i'honore
Comme propice à tout le genre humain:
Puis vole au Ciel, & d'vne aile legere
De ce beau iour ſois aux Dieux meſſagere.

XIIII.

Hà le voici, ja voici la barriere
Du iour déclose & le ciel s'espanir.
Sus enuieux reculez-vous arriere,
Ce n'est pour vous que ce iour doit venir,
Qui d'vn nœud ferme estreindra l'alliance
Plus que iamais de Castille & de France.

LES SEREINES

representees au Canal de Fontaine-bleau.

La premiere parle.

De l'immortel les Rois sont les enfans,
Ils ont par luy leurs Lauriers triomphans,
Ils sont par luy reuerez en la terre,
Ils ont de Dieu le portrait sur le front:
Dieu les inspire, & tout cela qu'ils font
Vient du grand Dieu qui darde le tonnerre.
Or ce grand Dieu à l'exemple de soy
Fist pour miracle en France naistre vn Roy,
Dont la semence à nulle autre seconde
Estoit parfaite, & comme le Soleil
Qui de clarté ne trouue son pareil,
Vesquit sans pair, tant qu'il vesquit au monde.
Ce fut Henry de tous biens accompli,
D'vne ame viue ayant le corps rempli,
Semblable aux Dieux de façons & de gestes:
Son esprit fut embelli de vertu:
Car en naissant du Ciel il auoit eu
Tout le bon-heur des lumieres celestes,

Il fut en guerre vn Prince tref-vaillant,
Soigneux, actif, diligent & veillant,
Voire & sembloit que Mars luy fist seruice:
En temps de paix son peuple corrigeoit,
Chassoit le mal de sa terre, & logeoit
Par les citez la crainte de Iustice.
Or tout ainsi comme il estoit parfait,
Tel comme luy son peuple s'estoit fait:
Vertu regnoit par toute sa contrée,
Qui d'vn chacun le rendoit honoré:
Et bref c'estoit le bel âge doré
Où fleurissoit Saturne auec Astrée.
Pour faire honneur à vn siecle si beau
(Qui resembloit à ce monde nouueau
Quand nos ayeuls n'estoyent tels que nous sommes)
Apparoissoyent les Nymphes & les Dieux,
Et sans auoir vn voile sur les yeux,
Ne desdaignoyent la presence des hommes.
Par les forests les Syluains habitoyent,
Faunes & Pans aux bocages chantoyent,
Et sur les monts dansoyent les Oreades:
La mer auoit son Glauque & son Neptun,
Desur les bords venoit iouer Portun,
Et les ruisseaux abondoyent des Naiades.
Mais quand le Ciel qui ne se peut flechir
Par nos souspirs, se voulut enrichir,
O Ciel cruel! de la mort d'vn tel Prince,
Le monde fut despouillé de bon-heur,
Fut déuestu d'ornement & d'honneur,
Et la Vertu laissa nostre prouince.
En lieu de paix, d'amour & de bonté
Vint la malice au visage eshonté,
Haines, discords & factions de villes:
Desir de sang les hommes fist armer,

L'ambition apres vint allumer
Le grand brazier des querelles ciuiles.
Le peuple adonc tranſporté d'appetit,
Tout inſenſé d'armes ſe reueſtit :
Lors la raiſon deſſous les pieds fut miſe :
Bref le François par ſa deſloyauté
De ſon pays arracha la beauté,
Comme vn iardin ſacagé de la Biſe.
Alors les Dieux d'vn tel fait deſplaiſans,
Voyans la Royne & ſes fils en bas ans
De tous coſtez tourmentez de la guerre,
Pour ne ſouiller leurs yeux en regardant
Le ſang verſé deſſous le fer ardant,
Par grand deſpit ſe cacherent ſous terre.
L'vn s'enferma dans le creux d'vn rocher,
L'autre s'alla dans vn arbre cacher,
L'autre en vn antre, & l'autre ſous les ondes :
Ainſi que nous, qui depuis ce temps-là
Que le malheur d'ici nous exila,
N'auions au Ciel monſtré nos treſſes blondes :
Sinon ce iour de long temps attendu,
Où Charles Roy de Henry deſcendu,
Vray heritier des vertus de ſon pere
Deſur ſon peuple a maintenant pouuoir :
Et c'eſt pourquoy nous venons ici voir
Ce ieune Prince en qui la France eſpere.
Nous venons donc, ô Roy, ſelon raiſon
Te ſaluer en la belle maiſon
Que ta largeſſe à ton frere a donnée :
Où s'il te plaiſt, pour te rendre plus ſeur
De l'aduenir, oy les vers de ma Sœur,
Qui va chanter toute ta deſtinée.

PROPHETIE

de la feconde Sereine.

O Prince heureufement bien-né,
Qui fus beni dés ta naiffance
Par l'Eternel, qui t'a donné
Toutes vertus en abondance :
Crois crois, & d'vne maiefté
Monftre toy le fils de ton pere,
Et porte au front la chafteté
Qui reluit aux yeux de ta mere.
Car en eftant comme tu es
Aux vertus nourri dés ieuneffe,
Tu pafferas tous les mortels
De bon efprit & de prouëffe.
La France fe peut affeurer
De fe voir foudain eftrenée
Des honneurs qu'on doit efperer
D'vne Royauté fi bien-née.
Et bien qu'on puiffe apperceuoir
Par les rayons de ta lumiere,
L'heureufe fin que doit auoir
Vn fils nourri de telle mere :
Si veux-ie encor pour l'auenir
(Des deftins Prophetes nous fommes)
T'ouurir ce qui ne peut venir
En la cognoiffance des hommes.
Non feulement pacifiras
Du tout la France difcordante,
Mais plus que iamais la feras
De biens & d'honneurs abondante.

Et menant en guerre auec toy
Ton frere appuy de tes louanges,
Veinqueur des Rois, le feras Roy
De maintes nations estranges.
Sous toy la malice mourra,
L'erreur, la fraude & l'impudence
Et la mensonge ne pourra
Resister deuant ta prudence.
Puis ayant vescu comme il faut,
Despouilleras le mortel voile,
Et pres de ton pere là haut
Tu seras vne belle estoile.
Et toy mere resiouy toy,
Mere sur toutes vertueuse,
Qui as nourri ce ieune Roy
D'vne prudence si soigneuse.
Bien tost auras de tes trauaux
La recompense seure & bonne,
Quand tu verras tous ses vassaux
S'humilier sous sa Couronne.
Et toy son frere, en qui respand
Le Ciel son heureuse influence,
Ta force & grandeur ne depend
Qu'à luy porter obeyssance.
Ton auantage vient du sien,
Ta gloire sans la sienne est vaine,
Ton bien procede de son bien
Comme vn ruisseau de sa fontaine.
Viuez donc amiablement
Faisans vos noms par tout espandre,
Viuez tous trois heureusement
Charles, Catherine, Alexandre.

CHANSON

recitee par les Chantres.

A Dieu reſemblent les Rois,
Qui ſous l'ordre de ſes lois
Le cours des Aſtres enſerre,
Parfait, ſans fin, ſans milieu:
A l'exemple du grand Dieu
Les Rois gouuernent la terre.
Ils ne ſont egaux d'honneurs :
Les vns ſont pauures Seigneurs
Ou d'vne iſle infructueuſe,
Ou d'vn lieu chaud & mal-ſain :
Mais le noſtre eſt ſouuerain
D'vne terre bien-heureuſe.
Sous luy ſont mille citez,
Peuples en guerre vſitez,
Foreſts, campagnes, valées,
Et fleuues au large front,
Qui bruyant Charles, s'en-vont
Fendre les plaines ſalées.
Luy chaſſant les eſtrangers,
Sauuant les ſiens des dangers
A rendu ſa France viue,
A tué Mars ſon meurdrier,
Faiſant naiſtre d'vn Laurier
Les beaux rameaux de l'Oliue.
Charles des Rois eſt le grand,
C'eſt le grand Roy qui reſpand
Sur la France ſa lumiere,
Qui croiſt ieune, fort & beau

Comme vn clair Soleil nouueau
Qui va prendre ſa carriere.
Quand Iupiter maria
Sa Thetis, il conuia
Les plus grans Dieux à la feſte
Pallas, Mercure, Apollon,
Neptune & Mars tout felon
Que mur ny ville n'arreſte.
Tout ce que les Cieux pouuoyent,
Tout ce que les Dieux auoyent
D'honneur, richeſſe, excellence,
Fut ce iour en appareil :
Mais rien ne ſe veit pareil
Au grand Monarque de France.
Io la paix nous chantons,
Et de Charles nous vantons
Le Sceptre inuincible & riche :
Nous rechantons ſa douceur,
Sa mere, freres & ſœur,
Et ſon eſpouſe d'Auſtriche.

COMPARAISON

du Soleil & du Roy, recitee par deux ioueurs de lyre.

I.

Le Soleil & noſtre Roy
Sont ſemblables de puiſſance :
L'vn gouuerne deſſous ſoy
Le Ciel, & l'autre la France.

II.

L'vn du Ciel tient le milieu,
Des Aſtres clairté premiere :
Et l'autre comme vn grand Dieu
Aux terres donne lumiere.

I.

L'vn n'eſt iamais offenſé
D'orages ny de tempeſte :
L'obſcur eſt touſiours percé
Des beaux rayons de ſa teſte.

II.

L'autre a touſiours combatu
Les guerres & les enuies,
Et fait ſentir ſa vertu
Aux puiſſances ennemies.

I.

L'vn eſt autheur de la paix
Chaſſant le diſcord du monde,
Illuſtrant de ſes beaux rais
La terre, le ciel & l'onde.

II.

Et l'autre ayant du diſcord
La puiſſance rencontrée,
A mis les guerres à mort,
Et la paix en ſa contrée.

I.

Tout Aſtre prend du Soleil
Sa lumiere tant ſoit haute:
Car c'eſt l'Aſtre nompareil
Liberal ſans auoir faute.

II.

Du Roy vient force & vigueur,
Honneur & grandeur royale,
Et tout homme de bon cœur
Cognoiſt ſa main liberale.

I.

Le Soleil eſt couronné
De feux qu'en terre il nous darde,
Et tout Aſtre bien tourné
Noſtre bon Prince regarde.

II.

De noſtre Roy la grandeur
Pareil au Soleil reſſemble,
Qui iette plus de ſplendeur
Que les eſtoiles enſemble.

I.

Bref le Soleil eſclairant
Par tout, qui point ne repoſe,
De Charles n'eſt differant
Seulement que d'vne choſe.

II.

C'eſt que le Soleil mourra
Apres quelque temps d'eſpace,
Et Charles au Ciel ira
Du Soleil prendre la place.

CARTEL

pour le Roy Charles IX, habillé en forme de Soleil.

Comme le feu ſurmonte toute choſe
Qui deuant luy pour reſiſter s'oppoſe,
Ainſi du fer de mon glaiue pointu
Tout Cheualier à terre eſt abatu :
Les plus vaillans redoutent ma puiſſance,
Et la mort pend ſur le bout de ma lance.
Amour me pouſſe errant de toutes pars
Pour eſſayer les fortunes de Mars,
Et de mon nom remplir la terre & l'onde,
Pour auoir place en ceſte Table ronde,
Où les vieux Preux autrefois auoient eu
Vn lieu d'honneur, loyer de leur vertu.
Or deſdaignant les hazards de la guerre
Comme donteur des monſtres de la terre,
Par haut deſir au Ciel ie ſuis monté,
Où du Soleil i'ay l'habit emprunté,
Afin de faire aux eſtoiles celeſtes
Comme aux mortels mes vertus manifeſtes.
Donc ſi quelqu'vn, ſoit d'enhaut ou d'embas,
Veut eſprouuer ma puiſſance aux combas,

S'adresse à moy, ie luy feray cognoistre
A coups ferrez combien poise ma destre,
En l'vnivers ne trouuant mon pareil.
Qui passeroit de vertu le Soleil?

CARTEL

fait pour vn combat que fist le Roy en l'Isle du Palais.

Le fort Soleil ne s'offense des nuës,
Ny mes vertus par la terre cognuës
N'ont iamais peur des combats outrageux:
C'est mon desir, mes esbats, & mes jeux
Que de porter sur le dos la cuirace,
Mon ennemy renuerser sur la place,
Et bien brosser le destrier aux tournois,
En cent façons esclater le long bois,
Et de gaigner le prix à la carriere,
Et d'estre seul veinqueur en la barriere.
Et si quelqu'vn par vn combat noueau
Veut essayer ma puissance sur l'eau,
Il sentira qu'autant ie sçay de guerre
Dessus les eaux comme dessus la terre.
Ie suis errant, vagabond, estranger,
Qui vais cherchant en tous lieux le danger,
Afin qu'au monde en armes on me voye
Suiure vertu par toute honneste voye:
Mon ennemy (auant que le Soleil
Tombe en la mer) de son sang tout vermeil,
A son malheur me pourra bien cognoistre,
Portant au dos les marques de ma destre.

Il ne verra mon courage faillir,
Et l'aſſaudray en lieu de m'aſſaillir
Pour retrancher par le ſer ſon audace :
« Tel a grand peur qui bien ſouuent menace.

CARTEL

contre l'Amour.

De deux Amours on voit la terre pleine,
L'vn eſt ſans mal, ſans trauail & ſans peine,
Prompt & ſoudain, qui loin de ce bas lieu
Nos cœurs eſleue aux myſteres de Dieu :
Si que laiſſant les terres & les nuës,
Cherche du Ciel les traces incognuës,
Et par vn vol à l'eſprit couſtumier
Reloge l'ame en ſon logis premier,
Et la ioignant à ſa premiere eſſence,
De ce grand Tout luy donne cognoiſſance,
Si bien que l'homme en contemplant ſe fait
Non plus terreſtre, ains Celeſte parfait.
Telle amour eſt aux vertueux tres-belle,
Qui d'autant plus toutes amours excelle,
Que l'eſprit eſt de ſon bien iouyſſant,
Et que le Ciel la terre va paſſant.
De telle ardeur comme chainons dependent
Mille autre' ardeurs, qui çà bas ſe reſpandent
Dedans nos cœurs, & nous ſeruent de loy,
Comme de craindre & reuerer ſon Roy,
Bon citoyen defendre ſa patrie,
Et pour les ſiens abandonner la vie,

Son compagnon en armes ſecourir,
Pour le renom les Lauriers acquerir,
Et meſpriſer toute fortune extrême,
Et le publiq' aimer mieux que ſoy-meſme.
Or ie n'appelle Amour, ſinon celuy
Qui nous maintient & nous tire d'ennuy,
Nous pouſſe au ciel, nous fait aimer nos Princes,
Et d'vn grand cœur ſecourir nos prouinces,
Pour les amis ſe monſtrer hazardeux,
Afin d'auoir le meſme ſecours d'eux
Quand quelque mal outrageux nous offence :
Pour tel effet l'amitié ſe commence.
Or l'autre Amour qui maiſtriſe les cœurs,
Eſt l'artiſan de toutes nos douleurs,
Aueugle enfant, que l'humaine malice
A mis au ciel pour fauteur de ſon vice.
Mille combats au monde ſont venus
Par le moyen de la folle Venus :
Thebes & Troye en furent ſaccagées.
Car de l'Amour les fureurs enragées
Par vn deſpit s'attizans peu à peu,
D'vn petit bois allument vn grand feu.
L'homme bien-né ſe ſouille de diffame,
Idolatrant les beautez d'vne femme
Ieune auiourd'huy, demain vieille, & qui n'eſt
Belle ſinon d'autant qu'elle nous plaiſt,
Et par vn teint qui pipe noſtre veuë :
Au reſte elle eſt de bon ſens deſpourueuë,
Prompte, legere, inconſtante, & ſuiuant
Le naturel des vagues & du vent.
Malheureux eſt & digne de miſere,
Qui fait appuy de choſe ſi legere,
Qui momentaine en rien s'eſuanouiſt,
Et de ſa fleur vn printemps ne iouiſt.

Toute beauté n'eſt que choſe fardée,
Haie autant comme elle eſt demandée.
L'homme groſſier les femmes aimera,
L'homme gaillard ne les eſtimera,
Sans valeter vne ſotte Maiſtreſſe,
Sinon d'autant que l'affaire le preſſe :
Pour la contrainte il aura d'elle ſoin
Comme cherchant le remede au beſoin,
Se ſouciant de ſoy-meſme & non d'elle,
Laiſſer la vieille, & prendre vne nouuelle,
Sans paſſion : car c'eſt vn grand plaiſir
En n'aimant rien de changer & choiſir.
Donq cheualiers pour choſe malheureuſe
Nous deteſtons vne flame amoureuſe,
Et ſouſtiendrons contre tous aſſaillans
(Quand ce ſeroient de ces fameux Rolands)
Que Cupidon eſt vn Dieu d'iniuſtice,
Qui la ieuneſſe apaſte de tout vice,
Et qu'on le doit comme pernicieux
Banir bien loin de la terre & des cieux.

AVTRE CARTEL

pour l'Amour.

L'homme qui n'aime eſt vn Scythe ſauuage,
Viuant ſans cœur, ſans ame & ſans courage :
On ne ſçauroit ſe paſſer de l'Amour
Non plus qu'on fait du Soleil & du iour.
Ainſi que l'ame en noſtre corps entrée
Eſmeut le corps, ainſi l'amour ſacrée

Entrée en l'ame esmeut l'ame par soy
Pour luy seruir de patron & de loy,
Et la pousser aux plus parfaites choses
Qui soient en terre ou dans le ciel encloses.
Or cest Amour qui gouuerne les cieux,
Comme esloigné de l'homme & de ses yeux,
Visiblement ne se donne à cognoistre
Au sens humain : car il est trop grand maistre.
De sa grandeur on ne sçauroit parler :
Si haut que luy l'homme ne peut voler
Pour conceuoir ses diuines puissances :
Mais de l'Amour autheur de nos naissances,
Terrestre & bas, qui nostre humanité
Rend presque egale à la Diuinité,
De pere en fils conceuant nos semblables :
Pour reparer les siecles perdurables :
De ce grand Dieu pere de volupté,
Par qui le peuple est doucement donté,
Qui nous chatouille & se mesle en nos veines,
Maistre & seigneur des affaires humaines,
Ie veux parler, & dire que sans luy
L'homme mourroit plein de soin & d'ennuy.
Vn plus grand bien ne se trouue en la vie,
De soy fascheuse & bouillante d'enuie,
D'ambition & d'honneur importun,
Que de trouuer entre mille quelqu'vn
Auquel on puisse auecques confiance
Dire sans fard cela que l'ame pense.
Amour nous fait tel plaisir esprouuer :
L'amitié fait le bon amy trouuer.
Comme pourroit vn homme sociable
Auoir party qui luy fust agreable
Pour viure ensemble en toute loyauté,
Sans s'allier à la douce beauté

D'vne tresſage & vertueuſe Dame?
Pour n'eſtre plus que deux corps en vne ame,
Vn ſeul eſprit, qui ſe laiſſe enflamer
Tant ſeulement du ſeul honneur d'aimer,
Ne cherchant point de ſon ardeur extréme
Autre loyer ſinon que l'amour meſme,
Qu'en bien aimant de ſe voir bien aimé?
Qui autrement a le cœur allumé
Ou d'auarice ou d'autre conuoitiſe,
Indigne il eſt qu'Amour le fauoriſe:
Telle amour eſt pleine de paſſion,
Qui ne cognoiſt que la perfection
D'amour n'eſt rien qu'vne amour mutuelle,
Qui ſe commence & ſe finiſt en elle.
Pource, Seigneurs, qui les armes ſuiuez,
Et aux Palais des grands Princes viuez,
Si m'en croyez, apprenez dés ieuneſſe
A bien choiſir vne belle Maiſtreſſe:
« *N'en prenez point de laides: la laideur*
« *Cache touſiours vne lente froideur*
« *Qui hors du cœur la chaleur nous arrache:*
« *Vn corps difforme vne ame laide cache.*
Or tout ainſi qu'vn viſage ſans fard,
Courtois & beau, tout gentil & gaillard,
Eſt le miroüer d'vne ame bien parfaite:
Ainſi la face horrible & contrefaite
Eſt le miroüer où l'on voit par dehors
Eſtre vn eſprit auſſi laid que le corps.
Pource autrefois les Muſes immortelles
Ont les Vertus peintes en Damoiſelles,
Pour faire voir clairement à chacun
Que les Vertus & les Dames n'eſt qu'vn.
Les Dames ſont des hommes les eſcolles:
Les chaſtians de leurs ieuneſſes folles,

Les font courtois vertueux & vaillants.
Tels ont vescu ces superbes Rolands,
Renauds, Tristans, pleins d'vne ame amoureuse,
Qui desireux de gloire auantureuse,
Comme les Dieux s'acquirent des autels,
Faisant par tout des gestes immortels.
Ce fut Amour autheur de telle affaire:
Car sans ce Dieu ils n'eussent sceu rien faire.
Qui voudra donq soy-mesme se donter,
Et iusqu'au ciel par loüange monter,
Et qui voudra son cœur faire paroistre
Grand par-sur tous, de soy-mesme le maistre,
Soit amoureux d'vne Dame qui sçait
Rendre l'Amant vertueux & parfait.
L'homme mal-né qui les Amours mesprise,
N'acheuera iamais belle entreprise,
Ains tout perclus de sens & de raison
Ne bougera poltron de sa maison.
Aux temps passez & Iason & Thesée
De mainte affaire estrange & mal-aisée
Sont retournez enuironnez d'honneur,
Ayant Amour pour guide & gouuerneur.
Les Dames sont pleines de courtoisie,
Ont le cœur haut, haute la fantaisie.
On voit tousiours la femme de moitié
Surpasser l'homme en parfaite amitié:
Tesmoin en est la vertueuse Alceste
Qui se tua pour son espoux Admete,
Où nul Amant ne se sçauroit trouuer
Mort de sa main pour sa Dame sauuer.
Tout cœur de femme est armé de fiance:
Celuy de l'homme est plein d'impatience,
Menteur, pariure, incertain & leger,
Double, fardé, trompeur & mensonger.

Or s'il ſe trouue vne amitié bien faite,
D'âge, de mœurs, en loyauté parfaite,
C'eſt vn treſor qui bien-heureux ſe doit
Garder, d'autant que bien rare on le voit,
Et que chacun contemple en ſa partie
La ſaincte amour dont la leur eſt ſortie,
Qu'on ne voit plus comme on ſouloit icy
Depuis le temps que le peuple obſcurcy
D'erreur, de fraude & de vices infames
Ainſi qu'il doit, n'honore plus les Dames :
Car touſiours regne au monde le malheur,
Quand plus n'y ſont les Dames en honneur.
Donq ſi quelqu'vn ennemy de ſa vie,
Ou trop ſuperbe ou trop enflé d'enuie
Veut ſouſtenir comme preſomptueux,
Qu'aimer n'eſt point vn acte vertueux,
Et qu'on ne doit ſeruir les Damoiſelles,
Ou les ſeruant en prendre de nouuelles,
Vienne au combat : ie luy feray ſentir
Que le meſdire apporte vn repentir,
Et vergongneux confeſſer par contrainte
Que bien aimer eſt vne choſe saincte.

POVR LE ROY

habillé en Hercule, & Pluton trainé deuant luy.

Ce Cheualier d'inuincible puiſſance
Eſt Hercules, qui venant aux Enfers
A mis ma porte & mon Sceptre à l'enuers,
Et moy Pluton ſous ſon obeyſſance.

Luy tout ardant de triomphe & de gloire,
Le triple chef de Cerbere enchainé
Met ſous le ioug, par lequel eſt trainé
Son chariot en ſigne de victoire.
Il a tiré de l'abyſme profonde
Ces Cheualiers que voyez à l'entour,
Et du Tartare où ne luit point le iour,
(En me forçant) les rameine en ce monde.
Leſquels pour rendre eſpoinçonnez d'enuie
Graces au Dieu qui les a rendus francs,
Tous Cheualiers qui ſeront ſur les rancs
Veulent combatre aux deſpens de leur vie:
Et ſi leur force au combat ne ſurmonte
Tous aſſaillans, luy-meſme ſa vertu
Veut employer pour mettre au combatu
Deſſus le front la vergongne & la honte.

CARTEL POVR LE ROY

HENRY III.

Ceſt habit blanc que ie porte, Madame,
Eſt pour monſtrer la blancheur de mon ame
Et ceſte foy parfaite en loyauté
Qu'au cœur ie porte aimant voſtre beauté.
Toute vertu, tant ſoit elle admirable,
De ſoy n'eſt point à la mienne ſemblable,
D'autant qu'on voit aſſez d'autres vertus.
« L'homme loyal icy ne ſe voit plus
Si ce n'eſt moy, qui dans le cœur rencontre
Telle vertu que par dehors ie montre

A la couleur qui resemble à la foy
Que pour suiet en l'ame ie reçoy.
Que l'incarnat tant qu'il voudra se vante,
Le iaune aussi qui l'amoureux contante,
Et le verd-gay que Venus aime tant :
Telles couleurs ne me plaisent, d'autant
Qu'vn teint fardé leurs beautez a souillées
L'vne dans l'autre estrangement meslées.
Comme le simple en tout est plus parfait
Que le meslé qui de plusieurs se fait :
Ainsi le blanc comme simple surpasse
Toute couleur où la mesleure passe.
Simple est le blanc, le reste est composé,
Où l'artifice a le fard apposé :
Car en tombant de sa simple nature
S'est corrompu par diuerse teinture,
Et n'est plus beau par la mutation,
Comme eslongné de sa perfection.
Donq qui voudra, pour accoustrement porte
Vn habit peint de mainte estrange sorte,
Soit bigarré du corps comme du cœur,
Toute couleur sans la blanche couleur
N'est à bon droit parfaite ny loüable :
Le blanc naïf seulement est capable
De receuoir toutes couleurs, & peut
Changer sa forme en tout cela qu'il veut,
Où l'accident des autres n'a puissance
De retourner en vne blanche essence.
Le Ciel est blanc, la lune, & le flambeau
Du grand Soleil pour estre blanc, est beau :
Pour estre blanche est belle la lumiere :
La couleur blanche est tousiours la premiere.

DIALOGVE

pour vne Mafcarade.

AMOVR ET MERCVRE.

Amour.

Heraut des Dieux, qu'vne fille d'Atlas
Conceut leger, pren tes ailes cognuës,
Et trauerfant le long chemin des nuës
Laiffe le ciel, & t'en-vole là bas.

Mercure.

Fils de Venus, qui portes en tes mains
L'arc qui aux Dieux & aux hommes commande,
Pourquoy veux-tu que du ciel ie defcende
Pour aller voir la troupe des humains?

Amour.

Iupiter veut par le confeil des Dieux,
Qu'ailles trouuer le plus grand de la race
Des trois commis à conquerir la place
Et tous les forts du Chafteau perilleux.

Mercure.

Quelle contrée a produit ce bon-heur?
Qui mettra fin à fi haute entreprife?
Qui eft celuy que le ciel fauorife
Sur tous les trois, de proüeffe & d'honneur?

Amour.

Ie te diray le pays & le nom
De ce guerrier qui a tant de puiſſance:
Charle eſt ſon nom, ſon pays eſt la France,
Dont les vertus ſurpaſſent le renom.

Mercure.

C'eſt aſſez dit: tu me donnes la loy,
Ie vais partir, il faut que i'obeyſſe,
Il faut, Amour, qu'on te face ſeruice,
Les plus grands Dieux obeyſſent à toy.

MONOLOGVE

de Mercure aux Dames.

Dames, ie ſuis le courrier Atlantide,
Qui trauerſant le grand eſpace humide
Comme vn oiſeau de ſon vol ſouſtenu,
Porté du vent ſuis en France venu
Par le conſeil de ce Dieu qui tempere
Hommes & Dieux, de toute choſe Pere,
Pour enuoyer vn Cheualier François
Aſpre à la guerre, & le plus fort des trois,
A qui le Ciel ſous bonne deſtinée
A dés long temps la conqueſte ordonnée
Du fort Chaſteau perilleux, que l'Amour
Tient remparé de perils à l'entour.
Il ne faut point qu'vn Cheualier s'appreſte
Au long labeur d'vne telle conqueſte,

S'il n'est aimé des Dieux & du Destin :
Quiconque soit qui la doit mettre à fin,
Sera chery des Cieux & de Nature,
Et reserué pour si haute auanture.
Premierement d'vn courage indonté
Voirra l'Enfer qui flamboye à costé,
Et baignera ses armes homicides
Au tiede sang des fieres Eumenides,
Et des fureurs des Gorgonnes, qui ont
Vn œil farouche enfoncé sous le front.
Rien de Pluton ne vaudra la proüesse,
Soulfre, fumée, & grosse flame espesse
Contre celuy, dont le puissant bouclair
Ne craint ny feu ny flame ny esclair.
Victorieux du peril de la destre,
L'autre peril l'attend à la senestre :
Ce sont trauaux & labeurs vehemens,
Gennes, horreurs, la maison des tourmens :
Où mainte voix en souspirs estendue
Horriblement de loin est entendue
Des malheureux qui autrefois n'auoient
Gardé la foy qu'aux Dames ils deuoient.
Pource, Amoureux, gardez l'amour fidelle
De peur d'entrer en peine si cruelle.
Ayant forcé ce danger par vertu
Et par l'effort de son glaiue pointu,
Se couronnant de louange & de gloire,
D'vn tel Chasteau gaignera la victoire :
Puis il doit voir vn beau iardin, ainçois
Vn Paradis, des delices le chois,
Ou fleurs & fruicts en abondance naissent,
Et à l'enuy l'vne sur l'autre croissent :
Où les plaisirs & les Amours iumeaux
Vont voletant de rameaux en rameaux.

Là le troupeau des Nymphes & des Fées,
D'œillets, de liz & de roses coiffées,
Le feront digne au regard de leurs yeux
Et de la table & de la voix des Dieux,
En luy donnant entiere iouyssance
De tous les biens qui sont en leur puissance,
Voire de ceux que ce grand Vniuers
Fait naistre au iour, pour ses tourmens souffers:
Tant vne fin de tout plaisir est pleine,
Quand la vertu l'achete par la peine.

POVR VNE MASCARADE.

IVPITER.

Ie suis des Dieux le Seigneur & le pere,
Tout element à mon Sceptre obtempere,
Le cours du Ciel ma reigle va suiuant:
Dedans la nuë armé de mon tonnerre
Ie fais trembler les ondes & la terre,
Haut-esleué sur les ailes du vent.
Bas à mes pieds les peuples ie regarde,
Rois, Empereurs sont en ma sauuegarde,
Et par sur tous Charles que i'aime mieux:
Entre nous deux pour supréme auantage
Du monde entier auons fait vn partage,
A luy la terre, & à moy tous les Cieux.
De ma maison, sans me le faire entendre,
Mars & Amour ont bien osé descendre,
Accompagnant trois Cheualiers de nom,
Qui estrangers sont abordez en France

Pour le cognoiſtre, & voir ſi ſa puiſſance
Eſtoit pareille au bruit de ſon renom.
Or ie cognois ce Prince magnanime
Qui les combats plus que la vie eſtime:
Il leur voudra ſon bras faire ſentir,
D'vn braue cœur aſſaillant ces gendarmes,
Et par l'effort de toutes ſortes d'armes
Leur attacher au front le repentir.
Pource ie vien le ſouſtien de ce Prince,
Sans endurer qu'en ſa meſme Prouince,
Des eſtrangers puiſſe eſtre combatu.
Pour ſon ſecours Pallas ie luy ameine,
Qui punira de vengeance ſoudaine
Mars par la lance, Amour par la vertu.

PALLAS.

Du haut du Ciel ie ſuis icy venuë
Deſſus le dos d'vne legere nuë,
Traçant en l'air vn voyage nouueau,
Par la priere en courroux animée
De ce grand Dieu, qui me fiſt toute armée,
Malgré Iunon, naiſtre de ſon cerueau.
Moy ſœur des Rois en armes ie proteſte
Donner ſecours à ma race celeſte,
Et d'enfermer mon corps de toutes pars
De deux harnois: l'vn eſt fait de ſageſſe,
L'autre trempé d'ardeur & de prouëſſe,
L'vn contre Amour, & l'autre contre Mars.
Mars furieux tout allumé de rage
A mille fois prouoqué mon courage,
Et meſpriſé ma force en ſe brauant:
Mais quand ma lance au combat le menace,

Il perd le cœur, & s'enfuit de la place
Loin de mes bras comme vne poudre au vent.
Quand Cupidon par blandice ou cautelle
Me veut blesser de sa fleche cruelle,
Ou de mon corps finement approcher,
Deuant ses yeux ie monstre ma Gorgonne,
Qui d'vn regard telle crainte luy donne,
Que tout sur l'heure il deuient vn rocher.
Ces ieunes Dieux contre Charles mon frere
Ont fait armer vne force contraire:
Seule ie puis empescher leur moyen,
En luy donnant & secours & remede,
Comme ie fis au vaillant Diomede
Qui combattoit deuant le mur Troyen.
Ie veux ruer ainsi que d'vne foudre
Ce gentil Mars terrassé sur la poudre,
Et en despit de ses trois Combatans
Le desarmer au milieu de la guerre,
Ou l'enuoyer là bas dessous la terre
Bien loin du Ciel auecques les Titans.
Et si Amour approche de ma lance,
A ses despens cognoistra ma vaillance,
Bien qu'autre part mon bras il ait cognu:
Ie briseray ses cordes & ses fleches,
Rompray son arc, esteindray ses flameches,
Prendray sa trousse, & l'enuoyray tout nu.

CARTEL

fait promptement, enuoyé à leur Maiefté par le Nain des huict Cheualiers eftranges.

Huict Cheualiers de nation eftrange,
Autant vaillans qu'amoureux de louange,
Rauis du nom qui par le monde court
De vos vertus, Sire, & de voftre Court,
Eftoient partis efpoinçonnez de gloire
De remporter des combats la victoire :
Mais le chemin & le trop long feiour
Les a trompez : car ne venant au iour
De vos Tournois, ont perdu l'efperance
De plus monftrer en armes leur vaillance,
S'il ne vous plaift leur faire ouurir le Pas,
Et commander autres nouueaux combas.
Donques, grand Roy, que tout le peuple eftime
Enfant de Mars, fi l'honneur vous anime,
Si la vertu vous efchauffe le cœur,
Ne permettez que leur ieune vigueur
Se refroidiffe, & leur chaude proüeffe
Sans l'employer fe rouille de pareffe :
Ils font tous prefts aux combats de montrer
Que plus vaillans on ne peut rencontrer.
Ils combatront comme hardis gendarmes
Iufqu'à la mort de toutes fortes d'armes
Et à cheual & à pied : car ils ont
La force en main, l'audace fur le front.
Ils font veftus d'vne diuerfe forte :
L'vn du haut Ciel la riche couleur porte

Le bleu, qui eſt ſigne certain aux yeux
Que ſon eſprit eſt fauory des Cieux.
L'vn la couleur d'vne Colombe a priſe,
Pour teſmoigner qu'Amour le fauoriſe :
L'autre acouſtré d'vn habillement blanc,
Apparoiſt iuſte & magnanime & franc :
L'autre qui prend la noire couuerture
Se monſtre ferme & conſtant de nature :
Le Cheualier paré d'vn habit verd,
Eſt d'eſperance & d'amitié couuert :
L'autre acouſtré de couleur griſe, monſtre
Qu'en bien aimant toute peine on rencontre :
Celuy qui a l'incarnat deſſus ſoy,
Monſtre du cœur la conſtance & la foy :
Et le dernier qui l'habit iaune porte,
D'vn bon eſpoir ſon amour reconforte.
Voyla les huict qui veulent batailler,
S'il vous plaiſt, Sire, en armes leur bailler
Lieu de Tournoy, & ne vouloir defendre
Que deſſous vous la guerre on puiſſe apprendre.
Or pour-autant que les ieunes ſoudars
Sans Cupidon ne ſont cheriz de Mars,
Ie ſuppliray les Dames fauorables
A ce beſoin leur eſtre ſecourables :
Car bien ſouuent le plus fort eſt donté,
Alors qu'Amour n'eſt pas de ſon coſté.

MASCARADE.

Las! pour auoir aimé trop haut
Et n'auoir ſeruy comme il faut,

Amour ce tourment nous accorde
De nous battre le ſein de coups,
Et vous crier à deux genous
Mercy, pardon, miſericorde.

CARTEL POVR LE ROY

Henry III.

I'ay par actes laborieux
Rendu mon nom ſi glorieux,
Si riche de mainte victoire,
Que ie veux auiourd'huy montrer
Que ie ſuis bien digne d'entrer
Dedans le beau Temple de Gloire.
Ie ſuis ſeur qu'on n'en doute pas,
Tant les honneurs de mes combats
M'appellent à telle entrepriſe:
Sans plus il faut ce meſme iour
Ioindre mon Mars auec Amour,
Et que ſon arc me fauoriſe.
Mars rend vn Prince genereux,
Amour le fait auantureux:
Heureux qui tous deux les aſſemble.
Mes dames, ſoyez mon ſupport,
Le cœur d'vn guerrier eſt plus fort
Quand Mars & Amour ſont enſemble.

AVTRE CARTEL.

Trois guerriers incognus, de nation estrange,
Ont laissé leur pays desireux de louange,
Pour venir esprouuer auecque le harnois
La force & la vertu des Cheualiers François :
Afin qu'en acquerant honneur par leurs prouësses
Soient dignes d'estre aimez de leurs belles Maistresses.
Chacun courra trois coups en masque, & qui mettra
Plus de fois en la bague, Amour luy permettra
De gaigner seul le pris, n'estant pour rien contées
Les attaintes qui sont sans effect emportées :
Et quand les assaillans & les tenans seront
Egaux & non veincus, derechef ils pourront
Recommencer la course & retenter la gloire,
Tant que l'vn dessus l'autre emporte la victoire.
Premier que de courir, ces guerriers bien appris
Iront autour du camp, & toucheront les pris
Tels qu'ils voudront choisir sans respect de personne,
Qui seront attachez au haut d'vne Colonne :
La main victorieuse aura le pris touché,
Que le veincu payra honteux de son peché :
Suppliant humblement que le Roy nous ordonne
Des Iuges pour garder nostre droict, & qu'il donne
Faueur à la valeur du Cheualier veinqueur :
La faueur d'vn grand Prince est l'ame d'vn bon cœur.

MASCARADE.

Aux Dames.

Ie voirrois à regret la lumiere du iour,
I'aurois ingrat ſoldat combatu ſous Amour,
Porté ſes eſtendars, & ſuyui ſes armées,
Si voyant maintenant ſes armes diffamées,
Et luy fait priſonnier, lié contre vn rocher,
Ie ne venois icy ſes liens détacher,
Et luy rendre auiourd'huy ſa liberté paſſée,
Comme Andromede l'euſt par les mains de Perſée.
C'eſt bien fait de domter ces cruels animaux,
Et ces monſtres qui font aux hommes tant de maux,
Qui de ſang & de meurtre ont ſanglanté la face:
Mais d'outrager Amour pere de noſtre race,
Le mener en trofée, & luy ſerrer les mains,
C'eſt enſemble offenſer les Dieux & les humains.
Celuy ſucce le laict d'vne fiere Lionne,
Qui Venus iniurie, & ſon fils empriſonne,
Sans reſpecter ce Dieu, qui vengeur doit venir
Bien toſt l'arc en la main à fin de le punir.
Dés le premier regard ſans autre teſmoignage,
Voyant ſon poil, ſon front, ſes yeux & ſon viſage,
Il deuoit bien penſer qu'vne diuinité
Eſtoit en ceſt enfant: mais trop de vanité
Aueugla ſa raiſon pour ſes fautes accroiſtre,
Comme aux Tyrrheneans qui ne peurent cognoiſtre
Bacchus en leur nauire, & depuis en la mer
Se veirent par leur faute en daufins transformer.
Ainſi Niobe appriſt par ſon orgueil funeſte
Qu'on ne doit offenſer la puiſſance celeſte.

Eſt-ce pas faire au ciel iniure & des-honneur
De dire que l'Amour, du monde gouuerneur,
Soit meſchant & cruel & autheur de tout vice?
Et luy attribuer noſtre propre malice?
Contre ſa dëité Geans nous bataillons:
Amour ne faut iamais, nous ſommes qui faillons.
C'eſt luy qui de groſſiers nous a rendus honneſtes,
Qui nous appriuoiſant nous ſepara des beſtes,
Et de ſes beaux deſſeins rempliſſant nos raiſons,
Nous appriſt à baſtir bourgades & maiſons.
C'eſt luy qui des vertus nous enſeigne la voye,
C'eſt luy qui par eſprit aux Démons nous enuoye,
Qui nous rauiſt de nous, & qui nous loge aux cieux,
Et nous repaiſt de manne à la table des Dieux.
De ſon aile porté, eſclairé de ſes flames,
Deſſous voſtre faueur, ie viens icy, mes Dames,
Pour venger ſon iniure, & l'oſter hors d'eſmoy.
Le deuoir d'vn ſujet c'eſt aider à ſon Roy.

CARTEL

pour le combat à cheual, en forme de Balet.

Ces nouueaux Cheualiers par moy vous font entendre
Que leurs premiers ayeuls furent fils de Meandre,
A qui le fleuue apprit à tourner leurs cheuaux
Comme il tourne & ſe vire & ſe plie en ſes eaux.
Pyrrhe en celle façon ſur le tombeau d'Achille
Feit vne danſe armée: & aux bords de Sicile
Enée en decorant ſon pere de tournois,
Feit ſauter les Troyens au branle du harnois,

Où les ieunes enfans en cent mille manieres
Meslerent les replis de leurs courses guerrieres.
Pallas qui les conduit, a de sa propre main
Façonné leurs cheuaux, & leur donna le frein,
Mais plustost vn esprit, qui sagement les guide
Par art, obeissant à la loy de la bride.
Tantost vous les voirrez à courbettes danser,
Tantost se reculer, s'approcher, s'auancer,
S'escarter, s'esloigner, se serrer, se reioindre
D'vne pointe allongée, & tantost d'vne moindre,
Contrefaisant la guerre au semblant d'vne paix,
Croizez, entrelassez de droit & de biais,
Tantost en forme ronde, & tantost en carrée,
Ainsi qu'vn Labyrinth, dont la trace esgarée
Nous abuse les pas en ses diuers chemins.
Ainsi qu'on voit danser en la mer les Dauphins,
Ainsi qu'on voit voler par le trauers des nuës
En diuerses façons vne troupe de Grues.
Or pour voir nostre siecle, où preside Henry,
En toute discipline honnestement nourry,
Où la perfection de tous mestiers abonde,
Autant qu'il est parfaict & le plus grand du monde,
Ces Centaures armez à nostre âge incognus,
Au bruit d'vn si haut Prince en France sont venus
Pour les peuples instruire, & les rendre faciles
Autant que sous le frein leurs cheuaux sont dociles,
Et faire de son nom tout le monde rauir,
Afin que toute chose apprenne à le seruir.

CARTEL

pour les Cheualiers celeftes, ou Diofcoures.

Nous fommes ces Gemeaux, dont la valeur extrefme
Nous fait eftimer fils du grand Iupiter mefme,
Qui fendifmes premiers, compagnons de Iafon,
Neptune d'auirons, allant à la Toifon:
Qui par terre & par mer veinquifmes les brauades
Des Colchiens en terre, en mer des Symplegades,
Et qui fuyans le peuple & fon chemin battu,
Fufmes aftres du ciel conduits par la vertu,
Dont les rayons pour marque encore fur nos teftes
Reluifent, redoutez des vents & des tempeftes.
Tous deux memoratifs de nos premiers meftiers,
Le ciel pour cefte nuict nous quittons volontiers,
Et defirons encore, immortels que nous fommes,
R'effayer les combats & les trauaux des hommes.
Donc fi quelcun vouloit en armes maintenir
Que les ieunes guerriers que le temps fait venir,
Paffaffent de valeur ceux à qui l'âge antique
Imprimoit dedans l'ame vne ardeur heroïque,
Et vueille les mortels fur les Dieux efleuer,
Qu'il vienne fur les rangs : nous voulons luy prouuer
A combat de cheual, par lance & par efpée,
Que fon opinion fauffement eft trompée,
Et que les demy-Dieux par la vertu nourris,
Sur tous les Cheualiers doiuent gaigner le pris,
Leur faifant confeffer par preuue manifefte
Que l'homme doit ceder à la race celefte.

CARTEL

pour les Cheualiers de la Renommée.

Et ce char triomphant, & ſa Dame habillée
D'azur, qui de cent yeux eſt touſiours eſueillée,
Et ce courrier eſlé qui ſeul marche dauant,
Qui enfle la trompette, & la fait bruire au vent,
De langues ceſte robbe & d'oreilles ſemée,
Vous enſeignent aſſez que c'eſt la Renommée,
Et que ces Cheualiers qui d'elle ont pris le nom,
Ont par toute l'Europe eſpandu leur renom.
Voyez comme du chef elle frappe la nue,
Voyez comme ſon pied preſſe la terre nue:
Cela dit que l'honneur des cœurs victorieux
Se commence en la terre, & ſe finit aux cieux.
La gloire mendiée à l'aide de fortune
Ne dure pas long temps comme choſe commune:
Mais celle qui s'acquiert par la ſeule vertu,
Ne vit iamais ſon bruit par le temps abbatu.
L'vne a pour fondement la force du courage,
Et l'autre vne eſperance incertaine & volage.
Ces vaillans Cheualiers, des combats deſireux,
Et de la Renommée immortels amoureux,
Ont ſuiuant la vertu, la mere des loüanges,
Fait ſentir leur proueſſe aux nations eſtranges,
Sectateurs de Theſé, d'Hercule & de Iaſon,
Et de ces premiers preux de l'antique ſaiſon.
Auſſi ceſte Déeſſe à ſa ſuite les meine,
D'honneurs & de faueurs recompenſant leur peine,

Et de l'amour du peuple, ayant bien merité
Que leur nom ſoit eſcrit auecq' l'eternité.
Deſirans conſumer aux faicts d'armes leur vie,
Pouſſez d'vne feruente & genereuſe enuie,
Ils viennent ſur les rangs pour la bague courir,
Et le prix & l'honneur tout enſemble acquerir,
Et faire en ce tournoy preuue de leur ieuneſſe.
Mars aime l'action, les armes, la proüeſſe.

CARTEL

pour les Chevaliers des Flammes.

Si les yeux penetroient au profond de nos ames,
Nous n'aurions point beſoin d'habits chargez de flammes:
Dés le premier regard ils voiroient qu'au dedans
Nous ne ſommes que feux & que braziers ardens:
Mais puis que l'œil ne peut noſtre accident cognoiſtre,
Il faut par le dehors le vous faire apparoiſtre.
Nos penſers, qui touſiours tournent tout à l'entour
De la perſonne aimée, & ſe meuuent d'Amour
(Comme tout mouuement eſt chaud de ſa nature)
Nous enflamment le cœur d'vne flamme ſi pure
Et ſi belle, qu'en lieu de nous faire mourir
Nous ſentons ſon ardeur doucement nous nourrir.
Il ne faut s'esbahir, ſi noſtre char ſe pare
D'artifices de feu : ſi Veſuue & Lipare
Semblent bruler dedans: chacun ſuit ſon deſir,
Et nous ſuiuons le feu comme noſtre plaiſir.
On dit qu'en Cypre eſtoit iadis vne fournaiſe,
En qui la Pyralide au milieu de la braiſe

Entretenoit ſa vie, & je mouroit alors
Que la flamme ſa mere abandonnoit ſon corps.
Nous en ſommes de meſme : ainſi vit & s'engendre
Aux fourneaux les plus chauds la froide Salemandre.
Ainſi ſe paiſſent d'air maintes ſortes d'oiſeaux,
De terre la Couleuure, & les poiſſons des eaux.
Animaux qui prenez du feu vos origines,
Venez viure en nos cœurs, venez en nos poictrines,
Paiſſez vous des ardeurs que l'Amour verſe en nous,
Et viuez comme nous, d'vn aliment ſi dous,
D'vn ſi doux aliment, que meſme l'Ambroſie
Si doucement au ciel les Dieux ne reſſaſſie,
Viuans de noſtre feu, dont nous ſommes contens,
Comme mouſches à miel des moiſſons du Printemps.
Celuy qui fiſt d'Amour la premiere peinture,
Luy donnant des brandons, ne fiſt à l'auenture,
Mais par raiſon, voyant que ce Dieu de ſa main
Bruloit & mer & terre, & tout le genre humain.
Eſcoute, grand Amour, grand Daimon chargé d'ailes,
Quand la mort rauira nos deſpouilles mortelles,
Par ta ſaincte faueur deuenus transformez
Nous voulons luire au Ciel deux flambeaux allumez.
Tu n'auras pas grand'peine à nous changer en flammes,
Puis que les yeux ardens de nos cruelles Dames,
Et ton traict embrazé qu'au cœur auons receu,
Auoit nos corps viuaus deſia tournez en feu.

FIN

DES ECLOGVES ET MASCARADES.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LES QVATRE PREMIERS LIVRES

DE LA FRANCIADE.

LE BOCAGE ROYAL DE P. DE RONSARD.

Pages.

SECONDE PARTIE DV BOCAGE ROYAL.

LES ECLOGVES ET MASCARADES

DE PIERRE DE RONSARD.

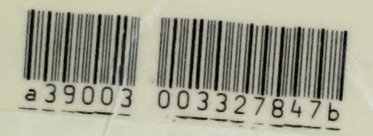
LES MASCARADES, COMBATS ET CARTELS.





Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers.


CE


a39003 003327847b

